Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [x] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [x] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [x] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Continuous pagination/ Pagination continue
- [ ] Includes index(es)/ Comprend un (des) index

Title on header taken from:/ Le titre de l'en-tête provient:

- [ ] Title page of issue/ Page de titre de la livraison
- [ ] Caption of issue/ Titre de départ de la livraison
- [ ] Masthead/ Générique (périodiques) de la livraison

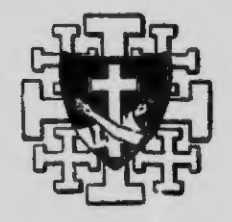
- [x] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires: Page 367 comporte une numérotation fautive: p. 7.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
							✓				

R. P. FRÉDÉRIC DE GHYVELDE, O. F. M.
Commissaire de Terre-Sainte.

LE CIEL
SÉJOUR DES ÉLUS



MONTRÉAL
— 1912 —

Revue du Tiers-Ordre et de la Terre-Sainte
964 ouest, rue Dorchester.

Jan. 4d

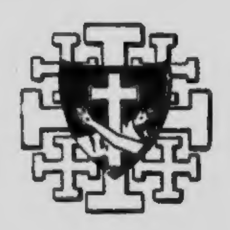




REINE DU CIEL

R. P. FRÉDÉRIC DE GHYVELDE, O. S. F.
Commissaire de Terre-Sainte.

LE CIEL
SÉJOUR DES ÉLUS



MONTRÉAL
1912

REVUE DU TIERS ORDRE ET DE LA TERRE SAINTE
964 ouest, rue Dorchester,

LE CIEL

Nihil obstat :

QUEBECI, DIE 23a MARTII 1911

FR. RICCARDUS DESFRENNES, O. F. M.
Censor Librorum

FR. MARIA-ANSELMUS, O. F. M.
Censor Librorum

Imprimatur :

Ex parte Ordinis

MARIANOPOLI, DIE 5a MAII 1911

FR. COLUMBANUS-MARIA DREYER, O. F. M.
Min. Prov.

Nihil obstat :

MARIANOPOLI, DIE 6a MAII 1911

CAROLUS LECOQ,
Censor Libror.

Imprimatur :

MONTRÉAL, LE 8 MAI 1911.

† PAUL. ARCH. DE MONTRÉAL.

DÉCLARATION.—Pour nous conformer au décret d'Urbain VIII, nous soumettons entièrement à la Sainte Eglise l'appréciation des faits merveilleux, etc., rapportés dans cet ouvrage.

AVANT-PROPOS

Dans ce livre, comme on le devine aisément, nous n'avons pas la prétention d'essayer une description du Ciel, puisqu'il est écrit au Livre du prophète Isaïe, et Saint Paul nous le rappelle " que l'oeil n'a point vu, que l'oreille n'a point entendu et que le coeur de l'homme n'a jamais conçu ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment."

Le bonheur du Ciel est donc indescriptible d'après la Sainte Ecriture et au témoignage également des Pères et de tous les Saints. Toutefois Saint Augustin ajoute: si la félicité du Bienheureux ne se peut dépeindre: *aestimari non potest*; cependant, cette même félicité, nous pouvons l'acquérir: *acquiri potest.*

En conséquence, cet ouvrage n'a qu'un seul et unique but, celui d'inspirer au pieux Lecteur, un désir sincère du Ciel, avec une volonté efficace, la grâce de Dieu aidant, de l'acquérir véritablement.

Dans ce dessein, nous avons fait un recueil de documents, traitant tous exclusivement des intérêts du Ciel: nous les avons choisis dans les auteurs les plus autorisés, et nous les avons disposés de manière à montrer successivement comment les anges, ces premiers habitants du Ciel, ont acquis la béatitude éternelle; comment les Justes de l'Ancienne Loi; comment ensuite les Apôtres et les

Martyrs; les Confesseurs et les Vierges; les Saintes Femmes; tous les Saints et toutes les âmes de bonne volonté ont acquis et continueront, jusqu'à la fin des temps, d'acquérir la béatitude éternelle.

Comme conclusion, nous ajoutons ce que l'intelligence humaine peut concevoir, ici-bas, de la grandeur de la récompense réservée aux Elus, dans le séjour de la bienheureuse éternité; avec un petit traité, en appendice, à la fin du volume, pour la consolation des mères, sur le sort réservé dans l'autre vie, aux enfants morts sans baptême.

Puisse la lecture de ce modeste livre contribuer à faire croître l'amour de Dieu dans les âmes et les faire parvenir ainsi sûrement, un jour, elles aussi, à l'indescriptible bonheur des Elus dans le Ciel !

I.

LE CIEL

IL EST INDESCRIPTIBLE

ÆSTIMARI NON POTEST (*S. Aug.*)

TÉMOIGNAGES

CHAPITRE PREMIER

SOMMAIRE: *Le bonheur du Ciel est indescriptible.—Témoignages*: Saint Paul.—Saint Augustin: aimer Dieu.—Entretien de Saint Augustin avec sa mère, à Ostie.—Saint Augustin voulant faire un traité sur le bonheur du Ciel.—Sainte Catherine de Sienne.—Saint Sauve.—La Vén. Jeanne Flameng.—Saint Léonard de Port-Maurice: un voyage au Ciel.—Sainte Thérèse: visions.

Saint Paul. — Le prophète Isaïe, contemplant dans l'avenir l'avènement de Jésus-Christ, s'était écrié: "Lorsque vous ferez éclater vos merveilles, Seigneur, nous ne les pourrons soutenir! vous êtes descendu et devant votre face se sont écoulées les montagnes. Depuis le commencement du monde, les hommes n'ont point entendu, l'oreille n'a point ouï, et l'oeil n'a point vu, hors vous seul, ô Dieu, ce que vous avez préparé à ceux qui vous attendent (Is. LXIV: 3. 4.)"

L'apôtre Saint Paul, dans sa première Epitre aux Corinthiens, leur disait: ".... Cependant nous prêchons la sagesse parmi les parfaits, non la sagesse de ce siècle, ni des princes de ce siècle qui périssent; mais nous prêchons la sagesse de Dieu dans le mystère, sagesse qui a été cachée, que Dieu a prédestinee avant les siècles pour notre gloire; qu'aucun prince de ce siècle n'a connue; car, s'ils l'avaient connue, jamais ils n'auraient crucifié le Seigneur de la gloire."

Et l'Apôtre continuant, rapporte ici ce passage prophétique d'Isaïe, mais plus quant au sens que selon la lettre: "Mais comme il est écrit: Ce que l'oeil n'a point vu, ce que l'oreille n'a point entendu, ce qui n'est point monté dans le coeur de l'homme, ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment: c'est aussi ce que Dieu nous a révélé par son Esprit; car l'Esprit pénètre toutes choses, même les profondeurs de Dieu."

Dans sa deuxième Epitre aux Corinthiens, Saint Paul, après leur avoir rapporté ce qu'il avait déjà enduré pour le Christ, continue ainsi: " S'il faut se glorifier (cela ne convient pas sans doute), j'en viendrai aux visions et aux révélations du Seigneur. Je sais un homme en Jésus-Christ, qui, il y a quatorze ans, fut ravi (si ce fut dans son corps ou hors de son corps, je ne sais, Dieu le sait) jusqu'au troisième ciel (1); et je sais que cet homme (si ce fut dans son corps ou hors de son corps, je ne sais, Dieu le sait) fut ravi dans le paradis et entendit des

---

(1) Les Hébreux reconnaissaient trois cieux différents et d'une élévation inégale. Le premier et le moins élevé, c'est l'air, où volent *les oiseaux du ciel*, et où sont les nues qui répandent les eaux sur la terre. Le second ciel, supérieur au premier, c'est le firmament, dans lequel sont comme enchâssées les étoiles, et où le soleil et la lune ont leur route marquée par les ordres du Tout-Puissant. Au-dessus du firmament, sont les eaux supérieures dont il est parlé dans nos Saints Livres. Enfin, le troisième ciel, et le plus élevé de tous, est celui où réside la majesté du Très-Haut. C'est là que fut ravi Saint Paul, et qu'il entendit ces choses qu'il n'est pas permis à l'homme de publier. (Bible de Vence, T. XXIII.).

paroles mystérieuses qu'il n'est pas permis à un homme de redire." Ainsi parle le grand Apôtre il nous déclare donc très-formellement que vouloir faire la description des merveilles du Paradis, c'est, pour l'homme ici-bas, chose absolument impossible !

Saint Augustin: Aimer Dieu. — "O mon Dieu, qu'est-ce que j'aime donc, quand je vous aime? Ce n'est pas une beauté corporelle, ni la majesté d'un visage, ni l'éclat d'une lumière flattant agréablement les yeux, ni les douces mélodies de cantilènes variées, ni la suave odeur des fleurs et des parfums, ni le goût du miel ou de la manne, ni des étreintes corporelles. Non, ce n'est pas là ce que j'aime en mon Dieu. Et pourtant ce que j'aime en lui, c'est une certaine lumière, une certaine voix, une certaine odeur, une certaine nourriture, un certain embrassement; tout cela n'étant éprouvé que par ce qu'il y a en moi d'intérieur. Mon âme voit briller une lumière qui n'est pas dans l'espace, elle entend un son qui ne s'éteint pas avec le temps, elle sent un parfum que le vent n'emporte pas, elle goûte un aliment que l'avidité ne fait pas diminuer, elle s'attache à un objet que la suavité ne lui fait pas abandonner. Voilà ce que j'aime, quand j'aime mon Dieu.

Mais qu'est-ce donc qu'un tel objet?

Le saint Docteur est aussi obligé de dire ici et de répéter avec tous les autres, que tant que nous serons ici-bas, dans notre chair mortelle, la beauté de Dieu et les splendeurs du Ciel resteront *indescriptibles!*

Car, "nous ne voyons maintenant qu'à travers un miroir (peu transparent), en énigme. Maintenant, je connais imparfaitement: mais alors je connaîtrai aussi bien que je suis connu moi-même (I. Cor. XIII. 12.)

Ce n'est donc que dans le Ciel que nous jouirons pleinement de Dieu, lorsque, dans la Vision Béatifique, nous nous trouverons devant lui *face à face!* Oh! qu'il tarde donc ce moment heureux, où il nous sera donné de contempler ainsi notre Dieu et de jouir de Lui, pour toujours, dans les enivrantes et indescriptibles jouissances du Paradis!

En attendant, considérez, nous dit l'Apôtre bien-aimé, "considérez quel amour le Père nous a témoigné, de vouloir que nous soyons appelés et que nous soyons en effet enfants de Dieu. C'est pour cela que le monde ne nous connait pas, parce qu'il ne connait pas Dieu. Mes bien-aimés, nous sommes déjà enfants de Dieu, mais ce que nous serons un jour ne parait pas encore. Nous savons que lorsqu'il apparaitra nous serons semblables à lui parce que nous le verrons tel qu'il est. Et quiconque a cette espérance en lui, se sanctifie, comme il est saint lui-même." (I. Joan III: 1-3.)

C'est donc cette *espérance* qui nous sanctifie, et en nous sanctifiant nous obtient la persévérance finale, qui nous introduit dans les éternelles jouissances du Paradis. C'est cette espérance qui a soutenu les Apôtres et les Martyrs, les saints Docteurs, les Confesseurs, les Vierges

les saintes Femmes, tous les Saints; et cette douce et invincible *espérance* nous accompagnera partout jusqu'à la conclusion de ce présent ouvrage, où nous verrons tous les Justes, brillant comme des astres au firmament du Paradis pour toute l'éternité!

Entretien de Saint Augustin avec sa mère, touchant le bonheur du Ciel. — " Le jour n'étant pas éloigné où ma mère devait sortir de cette vie, jour qui nous était inconnu et que vous seul connaissiez, il arriva, et ce fut, je n'en doute point, par une disposition secrète de votre providence, qu'elle et moi nous nous trouvâmes seuls ensemble, appuyés sur une fenêtre dont la vue s'étendait sur le jardin de la maison dans laquelle nous nous étions retirés à Ostie. Dans cette maison, qui était éloignée du bruit du monde, nous nous reposions des fatigues d'un voyage déjà long, et nous faisions en même temps les préparatifs de notre embarquement.

" Etant donc seuls de la sorte, nous nous entretenions ensemble avec une douceur inexprimable; et laissant dans un entier oubli toutes les choses passées, " portant toutes nos pensées sur l'avenir," nous cherchions entre nous, et en présence de l'éternelle vérité qui est vous-même, quel serait ce bonheur qui doit être le partage de vos saints durant l'éternité: " ce bonheur que l'oeil n'a point vu, que l'oreille n'a point entendu et que le coeur de l'homme ne peut comprendre." Toutefois nos coeurs s'ouvraient avec avidité pour aspirer les eaux de votre céleste fontaine, de cette fontaine de vie qui est en

vous, afin qu'après nous en être arrosés autant qu'il était en nous de le faire, nous pussions en quelque sorte comprendre une chose aussi élevée. La suite de notre entretien nous ayant amenés à cette considération que les voluptés sensibles, en les supposant les plus grandes possibles, au milieu du plus haut éclat de beauté qui se puisse imaginer dans les choses corporelles, non-seulement n'étaient pas dignes d'entrer en parallèle avec la félicité de cette autre vie, mais auprès d'elle ne méritaient pas même d'être nommées; et les mouvements d'une affection plus vive nous élevant alors vers cette félicité immuable, nous traversâmes l'un après l'autre tous les objets que renferme ce monde matériel, nous élevant jusqu'à cette voûte des cieux d'où le soleil, la lune et les étoiles répandent leur lumière ici-bas; nous allâmes ensuite plus avant, continuant de penser à vous, de parler de vous, d'admirer vos ouvrages; et arrivés jusqu'à nos âmes, nous passâmes encore au-delà, afin d'atteindre cette région de délices inépuisables où la vérité est l'aliment incorruptible dont vous nourrissez votre peuple, où la sagesse est la vie, cette sagesse par laquelle ont été faites toutes les choses qui sont, tout ce qui a été, tout ce qui sera jamais; et cette sagesse n'a point été faite, mais elle est, elle a toujours été, et elle sera toujours; ou pour mieux dire, elle n'a point été, elle ne sera point; mais simplement elle EST, parce qu'elle est éternelle; car *avoir été* et *devoir être* n'est pas être éternel.

"Parlant ainsi de cette vie heureuse, et toutes nos affections nous portant vers elle, nous y touchâmes, pour ainsi dire, par un élancement soudain de nos coeurs; puis soupirant d'en être encore séparés, et y demeurant toutefois fortement attachés " par ces prémices de votre esprit que nous avions reçues," il nous fallut bientôt redescendre à cette parole extérieure qui sort de notre bouche et qui a un commencement et une fin. Et en cela qu'y a-t-il de semblable, ô mon Dieu! à votre parole qui vit par elle-même, qui ne vieillit point et qui renouvelle toutes choses?

" Nous disions donc: " S'il était une âme en qui s'apaisassent tout à coup les mouvements déréglés de la chair et du sang, qui vit s'évanouir en elle toutes les images de tant d'objets que renferme la vaste étendue de la terre, des eaux et de l'air; qui, ne conservant plus aucune pensée ni des cieux ni d'elle-même, et passant au-delà sans s'arrêter, s'élevât ainsi, entièrement dégagée des songes, des fantômes qu'enfante l'imagination, bien loin de tous signes extérieurs, de toute parole qui se fait entendre à l'oreille, enfin de toutes les choses qui ne font que passer (car si quelqu'un écoute ces choses, toutes lui disent: *Nous ne nous sommes point faites nous-mêmes, mais celui-là nous a faites qui vit éternellement*); si donc toutes ces choses venaient à se taire après avoir ainsi parlé a cette âme, la disposant par ces paroles mêmes à prêter l'oreille à celui qui les a faites, et qu'alors ce Dieu créateur lui parlât lui-même SEUL, et non pas ces choses qu'il a créées, en sorte qu'elle pût entendre sa parole, non pas

exprimée par un langage mortel, ni par la voix d'un ange, ni par le bruit du tonnerre, ni par des figures et des paraboles, mais que ce fût, je le répète, lui-même, lui que nous aimons dans toutes ces choses, qui se fit entendre à elle sans le secours d'aucune de ces choses; si donc, de même que le vol rapide de notre pensée nous a élevés, il n'y a qu'un instant, jusqu'à cette sagesse qui subsiste éternellement au-dessus de toutes choses créées, cette âme, ainsi délivrée de toutes ces autres visions si différentes de celle-ci, se tenait abîmée, absorbée tout entière dans les joies intérieures de cette contemplation ineffable, et tellement qu'elle demeurât à jamais dans cet état qu'un moment de pure intelligence nous a fait goûter, et après lequel maintenant nous soupirons; ne serait-ce pas là l'accomplissement de cette parole: " Entrez dans la joie de votre Seigneur?" Ce moment, quand arrivera-t-il? " Sera-ce alors que nous ressusciterons tous, mais que nous ne serons pas tous changés?"

" Tel était le fond de notre entretien, si ce n'étaient les mêmes termes; et vous savez, Seigneur, que ce même jour, pendant que nous parlions de la sorte, ne trouvant plus rien dans le monde et dans tout ce qu'il a d'agréable qui ne fût digne de mépris, ma mère me dit: " Quant à ce qui me regarde, mon fils, il n'y a plus rien dans cette vie qui soit capable de me plaire. Que ferais-je désormais et pourquoi y suis-je encore, puisqu'il ne me reste plus rien à espérer? Il n'y avait qu'une seule chose qui me fît désirer d'y demeurer un peu: c'était de vous voir

chrétien et catholique avant d'en sortir. Dieu m'a accordé ce que je désirais; et encore, par delà mes vœux, la grâce de vous voir mépriser pour lui tous les biens de ce monde, et devenir ainsi entièrement son serviteur: que fais-je donc ici davantage?" (1)

Saint Augustin: Le bonheur du Ciel. — Saint Augustin voulut un jour, à la prière de Sévère, son ami, faire un traité sur le bonheur du Ciel. Rentré dans son appartement, il se met à écrire à Saint Jérôme pour le consulter. Tout-à-coup (c'est lui-même qui le dit), une lumière insolite et que rien ne peut dépeindre, éclaire le lieu où il se trouve; des parfums d'une suavité inconnue s'y répandent. Etonné et comme hors de lui-même, il entend alors clairement une voix qui lui dit: "Que veux-tu donc faire, Augustin? Crois-tu pouvoir enfermer dans une petite coupe la mer toute entière; embrasser la terre avec la main? Veux-tu voir ce que l'oeil n'a point vu; comprendre ce qui est *incompréhensible?*"

C'était la voix de Saint Jérôme, mort ce jour-là même à Bethléem, et qui au moment de son entrée en Paradis voulait faire sentir à Augustin qu'un tel bonheur ne saurait se décrire.

C'est alors que le grand Docteur, parlant du Ciel, a simplement pu dire: *aestimari non potest*—Le Ciel, on ne peut le décrire,—*acquiri potest*, mais le Ciel, on peut l'acquérir!

(1) Les Confessions, trad. de M. de Saint-Victor (5e Ed.) Paris, A. Vaton Ed. 1863.

Et le saint évêque mettait toute sa sollicitude à inspirer à son peuple le désir du Ciel. Il lui parlait souvent du bonheur du Ciel, et il faisait ainsi beaucoup de bien dans les âmes. Un jour, ayant à traiter cet important sujet devant les fidèles d'Hippone, ses pieux diocésains, il les apostropha de cette manière : " Je suppose que Dieu vous promette de vivre *cent* ans, *mille* ans même, mais à la condition de ne jamais régner avec lui dans le Ciel..." Aussitôt un cri partit de tout l'auditoire, interrompant le prédicateur : "*Pereant universa!* Que tout périsse!... mais que Dieu nous reste!" C'est là le cri de tous les Saints et ce sera leur cri à travers tous les siècles! Que tout s'évanouisse ici-bas ; mais que le Ciel nous reste!

Sainte Catherine de Sienne. — Sainte Catherine de Sienne, dans une de ses extases, entrevit un rayon de la gloire céleste. Revenue à elle-même, elle s'écriait : J'ai vu des merveilles : J'ai vu des merveilles. Son confesseur lui ordonna alors de dire avec précision ce que Dieu lui avait fait voir : " Je croirais commettre un crime, répondit-elle, si je prétendais vouloir en faire la description : car des paroles purement humaines sont impuissantes à exprimer le prix et la beauté des trésors célestes." (1)

Saint Sauve — Vision de saint Sauve, d'abord Abbé, plus tard évêque d'Albi. — Étant encore abbé, Saint Sauve eut une vision que rapporte ainsi Saint Grégoire de Tours :

(1) Nous retrouverons, plus loin, cette réponse de la Sainte, avec plus de détails.

" Attaqué d'une fièvre très violente, Sauve gisait sur son grabat, privé de respiration, lorsque soudainement sa cellule fut ébranlée et éclairée d'une lumière éblouissante. L'abbé ayant levé les mains au ciel, en forme d'actions de grâces, expira. Les moines mêlant leurs gémissements à ceux de la mère du défunt, emportèrent le corps et après l'avoir lavé et vêtu, ils le déposèrent dans un cercueil auprès duquel ils veillèrent en priant et en chantant des psaumes. Le lendemain matin, lorsque tout était déjà prêt pour les obsèques, le corps commença à s'agiter, et Sauve, comme s'il fût sorti d'un profond sommeil, se mit sur son séant, ouvrit les yeux, et dit : " O Seigneur tout-puissant, pourquoi me condamnez-vous à revenir dans ce lieu ténébreux, à habiter la terre, tandis qu'il m'était si doux et si avantageux de jouir de votre miséricorde au ciel."

" Tous les religieux demeurèrent stupéfaits et lui demandèrent l'explication de ce prodige, mais il ne répondit point et sortit du cercueil, car il ne se ressentait plus du mal qui l'avait fait mourir. Il resta trois jours et trois nuits recueilli en lui-même, sans boire ni manger. Puis ayant réuni les moines et sa mère, il leur dit : " Ecoutez bien, mes très chers frères, et sachez bien que tout ce que vous voyez dans ce monde n'est rien, mais que, selon la parole de Salomon, *tout est vanité*. Heureux celui qui mène sur la terre une conduite qui lui fasse mériter de voir la gloire de Dieu au Ciel."

" Après avoir prononcé ces paroles il sembla hésiter, comme ne sachant pas s'il devait s'arrêter ou continuer. Mais tourmenté par les Frères qui le conjuraient de leur rendre compte de ce qu'il avait vu, il ajouta : " Lorsqu'il y a quatre jours, vous m'avez contemplé mort dans ma cellule ébranlée, je fus emporté et enlevé au Ciel par les Anges, de sorte qu'il me semblait que j'avais sous les pieds non-seulement cette terre fangeuse, mais aussi le soleil et la lune, les nuages et les astres. On m'introduisit alors par une porte plus brillante que le jour dans un endroit d'une immense étendue que remplissait une ineffable lumière, et dont le pavé resplendissait comme l'or et l'argent poli. Une innombrables multitude de personnes des deux sexes était réunie dans ce lieu splendide ; le regard n'en pouvait percer la foule. Ils étaient tous beaux, brillants, et portaient de magnifiques couronnes et un contentement extrême les animait. Lorsque les Anges qui me conduisaient m'eurent frayé un passage parmi ces Bienheureux, j'arrivai à un endroit que j'avais déjà considéré de loin, et au-dessus duquel était comme suspendue une nuée plus lumineuse que toute lumière. On n'y distinguait ni soleil ni étoile, et elle brillait de sa propre clarté, infiniment plus que tous les astres. Alors une voix semblable à la voix des grandes eaux sortit de la nuée. Moi, pauvre pecheur, j'étais humblement salué par des hommes en habits sacerdotaux et séculiers et qui étaient (comme me l'apprirent les Anges) les Martyrs et les Confesseurs que nous vénérons ici-bas avec le plus

profond respect. M'étant placé au lieu que l'on m'indiqua, je fus pénétré d'un parfum d'une douceur excessive, et qui me nourrit tellement que je n'ai encore ni faim ni soif. J'entendis la voix qui disait : " Qu'il retourne sur la terre, car il est nécessaire à nos églises "; mais je ne pouvais voir celui qui parlait. M'étant prosterné sur le pavé, je disais en gemissant : " Helas ! Seigneur, pourquoi m'avoir fait connaitre ces choses si je dois en être privé? Voilà qu'aujourd'hui je suis rejeté de devant votre face pour retourner dans un monde fragile. Je vous en supplie, ne détournez pas de moi votre miséricorde, mais laissez-moi habiter ce lieu, de peur qu'après l'avoir quitté, je ne périsse." Et la voix qui avait déjà parlé dit : " Va en paix, car je suis ton gardien jusqu'à ce que je te reconduise ici. . . ."

" J'atteste le Dieu Tout-Puissant que j'ai entendu de la propre bouche de Sauve ce que je viens de raconter," raconte Saint Gregoire de Tours, en terminant ce récit (1).

La vénérable Jeanne Flameng.—Le monastère de Beaupré, de l'Ordre de Citeaux, près de Grammont en Belgique, a gardé longtemps le souvenir d'une de ses religieuses morte le 5 avril 1550. Elle s'appelait Jeanne Flameng ; et nous ne savons que peu de choses de sa vie. Mais apres son passage a l'eternite bienheureuse, elle apparut a une de ses compagnes, avec un grand eclat. [illegible] comment elle avait

(1) Vie des Saints.—Collin de Plancy.

tant de gloire, après avoir négligé tant de petits devoirs? La Bienheureuse répondit: " Les jugements de Dieu sont autres que les jugements des hommes. Dieu nous laisse les imperfections pour nous contenir dans l'humilité." La soeur la pria alors de lui faire comprendre le bonheur du ciel. " Je ne le pourrais pas, dit l'âme. Si le firmament était un parchemin, la mer un encrier, toutes les plantes légères des plumes, et si toutes les mains qui sont sur la terre voulaient écrire toutes les merveilles des Cieux, elles n'y parviendraient pas."

Alors, comme la Soeur du ciel tenait constamment sa main droite sur sa poitrine, la Soeur de la terre lui demanda pourquoi elle gardait cette position. " C'est, répondit-elle, que je couvre ainsi une *pierre* qui vous éblouirait, et qui m'a été donnée pour ma constante dévotion envers la Très-Sainte Trinité."

Et l'apparition s'évanouit (1).

Saint Léonard: Un voyage au Ciel. — Le célèbre missionnaire, dans son sermon sur *le Paradis*, au commencement de son exorde, débute ainsi: " Le peuple fit bien de rester au pied de la montagne et de laisser Pierre, Jacques et Jean accompagner seuls le Sauveur jusqu'au sommet. Il n'appartient pas à tout le monde de fixer le soleil sans être ébloui. Cette gloire, dont l'évangile de ce jour nous montre un reflet dans la Transfiguration de

(1) Vie des Saints.—Collin de Plancy.

Notre-Seigneur, est bien trop éclatante pour nos yeux; et je le regrette, mes chers auditeurs, vos espérances aujourd'hui seront trompées: vous êtes tous venus ici pour nourrir votre piété, avides d'entendre parler de ce paradis qui est l'unique objet de votre amour, le but unique de vos désirs, et moi aussi, à vrai dire, je m'étais appliqué avec ardeur à décrire le mieux possible les magnificences de cet immense palais de Dieu et à mettre en relief tout ce qu'on peut dire de plus beau, de plus ravissant, de plus saint de cet amphithéâtre de gloire et de majesté. Mais à peine étais-je à l'oeuvre, que l'apôtre Saint Paul s'offrit à moi et me dit avec un regard plein d'étonnement: Que fais-tu? Que prétends-tu? Ne sais-tu pas que "ni l'oeil n'a vu, ni l'oreille n'a entendu, ni le coeur de l'homme n'a compris ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment." Puis, après m'avoir brièvement raconté cette vision merveilleuse dans laquelle, ravi jusqu'au troisième ciel, il entendit des secrets ineffables, il m'a fermé les lèvres en y appliquant le doigt et m'a défendu de parler. En effet, s'il est un sujet sur lequel plus on parle, moins on en dit, c'est surtout le paradis et si vous y prenez garde, quiconque en parle ne fait que dire ce qu'il n'est pas, ou amoindrir ce qu'il est. Le Prophète royal le savait bien, lui qui, lors d'une extase à contempler le séjour des bienheureux, déclara, selon l'explication de plusieurs interprètes, que tous ceux qui avaient parlé du paradis s'étaient mépris: "J'ai dit, dans mon extase: tout homme est menteur." ou, selon une

autre version: "Tout homme est en défaut." Et ne voyez-vous pas que Pierre lui-même s'est mépris, lui qui tout enveloppé de cette éblouissante lumière, s'écria comme hors de lui-même: "Il nous est bon d'être ici," réduisant tout le paradis à trois cabanes grossières: "Dressons-nous ici trois tentes." Aussi l'Evangile tâche-t-il d'excuser cette méprise en l'imputant à l'inadvertance: "Il ne savait pas ce qu'il disait." Or, là où Pierre se trompe, où Paul se tait, que pourrais-je bien dire? Cela étant, mon sermon sur le paradis est fini avant de commencer. Mais non, Saint Augustin m'encourage à parler: tout en accordant que le paradis est incompréhensible à la faiblesse de notre esprit, il n'en regarde pas la conquête comme impossible à l'ardeur de nos désirs. "Le Paradis, il est impossible de le décrire: le Paradis, il est possible de l'acquérir." Dilatez donc vos cœurs, car s'il est vrai qu'on puisse l'acquérir, quoiqu'on ne puisse pas l'apprécier, je veux, pour vous en faciliter l'acquisition, vous en dire quelque chose aujourd'hui. Toutefois ne perdez pas de vue que malgré tous mes efforts, toute mon éloquence, toutes mes descriptions pour vous donner une idée ou vous tracer une ébauche du paradis, vous devrez toujours vous figurer, toujours penser, toujours désirer quelque chose de plus accompli; et de plus vous persuader que la gloire ou la félicité céleste est encore incomparablement plus belle, plus élevée, plus étendue que tous vos désirs et toutes vos imaginations....." Un peu plus loin, le Saint continue de cette manière:

" Si la vaste étendue du firmament est trop étroite pour nous retracer l'immensité du Ciel des élus, jetons un peu les yeux sur la terre pour voir si nous n'y retrouverons point quelque chose qui puisse nous représenter la beauté de la maison de Dieu. Ah! vous vous convaincrez de plus en plus de l'impuissance de l'homme. Mettez ensemble tout ce qu'ont dit de cette gloire merveilleuse les prophètes, les évangélistes, les docteurs, et tout ce qu'en pourraient dire les prédicateurs de nos jours avec leur éloquence raffinée, et vous verrez que tous ne font que dire en substance ce qu'elle n'est pas. Je voudrais que, pour vous éclairer sur ce point, Dieu renouvelât en votre faveur le prodige de l'Apocalypse; que chacun de vous vît descendre la Jérusalem céleste du ciel, comme le vit Saint Jean, et puisque je ne puis vous conduire en paradis, que le paradis descendît vers vous sous l'emblême d'une magnifique Cité, avec des murs d'or, un pavé de diamants, des portes d'émeraudes et de aphirs, avec la multitude de ses habitants, environnés de pompe et de majesté comme des rois, avec une lumière que n'obscurcissent jamais les ténèbres, avec une beauté que rien ne souille jamais, ayant pour soleil l'Agneau qui ne souffre jamais aucune éclipse! Comme je vous dirais encore avec assurance: non, ce n'est pas là le paradis; c'en est l'image, mais non la réalité. Vous figurez-vous peut-être qu'on trouve en paradis, avec leurs propriétés matérielles et physiques, toutes ces pierres précieuses, telles que l'émeraude, la topaze, l'escarboucle et autres

semblables? Il en est qui l'ont cru, mais tous les Docteurs sensés le nient, et à mon avis, ils ont évidemment raison: en effet, n'avez-vous pas vu de l'or, de l'argent et des pierres précieuses? — Oui. — Il est donc faux que ces choses-là se trouvent dans leur état matériel en paradis, puisque l'apôtre Saint Paul, qui en parle en témoin oculaire, nous dit que: "l'oeil n'a point vu, ni l'oreille entendu" ce qu'il y a de ravissant dans le séjour des Bienheureux. Jugez maintenant si l'évangéliste Saint Mathieu lui-même n'est pas bien loin de la réalité, lorsque dans l'évangile de ce jour (1), il compare la gloire de Jésus transfiguré à la lumière du soleil et à la blancheur de la neige. De la neige on en trouve dans toutes les vallées; et pour n'avoir d'autre objet à admirer sur le Thabor que la lumière du soleil, et la blancheur de la neige, Saint Pierre pouvait bien s'épargner la peine de monter si haut et demeurer avec la foule au pied de la montagne. La comparaison est donc inexacte, non par la faute de l'Evangéliste, mais à cause de l'excès de cette gloire qu'il ne pouvait expliquer autrement; car c'est le malheur de tous les objets qui surpassent la capacité de notre esprit, de n'avoir point de termes qui en rendent adéquatement l'idée. Que dirai-je de ceux qui comparent le paradis à un torrent de voluptés, à un jardin délicieux, à un somptueux festin, à un royaume très-florissant, à des noces pleines d'allégresse, au bonheur des moissonneurs pendant la récolte? Toutes comparaisons impar-

(1) L'évangile de la Transfiguration.

faites et qui abaissent plutôt qu'elles ne relèvent les délices de cette bienheureuse patrie. Aussi ces figures, ces symboles doivent-ils être pris dans un sens plutôt mystique que littéral. Je suis porté à croire que les Prophètes et les Evangélistes, en les employant, ont fait comme les astronomes, lesquels, voyant notre ciel tout parsemé d'étoiles si différentes les unes des autres par leurs mouvements, leurs influences et leur grandeur, y ont imaginé une multitude de figures naturelles ou fabuleuses: ici ils ont mis un taureau, là un lion, ici un scorpion, ailleurs un chariot, une écrevisse, un capricorne. Est-ce que tous ces monstres existent au ciel? Nullement; ce n'est qu'un caprice des astronomes qui se sont vus obligés d'inventer ces signes afin de mieux s'entendre. De même les Prophètes et les Evangélistes se servent d'emblèmes grossiers et nous parlent de jardins toujours fleuris et odoriférants, d'automnes toujours chargés de fruits, de perpétuels et harmonieux concerts, d'or et de pierres précieuses, de saphirs et d'ambre, de festins et de musiques, de fêtes et de théâtres, toutes choses propres à former un paradis qui flatte les sens, mais nullement le paradis véritable qui doit faire la félicité des esprits. On a recours à ces figures de préférence, parce qu'elles nous charment davantage et sont plus à notre portée; mais au fond les torrents de délices qui inondent de toutes parts cette Jérusalem céleste, ce sont des secrets, nous dit Saint Paul, qu'il n'est pas donné à l'homme d'exprimer (1). Or, je

(1) Arcana verba quæ non licet homini loqui. II. Cor. XII. 4.

vous le demande, si tout ce qu'on a dit et écrit, si tout ce qu'on a pu dire et écrire de la gloire du paradis n'est qu'une pure description symbolique, quelle sera la vérité? La voici: le saint roi David nous la chante sur sa harpe prophétique, lorsqu'après après vu cette gloire immense, ravi en extase, il entonne ce magnifique cantique: "*J'ai* dit dans mon ravissement: tout homme est impuissant" à en parler; faisant entendre par là que nous savons du ciel seulement ce qu'il n'est pas, si bien que l'on peut écrire sur ses portes, en caractères de feu, ces mots: "On peut l'acquérir, mais l'apprécier, jamais!"

Cela supposé, que fera-t-on pour ne pas sortir d'ici avec une déception complète, et nous former du paradis une autre idée que celle que nous donnent toutes ces figures? Voici le moyen, et il n'y en a, ni ne peut y en avoir d'autre: *C'est d'aller au Ciel pour le voir!* Deux jeunes gens qui désiraient suivre Jésus en qualité de disciples, lui demandèrent où il demeurait. Le Seigneur leur répondit: Venez et voyez. Il ne se répandit pas en longs discours, remarque le Vénérable Bède, pour leur manifester la richesse, la beauté, la gloire de son royaume: il se contenta de leur dire: Venez et vous le verrez; parce qu'on peut bien voir la gloire de Jésus-Christ, mais on ne peut l'exprimer. Au ciel donc, mes chers frères, au ciel! Tous tant que vous êtes, prenez congé de ce monde: un monde plus beau vous attend. Adieu parents, adieu amis, adieu terre. Prenez votre essor pour accompagner une âme bienheureuse qui, sortie

de la prison de son corps, s'envole au paradis. Voyez cette âme fortunée au milieu d'une troupe de séraphins, qui lui disent avec des accents de joie: le temps des tribulations et des larmes est passé: réjouis-toi, il n'y aura plus pour toi pendant toute l'éternité, ni famine, ni peste, ni guerre; tu jouiras d'une vie, d'une santé, d'une allégresse et d'une paix inaltérable. Et en parlant ainsi, ils ont déjà franchi avec elle, dans leur vol sublime, les régions de l'air: déjà la terre avec toutes ses misères a disparu à ses yeux. Elle traverse ainsi les cercles de la lune, de Mercure, du soleil, s'instruisant, en passant, des mouvements, des influences et de la grandeur de tous ces astres. Elle entre dans le firmament, où elle est comme couronnée par cet amas d'innombrables étoiles, qui paraissent si petites d'ici-bas, et qui là-haut sont si vastes, si brillantes et si belles. Elle monte plus haut encore, et foulant aux pieds les étoiles, elle dépasse le firmament pour entrer dans le ciel le plus voisin du séjour des élus. Déjà elle aperçoit une clarté, un jour, elle respire un air et des parfums qui présagent le paradis. Ah! le voilà, le voilà, ce délicieux séjour! voilà cet immense océan de lumière, mais d'une lumière nouvelle et telle qu'elle n'en a jamais vu de semblable. C'est alors qu'elle commence à voir ce que l'oeil n'a point vu, ni l'oreille entendu. La voilà sur le seuil; elle entre. Mon Dieu! qui pourrait jamais dire le contentement, la jubilation, les délices qui inondent cette âme la première fois que le paradis se déploie à ses regards? Ah! il me semble l'entendre

s'écrier: Dieu soit loué! je suis enfin délivrée des craintes, des angoisses, des dangers de me perdre éternellement; après tant de tempêtes, me voici arrivée au port saine et sauve: après tant de combats, je puis chanter l'hymne du triomphe: *In domum Domini ibimus*: Nous entrerons dans la maison de Dieu. Oh! quel bonheur de voir son salut et son éternité en sûreté! Cette assurance seule me fait déjà éprouver un véritable paradis. C'est maintenant que je puis dire avec plus de raison que Saint Pierre. *Il est bon pour nous de rester ici.* Et voyez à quels transports se livre le Paradis tout entier à la vue de cette âme bienheureuse; voyez comme tous s'empressent à l'envi d'aller à sa rencontre. Oh! quelle joie, quelle fête pour elle en reconnaissant ses saints patrons, ceux qui lui obtinrent particulièrement la grâce de bien mourir; ceux dont elle a porté le nom, ceux dont elle a propagé le culte. Quel tendre accueil fait cette sainte âme à ses bien-aimés parents! Voici mon père, dit-elle; ah! père chéri, que de larmes j'ai versées à votre mort, mais les voilà essuyées pour toujours. O ma mère, ma tendre mère, j'ai pensé mourir de douleur en vous perdant, vous qui étiez l'unique soutien de ma vie, mais comme je vous retrouve en Dieu plus chère et plus aimable encore! Laissez-moi embrasser tous les amis qui m'ont consolée dans mes tristesses; ô mes chers amis, nous voici, grâce à Dieu, réunis pour ne nous plus jamais séparer. Puis, quelle jubilation en voyant une multitude d'âmes qu'elle a tirées du Purgatoire, d'autres qu'elle a remises dans la voix du salut, ou

qu'elle a aidées à se sauver. — Mais est-il bien certain, mon Père, qu'on se reconnaitra là-haut? — Et pourquoi pas, mes bien-aimés? Bien mieux, c'est là-haut qu'il y aura de sincères et affectueuses congratulations, de doux entretiens, de saints embrassements, de pures et tendres liaisons. Ah! dilatez vos cœurs, car ces notions si belles, qui ne sont pas des fables et des fictions, mais de solides vérités, vous confirmeront de plus en plus dans la persuasion que ce lieu incomparable n'est pas connu. Non, nous ne comprenons pas ce que c'est que le paradis, et nous ne pouvons pas même le comprendre tel qu'il est.

Ne perdons pas de vue cependant l'âme bienheureuse environnée de son brillant cortège: plus elle monte, et plus elle voit croître la majesté, la pompe, la gloire de ce magnifique amphithéâtre. Je me la représente comme une étrangère, à qui ses guides montrent et expliquent toutes les merveilles de la délicieuse patrie: entrez, lui disent-elles, et voyez la splendeur et la grandeur de l'édifice, autant que votre regard en est capable. Admirez, âme bénie, l'élévation, l'étendue, la magnificence des palais que Dieu a bien voulu assigner à ses élus. Que dites-vous de ce séjour si lumineux, si vaste, si ravissant? de cet air si pur et si tranquille, que n'altéra jamais ni la chaleur, ni l'humidité, ni le froid? Ici plus de mélange de bien et de mal, plus de vicissitudes de saisons, plus de besoin de nourriture et de soulagement. Sachez en outre, que quand nous serons réunis à nos corps, nos sens seront aussi pleinement satisfaits. Dieu a trouvé le moyen de

rassasier tous nos désirs, sans introduire ici la matérialité de tant d'objets dont nous ne pouvions jouir sans peine et sans une profonde misère dans la vallée des larmes. Voici pour charmer les yeux, comme un extrait de tout ce qu'il y a de plus ravissant et de plus agréable dans les couleurs. Oh! quelles délices! Voici, pour contenter l'ouïe, tout ce qu'il y a de plus délectable dans la musique, de plus tendre, de plus doux et de plus joyeux dans le chant, éminemment condensé dans le plus harmonieux concert. Oh! quelle jouissance! Voici pour l'odorat tout ce qu'il y a de plus suave dans les plus délicieux parfums. Voici pour le goût comme la quintessence de ce qu'il y a de plus agréable dans les saveurs. Oh! quelle douceur! Et lorsque nous serons réunis à nos corps, nous aurons continuellement les lèvres comme arrosées d'un certain nectar, d'une liqueur qui flattera tellement le palais, qu'elle surpassera infiniment toutes les délices qu'a jamais pu inventer la sensualité des mortels. Et qui pourra jamais vous dire la beauté et la symétrie de nos corps, lorsque réformés sur le modèle du corps sacré de notre divin Epoux que vous voyez là, ils seront tout revêtus de cette lumière et de cet éclat dont vous jouissez ici; cette lumière pénétrera dans leurs veines, elle se répandra dans tous leurs membres, et les rendra si aimables, si lucides, si resplendissants, que si l'un de nous, mettant la tête hors du paradis, laissait voir au monde un seul de ses cheveux, il suffirait pour illuminer la terre plus que ne le fait le soleil en plein midi. En attendant, réjouissez-vous de

bonheur qui vous est échu, et félicitez-vous de la compagnie de tant de saintes âmes, au milieu desquelles vous allez vivre. Contemplez parmi les choeurs des Dominations, des Principautés, des Vertus et des Puissances, ces vierges radieuses, ces martyrs invincibles, ces heureux pénitents, ces confesseurs fidèles, ces docteurs, ces prophètes, ces patriarches, ces princes, ces rois, chacun avec sa part de gloire, de pouvoir et de majesté. Que dites-vous de la sublimité des Chérubins, de l'ardeur des Séraphins, de la gloire des Apôtres? se pourrait-il rien imaginer de plus beau? et Saint Paul n'a-t-il pas eu raison de dire que ni l'oeil n'a vu, ni l'oreille n'a entendu rien de semblable?

Mais non, le paradis ne parait pas encore assez ravissant à cette âme bienheureuse, si elle ne voit MARIE sa Mère. La voici! Oh! quelle jubilation! Le premier regard qu'elle jette sur cette auguste Vierge, lui fait oublier tout ce qu'elle a vu du paradis. Qui pourra jamais redire la joie dont elle est inondée, en se voyant en présence de la Reine du Ciel, si belle, si aimable, si tendre et si gracieuse, qui l'accueille avec un doux sourire, l'embrasse, la presse sur son cœur et lui dit du ton le plus affectueux: Soyez la bienvenue, ma fille, vous voici arrivée à la fin de vos travaux et en possession de tous les biens; rendez grâce à Dieu de sa bonté, et apprenez que c'est à moi qu'il avait donné la mission de mener à bonne fin la grande affaire de votre salut: c'est moi qui vous ai portée à écouter avec attention ce sermon qui vous

a convaincue, à faire cette confession générale qui a été le principe d'une vie nouvelle: c'est moi qui vous ai envoyé toutes ces saintes inspirations de régler votre vie, et qui vous ai assistée à la mort. Oh! que je suis heureuse de vous voir ici avec moi pour toute l'éternité. Soyez donc éternellement bénie! — Cette sainte âme éclate alors en actions de grâces, elle se prosterne aux pieds de MARIE, et possédant en elle le Paradis du paradis, elle ne peut, dans le transport de sa joie, que proférer ces mots: Me voici, ô Mère admirable; je suis à vous, je suis à vous; puis, se jetant amoureusement entre ses bras, elle baise avec amour et respect cette main d'où lui sont venues tant de faveurs signalées. Ensuite, Marie se fait elle-même son guide pour la conduire au trône de son divin Fils. JESUS, voyant en cette âme une glorieuse conquête de sa Passion, lui ouvre son Coeur et l'invite à y faire sa demeure. C'est alors que cette sainte âme, poussée par la véhémence de son amour, prend son essor et se réunit à ce divin Cœur comme à son centre, en s'écriant: O saintes, ô ravissants plaies qui m'avez rachetée! Quels rayons, quelles splendeurs jaillissent de vous! — Elle s'unit cœur à cœur avec Jésus: quant à ce qui se passe dans l'intérieur de ce divin cœur, entre elle et son Bien-Aimé, la langue ne peut l'exprimer, ni la piété le deviner. Je me bornerai à vous dire ce qu'il me semble que je ferai si jamais ce bonheur m'arrive: il est certain qu'en m'unissant au Coeur adorable de mon Jésus, si les larmes n'étaient bannies de cette heureuse patrie, j'éclaterais en

sanglots, et je dirais: O mon doux Jésus! comment un bonheur si grand pour un pécheur tel que moi? une immense béatitude pour celui qui a mérité mille fois l'enfer? tant de suavités pour quelques pénitences? un tel rassasiement pour quelques jeûnes? tant de bénédictions pour quelques gouttes de sueur que m'a coûté le salut des âmes? Ah! je reconnais bien maintenant que vous êtes infiniment bon, oui, infiniment bon, ou plutôt la bonté même, et je puis dire avec raison: "Oh! qu'il nous est bon d'être ici!"

Je voudrais dire bien d'autres choses encore; mais voilà que je vois Jésus et Marie prenant au milieu d'eux cette sainte âme et la conduisant au trône de l'adorable Trinité. Là, elle se plonge dans l'immense océan de la Divinité; elle a disparu à mes yeux, je ne l'aperçois plus; elle est noyée dans les abîmes des grandeurs de Dieu, l'infinité, l'immensité, l'immutabilité, l'éternité, la toute-puissance, la sagesse, la providence, la sainteté, la bonté, la souveraineté, la perfection, la miséricorde, la justice et l'amour!

Jetez donc à terre tout cet échafaudage de figures grossières, de comparaisons matérielles et sensibles que nous avons employées jusqu'ici pour parler du séjour des Bienheureux. Mettez tout cela de côté, oubliez tout ce que je vous ai dit, afin qu'il ne vous reste plus qu'une idée sublime, pure et vraie du paradis. Voici le Paradis véritable et sans figure, c'est-à-dire la vue ineffable de

Dieu, de la sainte et adorable Trinité!... O vue du paradis qui est le paradis même! Que ne verrons-nous pas en voyant Dieu? Nous verrons un être incompréhensible qui est l'être de tous les êtres, l'astre de toutes les puissances, la puissance de tous les astres, principe sans fin qui commence toujours, fin sans principe qui jamais ne finit. Nous verrons cette toute-puissance merveilleuse, à laquelle rien ne résiste, qui donne à tout le mouvement en restant immobile, qui produit sans matière, qui met chaque chose à sa place sans avoir de lieu, qui ordonne tout sans avoir de temps, qui travaille sans instrument, qui soutient tout sans fatigue. Nous verrons cette sagesse incréée, et dans les impénétrables profondeurs de ses idées les plus secrètes nous verrons une infinité de mondes possibles. O Dieu! quel spectacle! Voir dans le lointain des océans plus vastes, des sphères plus sublimes, des astres plus éclatants, en un mot des mondes plus beaux, plus grands, plus parfaits que celui-ci, en comparaison desquels ce soleil serait comme la terre, ou ne serait qu'une ombre, et ce vaste univers un misérable grain de poussière. Nous verrons cette interminable immensité qui remplit tous les lieux sans en occuper aucun, ce cercle infini dont le centre est partout et la circonférence nulle part: cet être très-haut et très-profond, très-présent et très-éloigné: qui est au-dedans de toutes choses sans y être renfermé, en dehors de toutes sans en être exclu, uni à toutes sans se confondre avec elles. Nous verrons cet amour divin qui forme comme l'essence de la divinité,

car: *Dieu est charité!* Nous verrons le Cœur de Dieu, ce coeur de la divine bonté qui, comme un aimant, attire tous les coeurs. A cette vue, le coeur de l'homme attendri, et se fondant pour ainsi dire en Dieu, s'échappera comme hors de lui-même et se perdra dans cet océan de félicité, comme une goutte d'eau dans la mer, comme une étincelle dans un vaste incendie. Nous verrons, que peut-on dire de plus? nous verrons Dieu en Dieu, Dieu en nous! Notre être ne sera plus, ou ne paraîtra plus, distinct de Dieu lui-même, " parce que nous le verrons tel qu'il est."

Et quelle est parmi vous l'âme privilégiée qui aura le bonheur d'entrer la première dans ce beau ciel pour y voir Dieu en Dieu, Dieu avec Dieu? O âme fortunée, où êtes-vous? Je vous porte une sainte envie. Quand donc, qaund viendra ce jour, cette heure, ce moment heureux où je verrai mon Dieu? Ah! je ne puis m'empêcher de m'écrier avec Saint Paul: Qui me brisera ces liens qui me retiennent? O vie trop longue! ô mort trop lointaine! ce m'est une mort de vivre, et ce me serait une vie de mourir.... Maintenant nous avons dit du Paradis ce qu'il est, quoique nous ne comprenions que ce qu'il n'est pas; mais cette impossibilité de le comprendre est précisément ce qui nous en fournit l'idée la plus sublime, en nous le faisant connaître comme un bien ineffable, incompréhensible, inestimable. D'où je tirerai cette conclusion pour moi-même. Que celui qui veut la terre, garde la terre; quant à moi, je proteste que je veux le ciel, et que

je le veux à tout prix. Oh! oui, je le veux, je le veux, je le veux. Oh, paradis, paradis, paradis!... (1)

Sainte Thérèse: Visions. — Au chapitre 38e de sa Vie, Sainte Thérèse confesse, comme Saint Paul, et comme toutes les grandes âmes favorisées de visions et d'extases, qu'en voulant parler des merveilles réservées aux Elus dans le Ciel, la langue reste muette: ce sont des choses *ineffables.* Voici comment cette admirable Sainte s'exprime à ce sujet: " Etant un jour fort recueillie dans un oratoire, mais si malade que je ne croyais pouvoir faire oraison, je pris mon rosaire pour prier vocalement et sans aucun effort d'esprit. Que nos petites industries sont inutiles, quand Dieu veut agir en nous! Quelques instants s'étaient à peine ecoulés qu'un ravissement vint, avec une irrésistible impétuosité, m'enlever à moi-même. Je fus transportée en esprit au ciel: les premières personnes que je vis furent mon père et ma mère, et dans un très-court espace de temps, celui d'un *Ave Maria,* je découvris d'*inénarrables merveilles.* La vision fut peut-être de plus longue durée, mais le temps paraît alors très-court. Succombant sous le poids d'une faveur si excessive, je restai dans une extase profonde. Lorsque je fus revenue à moi, j'appréhendai que ce ne fût une illusion, sans trouver néanmoins aucun fondement à cette crainte... Depuis cette grande faveur, le divin Maître, à certains intervalles, a daigné me révéler des secrets plus grands encore de son royaume,

(1) S. Léonard de Port-Maurice: Sermon du Paradis.

sans qu'il m'ait jamais été possible de rien voir au-delà de ce qu'il lui plaisait de me découvrir. Le moindre de ces secrets suffit pour ravir l'âme d'admiration, et lui inspirer le plus profond mépris de toutes les choses de la terre. Je voudrais pouvoir donner une idée de la moins élevée de ces visions, mais je trouve que *c'est impossible,* car il y a tant de différence entre la lumière de ce divin séjour où tout est lumière, et la lumière d'ici-bas, que celle du solei. ne semble que ténèbres. L'imagination la plus vive et la plus pénétrante ne peut s'en figurer l'éclat, ni se représenter aucune des merveilles que Notre-Seigneur me faisait alors connaître avec un tel excès de plaisir, que tous mes sens en étaient ravis. *Nul terme ne pouvant exprimer cette suavité et ces délices, je suis forcée de n'en pas dire davantage.*

" Je passai une fois plus d'une heure en cet état. Notre-Seigneur, se tenant toujours près de moi, me découvrait des choses admirables; il me dit: " *Vois, ma fille, ce que perdent ceux qui sont contre moi; ne manque pas de le leur dire.*"

La même Sainte revenant encore, plus loin, dans le chapitre 39e, aux merveilles du Ciel, en parle en ces termes: " . . . De temps en temps, je me sens saisie d'un si ardent desir de communier que nulles paroles ne sont capables de l'exprimer. Cela m'arriva un matin où la pluie, tombant par torrents, semblait m'interdire de faire un pas hors de la maison. Je sortis néanmoins, et je me trouvai bientôt tellement hors de moi par la véhémence

de ce désir, que, quand on aurait dressé des lances contre ma poitrine, j'aurais passé outre ; qu'on juge si la pluie pouvait m'arrêter. A peine arrivée à l'église, j'entrai dans un grand ravissement. Le Ciel, qui, les autres fois, ne s'était ouvert que par une porte, s'ouvrit à mes yeux dans toute son étendue : et alors, mon Père, parut à ma vue le trône dont je vous ai parlé ; au-dessus de ce trône j'en aperçus un autre, où, sans rien voir, et par une connaissance qui ne se peut exprimer, je compris que résidait la Divinité. Ce trône était soutenu par des animaux mystérieux dont j'avais entendu expliquer les figures, et je m'imaginai que c'étaient les Évangélistes, mais je ne pus voir comment il était fait, ni qui y siégeait. Je vis seulement une grande multitude d'anges qui me semblèrent incomparablement plus beaux que ceux que j'avais auparavant vus dans le ciel. Je pensai que c'étaient des chérubins ou des séraphins, parce que leur gloire, comme je viens de le dire, l'emporte de beaucoup sur celle des autres ; et ils paraissaient tout enflammés. Le bonheur céleste dont je me sentis inondée ne se peut exprimer : c'est quelque chose d'ineffable ; et, à moins de l'avoir senti, *on ne peut s'en former une idée.* Je compris que tout le bien qu'on peut souhaiter se rencontrait là et néanmoins je ne vis rien. Il me fut dit, — par qui, je je l'ignore, — que ce qui était alors uniquement en mon pouvoir était de comprendre que *je ne pouvais rien comprendre*, et de considérer comment toutes choses ne sont qu'un pur néant en comparaison de ce bien invisible. La

vérité est qu'à partir de cette époque, j'étais remplie de honte à la seule pensée que je fusse encore capable, je ne dis pas de m'affectionner, mais même de m'arrêter à quelque chose de créé: le monde ne me paraissait qu'une fourmilière. J'assistai à la messe et je communiai, mais je ne saurais dire comment je fus durant tout ce temps car il me parut très court, et je fus extrêmement surprise de voir, quand l'horloge sonna, que j'avais été deux heures dans ce ravissement et dans cette gloire. Je ne pouvais ensuite me lasser d'admirer ce feu qui, du brasier même de l'amour divin, tombe dans l'âme. Il est tellement surnaturel, qu'avec tous mes désirs et mes efforts, je ne saurais en obtenir une seule étincelle, si le divin Maitre, comme je l'ai dit ailleurs, ne me l'accorde en pur don. Sa puissante ardeur, consumant le vieil homme avec toutes ses imperfections, ses langueurs et ses misères, le fait en quelque sorte renaitre de ses cendres, comme je l'ai lu du phénix. L'âme ne parait plus la même, tant elle a changé de désirs et acquis de vigueur; aussi elle commence à marcher dans le chemin du ciel avec une pureté toute nouvelle. Comme je souhaitais ardemment de me voir ainsi transformée, je suppliai le divin Maitre de m'embraser de cette nouvelle ferveur pour commencer à le servir; il me répondit: " La comparaison que tu viens d'employer est très-juste; prends bien garde de l'oublier, afin qu'elle t'excite à faire sans cesse de nouveaux efforts pour devenir plus parfaite."

II.

LE CIEL

IL EST POSSIBLE
DE L'ACQUERIR

ACQUIRI POTEST (*S. Aug.*)

PREMIERS HABITANTS DU CIEL

"LES ANGES"

CHAPITRE DEUXIEME

SOMMAIRE: Tout être est créé pour le bonheur.—Traité des Anges. Saint Michel Archange.—Saint Raphaël (avec le Livre de Tobie).—Saint Gabriel. L'Ange gardien.—L'Ange protecteur: de Sainte Cécile, de Sainte Françoise Romaine. Les Anges: Voyages aériens: de Sainte Lidwine, du Bienheureux Gentil, de la Vén. Marie d'Agréda.

Tout être est créé pour le bonheur. — Ouvrage d'un Dieu infiniment bon, tout être est créé pour le bonheur. Le bonheur de l'être consiste dans son union avec la fin pour laquelle il a été créé. Tous les êtres ayant été créés par Dieu et pour Dieu, leur bonheur donc consiste dans leur union avec Dieu. Dans les êtres intelligents, faits pour connaitre et pour aimer, cette union a lieu par la connaissance et par l'amour. Développés autant que le permettent les forces de la nature, cette connaissance et cet amour constituent le bonheur naturel de la créature.

Dieu ne s'en est pas contenté. Afin de procurer aux êtres doués d'intelligence un bonheur infiniment plus grand, sa bonté, essentiellement communicative, a voulu que les anges et les hommes s'unissent au Bien suprême par une connaissance beaucoup plus claire et par un amour beaucoup plus intime que ne l'exigeait leur bonheur naturel: de là, le bonheur surnaturel. De là

aussi deux sortes de connaissances de Dieu ou de la vérité : une connaissance *naturelle*, qui consiste dans la vue de Dieu, autant que la créature en est capable par ses propres forces ; une connaissance *surnaturelle*, qui consiste dans une vue de Dieu, supérieure aux forces de la nature et infiniment plus claire que la première. Cette seconde connaissance est une faveur entièrement gratuite. Etres libres, les anges et les hommes doivent, pour s'en assurer la possession, remplir les conditions auxquelles Dieu la promet.

Traité des Anges.—Existence des Anges. — Les anges sont des créatures incorporelles, invisibles, incorruptibles, spirituelles, douées d'intelligence et de volonté. La foi du genre humain, la raison, l'analogie des lois divines se réunissent pour établir sur un fondement inébranlable le dogme de l'existence des anges.

Création des Anges. — (S. Thomas, P. 1e q. 61. a. 3). — Les anges ont-ils été créés avant le monde corporel ?

Réponse : Puisque les anges ont été créés pour que l'univers soit complet, il est plus probable que Dieu les a créés avec l'univers qu'auparavant.

Il faut toutefois savoir qu'à cet égard il y a deux sentiments parmi les Pères. Mais il nous semble plus propable que les anges ont été créés simultanément avec les êtres corporels. En effet, les anges sont une partie de l'univers. Ils ne constituent pas par eux-mêmes un monde à part ;

mais ils entrent aussi bien que les corps dans la constitution d'un seul et même monde. C'est ce qui ressort évidemment des rapports que les créatures ont entre elles. Car ces relations réciproques contribuent au bien et à la perfection de l'ensemble. Or, il n'y a pas de partie qui soit parfaite, quand on la sépare du tout auquel elle appartient. Il n'est donc pas probable que Dieu, dont les oeuvres sont parfaites, d'après ce que nous lisons au Deutéronome (XXXII, 4) ait créé l'ange à part avant les autres créatures. Cependant le sentiment contraire ne peut être considéré comme erroné, surtout à cause de l'opinion de Saint Grégoire de Nazianze (1) qui est d'un si grand poids dans l'Eglise, parce qu'on n'a jamais trouvé dans ses écrits rien à reprendre, selon l'observation de Saint Jérôme.

Dans quel état les anges ont-ils été créés et comment ont-ils obtenu la béatitude? — Saint Thomas répond à cela dans la question 62e de la 1re partie de sa Somme:

Art. 1. Les anges ont-ils été créés bienheureux? — Dieu a créé les anges heureux, d'un bonheur naturel, mais non d'un bonheur surnaturel.

Art. 2. L'ange a-t-il eu besoin de la grâce pour se porter vers Dieu? — L'ange n'a pu se tourner vers Dieu sans le secours de la grâce divine.

(1) "Dieu, dit ce saint Docteur, a d'abord pensé aux vertus des anges et aux puissances célestes, et par là même qu'il a pensé à elles, il les a créées."

Art. 3. Les anges ont-ils été créés dans la grâce? — Il est plus probable que les anges ont été créés dans la grâce que sans elle.

Art. 4. L'ange heureux a-t-il mérité sa béatitude? — Comme il n'y a que Dieu qui soit naturellement heureux de toute éternité, il a fallu que les anges fussent créés par Dieu dans la grâce pour qu'ils méritassent leur béatitude surnaturelle.

Art. 5. L'ange a-t-il obtenu la béatitude immédiatement après son premier acte méritoire? — L'ange a obtenu la béatitude après le premier acte de charité qu'il a produit.

Il faut répondre que l'ange a été heureux immédiatement après le premier acte de charité par lequel il a mérité de l'être. La raison en est que la grâce perfectionne la nature conformément à la manière dont la nature doit être perfectionnée. Car toute perfection doit être reçue dans le sujet qu'elle perfectionne suivant sa manière d'être. Or, le propre de la nature de l'ange c'est d'acquérir sa perfection naturelle, non par degré, mais tout d'un coup, par sa seule nature, comme nous l'avons prouvé plus haut (art. 1 de cette même question). Ainsi comme l'ange dans l'ordre de la nature arrive immédiatement après son existence à sa perfection naturelle, de même dans l'ordre de la grâce, il doit arriver à la béatitude immédiatement après l'avoir méritée...

Nature des anges. — Nous l'avons déjà dit : les anges sont incorporels, c'est-à-dire qu'ils n'ont pas de corps avec lesquels ils soient naturellement unis. La raison en est qu'étant des êtres complètement intellectuels et subsistant par eux-mêmes, *formae subsistentes*, comme parle Saint Thomas, ils n'ont pas besoin de corps pour être parfaits. Si l'âme humaine est unie à un corps, c'est qu'elle n'a pas la plénitude de la science et qu'elle est obligée de l'acquérir par le moyen des choses sensibles. Quant aux anges, étant parfaitement intellectuels par leur nature, ils n'ont rien à apprendre des créatures matérielles, et le corps leur est inutile.

Il résulte de là que les anges ne peuvent, comme les âmes humaines, être unis essentiellement à des corps et devenir une même personne avec eux. Ils sont, par conséquent, incapables d'exercer aucun acte de la vie sensible ou végétative, comme voir corporellement, entendre, manger et autres choses semblables. De l'air ou d'une autre matière déjà existante, ils peuvent cependant se former des corps et leur donner une figure et une forme accidentelle. L'archange Raphaël disait à Tobie : " Lorsque j'étais avec vous par la volonté de Dieu, je paraissais manger et boire : mais je fais usage d'aliments invisibles."

Ainsi, l'apparition des anges sous une forme sensible n'est pas une vision imaginative. La vision imaginative n'est que dans l'imagination de celui qui la voit ; elle

échappe aux autres. Or, l'Ecriture nous parle souvent d'anges apparaissant sous des formes sensibles, et qui sont vus indistinctement de tout le monde. Les anges qui apparaissent à Abraham sont vus par le patriarche, par toute sa famille, par Loth et par les habitants de Sodome. De même, l'ange qui apparaît à Tobie est vu par lui, par sa femme, par son fils, par Sara et par toute la famille de Sara.

De la simplicité ou incorporéité de leur nature, il résulte que les anges sont incorruptibles. Exempts de langueurs et de maladies, ils ne connaissent ni le besoin de la nourriture ou du repos, ni les faiblesses de l'enfance, ni les infirmités de la vieillesse. Il en résulte encore qu'ils sont doués d'une *beauté*, d'une *intelligence*, d'une *agilité* et d'une *force* incompréhensibles à l'intelligence humaine.

Beauté. — Dieu est la beauté parfaite et la source de toute beauté. Plus un être lui ressemble, plus il est beau. Les cieux sont beaux, la terre est belle, parce que les cieux et la terre reflètent quelques rayons de la beauté du Créateur. De tous les êtres matériels, le corps humain est le plus beau, parce qu'il possède à un degré plus élevé la force et la grâce, dont l'heureuse union donne son cachet à la beauté. L'âme est plus belle que le corps, parce qu'elle est l'image plus parfaite de la beauté éternelle. A son tour, parce qu'il est une image incomparablement plus parfaite de cette beauté, l'ange est incomparablement plus beau que l'âme humaine.

La beauté des anges est le rayonnement de leur perfection essentielle, et leur perfection essentielle, c'est l'intelligence.

L'intelligence. — Qui en dira l'étendue? Saint Thomas répond: " L'intelligence angélique est déiforme, c'est-à-dire que l'ange acquiert la connaissance de la vérité non par la vue des choses sensibles, ni par le raisonnement, mais par le simple regard. Substance exclusivement spirituelle, en lui la puissance intellectuelle est complète, c'est-à-dire qu'elle n'est jamais en repos comme dans l'homme, mais toujours en acte, de sorte que l'ange connait actuellement tout ce qu'il peut naturellement connaitre."

Il le connait tout entier, dans l'ensemble et dans les détails, dans le principe et dans les dernières conséquences. " Les intelligences d'un ordre inférieur, comme l'âme humaine, ont besoin, pour arriver à la parfaite connaissance de la vérité, d'un certain mouvement, d'un certain travail intellectuel, par lequel elles procèdent du connu à l'inconnu . Cette opération n'aurait pas lieu si, dès qu'elles connaissent un principe, elles en voyaient instantanément toutes les conséquences. Telle est la prérogative des anges. En possession d'un principe, aussitôt ils connaissent tout ce qu'il renferme. Donc, pour connaitre, ils n'ont besoin ni de chercher, ni de raisonner, ni de composer, ni de diviser; ils regardent en eux-mêmes et ils voient. La raison en est que dès le premier instant de leur création, ils ont eu toute leur

perfection naturelle et possédé dans leur esprit toutes les images de choses, parfaitement lumineuses, au moyen desquelles ils voient toutes les vérités qu'ils peuvent connaître naturellement. Leur entendement est comme un miroir parfaitement pur, dans lequel se réfléchissent et s'impriment sans ombre, sans augmentation ni diminution, les rayons du soleil de la vérité. Voilà pourquoi on les appelle *intellectuels*, et les âmes humaines, simplement *raisonnables*. Ainsi, il ne peut y avoir ni fausseté, ni erreur, ni déception dans l'intelligence d'aucun ange."

A quoi s'étend la connaissance des anges? — Elle s'étend à toutes les vérités de l'ordre naturel. Pour eux, le ciel et la terre n'ont rien de caché ; et, depuis qu'ils sont confirmés en grâce, ils connaissent la plupart des vérités de l'ordre surnaturel. Nous disons, la *plupart*, car jusqu'au jour du jugement où le cours des siècles finira, les anges recevront des communications nouvelles sur le gouvernement du monde et en particulier sur le salut des prédestinés.

Agilité. — De l'incorporéité des anges naît leur agilité. Etre fini, l'ange ne peut pas être partout en même temps : mais telle est la rapidité de ses mouvements, qu'ils équivalent presque à l'ubiquité. "L'ange, dit Saint Thomas, n'est pas composé de diverses natures, en sorte que le mouvement de l'une empêche ou retarde le mouvement de l'autre, comme il arrive à l'homme en qui le mouvement de l'âme est gêné par les organes. Or, comme

nul obstacle ne le retarde ni ne l'empêche, l'être intellectuel se meut dans toute la plénitude de sa force. Pour lui l'espace disparait. Ainsi, les anges peuvent, en un clin d'oeil, être dans un lieu, et en un autre clin d'oeil, dans un autre lieu fort éloigné du premier, sans durée intermédiaire." — Telle est d'ailleurs leur subtilité, que les corps les plus opaques sont moins pour eux qu'un voile diaphane pour les rayons du soleil.

Force. — Comme l'agilité, la force des anges prend sa source dans l'essence de leur être, qui participe plus abondamment que toute autre de l'essence divine, force infinie. Ainsi, l'une et l'autre surpassent tout ce que nous connaissons d'agilité et de force dans la nature, c'est-à-dire qu'elles sont incalculables et s'exercent sur le monde et sur l'homme.

Sur le monde : Ce sont les anges qui lui impriment le mouvement. Inertes de leur nature, toutes les créatures matérielles sont nées pour être mises en mouvement par des créatures spirituelles, comme notre corps par notre âme. " C'est une loi de la sagesse divine, enseigne le Docteur angélique, que les êtres inférieurs soient mûs par les êtres supérieurs. Or, la nature matérielle étant inférieure à la nature spirituelle, il est logique qu'elle soit mise en mouvement par des êtres spirituels. Tel est l'enseignement de la philosophie. Or, la force d'impulsion dont les anges sont doués est si grande, qu'un seul suffit pour mettre en mouvement tous les corps du système

planétaire ; et, bien qu'il soit à l'orient, suivant une antique croyance conservée même chez les païens, son action se fait sentir à toutes les parties du globe.

La conséquence naturelle de cette force d'impulsion est que les anges peuvent déplacer les corps les plus volumineux et les transporter où ils veulent, avec une rapidité qui échappe au calcul. Suivant Saint Augustin, la force naturelle du dernier des anges est telle, que toutes les créatures corporelles et matérielles lui obéissent, quant au mouvement local, dans la sphère de leur activité, à moins que Dieu ou un ange supérieur n'y mette obstacle. Si donc Dieu le permettait, un seul ange pourrait transporter une ville entière d'un lieu dans un autre...."

Ainsi, d'après ces puissants génies, Saint Augustin et Saint Thomas d'Aquin, l'ordre merveilleux qui nous frappe dans la nature et surtout dans le firmament, loin d'être abandonné au hasard ou même au jeu fatal de forces aveugles régi par des lois immuables, est dû à l'action continuelle des Princes de la Cité céleste.

"Malgré la rapidité effrayante qu'ils impriment à ces masses gigantesques, ils les maintiennent dans leur orbite, faisant parcourir à chacune sa route avec une précision mathématique. Un jour seulement, qui sera le dernier des jours, cette magnifique harmonie sera brisée. A l'approche du Souverain Juge, lorsque toutes les créatures s'armeront contre l'homme coupable, les puissants conducteurs des astres bouleverseront l'ordre du

sytème planétaire. Alors les nations sècheront de crainte dans l'attente de ce qui doit arriver.

Sur l'homme. — En vertu de la même loi de subordination, les êtres spirtuels d'un ordre inférieur sont soumis à l'action des êtres spirituels d'un ordre plus élevé. Ainsi, l'homme est soumis, corps et âme, aux puissances angéliques, et les anges ne lui sont pas soumis. Il faudrait parcourir toute l'Ecriture, si l'on voulait rapporter les différentes opérations des anges sur le corps de l'homme.

Citons seulement l'exemple du prophète Habacuc, transporté par un ange de la Palestine à Babylone, afin de porter sa nourriture à Daniel, enfermé dans la fosse aux lions. Citons encore l'armée du roi d'Assyrie, Sennachérib, dont cent quatre vingt cinq mille hommes sont taillés en pièces, par un ange, pendant la nuit....

Quant à notre âme, les anges peuvent exercer, et dans la réalité ils exercent sur elle une action tour à tour ordinaire et extraordinaire, dont il est difficile de mesurer la puissance. L'entendement leur doit ses plus précieuses lumières. " Les révélations des choses divines, dit le grand Saint Denis, parviennent aux hommes par le moyen des anges."...

Nombre des anges. — Quand les Auteurs inspirés, admis à voir quelques-unes des réalités du monde supérieur, veulent indiquer la multitude des anges, ils ne parlent que de millions et de centaines de millions. "J'étais attentif à ce que je voyais, dit Daniel, jusqu'à ce

que les trônes fussent placés et que l'Ancien des jours s'assit. Son vêtement était blanc comme la neige, et les cheveux de sa tête comme une laine éclatante. Son trône était de flammes ardentes, et les roues de ce trône un feu brûlant. Un fleuve incandescent et rapide sortait de devant sa face. Mille milliers d'anges exécutaient ses ordres, et un million assistaient devant lui."

Témoin du même spectacle, Saint Jean continue : " Et je vis et j'entendis autour du trône, la voix d'une multitude d'anges, dont le nombre était des milliers de milliers." Or, depuis le commencement du monde, chaque prédestiné, et même chaque réprouvé, a pour gardien un ange de l'ordre inférieur ; il s'en suit que le nombre des anges de toutes les hiérarchies est incalculable.

Saint Denis tient le même langage : " Les bienheureuses armées des célestes intelligences, dit-il, surpassent en nombre tous les pauvres calculs de notre arithmétique matérielle. Ne soupçonnez aucune exagération dans les paroles des prophètes. Le nombre des anges est incalculable. Il surpasse celui de toutes les créatures, même celui des hommes qui ont été, qui sont et qui seront." L'Ange de l'école en donne la raison : nous traduisons sa pensée. Le but principal que Dieu s'est proposé dans la création des êtres, c'est la perfection de l'univers. La perfection ou la beauté de l'univers résulte de la manifestation la plus éclatante des attributs de Dieu, dans les limites marquées par sa sagesse. Il suit de là que plus certaines créatures sont belles et parfaites, plus abondante en a été

la création. Le monde matériel confirme ce raisonnement.

Hiérarchies et ordres des Anges. — Suivant l'étymologie du mot: *la hiérarchie est un principat sacré.* Si on considère le principat dans ses rapports avec la multitude, on appelle hiérarchie *l'ensemble des êtres soumis à une seule et même loi.* S'ils sont soumis à des lois différentes ils forment des hiérarchies distinctes, sans cesser de faire partie de la hiérarchie générale. Or, les êtres ne sont soumis aux mêmes lois que parce qu'ils ont la même nature et les mêmes fonctions. Il en résulte que les anges et les hommes, n'ayant ni la même nature ni les mêmes fonctions, forment des hiérarchies distinctes. Il en résulte encore que tous les anges n'ayant pas les mêmes fonctions, le monde angélique se divise en plusieurs hiérarchies.

Que les anges et les hommes forment des hiérarchies distinctes, la raison et la preuve en est dans la perfection relative des uns et des autres. Cette perfection est d'autant plus grande, que les êtres participent plus abondamment des perfections de Dieu. Créature purement spirituelle, l'ange y participe plus que l'homme. En effet, l'ange reçoit les illuminations divines dans l'intelligible pureté de sa nature, tandis q.. l'homme les reçoit sous les images plus ou moins transparentes des chsoes sensibles, telle que la parole et les sacrements.

L'ange est donc une créature plus parfaite que l'homme, et doit par conséquent former une hiérarchie

différente. De plus, comme il y a hiérarchie, c'est-à-dire ordre de subordination, dans le monde angélique, il est évident que tous les anges ne reçoivent pas également les illuminations divines. Il y a donc des anges supérieurs aux autres. Leur supériorité a pour fondement la connaissance plus ou moins parfaite, plus ou moins universelle de la vérité.

" Cette connaissance, dit Saint Thomas, marque trois degrés dans les anges ; car elle peut être envisagée sous un triple rapport.

" Premièrement, les anges peuvent voir la raison des choses en Dieu, principe premier et universel. Cette manière de connaître est le privilège des anges qui approchent le plus de Dieu, et qui, suivant le beau mot de Saint Denis, se tiennent dans son vestibule. Ces anges forment la première hiérarchie.

" Secondement, ils peuvent la voir dans les causes universellement créées, qu'on appelle les lois générales. Ces causes étant multiples, la connaissance est moins précise et moins claire. Cette manière de connaître est l'apanage de la seconde hiérarchie.

" Troisièmement, ils peuvent la voir dans son application aux êtres individuels, en tant qu'ils répondent de leurs propres causes, ou des lois particulières qui les régissent : ils forment la troisième hiérarchie.

La tradition nous découvre encore dans chaque hiérarchie trois choeurs ou ordres différents. On appelle

choeur ou *ordre angélique, une certaine multitude d'anges, semblables entre eux par les dons de la nature et de la grâce.* Chaque hiérarchie en renferme *trois.*

Un jour dans le ciel, se montreront à nos yeux, sans nuage et sans voile, les trois hiérarchies angéliques avec leurs neuf choeurs, resplendissants de lumière et de beauté.

Dans la première: les *Séraphins,* les *Chérubins* et les *Trônes.* Dans la seconde: les *Dominations,* les *Principautés* et les *Puissances.* Dans la troisième: les *Vertus,* les *Archanges* et les *Anges.*

Fonctions des Anges. — Etre purifiés, illuminés et perfectionnés, ou purifier, illuminer et perfectionner: tel est le double but auquel se rapportent toutes les fonctions des hiérarchies et des ordres angéliques. Quel est le sens de ces mystérieuses paroles? Tous les anges ne connaissent pas également les secrets divins. La première hiérarchie, avons-nous dit avec Saint Thomas, voit la raison des choses en Dieu lui-même; la seconde, dans les causes secondes universelles: la troisième, dans l'application de ces causes aux effets particuliers. A la première appartient la considération de la fin; à la seconde, la disposition universelle des moyens; à la troisième, la mise en oeuvre.

Les lumières qu'ils ont puisées dans le sein même de Dieu, les anges de la première hiérarchie les commu-

niquent, autant qu'il convient, aux anges de la seconde hiérarchie; ceux-ci, aux anges de la troisième; et ceux de la troisième en font part aux hommes. Mais la réciprocité n'a pas lieu, attendu que les anges inférieurs n'ont rien à apprendre aux anges supérieurs, ni les hommes aux anges.

Nécessaire au gouvernement du monde, cette communication incessante durera jusqu'au jugement dernier. Elle renferme ce que nous avons appelé la purification, l'illumination et le perfectionnement. En effet, la manifestation d'une vérité à celui qui ne la connaît pas purifie son entendement, en dissipant les ténèbres de l'ignorance; elle l'illumine, en faisant briller la lumière où régnait l'obscurité; elle le perfectionne, en lui donnant une science certaine de la vérité. Telles sont les opérations des anges supérieurs à l'égard des anges inférieurs qui, pour cela, sont dits purifiés, illuminés et perfectionnés.

Or, les communications angéliques se font par la parole; car les anges, parfaites images du Verbe, ont un langage et se parlent entre eux. Que les anges parlent, Saint Paul nous l'enseigne, lorsqu'il dit: "Quand je parlerais les langues des hommes et des anges...." Mais ce langage est tout intérieur, tout spirituel, comme l'ange lui-même. Il consiste, de la part de l'ange supérieur, dans la volonté de communiquer une vérité à l'ange inférieur; et, de la part de celui-ci, dans la volonté de la recevoir. Ces deux opérations, ne rencontrant aucun obstacle, ni dans la nature des anges, ni dans leurs dispositions individuelles, sont infaillibles et instantanées.

Les Séraphins. — Créatures les plus sublimes que Dieu ait tirées du néant, ces esprits angéliques doivent leur nom aux flammes de leur amour. Placées au sommet des hiérarchies créées, elles touchent, autant que le fini peut toucher à l'infini, à la Trinité divine, l'amour même et le foyer éternel de tout amour. Loin de refroidir leur ardeur, les missions solennelles qui leur sont quelquefois confiées semblent l'accroître et leur faire répéter, avec une allégresse plus intime, le cantique entendu par Isaïe: " Les Séraphins étaient debout, et s'appelant l'un l'autre ils disaient: Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu des armées; toute la terre est pleine de sa gloire."

Les Chérubins. — Ce nom signifie plénitude de la science. D'un regard que n'éblouissent ni ne troublent jamais les rayons étincelants de la gloire de Dieu, ces esprits déiformes contemplent dans leur source les raisons intimes des choses, afin de les communiquer aux anges inférieurs dont ils doivent déterminer les fonctions et régler la conduite.

Les Trônes. — Les Trônes sont ainsi appelés, parce que ces anges, éblouissants de beauté, sont élevés au-dessus de tous les choeurs des hiérarchies inférieures, auxquels ils intiment les ordres du grand Roi en partageant avec les Séraphins et les Chérubins le privilège de voir clairement la vérité en Dieu même, c'est-à-dire dans la Cause des causes. Le privilège des Trônes est donc de transmettre aux anges inférieurs, dans la pro-

portion du besoin, les communications divines dont ils possèdent la plénitude.

Les Dominations. — Indiquer et commander ce qu'il faut faire, est le rôle des Dominations. Elles sont ainsi appelées, et avec raison, parce qu'elles dominent tous les ordres angéliques, chargés d'exécuter les volontés du Seigneur.

Les Principautés. — Ce nom signifie: *conducteurs suivant l'ordre sacré.* Princes des nations et des royaumes, ces puissants esprits les conduisent, chacun en ce qui le concerne, à l'exécution du plan divin. Dans ce ministère, le plus important de tous, ils sont secondés par les anges immédiatement soumis à leurs ordres.

Les Puissances. — Revêtus, comme leur nom l'indique, d'une autorité spéciale, ces anges sont chargés d'ôter les obstacles à l'exécution des ordres divins, en éloignant les mauvais anges qui assiègent les nations, pour les détourner de leur fin.

Les Vertus. — Les Vertus, dont le nom veut dire *force*, exercent leur empire sur la création matérielle, président immédiatement au maintien des lois qui la régissent et y conservent l'ordre que nous admirons. Quand la gloire de Dieu l'exige, les Vertus suspendent les lois de la nature et opèrent des miracles. C'est ainsi que les agents invisibles, dont nous sommes environnés, révèlent leur présence et montrent que le monde matériel est soumis au monde spirituel, comme le corps est soumis à l'âme.

Les Archanges. — Ce nom signifie Ange supérieur ou Prince des anges proprement dits. Tous les ministères des ordres angéliques se rapportent à la gloire de Dieu et à la déification de l'homme. L'homme est l'objet particulier de la sollicitude des anges. Entre eux et nous existe un commerce continuel, figuré par l'échelle de Jacob. Descendre les degrés de cette échelle mystérieuse et venir, dans les occasions solennelles, remplir auprès de l'homme des missions importantes, présider un gouvernement des provinces, des diocèses, des communautés, telle est la double fonction des Archanges.

Les Anges. — Ange signifie *envoyé.* Tous les esprits célestes étant les notificateurs des pensées divines, le nom d'ange leur est commun. A cette fonction, les anges supérieurs ajoutent certaines prérogatives, d'où ils tirent leur nom propre. Les anges du dernier ordre de la dernière hiérarchie, n'ajoutant rien à la fonction commune d'envoyés et de notificateurs, retiennent simplement le nom d'anges. En rapport plus immédiat et plus habituel avec l'homme, ils veillent à la garde de sa double vie et lui apportent, à chaque heure, à chaque instant, les lumières, les forces, les grâces dont il a besoin, depuis le berceau jusqu'à la tombe.

Si nous résumons cette rapide esquisse, quel immense horizon s'ouvre devant nous ! Quel imposant spectacle se déroule à nos yeux ! Il est donc vrai qu'au lieu de n'être rien, le monde supérieur est tout ; que le réel, c'est l'invisible ; que le monde matériel vit sous l'action perma-

nente du monde spirituel ; que Dieu gouverne l'univers par ses anges, librement, sans nécessité, sans contrainte. Il est vrai encore que l'action de ces esprits célestes atteint chaque partie de l'ensemble, en sorte que ni l'homme ni aucune créature, n'est abandonnée au hasard, laissée à ses propres forces, ou livrée sans défense aux attaques des puissances ennemies.

Et maintenant, croire que toutes les explications qui précèdent sont le résultat de simples conjectures, plutôt que de connaissances positives, serait une fausseté, une erreur déplorable.

La science du monde angélique est une science certaine ; certaine parce qu'elle est vraie ; vraie parce qu'elle est universelle. La révélation, la tradition, la raison même de tous les peuples, la connaissent, l'enseignent et la pratiquent. Comme toutes les autres, elle a été rappelée à sa pureté primitive et développée par Notre-Seigneur, dont les oeuvres non écrites sont, au témoignage de Saint Jean, infiniment plus nombreuses que celles dont l'Evangile nous a transmis la connaissance. Le plus riche dépositaire de ces précieuses enseignements fut Marie, et l'on sait que, mère de l'Eglise et institutrice des Apôtres, l'auguste Vierge a parlé savamment des Anges, qu'elle connaissait évidemment mieux que personne.

A son tour, Saint Paul, qu'on peut appeler l'apôtre des Anges, dont il énumère tous les ordres, Saint Paul, ravi au troisième ciel, n'est pas sans avoir rapporté sur

la terre une connaissance profonde de ce qu'il avait vu, non pour lui, mais pour l'Eglise. Après lui, Saint Denis est le premier d'entre les Pères qui ait donné une description détaillée, savante, sublime, du monde angélique. Fondée sur les Ecritures et sur le témoignage des autres Pères, cette description est devenue le point de départ des écrivains postérieurs et, en particulier, le guide de l'incomparable Saint Thomas, dans sa magnifique étude du monde angélique. Tels sont les canaux par lesquels est descendue jusqu'à nous la connaissance des anges, de leurs hiérarchies, de leurs ordres et de leurs ministères.

Observations. — Quant aux ordres de anges, on peut se demander s'ils ont reçu les noms qui leur conviennent. Saint Thomas répond affirmativement : car, dit-il, l'autorité de l'Ecriture est là pour justifier toutes ces dénominations. En effet. Isaïe nomme les *Séraphins* ; Ezéchiel les *Chérubins* ; Saint Paul les *Trônes*, les *Dominations*, les *Vertus*, les *Puissances* et les *Principautés* ; Saint Jude les *Archanges*, et l'Ecriture sainte parle des *Anges* en plusieurs endroits ; et le Docteur Angélique conclut ainsi : Il y a neuf ordres d'anges, les Séraphins, les Chérubins, les Trônes, les Dominations, les Vertus, les Puissances, les Principautés, les Archanges et les Anges.

A l'article suivant (a. 6.) saint Thomas demande si les degrés de chaque ordre sont ainsi convenablement assignés.

Les degrés ci-dessus sont ceux que Saint Denis a assignés aux Esprits célestes. Saint Grégoire a également donné l'ordre des divers degrés des trois hiérarchies des Anges. Ce saint Docteur place les Principautés au-dessus des Puissances, et les Vertus au-dessous des Puissances.

Saint Thomas répond ainsi à la question: En égard à la diversité des explications qu'ils donnent des noms des ordres angéliques, Saint Denis et Saint Grégoire n'ont pas mal assigné, même d'après les Ecritures, les différents degrés de chacun de ces ordres.

En assignant aux ordres des anges le rang qu'ils occupent, Saint Denis et Saint Grégoire sont d'accord en général; ils ne diffèrent que par rapport aux Principautés et aux Vertus. Car Saint Denis place les Vertus au-dessous des Dominations et au-dessus des Puissances et les Principautés au-dessous des Puissances et au-dessus des Archanges. Saint Grégoire au contraire place les Principautés entre les Dominations et les Puissances et il met les Vertus entre les Puissances et les Archanges. Ces deux classifications peuvent l'une et l'autre s'appuyer de l'autorité de Saint Paul: Car dans un endroit (1) le grand Apôtre énumèrant les ordres intermédiaires en suivant une marche ascendante dit: Que Dieu a placé le Christ à sa droite dans les cieux au-dessus de toutes les Principautés, les Puissances, les Vertus et les Dominations. Dans ce passage, il place comme Saint Denis,

(1) Eph I, 20.

les Vertus entre les Puissances et les Dominations. Ailleurs (2) il énumère les mêmes ordres en suivant une marche descendante quand il dit: "Les Trônes, les Dominations, les Principautés, les Puissances, tout a été créé par lui et en lui." Il place alors les Principautés entre les Dominations et les Puissances, comme le fait Saint Grégoire... (Finalement) si l'on considère avec soin le sentiment de Saint Denis et de Saint Grégoire, on verra qu'ils diffèrent peu ou même qu'ils ne diffèrent point du tout, si on s'en rapporte à la réalité. Car Saint Grégoire entend par *Principautés* les esprits qui président aux autres et d'après Saint Denis cette fonction convient aux *Vertus*, puisque par là il entend une certaine force qui donne aux esprits inférieurs la faculté d'exécuter les ordres divins. Ensuite ceux que Saint Grégoire appelle *Vertus* semblent les mêmes que ceux qui ont reçu de Saint Denis le nom de *Principautés*. Car, il leur attribue le don des miracles, et c'est par l'exercice de cette puissance qu'il faut commencer quand on veut préparer la voie aux *Archanges* et aux *Anges* chargés d'annoncer la parole de Dieu.

Saint Michel archange. — A la fête de la Dédicace de Saint Michel, archange, le savant et pieux auteur de l'Année Liturge (1) s'exprime ainsi: "C'est à la tête de sa glorieuse armée qu'apparait aujourd'hui l'Archange: "Il y eut un grand combat dans le ciel;

(2) Col. I, 16.
(1) Le R. P. Dom Prosper Guéranger, Abbé de Solesmes.

Michel et ses Anges combattaient le dragon, et le dragon et ses anges combattaient contre lui (2)".... Quelles sont donc ces puissances des cieux, dont la lutte mystérieuse ouvre l'histoire? Les traditions de tous les peuples, aussi bien que l'autorité de nos Ecritures révélées, attestent leur existence. Si, en effet, nous interrogeons l'Eglise, elle nous enseigne qu'au commencement Dieu créa simultanément deux natures, la spirituelle et la corporelle, puis l'homme unissant l'une et l'autre (3). Ordre grandiose, graduant l'être et la vie du voisinage de la cause suprême aux confins du néant. De ces lointaines frontières, la création remonte vers Dieu par ces mêmes degrés: Dieu, infini, sans limitation aucune, intelligence et amour. La créature, à jamais finie; mais s'élevant dans l'homme jusqu'à la raison discursive, dans l'ange jusqu'à l'intuition directe de la vérité; dans chacun d'eux, reculant par la purification incessante de son être initial les bornes provenant de l'imperfection de sa nature, pour arriver par plus de lumière à la perfection d'un plus grand amour.

"Car Dieu seul est simple, de cette simplicité immuable et féconde qui est la perfection absolue excluant tout progrès; *acte pur*, en qui substance, puissance, opération, ne diffèrent pas. L'ange, si dégagé qu'il soit de la matière, n'échappe pas à la faiblesse native résultant pour

(2) Ap. VII, 4.
(3) Conc. Later.

tout être créé de la composition qui nous montre en lui l'action distincte de la puissance, et celle-ci de l'essence.

"Autre encore est chez l'homme l'infirmité de sa nature mixte, avec les sens pour introducteurs obligés aux régions de l'intelligible!...

"Ne soyons point envieux. Par sa nature, l'ange nous est supérieur. A qui des anges pourtant fut-il dit jamais: *Vous êtes mon fils? Le Premier-né* n'a point choisi pour lui la nature des anges. Sur terre, lui-même reconnut la subordination qui soumet dans le temps l'humaine faiblesse à ces purs esprits; il reçut d'eux, comme ses frères dans la chair et le sang, notification des décrets divins, secours et réconfort; mais ce n'est point aux anges qu'est soumis le monde de l'éternité, dit l'Apôtre. Attrait de Dieu pour ce qu'il ya de plus faible, comment vous comprendre sous l'humble acquiescement de la foi s'inclinant dans l'amour? Vous fûtes, au jour du grand combat, l'écueil de Lucifer. Mais se relevant de leur adoration joyeuse aux pieds de l'Enfant-Dieu, qui d'avance leur était montré sur le trône des genoux de Marie, les Anges fidèles chantèrent: Gloire à Dieu au plus haut des cieux; et, sur la terre, paix aux hommes de bonne volonté.

"O Christ, mon Christ, ainsi vous nomme l'Aigle d'Athènes (1), l'Eglise, ravie, vous proclame en cette fête *la beauté des saints Anges*. Vous êtes l'humain et

(1) Saint Denis l'Aréopagite.

divin sommet d'où pureté, lumière, amour, s'épanchent sur la triple hiérarchie des neufs choeurs. Hiérarque suprême, unité des mondes, vous présidez aux mystères déifiants de la Fête éternelle.

" Séraphins embrasés, étincelants Chérubins, innombrables Trônes ; noble cour du Très-Haut, possesseurs de la meilleure part : au témoignage du sublime Aréopagite, c'est dans une communion plus immédiate aux vertus du Sauveur que s'alimentent votre justice, vos splendeurs et vos feux. De lui, par vous, déborde toute grâce sur la cité sainte.

" Dominations, Vertus, Puissances ; ordonnateurs souverains, moteurs premiers, régulateurs des mondes : pour qui gouvernez-vous cet univers ? Pour Celui, sans nul doute, dont il est l'apanage : le Roi de gloire, l'Homme-Dieu, le Seigneur fort et puissant, le Seigneur des vertus.

" Anges, Archanges, Principautés ; messagers, ambassadeurs, surintendants du ciel ici-bas : tous aussi, n'êtes-vous pas, au dire de l'Apôtre, les ministres du salut accompli sur terre par Jésus, le Pontife des Cieux ?. . . ."

Sur le Prince de la milice céleste, nous avons, en effet, dans nos Saints Livres plusieurs témoignages célèbres. Le premier en réalité ne se trouve que dans la Tradition, mais il est ainsi rapporté par Saint Jude dans son Epitre canonique. L'apôtre exhorte les premiers

fidèles à combattre pour la foi qui a été déjà transmise aux Saints; car, dit-il, "il s'est introduit parmi vous quelques hommes impies (qui depuis longtemps ont été prédestinés à ce jugement), changeant la grâce de notre Dieu en luxure, niant notre seul Maître et Seigneur, Jésus-Christ. Or, je veux vous rappeler, à vous qui savez déjà toutes ces choses, que Jésus ayant délivré le peuple de la terre d'Egypte, perdit ensuite ceux qui ne crurent point; que, quant aux Anges qui ne conservèrent pas leur première dignité, mais qui abandonnèrent leur propre demeure, il les mit en réserve pour le jugement du grand jour, dans des chaînes éternelles et de profondes ténèbres. C'est ainsi que Sodome et Gomorrhe et les villes voisines, livrées aux mêmes excès d'impureté, et courant après d'infâmes débauches, sont devenues un exemple, en souffrant la peine d'un feu éternel. Et cependant c'est de la même manière que ceux-ci souillent encore leur chair, qu'ils méprisent la domination, et qu'ils blasphèment la majesté. Lorsque l'archange Michel, disputant avec le diable, lui contestait le corps de Moïse, il n'osa pas le condamner avec des paroles de malédiction, mais il dit: *Que le Seigneur te commande*." La sainte Eglise nous fait répéter ces dernières paroles, contre Satan, chaque matin à la fin du saint Sacrifice de la Messe.

Un deuxième témoignage nous est donné au chapitre Xe du prophète Daniel. Le prophète eut une grande vision, et une voix lui dit: ".... Le prince du royaume des Perses m'a résisté vingt et un jours;

mais Michel le premier d'entre les premiers princes, est venu à mon secours; et cependant je suis demeuré là près du roi des Perses... Mais je vous annoncerai présentement ce qui est marqué dans l'écriture de la vérité; et nul ne m'assiste dans toutes ces choses, sinon Michel qui est votre prince." La vision continue et l'ange parle encore de Saint Michel, en ces termes: "Mais en ce temps-là (1), Michel, le grand prince, s'élèvera, lui qui est le protecteur des enfants de votre peuple, et il viendra un temps tel qu'on n'en aura jamais vu un semblable jusqu'alors, depuis que les peuples ont été établis. En ce temps-là tous ceux de votre peuple qui seront trouvés écrits dans le Livre seront sauvés."

Nous reviendrons sur ces apparitions, en parlant des différentes missions que l'archange Saint Gabriel est venu remplir sur la terre.

Nous avons enfin, le grand combat de l'archange Saint Michel rapporté dans le livre mystérieux de l'Apocalypse. "Un autre prodige fut vu dans le ciel: Un grand dragon roux, ayant sept têtes et dix cornes, et sur ses sept têtes, sept diadèmes. Or sa queue entraînait la troisième partie des étoiles et elle les jeta sur la terre... Alors il se fit un grand combat dans le ciel: Michel et ses anges combattaient contre le dragon, et le dragon combattait et ses anges aussi: mais ils ne prévalurent pas; aussi leur place ne se trouva plus dans le ciel."

(1) Il est ici question de la fin des temps, comme l'affirment la plus grande partie des SS. Pères et des interprêtes catholiques.

L'Eglise célèbre deux fêtes en l'honneur de Saint Michel Archange : la première est celle du 8 mai, la deuxième celle du 29 septembre. Or, ce qui a donné occasion à cette seconde fête a été la dédicace de l'église de Saint Michel sur le mont Gargan, qui fut faite en l'année 493, d'une manière miraculeuse, par le ministère de ce prince des armées de Dieu, de même que l'église avait aussi été bâtie sans l'intervention de la main des hommes. Le martyrologe romain en fait mémoire en ces termes : Au mont Gargan, la commémoraison de Saint Michel, archange, fête que l'Eglise célèbre en mémoire du jour où l'on consacra en ce lieu, sous son nom, un temple d'un extérieur assez commun, mais rempli d'une vertu toute céleste. 493.

La fête du 8 mai se célèbre en mémoire de l'apparition de Saint Michel, au même mont Gargan et que nous trouvons ainsi résumée dans la Vie des Saints (1) : " Au temps du pape Gélase 1er, l'an 492, un homme riche nommé Gargan, ayant de grands troupeaux à la campagne, un de ses taureaux s'éloigna des autres et s'enfuit dans les montagnes. On le chercha quelques jours inutilement ; mais, l'ayant enfin trouvé dans une caverne, on lui tira une flèche, qui, retournant contre celui qui l'avait tirée, le blessa. Ses compagnons, étonnés de cet accident, et jugeant qu'il y avait là quelque chose de mystérieux, eurent recours à l'évêque de Siponto pour

(1) Les Petits Bollandistes, 8 mai, d'après la légende du Bréviaire.

apprendre de lui ce que ce pouvait être. Ce prélat ordonna un jeûne de trois jours, et exhorta les fidèles à se mettre en prière pour obtenir du ciel la grâce de découvrir ce que signifiait ce prodige. Au bout des trois jours, Sai Michel lui apparut et lui déclara que cette caverne, où taureau s'était retiré, était sous sa protection, et que l' voulait qu'elle fût consacrée sous son nom en l'hon de tous les anges. L'évêque, accompagné de tout son clergé et de son peuple, fut la reconnaitre et la trouva déjà toute disposée en forme d'église: on commença à y célébrer les divins offices, et l'on y bâtit aussi un temple plus magnifique, où la puissance divine a opéré plusieurs grands miracles; ce qui fait bien voir la vérité de la révélation (1)"

Dieu, dans sa bonté, a donné à son Eglise l'archange Saint Michel pour en être le Protecteur, comme il l'était autrefois de la Synagogue. Nous l'invoquons, avec confiance, chaque fois que nous faisons la confession de nos fautes et c'est à cet illustre Prince de la milice céleste que le Seigneur a confie le soin de conduire nos âmes à la Béatitude éternelle!

---

(1) Ces prodiges continuent. Pendant mon séjour en Terre-Sainte, deux de nos Religieux me racontèrent plusieurs faits extraordinaires et dont eux-mêmes avaient été les témoins oculaires.

Prière à l'archange Saint Michel.

"O très-glorieux prince des célestes milices, Saint Michel archange, défendez-nous dans le combat et dans la terrible lutte que nous avons à soutenir contre les principautés et les puissances, contre les princes de ce monde de ténèbres, contre les esprits malins. Venez au secours des hommes que Dieu a créés immortels, qu'il a formés à son image et ressemblance, et qu'il a rachetés à grand prix de la tyrannie du démon. Combattez en ce jour avec l'armée des saints les combats du Seigneur, comme autrefois vous avez combattu contre Lucifer, le chef des orgueilleux et contre les anges apostats qui ont été impuissants à vous résister, et pour qui il ne s'est plus trouvé de place dans le ciel. Oui, ce monstre, cet antique serpent qu'on nomme le démon et Satan, lui qui séduit le monde entier, il a été précipité avec ses anges au fond de l'abîme.

Mais voici que cet antique ennemi, ce premier homicide a relevé fièrement la tête. Transfiguré en ange de lumière et suivi de toute la horde des esprits mauvais, il parcourt la terre entière pour s'en emparer et en bannir le nom de Dieu et de son Christ, pour dérober, tuer et livrer à la perdition éternelle les âmes destinées à l'éternelle couronne de gloire. Sur des hommes déjà pervers d'esprit et corrompus de coeur, ce méchant dragon répand encore comme un torrent de fange impure, le venin de sa malice infernale, c'est-à-dire l'esprit de mensonge, d'impiété, de blasphème et le souffle empoi-

sonné de l'impudicté, des vices et de toutes les abominations. — Des ennemis pleins d'astuce ont comblé d'opprobres et abreuvé d'amertume l'Eglise, épouse de l'Agneau immaculé; et sur ses biens les plus sacrés, ils ont porté leurs mains criminelles. Même en ce lieu saint, où a été établi le Siège de Pierre et la Chaire de vérité qui doit éclairer le monde, ils ont élevé l'abominable trône de leur impiété, avec le dessein inique de frapper le Pasteur et de disperser le troupeau.

Nous vous en supplions donc, ô Prince invincible, contre les attaques de ces esprits réprouvés, secourez le peuple de Dieu et donnez-lui la victoire. Il vous vénère, ce peuple, comme son protecteur et son patron, et l'Eglise se glorifie de vous avoir pour défenseur contre les malignes puissances de l'enfer. A vous Dieu a confié le soin de conduire les âmes à la céleste béatitude. Ah! priez donc le Dieu de paix de mettre sous nos pieds Satan vaincu et tellement abattu qu'il ne puisse plus retenir les hommes dans l'esclavage, ni causer de préjudice à l'Eglise. Présentez nos prières aux regards du Tout-Puissant, afin que les miséricordes du Seigneur nous préviennent au plus tôt. Emparez-vous du dragon, de l'ancien serpent qui est le diable et satan, enchaînez-le et précipitez-le dans l'abîme, afin qu'il ne puisse plus séduire les peuples. Ainsi soit-il. (1)

(1) Cette prière est celle-là même que le pape Léon XIII fit distribuer à tous les fidèles présents dans la basilique de Saint-Pierre, le 30 septembre 1888, après la messe célébrée par lui à l'occasion des prières solennelles qu'il avait prescrites dans l'Eglise entière pour les fidèles trépassés. (*Béringer—Indulgences*).

L'archange Saint Raphaël. — Livre de Tobie.

" Le ministère que remplissent près de nous les esprits célestes est admirablement exprimé dans les scènes gracieuses qui revêtent d'un charme si pénétrant, l'histoire de Tobie." (1)

Nous reproduisons ici en entier cette histoire, certainement une des plus belles de l'Ancien Testament; l'une aussi des plus sanctifiantes et pour les jeunes gens qui veulent pratiquer la vraie piété; et pour les jeunes époux qui désirent vivre saintement dans le mariage; et pour les pères de famille, dont le saint homme Tobie est un admirable modèle.

Chapitre premier. — Tobie, de la tribu et de la ville de Nephthali, qui est dans la Haute-Galilée, au-dessus de Naasson, derrière le chemin qui mène vers l'occident, ayant à sa gauche la ville de Séphet, fut emmené captif du temps de Salmanasar, roi des Assyriens; et dans sa captivité même, il n'abandonna point la voie de la vérité; en sorte qu'il distribuait tous les jours ce qu'il pouvait avoir à ceux de sa nation, à ses frères qui étaient captifs avec lui. Et quoiqu'il fût le plus jeune de tous ceux de la tribu de Nephthali, il ne fit rien de puéril dans ses actions. Enfin, quoique tous allassent adorer les veaux d'or que Jéroboam avait faits, étant roi d'Israël, lui seul fuyait la compagnie de tous. Et il allait à Jérusalem, au Temple du Seigneur, où il adorait le Seigneur Dieu d'Israël,

(1) Dom Guéranger: Année Lit.

offrant fidèlement les prémices et les dimes de tous ses biens; de sorte que la troisième année, il distribuait aux prosélytes et aux étrangers toute sa dime. Il observait ces choses et d'autres semblables, conformément à la loi de Dieu, lorsqu'il n'était encore qu'un enfant. Mais lorsqu'il fut devenu homme, il épousa une femme de sa tribu, nommé Anne, et en eut un fils auquel il donna son nom. Il lui apprit dès son enfance à craindre Dieu et à s'abstenir de tout péché.

Lors donc qu'ayant été emmené captif avec sa femme, son fils et toute sa tribu, il fut arrivé dans la ville de Ninive, (quoique tous mangeassent des aliments des Gentils), il veilla sur son âme, et ne se souilla jamais de leurs aliments. Et parce qu'il se souvint de Dieu en tout son coeur, Dieu lui fit trouver grâce devant le roi Salmanasar, qui lui donna pouvoir d'aller partout où il voulait, et la liberté de faire ce qui lui plairait. Il allait donc vers tous ceux qui étaient captifs, et leur donnait des avis salutaires. Il vint un jour à Ragès, ville des Mèdes, ayant dix talents d'argent qui venaient des dons qu'il avait reçus du roi; et parmi le grand nombre de ceux de sa race, voyant que Gabélus, qui était de sa tribu, était dans le besoin, il lui donna contre une reconnaissance cette somme d'argent. Mais après beaucoup de temps, le roi Salmanasar étant mort, Sennachérib son fils qui régna après lui, ayant en haine les enfants d'Israël, Tobie allait tous les jours visiter ceux de sa parenté, les consolait, et distribuait de son bien à chacun d'eux selon son

pouvoir. Il nourrissait ceux qui avaient faim, revêtait ceux qui n'avait point de vêtements et avait grand soin d'ensevelir ceux qui étaient morts ou qui avait été tués. Enfin lorsque le roi Sennachérib fut revenu, fuyant loin de la Judée la plaie que Dieu avait faite autour de lui pour son blasphème, et qu'irrité, il fit mettre à mort un grand nombre d'entre les enfants d'Israël, Tobie ensevelissait leurs corps. Or, dès qu'on l'eut annoncé au roi, il commanda qu'on le tuât et il prit tout son bien. Mais Tobie, fuyant avec son fils et avec sa femme, dénué de tout, fut tenu caché, parce que beaucoup le chérissaient. Or, après quarante-cinq jours le roi fut tué par ses fils, et Tobie retourna en sa maison et tout son bien lui fut rendu.

Chapitre deuxième. — Après cela, comme c'était le jour de la fête du Seigneur, un bon repas fut préparé dans la maison de Tobie; et il dit à son fils: Allez et amenez ici quelques-uns de notre tribu, qui craignent Dieu et qu'ils mangent avec nous. Son fils y alla, et à son retour il lui annonça qu'un des enfants d'Israël qui avait été étranglé était gisant sur la place publique. Tobie aussitôt s'élança de son lit de table, laissant là le repas, et il arriva à jeun près du corps. Il l'enleva et le porta dans sa maison secrètement, afin que, lorsque le soleil serait couché, il l'ensevelît avec précaution. Et lorsqu'il eut couché le corps, il mangea son pain avec douleur et tremblement, se rappelant cette parole que le Seigneur avait dite par le prophète Amos: Vos jours de fête se

changeront en lamentations et en pleurs. Et lorsque le soleil fut couché, il alla l'ensevelir. Or, tous ses proches le blâmaient, en lui disant: On a déjà commandé de vous faire mourir, pour ce sujet, et c'est à grand' peine que vous avez échappé à cet arrêt; et de nouveau, vous ensevelissez les morts? Mais Tobie craignant Dieu plus que le roi enlevait les corps de ceux qui avaient été tués, les cachait dans sa maison et les ensevelissait au milieu de la nuit. Or, il arriva un jour que s'étant lassé à ensevelir les morts, il s'en revint en sa maison, et s'étant couché au pied de la muraille, il s'endormit; et pendant qu'il dormait, il tomba d'un nid d'hirondelle de la fiente chaude sur ses yeux, et il devint aveugle (1).

Dieu permit que cette épreuve lui arrivât, afin que sa patience fût donnée en exemple à la postérité comme celle du saint homme Job.

Car, comme dès son enfance, il avait toujours craint Dieu et gardé tous ses commandements, il ne s'attrista point, et ne murmura point contre Dieu de ce que cette plaie de cécité lui était survenue; mais il demeura inébranlable dans la crainte de Dieu, rendant grâce à Dieu tous les jours de sa vie. Et, comme les rois insultaient au bienheureux Job, ainsi ses parents et ses alliés raillaient

(1) Tobie n'ayant pu se purifier de l'impureté légale qu'il avait contractée en touchant les morts, demeura hors de sa maison; car il est écrit au Livre des Nombres: Celui qui, pour avoir touché le corps mort d'un homme, en demeurera impur durant sept jours, recevra l'aspersion de l'eau lustrale le troisième et le septième jour et il sera ainsi purifié.

sa conduite, en disant: Où est votre espérance pour laquelle vous faisiez des aumônes et vous ensevelissiez les morts? Mais Tobie les reprenait, disant: Ne parlez point ainsi, parce que nous sommes enfants des saints et que nous attendons cette vie meilleure que Dieu doit donner à ceux qui ne violent jamais la fidélité qu'ils lui ont promise. Or, Anne sa femme allait tous les jours faire de la toile et apportait du travail de ses mains ce qu'elle pouvait gagner pour vivre. Il arriva donc qu'ayant reçu un chevreau outre le prix ordinaire de son travail, elle l'apporta à la maison. Son mari l'ayant entendu bêler, lui dit: Prenez garde que ce chevreau n'ait été dérobé: rendez-le à ceux à qui il appartient, parce qu'il ne nous est pas permis de manger quelque chose qui ait été dérobé, ou d'y toucher. Alors sa femme, irritée, lui répondit: Vos espérances sont manifestement devenues vaines, et voilà à quoi se sont terminées vos aumônes. Ainsi sa femme lui faisait d'amers reproches par ces discours et d'autres semblables.

Chapitre troisième. — Alors Tobie gémit et commença à prier avec larmes, disant: Vous êtes juste, Seigneur, et tous vos jugements sont droits, et toutes vos voies sont miséricorde, vérité et justice. Et maintenant, Seigneur, souvenez-vous de moi, et ne tirez point vengeance de mes péchés et ne vous rappelez point mes offenses ni celles de mes pères. Parce que nous n'avons point obéi à vos préceptes, c'est pour cela que nous avons

été livrés au pillage, à la captivité, à la mort, à la risée et à l'insulte chez toutes les nations parmi lesquelles vous nous avez dispersés. Et maintenant, Seigneur, vos jugements sont grands, parce que nous n'avons point agi selon vos préceptes, et que nous n'avons point marché sincèrement devant vous. Et maintenant, Seigneur, faites-moi selon votre volonté, et ordonnez que mon âme soit reçue en paix ; car il est plus avantageux pour moi de mourir que de vivre.

Or, en ce même jour il arriva que Sara, fille de Raguel, à Ragès, ville des Mèdes, entendit elle-même un reproche outrageant d'une des servantes de son père, de ce qu'elle avait été donnée à sept maris successivement et qu'un démon du nom d'Asmodée les avait tués aussitôt qu'ils s'étaient approchés d'elle. Comme donc elle reprenait cette jeune fille pour quelque faute qu'elle avait commise, celle-ci lui répondit : Que nous ne voyions plus de toi fils ou fille sur la terre, meurtrière de tes maris! Est-ce que tu veux me tuer aussi, comme tu as déjà tué sept maris? A cette parole, Sara monta dans la chambre haute de sa maison, et pendant trois jours et trois nuits elle ne mangea ni ne but ; mais, persévérant dans la prière, elle priait Dieu avec larmes qu'il la délivrât de cet opprobre. Or, il arriva le troisième jour que, tandis qu'elle achevait sa prière, bénissant le Seigneur, elle dit : Béni est votre nom, Dieu de nos pères, qui, après que vous êtes irrité, faites miséricorde, et qu'au temps de la tribulation remettez les péchés à ceux qui vous invoquent.

C'est vers vous, Seigneur, que je tourne ma face, et vers vous que je dirige mes yeux. Je vous demande, Seigneur, que vous me détachiez du lien de cet opprobre ou que vous me retiriez de dessus la terre. Vous savez, Seigneur, que je n'ai jamais désiré un mari, et que j'ai conservé mon âme pure de tout mauvais désir. Jamais je ne me suis mêlée à ceux qui se divertissent, et je n'ai pas fait société avec ceux qui marchent imprudemment; et j'ai consenti à recevoir un mari dans votre crainte, et non pour ma passion. Et, ou moi j'ai été indigne d'eux, ou peut-être eux n'étaient-ils pas dignes de moi, parce que c'est peut-être pour un autre mari que vous m'avez réservée. Car vos conseils ne sont point au pouvoir de l'homme. Mais quiconque vous honore est assuré que sa vie, si elle passe par l'épreuve, sera couronnée; que, s'il est dans la tribulation, il sera délivré, et s'il éprouve un châtiment, il pourra parvenir à votre miséricorde. Car, vous ne vous plaisez point à notre perte, puisqu'après la tempête vous faites le calme, et qu'après les larmes et les soupirs vous répandez la joie. Que votre nom, Dieu d'Israël, soit béni dans les siècles! En ce temps-là les prières de tous les deux furent exaucées en la présence de la gloire du Dieu souverain; et, le saint ange du Seigneur, Raphaël, fut envoyé pour les guérir tous deux, eux dont les prières avient été adressées au Seigneur dans un même temps.

Chapitre quatrième. — Comme Tobie voyait donc que sa prière était exaucée et qu'il pouvait mourir, il appela à lui son fils Tobie et lui dit: Mon fils, écoutez les

paroles de ma bouche, et mettez-les dans votre coeur, comme un fondement solide. Lorsque Dieu aura reçu mon âme, ensevelissez mon corps; et honorez votre mère tous les jours de sa vie, car vous ne devez pas oublier ce qu'elle a souffert, et à combien de périls elle a été exposée, avant de vous donner le jour. Et quand elle aura ainsi elle-même achevé le temps de sa vie, ensevelissez-la auprès de moi. Ayez Dieu dans votre esprit tous les jours de votre vie, et gardez-vous de consentir jamais à aucun péché et de violer les préceptes du Seigneur notre Dieu. Faites l'aumône de votre bien et ne détournez votre visage d'aucun pauvre; car de cette sorte le Seigneur ne détournera point non plus son visage de vous. Soyez charitable autant que vous le pourrez. Si vous avez beaucoup, donnez abondamment; si vous avez peu, même de ce peu, ayez soin de donner de bon coeur. Vous vous amasserez ainsi le trésor d'une bonne récompense au jour de la nécessité; parce que l'aumône délivre de tout péché et de la mort (1) et qu'elle ne laissera point l'âme aller dans les ténèbres. L'aumône sera le sujet d'une grande confiance devant le Dieu très-haut pour tous ceux qui la font. Gardez-vous, mon fils, de toute fornication, et hors votre épouse, ne vous permettez jamais de connaître de femme. Ne laissez jamais l'orgueil dominer dans votre esprit ou dans vos paroles: car c'est par l'orgueil que

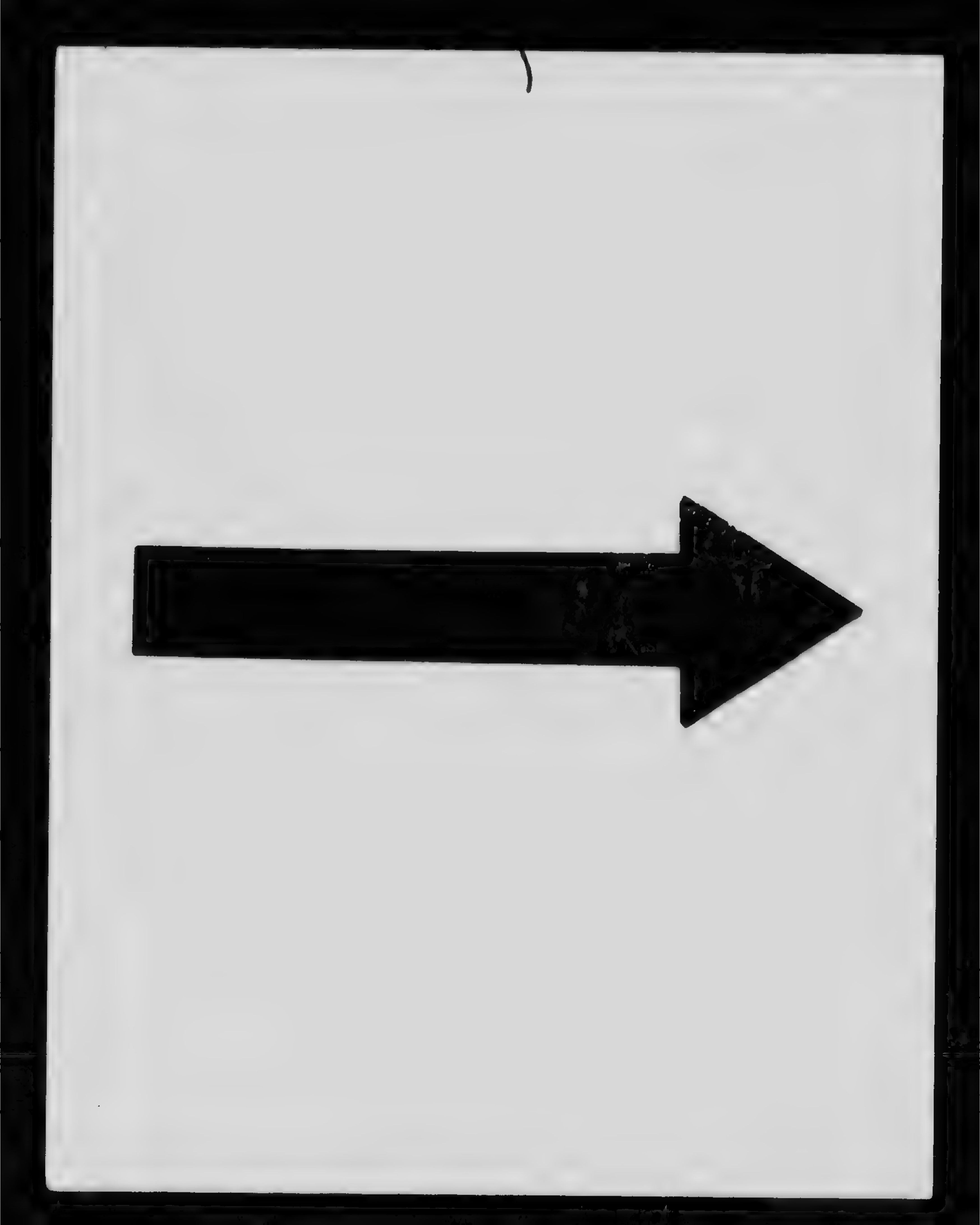
(1) L'aumône faite avec de bonnes intentions nous mérite une augmentation de la grâce divine et nous amène ainsi à la conversion et à la pénitence, qui nous délivre en effet de tout péché et nous sauve de la mort éternelle (*L'abbé Glaire*).

toute perdition a pris commencement. Lorsqu'un homme aura travaillé pour vous, payez-lui aussitôt ce qui lui est dû pour son travail; et que le salaire du mercenaire ne demeure jamais chez vous. Prenez garde de ne faire jamais à un autre ce que vous seriez fâché qu'on vous fît. Mangez votre pain avec les pauvres et avec ceux qui ont faim, et couvrez de vos vêtements ceux qui sont nus. Mettez votre pain et votre vin sur le tombeau du juste (1); et gardez-vous d'en manger et d'en boire avec les pécheurs. Demandez toujours conseil à un homme sage. Bénissez Dieu en tout temps; et demandez-lui qu'il dirige vos voies; et que tous vos desseins demeurent en lui. Je vous avertis aussi, mon fils, que lorsque vous étiez encore petit enfant, j'ai donné dix talents d'argent à Gabélus qui demeure dans la ville de Ragès, au pays des Mèdes, et que j'ai son billet entre les mains. C'est pourquoi faites vos diligences pour parvenir jusqu'à lui et pour en retirer cette somme d'argent et lui rendre son obligation. Ne craignez point, mon fils. Nous menons, à la vérité, une vie pauvre; mais nous aurons beaucoup de biens, si nous craignons Dieu, si nous nous retirons de tout péché et si nous faisons le bien.

Chapitre cinquième. — Alors Tobie répondit à son père et lui dit: Mon père, je ferai tout ce que vous m'avez

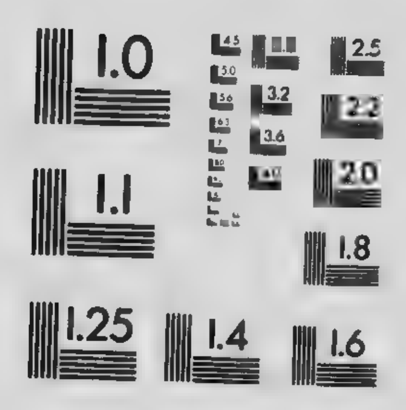
1) Cette coutume de mettre de la nourriture sur les tombeaux, pratiquée chez les Hébreux et même parmi les chrétiens, pendant plusieurs siècles, était une aumône que l'on faisait aux vivants, afin de les engager à prier pour les morts. (*Bible de Vence.*)

ordonné. Mais comment pourrai-je retirer cet argent, je l'ignore. Gabélus ne me connaît point et je ne le connais point aussi; comment me ferai-je connaître à lui? Je ne sais pas même le chemin par où l'on peut aller en ce pays-là. Alors son père lui répondit: J'ai son obligation entre les mains; et aussitôt que vous la lui ferez voir, il vous rendra l'argent. Mais allez présentement chercher quelque homme fidèle qui puisse aller avec vous, en lui assurant sa récompense, afin que vous receviez cet argent pendant que je vis encore. Alors Tobie étant sorti, trouva un jeune homme magnifique, debout, ceint et comme prêt à marcher. Et ne sachant pas que ce fût un Ange de Dieu, il le salua et dit: D'où êtes-vous, bon jeune homme? Il lui répondit: Je suis des enfants d'Israël. Tobie lui demanda: Connaissez-vous le chemin qui conduit au pays des Mèdes? Il lui répondit: Je le connais; j'ai parcouru fréquemment tous ces chemins; et j'ai demeuré chez Gabélus notre frère qui demeure en la ville de Ragès au pays des Mèdes, laquelle est située sur la montagne d'Ecbatane. Tobie lui dit: Attendez-moi un peu, je vous supplie, jusqu'à ce que j'aie annoncé tout cela à mon père. Alors Tobie étant rentré, rapporta tout cela à son père. Sur quoi, plein d'admiration, son père demanda qu'il entrât auprès de lui. Etant donc entré, il salua Tobie, en lui disant: Que la joie soit avec vous toujours. Tobie répondit: Quelle joie puis-je avoir, moi qui suis assis dans les ténèbres et qui ne vois point la lumière du ciel? Le jeune homme répondit: Ayez bon



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





courage; le temps approche auquel Dieu vous guérira. Alors Tobie lui dit: Pourrez-vous mener mon fils chez Gabélus, à Ragès, ville des Mèdes? Et quand vous serez de retour, je vous montrerai votre récompense. L'ange lui dit: Oui, je le mènerai et je le ramènerai vers vous. Tobie lui répondit: Dites-moi, je vous prie, de quelle famille, ou de quelle tribu êtes-vous? L'ange Raphaël lui répondit: Cherchez-vous la famille du mercenaire qui doit conduire votre fils, ou le mercenaire même? Mais de peur que je ne vous donne de l'inquiétude, je suis Azarias (1) fils du grand Ananias. Tobie lui répondit: Vous êtes d'une race illustre; mais je vous prie de ne point vous fâcher, si j'ai désiré de connaître votre race. L'ange lui dit: Je mènerai votre fils en bonne santé, et je vous le ramènerai de même. Tobie lui répondit: Que votre voyage soit heureux: que Dieu soit avec vous dans votre chemin et que son ange vous accompagne. Alors ayant préparé tout ce qu'ils devaient porter dans leur voyage, Tobie prit congé de son père et de sa mère, et ils se mirent tous deux en chemin. Aussitôt qu'ils furent partis sa mère se mit à pleurer et à dire: Vous nous avez ôté le bâton de notre vieillesse et vous l'avez éloigné de nous. Plût à Dieu que cet argent, pour lequel vous l'avez envoyé, n'eût jamais été! Le peu que nous avions nous

(1) C'était celui dont l'Ange avait pris la figure; et ce nom d'Azarias qui signifie: *Secours de Dieu*, exprimait parfaitement ce qu'il venait faire à l'égard de Tobie.—Ananias veut dire: *Dieu est propice*... (*Bible de Vence—L'abbé Glaire*).

suffisait, pour croire que ce nous était une assez grande richesse de voir notre fils. Tobie lui dit : Ne pleurez point ; notre fils arrivera en Médie sain et sauf ; et il reviendra sauf vers nous, et vous le verrez de vos yeux ; car je crois que le bon ange de Dieu l'accompagne, et qu'il règle tout ce qui le regarde ; et qu'ainsi il reviendra vers nous plein de joie. A cette parole, la mère cessa de pleurer et elle se tut.

Chapitre sixième. — Tobie partit donc, et le chien le suivit ; et il s'arrêta à la première hôtellerie près du fleuve du Tigre. Et il y alla pour se laver les pieds, et voilà qu'un poisson énorme sortit pour le dévorer. Tobie, plein d'effroi, jeta un grand cri, disant : Seigneur, il s'élance sur moi. Et l'ange lui dit : Saisissez-le par les ouïes et tirez-le à vous. Ce qu'ayant fait, il le tira à terre, et le poisson commença à palpiter à ses pieds. Alors l'ange lui dit : Eventrez ce poisson et réservez-en le coeur, le fiel et le foie, parce que ces choses sont nécessaires pour des remèdes utiles. Ce qu'ayant fait, il rôtit de ses chairs qu'ils emportèrent en route ; ils salèrent le reste qui leur devait suffire jusqu'à ce qu'ils arrivassent à Ragès, ville des Mèdes. Alors Tobie interrogea l'ange et lui dit : Je vous conjure, Azarias, mon frère, de me dire à quels remèdes servira ce que vous avez commandé de garder de ce poisson. L'ange lui répondit : Si vous mettez une petite partie du coeur sur des charbons, la fumée qui en sort chasse toute sorte de démons, soit d'un homme soit

d'une femme, en sorte qu'ils ne s'en approchent plus. Et le fiel est bon pour oindre les yeux où il y a une taie, et ils seront guéris. Alors Tobie lui dit: Où voulez-vous que nous logions? L'ange lui répondit: Il y a ici un homme nommé Raguel qui est de vos proches et de votre tribu; il a une fille qui s'appelle Sara, et il n'a point de fils, ni d'autre fille qu'elle. Tout un bien doit vous revenir, et il faut que vous épousiez cette fille. Demandez-la donc à son père; et il vous la donnera en mariage. Tobie lui répondit: J'ai ouï dire qu'elle avait déjà épousé sept maris et qu'ils sont tous morts; et on m'a dit aussi qu'un démon les avait tués. Je crains donc que la même chose ne m'arrive aussi; et que, comme je suis fils unique, je ne cause à mon père et à ma mère une affliction capable de conduire leur vieillesse au tombeau. Alors l'ange Raphaël lui dit: Ecoutez-moi, et je vous apprendrai qui sont ceux sur qui le démon a du pouvoir. Ceux qui embrassent le mariage de manière qu'ils bannissent Dieu de leur coeur et de leur esprit et qui s'adonnent à leur brutalité comme feraient le cheval et le mulet qui n'ont pas d'intelligence, le démon a pouvoir sur eux. Mais pour vous, après que vous aurez épousé cette fille, étant entré dans la chambre à coucher, vivez avec elle en continence pendant trois jours, et ne pensez à autre chose qu'à prier Dieu avec elle. Cette même nuit, mettez dans le feu le foie du poisson et le démon sera mis en fuite. La seconde nuit vous serez admis dans la société des saints patriarches. La troisième nuit, vous recevrez la béné-

diction de Dieu, afin qu'il naisse de vous des enfants dans une santé parfaite. Et la troisième nuit étant passée, vous prendrez cette vierge dans la crainte du Seigneur et dans le désir d'avoir des enfants, plutôt que poussé par la passion, afin que vous ayez part à la bénédiction de Dieu sur la race d'Abraham par vos enfants.

Chapitre septième. — Ils entrèrent donc chez Raguel qui les reçut avec joie. Et lorsque Raguel eut envisagé Tobie, il dit à Anne, sa femme : Que ce jeune homme ressemble à mon cousin! Et après ces paroles, il dit : D'où êtes-vous, nos jeunes frères? Ils lui répondirent : Nous sommes de la tribu de Nephthali, de la captivité de Ninive. Raguel leur dit : Connaissez-vous mon frère Tobie (1)? Ils lui répondirent : Nous le connaissons. Et comme Raguel disait beaucoup de bien de Tobie, l'ange lui dit : Tobie dont vous nous demandez des nouvelles est le père de ce jeune homme. Raguel se précipita vers lui et le baisa avec larmes, et pleurant il lui dit : Mon fils, que Dieu vous bénisse, car vous êtes fils d'un homme de bien, d'un homme très-vertueux. Alors Anne sa femme et Sara leur fille se mirent aussi à pleurer. Après ces entretiens, Raguel commanda qu'on tuât un mouton et qu'on préparât le festin. Et comme il les priait de se mettre à table, Tobie lui dit : Je ne mangerai ni ne boirai

(1) On sait que dans l'Ecriture *frère* signifie aussi proche parent ; c'est ainsi que Tobie appelle sa femme : *ma sœur*, et que les proches parents de Notre-Seigneur sont appelés *ses frères* dans l'Evangile.

point ici d'aujourd'hui, que vous ne m'ayez accordé ma demande, et que vous ne me promettiez de me donner Sara votre fille. Raguel, à ces paroles, fut saisi de frayeur, sachant ce qui était arrivé à ces sept maris qui étaient entrés chez elle; et il commença à appréhender que la même chose n'arrivât aussi à celui-ci; et comme il hésitait, ne répondait rien à la demande qu'on lui faisait, l'ange lui dit: Ne craignez point de donner votre fille à ce jeune homme, parce qu'il craint Dieu, et que votre fille lui est due pour épouse et c'est pour cela que nul autre n'a pu la posséder. Alors Raguel dit: Je ne doute point que Dieu n'ait admis en sa présence mes prières et mes larmes. Et je crois qu'il a permis que vous soyez venus vers moi, afin que cette fille se mariât dans sa parenté, selon la loi de Moïse; ainsi ne doutez point, maintenant, que je ne vous donne ma fille. Et prenant la main droite de sa fille, il la mit dans la main droite de Tobie, et dit: Que le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob soit avec vous, que lui-même vous unisse et qu'il accomplisse sa bénédiction sur vous. Et ayant pris du papier ils firent l'écrit de mariage. Après cela, ils mangèrent, bénissant Dieu. Raguel appela Anne sa femme, et lui ordonna de préparer une autre chambre. Et elle y mena Sara sa fille qui pleura. Et elle lui dit: Ma fille, ayez bon courage. Que le Seigneur du ciel vous comble de joie au lieu du chagrin que vous avez éprouvé

Chapitre huitième. — Après qu'ils eurent soupé, introduisirent le jeune homme auprès d'elle; et Tobie, souvenant des paroles de l'ange, tira de son havresac une partie du foie et la mit sur des charbons ardents. Alors l'ange Raphaël prit le démon et l'enchaîna dans le désert de la Haute-Égypte. Et Tobie exhorta la vierge et lui dit: Sara, levez-vous; et prions Dieu, aujourd'hui et demain et après-demain, parce que durant ces trois nuits nous sommes unis à Dieu; et après la troisième nuit, nous vivrons dans notre mariage; car nous sommes les enfants des saints, et nous ne devons pas nous marier comme les païens qui ne connaissent point Dieu. S'étant donc levés tous deux, ils priaient Dieu avec ferveur afin qu'il lui plût de les conserver en santé. Et Tobie dit: Seigneur, Dieu de nos pères, que le ciel et la terre, la mer, les fontaines et les fleuves et toutes vos créatures qu'ils renferment, vous bénissent. Vous avez formé Adam du limon de la terre, et vous lui avez donné Ève pour être son aide. Et maintenant, Seigneur, vous savez que ce n'est point pour satisfaire ma passion que je prends ma soeur pour être ma femme, mais dans le seul désir de laisser des enfants par lesquels votre nom soit béni dans tous les siècles. Sara dit aussi: Faites-nous miséricorde, Seigneur, faites-nous miséricorde; et que nous vieillissions ensemble dans une santé parfaite.

Et il arriva vers le chant du coq que Raguel commanda qu'on fît venir ses serviteurs; et ils s'en allèrent avec lui, pour faire une fosse; car il disait: Il lui

sera arrivé peut-être comme aux autres sept hommes qui se sont approchés d'elle. Et après qu'ils eurent préparé la fosse, Raguel étant retourné vers sa femme, lui dit: Envoyez une de vos servantes, pour voir s'il est mort, afin que je l'ensevelisse avant qu'il fasse jour. Sa femme envoya donc une de ses servantes qui, étant entrée dans la chambre, les trouva tous deux sains et saufs, dormant auprès l'un de l'autre. Et étant retournée, elle annonça cette bonne nouvelle. Alors Raguel et Anne sa femme bénirent le Seigneur et dirent: Nous vous bénissons, Seigneur, Dieu d'Israël, parce qu'il n'est pas arrivé comme nous pensions. Car vous nous avez fait miséricorde; vous avez repoussé de nous l'ennemi qui nous persécutait, et vous avez eu pitié de deux enfants uniques. Faites, Seigneur, qu'ils vous bénissent de plus en plus et qu'ils vous offrent le sacrifice de la louange qu'ils vous doivent, pour leur vie sauve, afin que toutes les nations sachent que c'est vous qui êtes le seul Dieu dans toute la terre. Raguel aussitôt commanda à ses serviteurs de remplir avant le jour la fosse qu'ils avaient faite. Il ordonna aussi à sa femme de préparer un festin et tous les vivres nécessaires à ceux qui doivent faire un voyage. Il fit aussi tuer deux vaches grasses et quatre moutons, et préparer un festin pour tous ses serviteurs et tous ses amis. Raguel conjura ensuite Tobie de demeurer avec lui pendant deux semaines. Il lui donna la moitié de tout ce qu'il possédait; et déclara par un écrit que l'autre moitié qui restait reviendrait à Tobie après sa mort et celle de sa femme.

Chapitre neuvième. — Alors Tobie appela l'ange qu'il croyait un homme et lui dit : Mon frère Azarias, je vous prie de vouloir bien écouter ce que j'ai à vous dire. Quand je me donnerais à vous pour être votre esclave, je ne pourrais pas reconnaître dignement tous les soins que vous avez pris de moi. J'ai néanmoins encore une prière à vous faire, c'est que vous preniez des bêtes de somme et des serviteurs et que vous alliez trouver Gabélus à Ragès, ville des Mèdes, pour lui rendre son obligation, et en recevoir de lui le montant et pour le prier de venir à mes noces ; car, vous savez bien que mon père compte les jours et que si je retarde seulement d'un jour, son âme sera dans la tristesse. Vous voyez aussi de quelle manière Raguel m'a conjuré de demeurer ici, et que je ne puis résister à ses instances. Raphaël prit donc quatre serviteurs de Raguel et deux chameaux, et s'en alla à Ragès, ville des Mèdes, où ayant trouvé Gabélus, il lui rendit son obligation et en reçut de lui tout le montant. Il lui raconta aussi tout ce qui était arrivé à Tobie, fils de Tobie : et il le fit venir avec lui aux noces.

Gabélus étant entré dans la maison de Raguel trouva Tobie à table : celui-ci se leva avec transport et ils s'embrassèrent l'un l'autre : et Gabélus fondit en larmes. Il bénit Dieu et dit : Que le Dieu d'Israël vous bénisse, parce que vous êtes fils d'un homme très-vertueux, d'un homme juste et craignant Dieu, et qui fait beaucoup d'aumônes. Que la bénédiction se répande aussi sur votre femme, et sur votre père et votre mère. Puissiez-vous voir tous

deux vos fils et les fils de vos fils jusqu'à la troisième et la quatrième génération! et que votre race soit bénie du Dieu d'Israël qui règne dans les siècles des siècles. Et tous ayant répondu: Amen, ils se mirent à table. Mais dans le festin même des noces, ils se conduisirent avec la crainte du Seigneur.

Chapitre dixième. — Cependant Tobie différant à revenir, à cause de ses noces, son père était en peine et disait: D'où pensez-vous que puisse venir ce retardement de mon fils et qu'est-ce qui peut le retenir là si longtemps? Ne serait-ce pas que Gabélus serait mort et qu'il ne se trouverait personne pour lui rendre cet argent. Il se laissa donc aller à une grande tristesse et Anne sa femme avec lui; et ils se mirent ensemble à pleurer de ce que leur fils n'était point revenu au jour marqué. Mais surtout sa mère versait des larmes sans pouvoir se consoler; elle disait: Hélas! Hélas! mon fils! Pourquoi vous avons-nous envoyé si loin, vous qui êtes la lumière de nos yeux, le bâton de notre vieillesse, la consolation de notre vie et l'espérance de notre postérité? Nous ne devions pas vous éloigner de nous, puisque vous seul nous teniez lieu de toutes choses. Mais Tobie lui disait: Tenez-vous tranquille et ne vous troublez point: notre fils se porte bien; cet homme avec qui nous l'avons envoyé est très-fidèle. Rien néanmoins ne pouvait la consoler; mais, sortant avec empressement tous les jours de sa maison, elle regardait de tous côtés et allait dans tous les chemins par lesquels elle espérait qu'il pourrait revenir, pour tâcher de le découvrir de loin quand il reviendrait.

Cependant Raguel disait à son gendre: Demeurez ici, et j'enverrai à Tobie votre père des nouvelles de votre santé. Tobie lui répondit: Je sais que maintenant mon père et ma mère comptent les jours et que leur esprit est tourmenté en eux. Raguel ayant fait encore à Tobie de grandes instances auxquelles il ne voulut jamais se rendre, il lui remit Sara entre les mains et la moitié de tout ce qu'il possédait en serviteurs, en servantes, en troupeaux en chameaux, en vaches, avec une grande quantité d'argent; et il le laissa aller plein de santé et de joie, en disant: Que le saint ange du Seigneur soit en votre chemin: qu'il vous conduise jusque chez vous sans aucun péril. Puissiez-vous trouver votre père et votre mere en parfaite santé! et que mes yeux puissent voir vos enfants avant que je meure. Alors le père et la mère prenant leur fille l'embrassèrent et la laissèrent aller, l'avertissant d'honorer son beau-père et sa belle-mère, d'aimer son mari, de régler sa famille, de gouverner sa maison et de se conserver irréprochable.

Chapitre onzième. — Comme ils s'en retournaient, ils arrivèrent, le onzième jour, à Charan qui est à moitié chemin, en allant vers Ninive. Et l'ange dit: Tobie, mon frère, vous savez l'état où vous avez laissé votre père. Si vous le jugez donc à propos, allons devant et que vos domestique suivent lentement avec votre femme et vos troupeaux. S'étant donc résolus d'aller de la sorte, Raphaël dit à Tobie: Prenez avec vous du fiel du poisson,

[illegible] vous en aurez besoin. Tobie prit de ce fiel, et ils [illegible]rent leur chemin. Anne cependant allait tous les jours s'asseoir près du chemin, sur le haut d'une montagne, d'où elle pouvait découvrir de loin. Et comme elle regardait de là si son fils ne venait point, elle l'aperçut [illegible] en porter la nouvelle à son mari, lui dit: Voilà votre fils qui arrive. Et Raphaël dit à Tobie: Dès que vous serez entré dans votre maison, adorez le Seigneur votre Dieu; et, en lui rendant grâces, approchez-vous de votre père et donnez-lui le baiser. Et aussitôt mettez-lui sur les yeux de ce fiel [illegible] que vous portez avec vous, car sachez vous-même qu'aussitôt les yeux de votre père s'ouvriront et il verra la lumière du ciel et sera comblé de joie en vous voyant. Alors le chien qui les avait suivi durant le chemin, courut devant eux; et, comme s'il eût porté la nouvelle de leur arrivée, il en témoignait sa joie par le mouvement de sa queue et par ses caresses.

Le père de Tobie, quoique aveugle, se leva et se mit à courir, heurtant des pieds, et donnant la main à un serviteur il arriva au-devant de son fils; et en l'accueillant, il l'embrassa; et sa mère en fit de même; et ils commencèrent tous deux à pleurer de joie. Puis, ayant adoré Dieu, et lui ayant rendu grâces, ils s'assirent. Alors Tobie prenant du fiel du poisson, en mit sur les yeux de son père. Et après qu'il eut attendu environ une demi-heure, une petite peau blanche, semblable à celle d'un

oeuf, commença à sortir de ses yeux. Tobie, son fils, la saisissant, la tira des yeux de son père, et aussitôt il recouvra la vue; et ils glorifiaient Dieu, c'est-à-dire lui-même et sa femme et tous ceux qui le connaissaient. Tobie disait: Je vous bénis, Seigneur Dieu d'Israël, de ce que vous m'avez châtié et que vous m'avez guéri, et voilà que je vois Tobie, mon fils!

Sara, la femme de son fils, arriva aussi, sept jours après, avec toute la famille, en parfaite santé, ayant avec elle ses troupeaux et ses chameaux, une grande somme d'argent de son mariage et l'argent même que Gabélus avait rendu. Tobie raconta à son père et à sa mère tous les bienfaits dont Dieu l'avait comblé par cet homme qui l'avait conduit. Achior et Nabath, cousins de Tobie, vinrent ensuite pleins de joie, se réjouir avec lui de tous les biens dont Dieu l'avait comblé. Et ils firent festin, durant sept jours, avec une grande joie.

Chapitre douzième. — Alors Tobie appela à lui son fils et lui dit: Que pouvons-nous donner à cet homme saint qui a été avec vous? Tobie répondit à son père: Mon père, quelle récompense lui donnerons-nous? ou qu'est-ce qui pourra être digne de ses bienfaits? Il m'a mené et ramené en santé, il a été lui-même recevoir l'argent de Gabélus; il m'a fait avoir ma femme, et il a chassé d'elle le démon; il a rempli de joie son père et sa mère; il m'a délivré du poisson qui allait me dévorer; il vous a fait voir à vous-même la lumière du ciel; et c'est par lui que nous avons été comblés de biens. Que pouvons-

nous donc lui donner qui égale tout ce qu'il a fait pour nous? Mais je vous prie, mon père, de le supplier de vouloir bien accepter la moitié de tout le bien que nous avons apporté. Tobie le père et son fils le firent venir ensuite; et, l'ayant pris à part, ils le conjurèrent de vouloir bien recevoir la moitié de tout ce qu'ils avaient apporté.

L'ange alors leur parla ainsi en secret: Bénissez le Dieu du ciel, et rendez-lui gloire devant tous les hommes, parce qu'il a fait éclater sur vous sa miséricorde. Car s'il est bon de tenir caché le secret d'un roi, c'est une chose honorable de révéler et de confesser les oeuvres de Dieu. La prière accompagnée du jeûne et de l'aumône, vaut mieux que l'acquisition de trésors précieux; car l'aumône délivre de la mort; et c'est elle qui efface les péchés et qui fait trouver la miséricorde et la vie éternelle. Mais ceux qui commettent le péché et l'iniquité sont ennemis de leur âme. Je vous manifeste donc la vérité; et je ne vous cacherai point une chose qui est secrète. Quand vous priiez avec larmes et que vous ensevelissiez les morts; que vous quittiez pour cela votre repas, et que vous cachiez les morts dans votre maison durant le jour, pour les ensevelir durant la nuit, j'ai présenté vos prières au Seigneur. Et parce que vous étiez agréable à Dieu, il a été nécessaire que la tentation vous éprouvât. Maintenant donc le Seigneur m'a envoyé pour vous guérir et pour délivrer du démon Sara, la femme de votre fils. Car je suis l'ange Raphaël, l'un des sept qui sommes présents devant le Seigneur. A ces paroles, ils furent troublés et

tout saisis de frayeur, ils tombèrent la face contre terre. Et l'ange leur dit : La paix soit avec vous ; ne craignez point, car lorsque j'étais avec vous, j'y étais par la volonté de Dieu : bénissez-le et chantez ses louanges. Il paraissait à la vérité que je mangeais et que je buvais avec vous ; mais je me nourris d'une nourriture invisible et d'un breuvage qui ne peut être vu des hommes. Il est donc temps que je retourne vers celui qui m'a envoyé ; et pour vous, bénissez Dieu et publiez toutes ses merveilles. Après ces paroles, il disparut de devant eux, et ils ne purent plus le voir. Alors s'étant prosternés le visage contre terre pendant trois heures, ils bénirent Dieu : et s'étant levés ils racontèrent toutes ces merveilles.

Chapitre treizième. — Alors, Tobie, le vieux, ouvrant la bouche, bénit le Seigneur et dit : Vous êtes grand, Seigneur, dans l'éternité ; et votre règne s'étend dans tous les siècles. Parce que vous frappez et vous guérissez ; vous conduisez jusqu'au tombeau et vous en ramenez, et nul ne peut se soustraire à votre puissance. Rendez grâces au Seigneur, enfants d'Israël, et louez-le devant les nations. Car il vous a ainsi dispersés parmi les nations qui ne le connaissent point, afin que vous publiiez ses merveilles, et que vous leur appreniez qu'il n'y en a point d'autre que lui qui soit le Dieu tout puissant. Il nous a châtiés, à cause de nos iniquités ; et il nous sauvera, à cause de sa miséricorde. Considérez donc ce qu'il a fait en notre faveur, et louez-le avec crainte et tremblement ; et glorifiez par vos oeuvres le roi de tous les

siècles. Pour moi, je le louerai dans cette terre où je suis captif, parce qu'il a fait éclater sa majesté sur une nation pécheresse. Mais vous, pécheurs, convertissez-vous; faites des oeuvres de justice devant Dieu, et croyez qu'il vous fera miséricorde. Pour moi, mon âme se réjouira en lui. Bénissez le Seigneur, vous tous qui êtes ses élus; célébrez des jours de joie, en lui rendant des actions de grâces. Jérusalem, Cité de Dieu, le Seigneur t'a châtiée à cause des oeuvres de tes mains. Rends grâces au Seigneur pour les biens qu'il t'a faits; et bénis le Dieu des siècles, afin qu'il rétablisse en toi son tabernacle, qu'il rappelle en toi tous tes captifs, et que tu sois comblée de joie dans tous les siècles des siècles. Tu brilleras d'une lumière éclatante, et tous les peuples de la terre t'adoreront. Les nations viendront de loin vers toi; et apportant des présents, elles adoreront en toi le Seigneur, et considéreront ta terre comme une terre sainte; car elles invoqueront en toi le grand nom du Seigneur. Ceux qui te mépriseront seront maudits; ceux qui te blasphèmeront seront condamnés; et ceux qui l'édifieront, seront bénis. Pour toi, tu te réjouiras dans tes enfants, parce qu'ils seront tous bénis et qu'ils seront réunis au Seigneur. Heureux tous ceux qui t'aiment et qui se réjouissent de ta paix! O mon âme, bénis le Seigneur, parce qu'il a délivré Jérusalem, sa cité, de toutes ses tribulations, lui, le Seigneur notre Dieu. Je serai heureux, s'il reste encore quelqu'un de ma race pour voir la splendeur de Jérusalem; les portes de Jérusalem seront bâties de saphirs et d'émeraudes; toute

l'enceinte de ses murailles, de pierres précieuses; toutes ses places publiques seront pavées de pierres d'une blancheur et d'une beauté admirable: et l'on chantera le long de ses rues: Alléluia! Béni le Seigneur qui l'a exaltée! et que son règne soit dans les siècles des siècles. Amen.

Chapitre quatorzième. — Ainsi finirent les paroles de Tobie. Et, après qu'il eut recouvré la vue, Tobie vécut quarante-deux ans et il vit les fils de ses petits-fils. Après avoir vécu cent deux ans, il fut enseveli honorablement dans Ninive. Il avait cinquante-six ans lorsqu'il perdit la vue, et il recouvra à soixante. Tout le reste de sa vie se passa dans le bonheur; et il avança paisiblement faisant de grands progrès dans la crainte du Seigneur. A l'heure de sa mort, il appela Tobie son fils, et les sept jeunes enfants, qui étaient ses petits-fils et il leur dit: La ruine de Ninive est proche: car la parole de Dieu n'est point vaine; et nos frères qui ont été dispersés hors de la terre d'Israël, y retourneront. Et toute sa terre, qui a été déserte, sera peuplée; et la Maison de Dieu qui y a été brûlée sera rebâtie de nouveau et tous ceux qui craignent Dieu y reviendront. Les nations abandonneront leurs idoles; elles viendront à Jérusalem et elles y demeureront; et tous les rois de la terre se réjouiront en elle, en adorant le Roi d'Israël. Mes enfants, écoutez donc votre père. Servez le Seigneur dans la vérité, et appliquez-vous à faire ce qui lui est agréable: recommandez à vos enfants de faire des oeuvres de justice et des aumônes, le se

souvenir de Dieu, et de le bénir en tout temps dans la vérité et de toutes leurs forces. Écoutez-moi donc maintenant, mes enfants et ne demeurez point ici : mais aussitôt que vous aurez enseveli votre mère auprès de moi dans un même tombeau, ne pensez plus qu'à vous hâter de sortir d'ici ; car je vois que l'iniquité de cette ville la fera périr. Ainsi il arriva qu'après la mort de sa mère, Tobie sortit de Ninive avec sa femme, ses enfants et les enfants de ses enfants, et il retourna chez son beau-père et sa belle-mère. Il les trouva encore en santé dans une heureuse vieillesse ; il eut soin d'eux et leur ferma les yeux ; il recueillit toute la succession de la maison de Raguel ; et il vit les enfants de ses enfants jusqu'à la cinquième génération. Et après qu'il eut vécu quatre-vingt-dix-neuf ans dans la crainte du Seigneur, ses enfants l'ensevelirent avec joie. Toute sa parenté et toute sa génération persévèrent dans la bonne voie et dans une conduite sainte, de telle manière qu'ils furent aimés de Dieu et des hommes et de tous ceux qui habitaient dans le pays.

Saint Gabriel Archange. — " .... Gabriel appartient aux plus hautes hiérarchies des Esprits angéliques ; il assiste devant la face de Dieu, comme il le dit lui-même à Zacharie. Les missions qui concernent le salut des hommes par l'Incarnation du Verbe lui sont réservées, parce que c'est dans ce mystère, si humble en apparence, qu'éclate principalement la *force de Dieu* : or le nom de Gabriel signifie *force de Dieu.*

Dès l'Ancien Testament, l'ange a préludé à ce sublime emploi. Nous le voyons d'abord se manifester à Daniel, après la vision qu'a eu ce Prophète sur les deux empires des Perses et des Grecs; et tel est l'éclat dont il brille que Daniel tombe anéanti à ses pieds. Peu après, Gabriel reparaît encore, et c'est pour annoncer au même Prophete le temps précis de la venue du Messie: dans soixante-dix semaines d'années, la terre aura vu le Christ Roi. (1)"

" La troisième année du règne du roi Baltassar, j'eus une vision, moi, Daniel, après ce que j'avais vu au commencement...." Le Prophète raconte cette vision et continue ainsi: " Moi, Daniel, lorsque j'avais cette vision, et que j'en cherchais l'intelligence, il se présenta devant moi comme une figure d'homme. Et j'entendis la voix d'un homme à la porte d'Ulaï qui cria et qui dit: Gabriel, faites-lui entendre cette vision. Alors Gabriel vint et se tint au lieu où j'étais; et lorsqu'il fut venu à moi, je tombai le visage contre terre tout tremblant de crainte, et il me dit: Comprenez bien, fils de l'homme, parce que cette vision s'accomplira à la fin en son temps." Et l'ange lui expliqua le sens de la vision. Peu après, Daniel eut une autre vision. " La troisième année de Cyrus, roi des Perses, une parole fut révélée à Daniel surnommé Baltassar, une parole véritable et d'une grande puissance. Il comprit ce qui lui fut dit; car on a besoin d'intelligence dans les visions. En ces jours-là, moi,

(1) Dom Guéranger—L'Année Liturgique.

Daniel, je fus dans les pleurs tous les jours pendant trois semaines. Je ne mangeai d'aucun pain agréable au goût; ni chair ni vin n'entra dans ma bouche, et je ne me servis d'aucune huile, jusqu'à ce que ces trois semaines fussent accomplies. Or, le vingt-quatrième jour du premier mois, j'étais près du grand fleuve du Tigre; et ayant levé les yeux, je vis tout d'un coup un homme qui était vêtu de lin, dont les reins étaient ceints d'une ceinture d'or très pur. Son corps était comme la pierre de chrysolithe, son visage brillait comme l'éclair et ses yeux paraissaient une lampe ardente; ses bras et tout le reste du corps jusqu'aux pieds, étaient comme d'un airain étincelant; et le son de sa voix était comme le bruit d'une multitude. Moi, Daniel, je vis seul cette vision, et ceux qui étaient avec moi ne la virent point; mais ils furent saisis d'épouvante et ils s'enfuirent dans des lieux obscurs. Étant donc demeuré tout seul, j'eus cette grande vision; la vigueur de mon corps m'abandonna, mon visage fut tout changé; je tombai en faiblesse, et il ne demeura aucune force. Le bruit d'une voix retentissait à mon oreille et l'entendant, j'étais couché sur le visage dans une extrême frayeur, et mon visage était collé à terre. Alors une main me toucha et me fit lever sur mes genoux et sur le plat des mains; et la même voix me dit: Daniel, homme de désirs, entendez les paroles que je vous adresse et tenez-vous debout; car je suis maintenant envoyé vers vous. Après qu'il m'eut dit cela, je me tins debout, et j'étais tout tremblant. Et il me dit: Daniel, ne craignez point; car, dès le premier

jour qu'en vous affligeant en la présence de votre Dieu, vous avez appliqué votre coeur à l'intelligence, vos paroles ont été exaucées, et vos prières m'ont fait venir ici. Le prince du royaume des Perses m'a résisté vingt et un jours; (1) mais Michel, le premier d'entre les premiers princes est venu à mon secours..." Et le messager céleste continue à instruire le Prophète et termine en lui indiquant le temps précis de la venue du Messie, le Désiré des nations.

" Lorsque les temps sont accomplis et que le Ciel a résolu de faire naitre le dernier des prophètes, celui qui, après avoir averti les hommes de la prochaine manifestation du divin envoyé doit le montrer au peuple comme l'*Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde*, Gabriel descend du ciel dans le Temple de Jérusalem et prophétise au prêtre Zacharie la naissance de Jean-Baptiste, prélude de celle de Jésus lui-même.

---

(1) *Le prince...*, c'est-à-dire selon S. Jérôme, Théodoret, S Chrysostome, S. Grégoire-le-Grand, plusieurs autres Pères et la plupart des interprêtes, l'ange protecteur du royaume des Perses. Il est appelé *Prince*, comme l'archange Saint Michel lui-même. Ce prince des Perses désirait que les Juifs demeurassent dans la Perse, le plus longtemps possible, afin d'y propager la connaissance et le culte du vrai Dieu, tandis que Gabriel et Michel souhaitaient de les voir retourner dans leur patrie pour y rétablir la Ville et le Temple. Le concours de l'archange Saint Michel a pour objet, d'une part, de faire connaitre à l'ange protecteur des Perses, la volonté précise de Dieu; et de l'autre, de persuader au roi des Perses de laisser partir les Juifs, ce en quoi, néanmoins, il ne réussit qu'après que Saint Gabriel eut achevé sa mission (*L'abbé Glaire*).

" Après six mois le saint Archange reparait sur la terre, et cette fois c'est à Nazareth qu'il se montre. Il apporte du ciel la grande nouvelle. Sa céleste nature s'incline devant une fille des hommes: il vient proposer à Marie, de la part de Jehovah, l'honneur de devenir la Mère du Verbe éternel. C'est lui qui reçoit le consentement de la Vierge et quand il quitte la terre, il la laisse en possession de Celui qu'elle attendait pour le monde, comme la *Rosée des Cieux* " (1)

Les SS. Anges Gardiens.

"Il a donné ordre à ses "anges d'avoir soin de vous et "de vous garder dans toutes "vos voies" (Ps. 90, 11.)

" Oh! que ces paroles, dit Saint Bernard, contiennent une grande instruction, de puissantes remontrances et un merveilleux sujet de consolation. Elles consolent les personnes faibles et craintives, pressent les negligents et instruisent les ignorants. Dieu a commandé à ses Anges de vous garder dans toutes vos voies; non pas dans les voies de la chair, qui sont l'avarice et la luxure, non dans les voies du démon, qui sont la présomption et l'opiniâtreté: mais dans vos voies, dans ces voies qui conduisent à Dieu, dans ces voies qui conduisent au véritable bonheur, qui sont la miséricorde et la vérité. Si vous voulez marcher dans ces voies, les anges vous y garderont; mais si vous voulez marcher par d'autres voies, par ces chemins détournés qui mènent aux supplices

(1) Dom Guéranger: *ibid.*

éternels, les anges, bien loin de vous y garder, vous en détourneront. Dieu a donc commandé à son ange de vous garder dans toutes vos voies. Qui est-ce qui a fait ce commandement? A qui l'a-t-il fait? Pour qui l'a-t-il fait? Et enfin, en quoi consiste ce commandement? Considérez attentivement toutes ces choses, et vous y trouverez un mystère plein de condescendance et de miséricorde. Qui est-ce qui a fait ce commandement? C'est le Créateur du monde et le Maître souverain de tout l'univers. A qui l'a-t-il fait? Il l'a fait à ces esprits sublimes et bienheureux qui règnent avec lui dans le ciel. En faveur de qui l'a-t-il fait? Il l'a fait pour vous-mêmes, qui n'êtes que cendre et que poussière, qui vous évanouissez comme la fumée, qui disparaissez comme l'ombre, qui êtes aujourd'hui et ne serez pas demain. Mais enfin, en quoi consiste ce commandement ou plutôt cette recommandation? Il a recommandé à ses anges de veiller sur vous et de vous servir de gardiens, de tuteurs, de pères, de maîtres et de gouverneurs. Combien ces paroles vous doivent-elles donner de respect, d'affection et de confiance! De respect pour la présence de ces princes du royaume de Dieu, qui sont assidûment autour de vous; d'affection pour leur bienveillance et pour les faveurs sans nombre que vous recevez de leur charité; de confiance pour la grandeur de leur soin, jointe à leur forme et à l'étendue de leur pouvoir.

" Ce sont là les trois manières dont vous pouvez en quelque sorte reconnaître les peines qu'ils prennent pour

vous. Marchez toujours avec retenue et modestie, comme persuadés que vous êtes en présence de votre Ange; en quelque lieu, en quelque coin que vous soyez, portez-lui un profond respect. Quoi! pour ne le point voir, doutez-vous qu'il vous accompagne et qu'il soit auprès de vous? Que serait-ce si vous l'entendiez, si vous le touchiez? Ne voyez-vous pas que la présence des choses ne se connait pas seulement par la vue? L'Ange est invisible; mais si vous consultez la foi, elle vous apprendra qu'il y a toujours quelqu'un avec vous pour vous garder. Votre Ange vous voit sans cesse, il vous considère à tous moments, il a l'oeil ouvert sur toutes vos actions, et vous ne sauriez faire un pas dont il ne soit le témoin oculaire et irrécusable. Sa présence doit vous donner du respect, sa bienveillance doit vous donner de l'amour; car qu'y a-t-il de plus juste que d'aimer celui qui a tant d'inclination pour vous et qui vous aime non pas d'un amour fragile et inconstant, mais d'un amour ferme et invariable; non pas d'un amour intéressé, mais d'un amour gratuit et de pure charité; non pas enfin d'un amour stérile et qui ne produise rien, mais d'un amour magnifique et accompagné d'une multitude de faveurs et de secours? Enfin, toutes choses vous portent à la confiance envers cet Ange: car il est éclairé pour connaitre tous vos besoins, il est bon pour vouloir y remédier, et il est puissant pour exécuter les bonnes volontés qu'il a pour vous. Quel sujet pourriez-vous donc avoir de vous défier de son assistance? Vous ne sauriez lui donner plus de joie qu'en

aimant souverainement Notre-Seigneur ; il n'a pas de plus grand contentement que d'être l'entremetteur des chastes amours de Dieu avec l'âme, de porter les désirs de l'âme à Dieu et de rapporter les dons de Dieu à l'âme..."

"Il est de foi qu'en cet exil, Dieu confie aux Anges la garde des hommes appelés à le contempler ainsi qu'eux-mêmes dans la commune patrie. C'est le témoignage des Ecritures, l'affirmation unanime de la Tradition. Les conclusions les plus assurées de la Théologie Catholique étendent le bénéfice de cette protection précieuse à tous les membres de la race humaine, sans distinction de justes ou de pécheurs, d'infidèles ou de baptisés. Ecarter les dangers, soutenir l'homme dans sa lutte contre le démon, faire naitre en lui de saintes pensées, le détourner du mal et parfois le châtier, prier pour lui et présenter à Dieu ses propres prières, tel est le rôle de l'Ange gardien. Mission à ce point spéciale que le même Ange ne cumule pas la garde simultanée de plusieurs ; à ce point assidue, qu'il suit son protégé du premier jour au dernier de sa mortelle existence, recueillant l'âme au sortir de cette vie pour la conduire des pieds du Juge suprême, à la place méritée par elle dans les cieux ou au séjour temporaire de purification et d'expiation (*Dom Guéranger*).

INVOCATION A L'ANGE GARDIEN

Angele Dei, qui custos es mei, me tibi commissum pietate supernà illumina, custodi, rege et guberna. Amen.

Ange de Dieu qui êtes mon gardien par un bienfait de la divine charité, éclairez-moi, protégez-moi, dirigez-moi et gouvernez-moi. Ainsi soit-il.

LES ANGES ET LES SAINTS

L'Ange protecteur de Sainte Cécile. — "Cécile, d'une famille illustre de Rome avait, dès sa plus tendre jeunesse, voué sa virginité à Jésus-Christ. Elle méditait nuit et jour le saint Evangile qu'elle portait toujours sur elle. Elle avait mis sa vertu à l'abri de la séduction des sens et du siècle par la pratique continuelle de la mortification: car sous ses habits de soie elle portait un cilice et par la prière pure que Dieu exauce toujours. Sa chambre devenait un sanctuaire. Là, son céleste gardien, unique témoin de sa vie angélique et protecteur de sa chasteté, se manifesta à elle, et avec elle il chantait des cantiques inspirés. Fiancée malgré elle par ses parents à un jeune seigneur romain, elle vit arriver avec une indicible tristesse le jour des noces. Ce jour-là, tandis que toute la famille se livrait à la joie, la vierge de Jésus-Christ chantait dans son coeur les paroles du Psalmiste: 'Faites, ô mon Dieu, que mon coeur et mon corps demeurent immaculés et que mon front n'ait point à rougir."

" Depuis deux jours elle n'avait point pris de nourriture et ne cessait d'invoquer les anges du Seigneur [illegible] ses saints patrons. Se trouvant enfin [illegible] avec [illegible] époux : " Très-doux ami, lui dit-elle [illegible] aussi avec une noble [illegible] communiquer. Jurez-moi que vous ne le [illegible] personne." Valérien en fit le serment. La vierge [illegible] " Je dois vous apprendre que j'ai pour protecteur un Ange de Dieu, qui s'est constitué le gardien de ma virginité. A la moindre tentative de votre part, sa fureur s'allumera contre votre témérité, et vous succomberez sous ses coups. J'en serais désolée et [illegible] vous en préviens."

" A cette révélation, le jeune homme que la grâce voulait convertir, se sentit effrayé : " Épouse bien-aimée répondit-il, si vous voulez que j'ajoute foi à vos paroles, faites-moi voir cet ange. Quand je l'aurai reconnu pour un véritable envoyé de Dieu, je ferai ce que vous voudrez. — Si vous suivez mes conseils, reprit la vierge, si vous embrassez la foi du Dieu unique et véritable, vous verrez de vos yeux l'ange qui veille à ma garde. — Et quel est celui qui me mettra en état de voir cet ange? demanda Valérien. — Il y a, répondit Cécile, dans une retraite voisine, un vieillard qui a le pouvoir de purifier les âmes et par son ministère elles deviennent dignes de contempler les esprits célestes. — Ce vieillard, où le trouverai-je, reprit Valérien. La bienheureuse vierge lui indiqua la retraite où se cachait Saint Urbain. Valérien y court, se fait instruire, et profondément touché de la grâce, revient

à Cécile, revêtu des habits blancs des néophytes. En ce moment, Cécile priait dans sa chambre; elle n'était plus seule: à sa droite se tenait debout un ange, au visage resplendissant, aux ailes de flammes. Il portait dans ses mains deux couronnes entrelacées de lys et de roses. Valérien, transporté de bonheur, entra, et prosterné aux pieds de l'ange, reçut sur sa tête l'une de ces couronnes, Cécile l'autre. " C'est du jardin du ciel que je les apporte, dit l'ange, méritez de les conserver: elles ne se flétriront jamais. Maintenant, Valérien, puisque tu as été fidèle, le Christ, Fils de Dieu, m'a envoyé vers toi pour recevoir toute demande que tu auras à lui adresser. — Je n'ai qu'une affection en ce monde, répondit Valérien, qu'un désir à exprimer, celui de voir mon frère bien-aimé partager mon bonheur." A ces mots, la figure de l'ange prit une nouvelle expression de joie céleste: " La grâce que tu demandes au Sauveur, dit-il, est celle qu'il désire le plus t'accorder." La vision angélique remonta aux cieux, au moment où Tiburce, frère de Valérien, entrait. En embrassant son frère et sa belle-soeur: " Quel est donc, s'écria-t-il, ce parfum qui s'exhale de vos cheveux? D'où vient, dans la saison où nous sommes, cette odeur de roses et de lis qui remplit l'appartement? — C'est moi, frère chéri, dit Valérien, qui t'ai obtenu le privilège de sentir ce parfum céleste. Cécile et moi nous portons une couronne que tu ne saurais voir encore. — Est-ce un songe? s'écria Tiburce. — Un songe! répondit Valérien: notre vie en était un, car les idoles que nous adorions ne

sont que d'impurs démons. — Comment as-tu pu t'en convaincre, demanda Tiburce? — L'ange de Dieu me l'a enseigné, répondit Valérien, et il se manifestera à toi, si tu veux embrasser notre foi. — S'il m'était possible de voir un ange, reprit Tiburce, je ne demande pas mieux." Cécile initia immédiatement le jeune patricien à l'étude de nos saints mystères, lui découvrit l'inanité de la croyance aux idoles, et mit sous ses yeux un pathétique tableau des espérances et des joies du ciel. Attendri et illuminé par les paroles que l'Esprit Saint mettait sur les lèvres de Cécile, Tiburce éclata en sanglots: "Frère, s'écria-t-il, aie pitié de moi, conduis-moi sans délai à l'homme de Dieu." Valérien ne se fit pas prier. Saint Urbain les accueillit avec une indicible allégresse. Tiburce fut régénéré par le baptême, et la grâce divine, qui descendit dans son âme, fut si abondante, qu'il voyait les anges de Dieu face à face. Les deux nobles patriciens, conquêtes de Cécile, furent bientôt dénoncés comme chrétiens et amenés au tribunal d'Almachius. Promesses, menaces, sophismes, rien ne fut négligé pour les séduire, rien ne put les ébranler. Au pied du tribunal même, en face de leurs juges et de la mort, le zèle et l'amour divin qui les dévoraient en faisaient des apôtres. Comme leurs paroles produisaient quelque sensation dans l'esprit des auditeurs, on signa à la hâte leur sentence et ils furent conduits sur le lieu du supplice.

"Touché de leur sort, l'officier qui commandait l'escorte leur disait d'un air de compassion: "Pourquoi

vous obstinez-vous dans ce fatal aveuglement? Pourquoi dire sitôt un triste adieu à la vie? — Penses-tu, reprit Tiburce, que si nous n'étions assurés des félicités de l'autre, nous montrerions tant d'allégresse au moment de perdre celle-ci? — Ah! dit Maxime, si j'avais la certitude que vous dites vrai, moi aussi je serais prêt à répudier les frivolités du monde..." On voit déjà que la mission du bon Ange de Cécile n'était pas encore finie.

" Tiburce promit à Maxime de lui donner un signe de son sort à venir, à condition que celui-ci demanderait pardon de ses péchés et se ferait instruire, s'il tenait lui-même sa parole. La promesse fut faite sincèrement. Au moment où les deux illustres victimes eurent la tête tranchée, les yeux de Maxime furent témoins d'un prodige. " Quand le glaive frappait les martyrs, dit-il, j'ai vu distinctement les anges de Dieu, resplendissants comme des soleils. Cette vision ne s'effacera jamais de ma mémoire. J'en atteste la vérité. L'âme de Valérien et celle de Tiburce se sont élevées vers le ciel, semblables à deux astres radieux (formes virginales!) Les anges les ont reçues dans leurs mains et les ont transportées au pied du trône de Dieu." En disant ces paroles, Maxime versait des larmes d'attendrissement. Il fut baptisé avec toute sa famille et une infinité de païens à sa suite (1).

L'Ange protecteur de Sainte Françoise Romaine. — Nous empruntons tout ce qui suit à l'intéressante

(1) Darras—Histoire Générale de l'Eglise.

Vie de la Sainte, écrite tout récemment par la Comtesse de Rambuteau (1). " .... En 1410, le pape Alexandre V mourait à Bologne et seize cardinaux réunis dans cette ville, lui donnaient pour successeur Jean XXIII. Au moment où l'on procédait à l'élection, Ladislas, roi de Naples, comptant sur les troubles de l'interrègne, s'avançait jusqu'à Velletri et menaçait Rome d'une invasion. Le nouveau pontife se hâta de renouer l'alliance de son prédécesseur avec Louis d'Anjou. Tout d'abord leurs forces combinées triomphèrent des Napolitains, mais après sa victoire, Louis fut abandonné de ses soldats que le perfide roi de Naples avait gagnés à prix d'argent. Seul et sans ressources, il dut se retirer. Quelques mois plus tard, Ladislas tombait à l'improviste sur la ville de Rome et la livrait au pillage. Les horreurs et les cruautés de cette invasion dépassèrent tout ce que la capitale du monde chrétien avait souffert jusqu'alors... A la suite des troupes napolitaines, la famine et la peste envahissaient Rome. Le jeune fils de la Sainte, le petit Evangelista, qui avait à peine neuf ans, fut l'un des premiers atteints par la terrible épidémie. Aussitôt il se confessa avec la naïveté de son âge et les sentiments d'un saint. Il pria ensuite sa mère d'approcher; ses regards, d'une tendresse ineffable, se fixèrent sur elle, et pour la préparer au sacrifice, son coeur enfantin se fondit d'amour et de pitié. — " Très-douce mère, dit-il, consolez-

(1) Sainte Françoise Romaine. Victor Lecoffre, Paris 1909.—1 Vol. in-12.

vous. Pourquoi pleurer? Ne vous l'ai-je pas souvent répété que le monde n'était pas fait pour moi et que je voulais aller vivre avec le doux Jésus dans le pays des anges? Là, il n'y a ni péché, ni souffrance, ni chagrin... Non, non, mère chérie, il ne faut pas pleurer en ce jour de ma fête. Il faut se réjouir et remercier Dieu... Les voici, mes saints protecteurs. Ils viennent me chercher et m'emmener dans le Paradis... Je prierai pour vous, douce mère. Evangélista ne vous oubliera jamais. Au ciel, il sera toujours votre fils et vous viendrez le rejoindre."

L'enfant garda le silence un instant. Bientôt son visage s'éclaira d'une lumière surnaturelle; ses regards s'élancèrent vers les cieux et il s'écria comme en extase: " Et voilà aussi les anges qui viennent pour m'emmener auprès de Jésus... Bénissez-moi, douce mère, et demeurez en paix... Que Dieu vous garde dans sa grâce, vous, mon père bien-aimé, et tous ceux qui habitent cette demeure." Il croisa ses petits bras sur sa poitrine; un dernier sourire fleurit sur ses lèvres, et, avec une joie tranquille, il rendit son âme innocente à son Créateur.

Au moment où il expirait, un touchant prodige vint glorifier sa mémoire et consoler sa mère. Dans la maison voisine, une enfant se mourait du même mal qu'Evangelista. Déjà elle avait perdu l'usage de la parole, lorsqu'on la vit se dresser sur sa couche avec les signes du ravissement. D'une voix forte et distincte, elle s'écria

à plusieurs reprises: "Voyez, voyez, comme c'est beau! Voilà Evangelista Ponziani qui monte au ciel entre deux anges."

" . . . . Une année s'était écoulée depuis que la Sainte pleurait son Evangelista, tout en l'invoquant comme un ange. Elle priait une nuit dans son oratoire, à l'heure où le ciel blanchit sous les premières lueurs du jour. Tout à coup, elle se voit enveloppée de rayons éclatants et surnaturels, en même temps qu'une joie mystérieuse inonde son âme. Elle lève les yeux; Evangelista est debout devant elle. Sa taille, son doux sourire n'ont pas changé, mais ses traits sont d'une beauté inconnue à la terre. A ses côtés est un autre enfant dont la splendeur surpasse encore la sienne.

Françoise veut appeler son fils: les forces lui manquent... Evangelista s'approche d'elle et la salue en inclinant sa belle tête... Alors la mère étend les bras, mais le corps immatériel de l'enfant échappe à ses étreintes. — Est-ce vous, ô fils de mon coeur? s'écrie-t-elle enfin. De quelle région descendez-vous? Quels sont vos compagnons et vos joies? Ange de Dieu, n'avez-vous pas oublié votre pauvre mère? Au milieu des béatitudes célestes, songez-vous encore aux souffrances d'ici-bas?"

"Le regard d'Evangelista s'éleva vers les cieux avec une indicible expression de bonheur avant de se reposer sur sa mère. — "Ma demeure est au ciel, répondit l'enfant... Mes compagnons sont les anges, nous n'avons pas d'autre occupation que de contempler les perfections

divines, source inépuisable de tout bonheur. Eternellement unis à Dieu, nous ne connaissons d'autre volonté que la sienne, et notre paix est aussi complète que son Etre est infini. Lui-même est notre joie, joie sans limite et sans fin."....

La bienheureuse écoutait comme ravie en extase, et toute son âme s'élançait au-devant des secrets divins.

"Dans le ciel, poursuivit l'enfant, les anges supérieurs nous révèlent par leur lumière les mystères de la divinité. Si vous souhaitez, ô ma mère, connaitre le rang qui m'est assigné au milieu des choeurs celestes, sachez que l'adorable bonté de Dieu m'a placé parmi les archanges. L'esprit bienheureux que vous voyez à mes côtes est mon compagnon : il occupe un rang plus élevé que le mien, aussi sa beauté est-elle plus radieuse que la mienne. Dieu vous l'envoie pour vous consoler et vous guider dans votre pèlerinage de la terre au ciel. Il sera toujours auprès de vous, visible à vos yeux, mais invisible à tous... Jamais je n'ai perdu le souvenir de ceux qui m'ont aimé sur la terre. Je savais combien vous seriez heureuse de me revoir, et Dieu m'a permis de venir vous consoler. Réjouissez-vous, car je suis en réalité votre fils Evangelista. Mais j'ai pour vous un autre message, ô ma mère. Le Seigneur réclame ma petite soeur Agnès (1) ; sa place est prête dans la Jérusalem d'en haut, et bientôt elle me rejoindra. Ne vous affligez pas. Soyez heureuse plutôt d'apprendre que vos enfants seront parmi les anges du ciel."

(1) Gracieuse enfant de huit ans, et qui, une année plus tard, alla réellement, elle aussi s'unir au choeur des Anges!

Comme il parlait encore, le jour se levait. Le soleil lançait à pleines gerbes ses flèches d'or dans l'oratoire. Ah! combien cette brillante lumière du matin semblait pâle et froide, devant la splendeur qui rayonnait des Bienheureux.

Après s'être entretenu une heure avec sa mère, Evangelista lui demanda la permission de la quitter, car il gardait au ciel le respect filial; puis il disparut laissant près d'elle son frère du paradis.

Françoise se jette aussitôt aux pieds de l'archange; elle implore son aide pour la guider vers Dieu, la défendre contre Satan, la rendre conforme à la volonté divine. D'un sourire l'ange approuva sa prière et dès lors il la suivit, enveloppé d'une auréole lumineuse. Si vifs étaient ses rayons, que, durant la nuit, la bienheureuse pouvait facilement lire ou écrire à leur clarté. Ses regards éblouis ne distinguaient parfois aucune forme dans les flots de lumière. Mais lorsqu'elle luttait contre les démons ou qu'elle décrivait son guide céleste à Dom Antonio (1) la splendeur se voilait doucement et les traits de l'ange ressortaient dans leur merveilleuse beauté. Cette splendeur, reflet de la lumière divine, éclarait les âmes aux yeux de Françoise. La sainte voyait à découvert leurs intentions, leurs fautes les plus secrètes: de là l'immense action qu'elle exerçait autour d'elle. Elle suivait ainsi

(1) Dom Antonio di Monte Savello, religieux olivétain, son directeur.

toutes les pensées qui se formaient dans l'esprit de son confesseur. Le saint prêtre avait-il le coeur alangui de tristesse ou d'angoisse, il parlait de l'ange avec la bienheureuse, et aussitôt jaillissait en lui une source de lumière et de joie. Il se plaisait à questionner Françoise: "L'archange est-il toujours à vos côtés? Sous quelle forme le voyez-vous? Quelle est sa taille? — Sa taille, répondait la sainte, est celle d'un enfant de neuf ans; c'est la taille de mon Evangelista. Sa beauté surpasse celle du soleil. Je le vois souvent les bras en croix sur la poitrine, ses beaux yeux levés vers le ciel, dans l'attitude d'une profonde adoration. Aucune parole ne peut rendre la pureté de son regard. Il me suffit de le contempler, pour sentir mon coeur brûler d'un souverain amour, et pour comprendre la noblesse de la nature angélique. Son long vêtement, d'une éclatante blancheur, tombe jusqu'à ses pieds. Sur ses épaules, je vois une dalmatique, ou *tunicella*, dont la couleur varie. Elle me parait parfois d'un blanc pur comme le lis, parfois rouge comme la flamme ou bleu d'azur comme le ciel. Jamais il ne me quitte. Si je marche, il marche à mes côtés. S'il m'arrive de traverser des chemins poussiéreux ou des sentiers fangeux, il les traverse avec moi; mais poussière ni fange ne l'atteignent jamais. Il ne leur est pas permis de souiller ces pieds angéliques et si purs."

Françoise ajoutait que l'admirable chevelure de l'archange, semblable à l'or le plus fin, tombait en boucles soyeuses sur ses épaules. Cette parure céleste de lumière

devenait à certaines heures, pour la sainte, "une armure invincible." Se voyait-elle aux prises avec Satan, l'archange intervenait. "D'un mouvement très-doux et très-gracieux, il secouait sa belle tête. Aussitot sa chevelure flamboyait à grande splendeur. Elle projetait autour de lui les rayons d'or de sa beauté, pareils à des flèches de feu, et Satan disparaissait comme une ombre."

Voyages spirituels — "Dans le commerce si mystérieux des Saints avec leur Ange gardien, ce qu'il y a de particulièrement merveilleux, ce sont les voyages intelletcuels d'abord, puis les voyages réels en corps et en âme, exécutés en sa société et avec son assistance.

Entre mille exemples de ce genre, nous nous contenterons de n'en citer que deux ou trois, que nous empruntons à la grande Vie des Saints.

"*Sainte Lidwine.* — Cette Sainte extraordinaire, emportée et dirigée par son ange gardien, fut, durant vingt-quatre ans, chaque nuit, pendant une heure au moins, conduite extatiquement en différents lieux, à Rome, dans la Terre-Sainte, dans plusieurs communautés religieuses, sur l'état spirituel desquelles elle reçut les informations les plus exactes.

"Dans ces circonstances, la Sainte était accompagnée de son céleste guide ; il ne lui apparaissait jamais que revêtu d'une clarté merveilleuse, portant une croix lumineuse gravée sur son front, afin qu'elle ne pût être induite en erreur par l'ange des ténèbres, qui a horreur de ce signe du salut.

« Lorsque pour la première fois elle fut ravie, dit son vénérable biographe, cette inexprimable séparation qui retirait son esprit de la sphère de la vie corporelle, lui causa une telle impression qu'elle se sentit défaillir, et qu'elle se crut sur le point de mourir. Mais ensuite s'étant accoutumée aux ravissements de ce genre, elle n'éprouvait qu'une inexprimable paix dans son coeur. Tout le temps qu'elle était transportée dans les lieux que son bon ange lui faisait parcourir, son corps restait couché dans son lit, comme séparé de son âme et privé de sentiment

« Le plus souvent, au début, l'ange prenant l'extatique par la main, la conduisait dans l'église de Schiedam, qui était sa paroisse, devant l'autel de la Sainte Vierge, puis, quand Lidwine y avait fait une prière, il s'élançait avec elle vers l'Orient. Tantôt le chemin passait à travers des prairies verdoyantes, émaillées de fleurs odoriférantes, tellement que la Sainte hésitait à suivre les pas de son guide spirituel qui allait devant elle, de peur de mettre les pieds sur la tige de ces fleurs. Ce n'était qu'après avoir reçu l'assurance qu'elle ne les briserait pas, qu'elle se décidait à aller plus avant. Tantôt elle se trouvait devant un fourré si haut et si épais, qu'elle n'osait entreprendre d'y pénétrer; mais tout à coup elle se voyait transportée au-delà de l'obstacle par son ange, et le voyage se continuait sans embarras.

"Quant à ces voyages eux-mêmes, l'historien de Sainte Lidwine rapporte en termes exprès, que ses voyages n'avaient pas lieu seulement en esprit, mais que souvent aussi, ils se réalisaient dans un ravissement corporel. Voici comment il s'exprime : "Quoique la pieuse vierge, dans son état devenu normal depuis bien des années, fût dans l'impossibilité de se tenir sur ses pieds, elle acquérait, de bien des façons, la certitude qu'elle avait été ravie corporellement en divers lieux. Après avoir ainsi voyagé à travers la Palestine, visité les Lieux-Saints, le Calvaire, Bethléem, Nazareth et d'autres encore qu'elle couvrait de ses baisers, qu'elle baignait de ses larmes, revenue de là, on lui voyait les lèvres couvertes de durillons, et son ange conducteur lui disait : "Vous portez ces marques comme une preuve certaine que vous avez été ravie, non-seulement en esprit, mais aussi dans votre corps.

"Dans un voyage du même genre, passant sur un terrain glissant, elle fit un faux pas, et dans sa chute elle se blessa à la jambe droite qui resta ensuite enflée plusieurs jours et lui causa une vive douleur. — Comme une fois, elle visitait les principales églises de Rome, et qu'en allant de l'une à l'autre, elle se frayait un chemin à travers les buissons avec les bras, il lui entra une épine dans le doigt et elle l'y retrouva au sortir de son extase. A la vue et au sentiment des lésions corporelles qu'elle recevait, elle avait coutume de dire, en répétant les paroles de son guide, qu'elle croyait avoir été ravie corporellement dans les lieux d'où elle venait...."

Le Bienheureux Gentil de Matelica. — Le bienheureux Gentil naquit à Matelica, petite ville de la Marche d'Ancône : à peine parvenu à l'adolescence, il entra dans l'Ordre de Saint François : plus tard, étant déjà revêtu du sacerdoce il obtint de ses Supérieurs la permission d'aller travailler à la conversion des infidèles, et il s'embarqua pour le Levant.

" Avant de partir pour ces lointaines régions, il alla dire adieu à son père. Celui-ci, déjà infirme et avancé en âge, se plaignit amèrement de ce que son cher fils le délaissait ainsi au déclin de sa vie. " Mon père, lui répondit le B. Gentil, je vous promets devant Dieu de revenir vous assister à vos derniers moments et vous rendre les derniers devoirs." Consolé par cette promesse, le vieillard bénit son fils et le laissa partir.

" Arrivé en Orient, le bienheureux Gentil rencontra un obstacle qui lui parut insurmontable : malgré tous ses efforts et toute sa bonne volonté, il ne put apprendre la langue de ces contrées. Découragé par cet insuccès l'humble religieux se disposait à reprendre le chemin de l'Europe, lorsque le Seigneur Jésus lui apparut et lui conféra le don des langues pour évangéliser ces nations infidèles.

" Le bienheureux Gentil se mit alors à évangéliser l'Égypte, l'Arabie et la Perse avec un zèle qu'aucun obstacle ne put arrêter ; le Seigneur confirmait sa mission par des prodiges, et des multitudes d'infidèles embrassaient la foi chrétienne

" Le don de prophétie ne manqua pas non plus à notre bienheureux. Marc Cornaro, envoyé extraordinaire de la République de Venise auprès du roi de Perse, ayant rencontré le saint missionnaire, le pria de l'accompagner à travers l'Arabie. Chemin faisant, Cornaro tomba malade et fut, en peu de jours, réduit à l'extrémité. Le Bienheureux lui prédit une prompte guérison, les vicissitudes et les épreuves qui l'attendaient et lui annonça qu'il serait un jour doge de Venise; tout arriva comme le serviteur de Dieu l'avait prédit.

" En passant près du Mont-Sinaï, le bienheureux Gentil voulut visiter sur cette montagne le tombeau de Sainte Catherine, et s'y arrêta quelques jours avec l'ambassade vénitienne. Or, un jour, il disparut soudain du milieu de ses compagnons de voyage; son absence dura huit jours, après lesquels il reparut parmi les pèlerins étonnés. Marc Cornaro le pressa de lui découvrir où il était allé, et ce qu'il avait fait pendant cette absence. Le Bienheureux ne put s'empêcher de lui avouer que, selon la promesse qu'il en avait faite, il était allé en Italie assister son père à ses derniers moments, qu'il avait présidé les funérailles et pris part au conseil de famille pour le règlement des affaires. Marc Cornaro, de retour en Italie, passa à Matélica et put constater que la présence du Bienheureux dans sa patrie coïncidait parfaitement avec l'époque et la durée de sa disparition du Mont

Sinaï; il témoigna plus tard de ce fait et des autres prodiges que le serviteur de Dieu avait opérés chez les infidèles..."

La Vénérable Marie d'Agréda. — "La relation suivante offre des exemples non moins surprenants que ceux qui précèdent. Nous les laissons dans l'ordre où ils sont rapportés dans la vie de la servante de Dieu pour ne rien ôter de son intérêt à l'histoire, en la scindant. — Elle était bien jeune lorsqu'elle reçut les premières lumières infuses, les ravissements, colloques, apparitions, extases dont toute sa vie fut semée. Dès lors, Dieu lui recommanda de n'avoir plus d'entretiens et de rapports intimes qu'avec lui, avec sa sainte Mère, les saints Anges et les Bienheureux.

"Etant religieuse, le Seigneur lui donna une mission aussi délicate que sublime, celle d'écrire la Vie de la Mère de Jésus. Elle avait, pour atteindre ce but, besoin des plus hautes régions de l'oraison et servaient de moyen Comptons parmi les plus insignes, la société de cinq anges qui aidaient l'ange gardien à l'illuminer, à l'élever aux plus hautes régions de l'oraison et servaient de moyen ordinaire à la servante de Jésus-Christ, pour communiquer avec le ciel... A mesure que la Vénérable, à l'aide de ses saints protecteurs, gravissait les hauteurs de la perfection et acquérait de nouvelles clartés, sa charité s'étendait s'enflammait, montait avec les extases. Elle avait particulièrement pour objet la conversion des païens. Elle eut

voulu obtenir de Dieu, pour tous les hommes, la connaissance de la vraie foi. Son désir devint fort comme la mort. Et le Seigneur, qui l'exauça enfin, l'associa au ministère de ses apôtres.

" Dans une extase, après la communion, comme de coutume, elle vit d'un regard de l'âme l'univers entier avec les races et les familles des divers peuples, passer et se dérouler devant elle avec une grande précision. Reconnaissant combien on faisait peu d'usage de la surabondance du salut que Jésus-Christ nous a procuré par son Sang, elle se sentit défaillir de douleur. Il lui fut dit qu'elle devait prier et travailler continuellement pour ces âmes infortunées. La même vision se reproduisit souvent, mais la plus surnaturelle et la plus merveilleuse dont elle fut favorisée est sans contredit celle-ci :

" Dans son extase, elle se sentit transportée sur les lieux mêmes qu'elle n'avait qu'entrevoir fait jusque-là. Après avoir visité des pays très-éloignés et fort différents de l'Espagne, elle reconnut se trouver dans une des contrées du Nouveau Monde. Quelque rapide que fût ce trajet effectué par la pensée, il lui sembla subir tous les effets d'un long voyage, ressentant le changement de climat, rencontrant ici la nuit, plus loin le jour, voyant tour à tour luire le soleil ou tomber la pluie ; traversant de longs espaces occupés par la mer ; parcourant des régions inconnues, diversement accidentées, certaine, en un mot, qu'elle passait d'une partie du monde dans l'autre.

Au terme de ce singulier voyage, elle se trouva au milieu d'une peuplade d'Indiens. D'un coup d'oeil, elle embrassa ce pays dont elle dit le nom: elle en vit les habitations qu'elle trouva fort différentes de celles de sa patrie; elle remarqua les habitants, leurs manières, leur commerce, leurs combats, leurs armes; elle entendit leur langage; elle s'imagina leur parler et se faire comprendre d'eux. Puis, il lui sembla que le Seigneur lui ordonnait de prêcher la foi à ce peuple, et de lui enseigner son Evangile; elle sentit ainsi qu'elle catéchisait tous ces hommes qui se pressaient curieusement autour d'elle, qu'elle les suivait, qu'elle s'apercevait des progrès de leur conversion et les voyait à genoux réclamer les secours spirituels."

"Cette vision merveilleuse lui fut accordée non une fois, mais cent fois, et toujours la joie la plus vive dans l'oeuvre de conversion qu'elle était appelée à produire récompensait l'ardeur de son zèle. Préoccupée de la pensée de faire conférer le baptême à ses prosélytes, il lui sembla, dans un de ses voyages mystérieux, être transportée à travers le nouveau Mexique et y découvrir un établissement de religieux de Saint François, occupés à évangéliser ces peuplades du Nouveau-Monde. Il y avait fort loin de cet établissement au pays des Indiens; néanmoins, en arrivant près de ceux-ci, elle leur fit part de cette bonne nouvelle, leur conseilla d'envoyer chercher les religieux et leur indiqua le chemin à suivre.

" Cette étrange vision qui se renouvela, nous le répétons, un grand nombre de fois, avec les mêmes circonstances, jeta la sainte religieuse dans une vive inquiétude. Son premier mouvement fut l'incrédulité: elle chercha à se persuader qu'elle ne devait regarder tout cela que comme une hallucination, et qu'elle était le jouet de ruses diaboliques; un fait matériel vint donner une forme réelle à ses doutes et la jeter en même temps dans une perplexité extrême. Elle se rappela que, dans une de ses visites aux Indiens, elle leur avait distribué des chapelets. Or, ces chapelets, elle les avait réellement possédés dans sa chambre; et cependant, quelque recherche qu'elle y fit ensuite, elle ne parvint pas à les retrouver. Force lui fut de croire à la possibilité de ses voyages, à l'existence de ce peuple inconnu, à sa conversion à la foi du Christ, et convaincue que rien ne saurait limiter les miracles du Tout-Puissant, elle en vint à se persuader qu'elle avait dû être transportée corporellement en Amérique. Un fait si extraordinaire ne pouvait pas rester dans l'ombre. Elle consulta ses savants directeurs et tous furent du même sentiment. Leur opinion et celle des théologiens qui ont examiné le prodige est que la Vénérable Marie d'Agréda, ou son bon Ange, empruntant ses traits, avait opéré toutes ces choses. Elle avait donc été représentée ou transportée par son bon Ange jusqu'en Amérique.

" A cette époque, des religieux de Saint-François avaient été envoyés en effet en mission dans le Mexique et y avaient fondé une Custodie de leur Ordre. Le

vénérable père Alonzo de Benavidès les dirigeait. — Un jour, ils virent arriver à eux une petite troupe d'Indiens inconnus, qui paraissaient venir de fort loin, presque à l'aventure, et qui leur demandèrent le baptême. Aux questions que l'étonnement dicta aux missionnaires, les Indiens répondirent que, depuis quelque temps, ils étaient instruits dans la loi du Christ par une femme qui paraissait au milieu d'eux sans qu'ils sussent d'où elle venait, et qui s'en allait sans qu'ils vissent où elle se retirait; que cette femme, après de nombreuses visites et de longues prédications, leur avait ordonné de se rendre à la mission afin de se faire baptiser. Les religieux demandèrent quelle était cette femme, comment elle était habillée. Les Indiens repondirent que c'était la première personne étrangère qui fût venue en leur pays, et à quelques indications, les pères reconnurent que ce devait être une religieuse. L'un d'eux avait un portrait de la sainte mère Louise de Carrion; les Indiéns dirent que ce portrait portait bien le même costume, mais que la femme qui les visitait était jeune et belle. Deux pères de la mission furent envoyés avec les Indiens, ils eurent à suivre des chemins longs et difficiles, et arrivés au milieu du peuple, ils le trouvèrent si bien disposé, si instruit de tous les mystères de notre foi, qu'ils purent aussitôt leur confier le baptême.

" Le père Custode Alonzo de Benavidès frappé de ce prodige, voulut en reconnaître l'origine. Appelé en Europe pour les affaires de sa mission, il se rendit à

Madrid et consulta le Révérendissime Père Bernardin de Sienne, alors Ministre Général de l'Ordre. Le Général, qui connaissait la soeur Marie, ne douta point que ce ne fût elle dont le Seigneur se servait pour opérer ces choses merveilleuses, et envoya le père Benavidès à Agréda avec des lettres pour la Soeur, pour son Confesseur et pour le Provincial. Obtenir de la Soeur le récit de ses visions n'était point chose facile; il fallut que le père Custode fit appel à la volonté du premier supérieur des Religieux et qu'il commandât en son nom. La Soeur parla. Dans un rapport qu'il écrivit de cette entrevue, le père Benavidès consigne l'étonnement qu'il éprouva en entendant soeur Marie lui d'écrire un pays que seul il connaissait en Espagne, lui dépeindre les costumes, la manière de vivre des Indiens, préciser certaines circonmtances qu'il n'était possible de connaître qu'après un séjour de plusieurs années, et ajouter même les détails les plus exacts sur les habitudes de la mission. Elle affirma qu'elle connaissait le père Benavidès pour l'avoir vu avec ses Religieux, elle fit le portrait de chacun d'eux et indiqua le jour et le lieu où elle les avait rencontrés.

'Le récit du père Benavidès a obtenu du temps une authenticité incontestable. Ecrit pour la Custodie du nouveau Mexique, il y fut copié par le père Mathieu de Hérédias, et envoyé en 1668 au Conseil royal des Indes. C'est dans les archives de cette illustre assemblée qu'il a été recueilli, non par un historien obscur, mais par le père Samaniego, qui, d'abord provincial, devint ensuite le Ministre Général de tout l'Ordre Séraphique.

s

p
d
cr
di
hu

qu
sai
de
con
qu
rec
pri
le
âm
pla

CHAPITRE TROISIEME

LES APOTRES ET LES MARTYRS

SOMMAIRE: Ascension: les Justes de l'Ancienne Loi.—Les Apôtres: prélude. Passion et Martyre de saint Pierre;; de Saint Paul; de Saint André; de Saint Ignace d'Antioche; de Saint Côme et Saint Damien; de Sainte Thècle; de Sainte Agathe; de Sainte Agnès; de Sainte Christine.

Les temps sont accomplis. Les Patriarches et les Prophètes, les Justes de l'Ancienne Loi et toutes les âmes droites qui avaient connu, adoré, et servi le Dieu véritable, créateur de tout l'univers, et qui avaient cru d'une foi divine au Messie à venir, au Rédempteur du genre humain, vont recevoir leur éternelle récompense.

Le jour de l'Ascension "s'est levé radieux; la terre qui s'émut à la naissance de l'Emmanuel éprouve un tressaillement inconnu: l'ineffable succession des mystères de l'Homme-Dieu est sur le point de recevoir son dernier complément. Mais l'allégresse de la terre est montée jusqu'aux cieux; les hiérarchies angéliques s'apprêtent à recevoir le divin Chef qui leur fut promis, et leurs princes sont attentifs aux portes, prêts à les lever quand le signal de l'arrivée du Triomphateur va retentir. Les âmes saintes, délivrées des limbes depuis quarante jours, planent sur Jérusalem, attendant l'heureux moment où

la voie du ciel, fermée depuis quatre mille ans par le péché, s'ouvrant tout-à-coup, elles vont s'y précipiter à la suite de leur Rédempteur. L'heure presse, il est temps que notre divin Ressuscité se montre et qu'il reçoive les adieux de ceux qui l'attendent d'heure en heure, et qu'il doit laisser encore dans cette vallée de larmes.... Plus heureuses, les âmes des Justes, délivrées des limbes, l'ont suivi dans son Ascension rapide, et elles jouissent pour l'éternité des délices de sa présence." (*Année Liturg. - l'Ascension.*)

Les Apôtres, après le départ de leur divin Maître quittent la montagne des Oliviers et se retirent au Cénacle, pour y attendre dans le recueillement de la prière, le céleste Paraclet qui doit les transformer en des hommes nouveaux. Car nous savons par le saint Evangile que "tout le temps qu'ils avaient été avec Jésus-Christ, ils n'avaient montré que des sentiments conformes à la bassesse de leur condition, partageant même les idées charnelles que les Juifs s'étaient faites du Messie. C'étaient des hommes craintifs, pusillanimes, qui avaient renié ou abandonné leur Maître dès qu'ils l'avaient vu entre les mains de ses ennemis. S'ils eussent toujours conservé le même caractère, le chistrianisme serait resté enseveli dans le tombeau de son Fondateur. Mais il n'en a pas été ainsi. Le jour de la Pentecôte nous offre une nouvelle scène. On y voit ces hommes, jusqu'alors si faibles et si timides, prêcher aux Juifs la résurrection de

Jésus-Christ, leur reprochant, en face, de l'avoir crucifié. Désormais, ni la haine de la synagogue, ni la fureur du peuple, rien ne les arrête, parce qu'ils ne craignent rien; c'est une gloire, une joie pour eux de souffrir les affronts, la mort même, pour le nom de Jésus.

" .... Dès lors, on voit les apôtres et leurs successeurs en butte à la haine de la synagogue et des pharisiens, à la tyrannie des empereurs et des rois, à la cruauté des gouverneurs et des magistrats, à la fureur des peuples. Durant trois siècles la persécuton n'a pas cessé de sévir contre les chrétiens: on publia contre eux des édits sanguinaires; on les condamnait à mort uniquement parce qu'ils étaient chrétiens et qu'ils ne voulaient point renoncer au christianisme. Les gouverneurs des provinces ajoutaient encore à la cruauté de ces édits des empereurs: partout, dans l'empire romain, une population superstitieuse et féroce demande à grands cris le sang des chrétiens: leurs tourments font partie des spectacles et des jeux publics.

" .... On ne peut calculer le nombre presque infini des victimes qui ont été immolées durant cette longue période de trois cents ans. C'étaient des chrétiens de l'un et de l'autre sexe, de tout âge, de toute condition, de tout rang qui affrontaient la mort avec un calme, un sang-froid, un héroïsme surhumain qui, bien des fois, jeta dans l'administration et jusque dans la stupeur, les cruels tyrans eux-mêmes (1).

Et d'où venait cette force et cette indomptable

(1) Mgr Gousset—Théol. Dogm.

constance à tous ces illustres martyrs? Rien ne saurait mieux répondre à cette question que l'admirable lettre écrite par l'Eglise de Smyrne à l'Eglise de Philadelphie et à toutes les Eglises catholiques, sur l'héroïques martyr de son vénérable évêque Saint Polycarpe: "Qui pourrait n'être pas ému d'admiration à la vue de ces hommes incomparables pour qui les tortures et les chevalets, les fouets armés de pointes, le fer des bourreaux et les flammes d'un bucher ardent n'étaient qu'un doux et agréable rafraichissement? Ils voyaient sans pâlir couler leur sang par mille ouvertures que la cruauté des tyrans avait faite à leur corps; ils regardaient d'un oeil tranquille leurs entrailles palpitantes. Le peuple, ému d'un spectacle si plein d'horreur, ne pouvait retenir ses larmes; les martyrs seuls, fermes, inébranlables, ne laissaient pas même échapper un soupir, pas un gémissement, pas un cri; leur bouche, fermée à la plainte, ne s'ouvrait que pour bénir le nom du Seigneur. Ils se présentaient, sans résistance, aux supplices; mais ils souffraient en silence, et leur patience n'était pas moins digne d'admiration que leur générosité.

" Dieu, qui du haut du ciel jetait des regards de complaisance sur ces illustres combattants, non seulement les animait au combat par l'*espérance prochaine d'une récompense éternelle,* mais aussi faisait couler dans leurs membres déchirés une vertu secrète qui tempérait la violence de leurs maux, et qui, soutenant par sa force

toute divine leur âme attaquée de tous côtés, la rendait victorieuse de la douleur malgré la faiblesse de leur corps. Il les excitait même de la voix; il faisait briller à leurs yeux les couronnes qu'il leur préparait. De là venait le mépris qu'ils faisaient des juges; de là cette constance invincible; de là ces *désirs violents* de sortir de ce triste séjour qu'une faible et sombre lueur n'éclaire qu'avec peine, pour aller jouir dans la terre des bienheureux de cette lumière vive et pure qui sort du sein de Dieu comme d'une source féconde et inépuisable; de là, enfin naissait ce sage et judicieux discernement qui leur faisait préférer la vérité au mensonge, le ciel à la terre, l'éternité au temps. Une heure de souffrance leur acquérait des joies sans fin..."

L'Apôtre Saint Paul enseigne d'une manière très claire où les martyrs puisent cette constance invincible, au milieu des plus affreuses tortures; dans son Epitre aux Hébreux, il s'exprime ainsi: " Rappelez en votre mémoire, dit-il à ses nouveaux convertis, rappelez ce premier temps, où après avoir été illuminés (par le baptême), vous avez soutenu de grands combats dans les diverses afflictions, ayant été d'une part exposés devant tout le monde aux injures et aux mauvais traitements; et, de l'autre, ayant été compagnons de ceux qui ont souffert de pareils outrages. Car vous avez compati à ceux qui étaient dans les chaînes, et vous avez vu avec joie tous vos biens pillés, sachant que vous aviez d'autres biens plus

excellents et qui ne périront jamais. Ne perdez donc pas la confiance que vous avez, et qui doit être récompensée d'un grand prix. Car la patience vous est nécessaire, afin que, faisant la volonté de Dieu, vous puissiez obtenir les biens qui vous sont promis. Encore un peu de temps, et celui qui doit venir viendra et ne tardera point (1). Or, le juste qui m'appartient vivra de la foi. Que s'il se retire, il ne me sera pas agréable. Pour nous, nous n'avons garde de nous retirer, en perdant courage, ce qui serait notre ruine; mais nous demeurons fermes dans la foi pour le salut de nos âmes.

LA FOI

" Or la foi est le fondement des choses que l'on doit espérer, et une pleine conviction de celles qu'on ne voit point. Car c'est par la foi que les anciens pères ont reçu (de Dieu) un témoignage (si avantageux). C'est par la foi que nous savons que le monde a été fait par la parole de Dieu et que tout ce qui était invisible auparavant est devenu visible.

" C'est par la foi qu'Abel offrit à Dieu une plus excellente hostie que Caïn, et qu'il est déclaré juste, Dieu lui-même rendant témoignage à ses dons; et c'est à cause de sa foi qu'il parle encore après sa mort. C'est par la foi qu'Enoch a été enlevé du monde, afin qu'il ne mourût pas; et on ne l'y a plus vu, parce que Dieu l'avait

(1) Jésus-Christ pour le jugement, dans le temps et dans l'éternité.

transporté ailleurs). Car l'Écriture lui rend ce témoignage, qu'avant que d'avoir été ainsi enlevé, il plaisait à Dieu. Or, il est impossibe de plaire à Dieu sans la foi, car pour s'approcher de Dieu, il faut croire premièrement qu'il y a un Dieu, et qu'il récompensera ceux qui le cherchent..." Et l'Apôtre continue à rappeler la foi de Noé, d'Abraham et de tous les anciens Patriarches jusqu'à l'entrée du Peuple de Dieu dans la Terre Promise. Là, il s'écrie: "Que dirai-je davantage? Le temps me manquera, si je veux parler encore de Gédeon, de Barac, de Samson, de Jephté, de David, de Samuel et des prophètes, qui, par la foi ont conquis les royaumes, ont accompli les devoirs de la justice, ont reçu l'effet des promesses, ont fermé la gueule des lions, ont arrêté la violence du feu, ont évité le tranchant des épées, ont été guéris de leurs maladies, ont été remplis de force et de courage dans les combats, ont mis en fuite les armées des étrangers, et ont rendu aux femmes leurs enfants qu'ils avaient ressuscités après leur mort. Les uns ont été cruellement tourmentés, ne voulant point racheter leur vie présente, afin d'en trouver une meilleure dans la résurrection, les autres ont souffert les moqueries et les fouets, les chaînes et les prisons. Ils ont été lapidés, ils ont été sciés, ils ont été éprouvés en toute manière, ils sont morts par le tranchant de l'épée; ils étaient errants çà et là, couverts de [illegible] de [illegible] et de peaux de [illegible] étant dans l'[illegible] affligés, [illegible] eux dont le monde n'était pas digne [illegible] leur vie errants

dans les déserts et dans les montagnes, et se retirant dans les antres et dans les cavernes de la terre. Cependant toutes ces personnes à qui l'Ecriture rend un témoignage si avantageux à cause de leur foi, n'ont point reçu la récompense promise, Dieu ayant voulu, par une faveur particulière qu'il nous a faite, qu'ils ne reçussent qu'avec nous l'accomplissement de leur bonheur.

" Puis donc que nous sommes environnés d'une si grande nuée de témoins, dégageons-nous de tout ce qui nous appesantit, et du péché dont nous sommes environnés, et courons par la patience dans cette carrière qui nous est ouverte, jetant les yeux sur Jésus, comme sur l'auteur et le consommateur de la foi, qui dans la vue de la *joie* qui lui était proposée, a souffert la croix, en méprisant la honte, et qui maintenant est assis à la droite du trône de Dieu."

Notre Seigneur avait dit, avant le grand Apôtre: " Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux leur appartient. Vous êtes heureux, lorsque les hommes vous maudissent et vous persécutent et disent faussement toute sorte de mal de vous, à cause de moi. Réjouissez-vous et tressaillez de joie, parce que votre récompense est grande dans les cieux; car c'est ainsi qu'ils ont persécuté les prophètes qui ont été avant vous... Mais gardez-vous des hommes; car ils vous feront comparaître dans leurs assemblées, et vous flagelleront dans leurs synagogues.

Et vous serez conduits à cause de moi devant les gouverneurs et les rois, en témoignage pour eux et pour les nations. Lors donc que l'on vous livrera, ne pensez ni comment ni ce que vous devrez dire; il vous sera donné, en effet, à l'heure même, ce que vous devrez dire. Car ce n'est pas vous qui parlez, mais l'Esprit de votre Père qui parle en vous."

Les Apôtres et les Martyrs, dont nous allons rappeler brièvement la glorieuse mort, avaient compris ces divins enseignements, et, avec l'aide de la grâce, ils les ont mis héroïquement en pratique. Dieu, comme le dit le Prophète royal, s'est montré vraiment admirable dans ses saints. Mais si nous ne sommes pas appelés, comme eux, à verser notre sang pour le Christ, au moins tâchons d'arriver, comme eux, à la vie éternelle, en marchant, avec *Foi,* dans la voie de ses saints commandements: car, nous sommes les enfants des saints et (comme eux) nous attendons cette vie (meilleure) que Dieu doit donner à ceux qui ne violent jamais la fidélité qu'ils lui ont promise (Tob. II, 18).

La passion et le martyre de Saint Pierre,
Prince des Apôtres.

Le pape Saint Lin adressa aux églises d'Orient un récit circonstancié sur la passion et le martyre de Saint Pierre. Voici les principaux passages de ce document mémorable.

" Après avoir longtemps et par différentes sortes d'instructions annoncé la voie du salut ; opéré, en présence du peuple, d'éclatants miracles ; livré pour le nom de Jésus-Christ de nombreux combats à Simon le Magicien et à plusieurs autres hérauts de l'Antéchrist ; après avoir enduré des souffrances multipliées, les rigueurs de la flagellation, les ténèbres et l'horreur des prisons, le bienheureux Pierre tressaillait de joie dans le Seigneur, lui rendait grâces jour et nuit avec les Frères, à la vue de la multitude qui venait pour embrasser la foi de Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Constamment appliqué à la prière et à la prédication, ainsi qu'aux autres devoirs de la piété, spécialement à ceux de la charité et de la chasteté, il faisait pénétrer la grâce dans le coeur de ceux qui venaient l'entendre, il exhortait ceux qui croyaient en Jésus-Christ, à vivre selon les règles de la pudeur et de la continence. En effet, à la vue de la puissante domination qu'elle exerçait sur le monde, la grande ville de Rome avait conçu des sentiments d'orgueil et pris des airs de faste ; elle s'était, par cette raison même, comme cela arrive d'ordinaire dans l'opulence et dans une oisive sécurité, laissée dominer par le dérèglement du sensualisme. Car très-souvent l'orgueil de l'esprit est accompagné du déshonneur de la chair.

" Il arriva donc que les discours du bienheureux Pierre inspirèrent à plusieurs femmes de différents âges, des classes nobles et puissantes, un grand amour de la chasteté [illegible]

la résolution de conserver purs leurs coeurs, en même temps que leurs corps, autant qu'il dépendait d'elles. Mais comme le temps approchait, où la fidélité et les souffrances du bienheureux Apôtre devaient être récompensées, le chef du parti de la perdition vint s'opposer au progrès de l'Evangile: l'antéchrist Néron, qui était l'iniquité consommée, ordonna que l'Apôtre fût enchaîné et mis dans une prison affreuse.

"Les Fidèles conjuraient l'Apôtre avec des plaintes, des gémissements et des larmes de sortir de la prison par l'entremeise de ceux à qui la garde de cette affreuse prison était confiée et de conserver ainsi sa précieuse vie pour le bien de l'Eglise naissante. Pierre, entendant venir ces plaintes de toutes parts, comme il était compatissant au-delà de toute expression, et qu'il ne pouvait jamais sans pleurer voir les larmes des affligés, fut vaincu par tant de pleurs; il leur dit: "Que personne de vous ne m'accompagne, je sortirai seul après avoir changé de costume". En effet, la nuit suivante, après avoir célébré l'office, il fit ses adieux aux fidèles, leur donna sa bénédiction en les recommandant à Dieu, puis il partit seul. Dans sa route, les courroies qui servaient à le lier tombèrent d'elles-mêmes. Or, dès qu'il voulut sortir par la porte de la ville, il vit le Christ se présenter à sa rencontre; il l'adora, et lui dit: "Seigneur, où allez-vous? *Domine quo vadis*". Le Christ lui répondit: "Je vais me rendre à Rome, pour y être crucifié de nouveau.—Vous allez être crucifié de nouveau? lui demanda Pierre.—Oui, lui répartit le Seigneur, je vais être encore attaché à la croix. — Pierre lui dit: Seigneur, je vais retourner et je vous suivrai".

" Après qu'il eut achevé ces paroles, le Seigneur remonta au ciel. Pierre le suivit longtemps des yeux, versant des larmes de joie. Rentrant ensuite en lui-même, il comprit que le Seigneur lui avait, par ces paroles, annoncé la mort qu'il devait souffrir; que ce Sauveur plein de bonté, qui souffre dans la personne de ses élus par un sentiment de compassion et qui manifeste sa protection par la gloire dont il honore leur martyre, devait encore souffrir dans la personne de son Apôtre. Il retourna donc sur ses pas, revint à la ville plein de joie, et glorifiant Dieu, il raconta à ses frères qu'il avait rencontré le Seigneur, et il leur dit comment le Sauveur lui avait déclaré qu'il allait être crucifié de nouveau en la personne de son Apôtre.

" Lorsqu'il eut annoncé qu'il allait souffrir la mort tous versèrent des larmes et jetèrent des cris; ils faisaient éclater leur douleur par des pleurs et des sanglots: "Bon pasteur, disaient-ils, considérez vos brebis: considérez combien il est utile que vous fortifiez par votre parole ceux dont la foi est encore si faible. Voyez combien ces coeurs chancelants ont besoin d'être raffermis par vous.—
—Il est facile au Seigneur, répondit Pierre, de confirmer sans mes faibles paroles les coeurs de ses serviteurs. Car ceux qu'il a plantés, il les fera croître à un tel point de perfection, qu'ils pourront eux-mêmes planter. Pour moi, en ma qualité de serviteur, il est nécessaire que j'accomplisse la volonté du Maître. C'est pourquoi, s'il veut que

je demeure encore dans ce corps pour vous, je ne m'y refuse pas. Et si son dessein est que je souffre pour son nom et que, par mes souffrances, il daigne me recevoir, je suis heureux, je suis ravi de joie à la vue de son bienfait.

" Lors donc que par ces paroles et par d'autres semblables il consolait les âmes de ses frères, et que ceux-ci ne pouvaient contenir leurs larmes, survint Héros avec quatre appariteurs et dix autres hommes qui l'appréhendèrent. Après l'avoir arraché du milieu des fidèles, ils le garrottèrent et l'allèrent présenter devant Agrippa, préfet de la ville. Agrippa le voyant, lui dit: "Vous êtes bien hardi de circonvenir le peuple et de persuader aux femmes de se séparer de leurs maris. Vous avez osé, à la honte des Juifs, introduire le culte de je ne sais quel Christ, et enseigner je ne sais quelle vaine doctrine, entièrement opposée à la religion et aux cérémonies sacrées de la Ville éternelle!

" Dans ce moment, la face de l'Apôtre devint brillante comme le soleil, et Pierre lui parla en ces termes: "Je vois où vous voulez en venir, ô vous, le flambeau du libertinage, l'ami des voluptés illicites, l'inventeur des plus atroces cruautés, le persécuteur des innocents, le fauteur des hommes immoraux et pervers, l'artisan du mensonge, la demeure de Satan! Vous ignorez la gloire que j'ambitionne, et c'est pour cela que vous dites que je cherche à m'emparer de la confiance des hommes et des femmes.—

Puisque vous savez, reprit Agrippa, que j'ignore ce en quoi vous vous glorifiez, faites-le moi connaître.—Pierre lui répondit : Que je n'aie point d'autre gloire que la Croix de mon Maître et Seigneur Jésus-Christ, dont je suis le serviteur.—Voulez-vous donc, dit Agrippa, être crucifié comme votre Seigneur et votre Dieu a été crucifié?—Je ne suis pas digne, répondit Pierre, de rendre du haut de la Croix le monde témoin de mes souffrances; mais je souhaite, quel que soit le genre de supplice qu'il vous plaise de me faire endurer, je désire ardemment imiter la passion du Christ". Alors Agrippa, cachant la passion de son incontinence derrière une accusation de superstition, condamna l'Apôtre à être crucifié.

"Dès que cette nouvelle fut répandue, il se fit aussitôt un grand concours de peuple; les rues et les places ne pouvaient contenir les hommes de tout âge et de toute condition qui accouraient : riches, pauvres, veuves, orphelins, petits et grands, tous élevaient la voix et disaient hautement : "Pourquoi livre-t-on Pierre à la mort? Quel crime a-t-il commis? En quoi a-t-il nui à la Ville? Il n'est pas permis de condamner un innocent! On doit craindre que le Christ ne venge la mort d'un si grand homme, et que nous ne périssions tous. En même temps des foules de peuple se déchaînèrent contre Agrippa; elles entreprenaient de délivrer Pierre et de lui conserver la vie : les voix tumultueuses du peuple se répondaient l'une à l'autre et Rome était dans le trouble et la confusion.

"Alors Saint Pierre s'arrêta un peu, puis monta sur une éminence; de là, ayant par signe invité le peuple au silence, il lui parla ainsi: "Romains qui croyez en Jésus-Christ et espérez en lui seul, rappelez-vous sa patience et que les prodiges qu'il a opérés à vos yeux par mes mains vous consolent. Attendez-le à son avènement, lorsqu'il viendra rendre à chacun selon ses oeuvres. Ce que maintenant vous voyez se passer à mon égard, m'a été annoncé depuis longtemps par le Seigneur: Le disciple, disait-il, n'est pas au-dessus du Maître, ni le serviteur au-dessus de son Seigneur. Sachez donc que j'ai hâte d'arriver à ce dernier terme, où, délivré de ce corps, je me présenterai au Seigneur. Si votre charité pour moi est sincère, si vous voulez me donner une véritable preuve de votre piété filiale, ne me retenez pas lorsque je vais à Dieu, ne m'empêchez point d'aller promptement auprès de Jésus-Christ. Demeurez donc paisibles, réjouissez-vous de mon immolation, afin que, joyeux, j'offre mon sacrifice au Seigneur. Car Dieu aime celui qui donne de bon coeur.

"Ces paroles eurent peine à calmer la sédition, et à empêcher qu'Agrippa ne fût déchiré. Car ces foules de peuples pouvaient et désiraient vivement renverser ce préfet: elles ne craignaient que de contrister l'Apôtre qui imitait l'exemple de son Maître, lorsque celui-ci disait: Je puis prier mon Père, et il m'enverra à l'heure même, si je le veux, plus de douze légions d'anges. Une multitude infinie suivit l'Apôtre et les appariteurs vers un lieu appelé *Naumachie*, près de l'obélisque de Néron, sur la

montagne: Là était posée une croix. Alors l'Apôtre considérant le peuple qui pleurait et voulait exciter une nouvelle sédition, lui parla ainsi: "Je vous en conjure, mes frères, n'empêchez point mon sacrifice. Ne cherchez point à sévir contre Agrippa, n'ayez pas contre lui d'amer ressentiment, car il est l'artisan d'une oeuvre étrangère. L'auteur de ma mort corporelle c'est le démon, qui en cela abuse de la permission que le Seigneur lui a laissée. Il est irrité de voir que mon ministère évangélique lui a enlevé des vases d'ignominie, qui sont devenus des vaisseaux de continence, des temples de Jésus-Christ, des tabernacles d'honneur et de grâce. C'est pourquoi, mes frères et mes enfants, montrez-vous obéissants à mes recommandations... C'est maintenant le temps d'offrir mon sacrifice. Souvenez-vous des signes, des prodiges et des guérisons miraculeuses, que le Christ, par mon ministère, a opérés à vos yeux et en votre faveur. Les maladies corporelles de plusieurs n'ont été guéries qu'afin que les âmes de tous fussent sauvées. Des corps morts ont été ressuscités, afin que les âmes mortes fussent rendues à la vie. Mais pourquoi tarder et ne pas m'avancer vers la Croix? Adieu, mes Frères, soyez patients et observez ce que je vous ai dit; je vous recommande au Seigneur Jésus-Christ." Il avança alors, puis se tenant debout devant la Croix, il dit "O Croix, dont le nom est un mystère caché! ô faveur ineffable, car dans le nom de la Croix est la paix! ô doux, toi unis l'homme à Dieu, et le tiras magnifiquement de l'empire et du joug

de Satan! O Croix, toi qui, toujours par le moyen de la vraie foi,représentes vivement au genre humain la Passion du Sauveur du monde, et le rachat de tous les hommes jusqu'alors captifs! O Croix, toi qui chaque jour offres aux peuples fidèles la chair de l'Agneau immaculé, qui les préserves efficacement du mortel venin de l'antique serpent, et qui éteins sans cesse en faveur du croyant l'épée flamboyante qui empêche l'entrée du paradis! O Croix, toi qui établis chaque jour la paix entre le ciel et la terre, et remets sous les yeux du Père éternel la mort du Médiateur qui ressuscita d'entre les morts pour ne plus mourir; toi qui fus si heureusement chargée de renouveler incessamment ce grand mystère; c'est pour toi que je souffre violence; maintenant que je touche au dernier terme de cette existence corporelle, je ne cesserai de faire connaître le secret mystère que Dieu a caché en toi, et que mon âme et ma vie n'ont jamais cessé de publier. O vous qui croyez en Jésus-Christ, ne regardez pas comme une croix ce qui apparaît ici à vos regards. Et maintenant surtout, ô vous qui pouvez m'entendre à cette dernière heure de ma vie temporelle, faites taire le langage des sens, élevez vos esprits: de ces apparences visibles, portez-les vers ce qui est invisible et vous comprendre qu'en Jésus-Christ, par la Croix, a été opéré le mystère du salut. Rends à la terre le corps que tu en as reçu, Pierre, c'est une dette que tu dois acquitter par le ministère de ceux à qui il appartient de tuer le corps.

"En même temps, il dit à ceux qui commandaient les bourreaux : "Pourquoi perdez-vous le temps ? Appariteurs, vous à qui je suis confié, que tardez-vous ? Accomplissez l'ordre qui vous a été donné, dépouillez-moi de ce vêtement mortel, afin que, revêtu de celui de l'immortalité, je jouisse de la présence du Seigneur.

" Ensuite il fit une autre demande ; il pria en ces termes ceux qui servaient les bourreaux : "Je vous prie, vous les ministres de mon véritable salut, de me placer dans mon crucifiement la tête en bas et les pieds en haut. Car il ne convient pas que le serviteur soit crucifié comme le Maître de l'univers a été crucifié pour le salut de tout le monde : je veux lui rendre gloire par ma mort. Je demande que vous m'accordiez cette faveur, afin encore que mes yeux puissent directement contempler le mystère de la Croix, et que les paroles que j'adresserai de là à ceux qui m'environnent puissent être entendues plus facilement. Les hommes tournèrent donc la croix, en fixèrent le pied en haut, et les bras en bas.

" Dès que les exécuteurs eurent achevé le crucifiement, Pierre, voyant le peuple pleurer, commença à le consoler en lui parlant du mystère de la Croix. Il disait : "O grand et profond mystère de la Croix ! ô ineffable et invincible lien de la charité ! car c'est par la Croix que Dieu a tout attiré à lui. C'est là l'arbre de vie qui détruit l'empire de la mort. C'est par le [illegible] que vous m'avez ouvert les yeux. Seigneur, [illegible] les yeux à tous ceux [illegible] de la vie [illegible]

" A ces paroles, Dieu ouvrit, en effet, les yeux de ceux qui pleuraient et qui versaient des larmes sur les souffrances de Pierre, et ils virent des anges présents avec des couronnes de fleurs de roses et de lis, et Pierre qui se tenait au sommet d'une croix droite, recevant de Jésus-Christ, un livre, où il lisait les paroles qu'il proférait. A cette vue, ils commencèrent à se réjouir et à manifester tellement leur joie en présence du Seigneur, que les incrédules et les bourreaux, voyant ainsi dans la joie et l'allégresse ceux qu'ils voyaient auparavant dans la tristesse et dans les pleurs, furent tout-à-coup comme frappés de stupeur et comme saisis de crainte...

" Le bienheureux Apôtre parlait ainsi au peuple avec un visage joyeux et un air serein. Il s'écria alors et fit une prière en ces termes: "Ces paroles de vie, Seigneur Jésus-Christ, c'est vous-même qui me les avez fait connaitre, vous m'avez révélé ce que j'ai annoncé touchant ce bois, cet arbre mystérieux; je vous en rends grâces, non avec un coeur qui souvent admet quelque affection peu conforme à la sainteté, non avec des lèvres charnelles ni avec une langue qui profère le vrai ou le faux, ni avec des paroles qu'articulent les organes matériels; mais je vous rends grâces, Roi clément, avec cette voix qui se comprend au milieu du silence, qui s'entend non en public, non par le moyen des sons d'une bouche mortelle; cette parole ne vient pas de la terre, ni n'a rien de terrestre, elle ne s'écrit point dans des livres, elle n'a rien de matériel, elle ne touche personne d'une manière sensible.

Seigneur Jésus-Christ, vous qui êtes mon Roi et mon Maitre, je vous rends grâces avec cet esprit qui vous croit, qui vous comprend, qui vous aime, qui vous embrasse et avec cette voix intérieure qui vous parle, qui vous interpelle, et dont les accents, formés par un esprit humble, sont entendus de vous seul. Mon Seigneur, mon Père, vous êtes plein d'une bonté amicale, vous êtes l'auteur et le consommateur de notre salut. Vous êtes l'objet de mes désirs, vous êtes mon rafraichissement et mes délices... C'est en vous que nous avons la vie, le mouvement et l'être. C'est pourquoi nous devons vous considérer comme tenant lieu Vous-même de tous les biens, afin que vous nous accordiez ceux que vous avez promis, que l'oeil n'a point vus, que l'oreille n'a point entendus, que le coeur de l'homme n'a point conçus et que vous avez préparés à ceux qui vous aiment. Conservez ces biens pour vos serviteurs, faites-les entrer en participation, en possession de ces précieux avantages, parce que vous êtes le Pasteur éternel et souverainement bon, vous êtes le véritable Fils de Dieu. Je vous remets, je vous recommande les brebis que vous m'avez confiées. Faites-les vous-même entrer dans votre bercail; conservez-les, car vous êtes vous-même la Porte, le Bercail et le Portier. Vous êtes vous-même leur pâturage et leur éternel aliment. A vous l'honneur et la gloire, avec le Père et l'Esprit-Saint, maintenant et dans tous les siècles des siècles!

"Dès que tout le peuple eut, à l'heure même, répondu : *Amen*, Pierre rendit l'esprit. Ainsi mourut cet Apôtre, qui avait alors près de quatre-vingts ans, après avoir gouverné l'Eglise de Rome pendant vingt-cinq ans, et porté la charge de Chef de la Chrétienté durant trente-huit ans, depuis la mort du Christ.

" Aussitôt Marcellus, fils de Marc, préfet de Rome, converti par Saint Pierre, et devenu l'un de ses plus fervents disciples, sans attendre l'avis de personne, déposa de la croix le corps du bienheureux Pierre, le lava avec du lait et avec du vin excellent. Ayant ensuite broyé des gommes aromatiques, pris quinze cents *mines* d'aloës, de myrrhe, de feuilles balsamiques et de stacté, avec différents autres aromates, il l'embauma avec soin. Il remplit aussi de miel d'Attique le tombeau neuf qu'il prépara, et après avoir oint le corps de parfums très-precieux, il le déposa dans ce sépulcre.

" Dans cette oeuvre, il fut aidé par trois hommes saints qui apparurent aussitôt après que le bienheureux Apôtre eut expiré. Ils se disaient venus de Jérusalem en faveur des Fidèles de Rome. Personne ne les avait vus avant et personne ne put les voir dans la suite. Ils s'étaient joints à Marcellus, cet homme illustre qui après avoir quitté le parti de Simon le Magicien, s'était attaché à la suite de Saint Pierre ; ils transportèrent avec lui le corps de l'Apôtre et le placèrent au pied d'un térébinthe, près d'un lieu appelé *Naumachie* et qu'on nomme encore

Vatican. Or, ces hommes qui se dirent venus de Jérusalem, parlèrent au peuple: "Réjouissez-vous, dirent-ils, et félicitez-vous! car vous avez mérité d'avoir de grands patrons! Ce sont les amis de Notre-Seigneur Jésus-Christ!..."

"Quant aux Fidèles de Rome, ils se réjouissaient (encore) en présence du Seigneur, de ce que le bienheureux apôtre Saint Pierre leur apparaissait souvent et les fortifiait par ses paroles. Ils glorifiaient donc ensemble Dieu le Père Tout-Puissant et le Seigneur Jésus-Christ, avec le Saint-Esprit. A lui soient la gloire, la puissance et l'adoration dans les siècles des siècles! Amen."

Ce n'est pas le lieu de rapporter les éloges que les Conciles et les Pères de l'Eglise ont donné à notre saint Apôtre. Il suffit de dire que Saint Denis l'Aréopagite l'appelle la Gloire souveraine, le plus haut Ornement, le Pilier et la très-forte et très-ancienne Colonne de tous les théologiens; et que Saint Jean Chrysostôme le nomme le Maitre des Apôtres, le Principe de la foi orthodoxe, le grand Interprète des mystères de Jésus-Christ, le Conseiller nécessaire des chrétiens, le Trésor des vertus surnaturelles, le Temple de Dieu, le Flambeau qui éclaire toute la terre, la Pierre solide de la religion et la Source ancienne des véritables sentiments de l'Eglise. Il témoigne aussi que Pierre est son inclination et son amour, et qu'il ne peut penser à lui sans être rempli d'un étonnement

mêlé de joie. Enfin, il souhaite que les clous (1) de Pierre, comme autant de pierres précieuses, lui composent une couronne, dont il se trouverait plus orné que de tous les diadèmes des empereurs.

Martyre de Saint Paul Apôtre.

Nous venons de voir combien Saint Pierre, le Prince des Apôtres aimait le Christ Jésus, son divin Maître, et avec quelle brûlante ardeur il soupirait après le moment heureux où il pourrait le voir, le posséder et le bénir éternellement dans les splendeurs de la gloire.

Maintenant pour parler de Saint Paul, l'Apôtre des Gentils, de son amour pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, il faudrait redire en entier toutes ses Epîtres.

"Ce séraphin incarné, dit le Père Saint-Jure, s'est rendu admirable en l'amour du Fils de Dieu, dont toutes les paroles de ses Epitres et toutes les actions de sa vie, depuis qu'il se fut donné à lui, rendent à tout l'univers des témoignages irrécusables. Voici quelques étincelles de ce grand feu..."

---

(1) Nous avons pu, par faveur spéciale, vénérer et prendre dans nos mains un de ces clous, à la Basilique des Douze Apôtres, à Rome. Ce clou est une véritable barre de fer: il est de forme carrée, mesurant environ *deux* pouces en épaisseur et *dix* pouces en logeur.

On devine aisément par là, les indicibles douleurs que le saint Apôtre a dû endurer dans son crucifiement, par amour pour son adorable Maître.

" A Dieu ne plaise, dit-il aux Galates, que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui le monde est crucifié pour moi, comme je suis crucifié pour le monde... Au reste, que personne ne me fasse de la peine, car je porte sur mon corps les stigmates du Seigneur Jésus... Ce que je regardais autrefois comme un gain, m'a paru depuis, en regardant le Christ, une véritable perte. Je dis plus: tout me semble perte maintenant, au prix de cette haute connaissance de Jésus-Christ mon Seigneur, pour l'amour duquel j'ai renoncé à toutes choses, les regardant comme du fumier, afin que gagne Jésus-Christ. Et continuant il ajoute: Pour nous, nous vivons déjà dans le ciel et c'est de là aussi que nous attendons le Sauveur Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui. réformera le corps de notre humilité en le conformant à son corps glorieux... Déjà il leur avait dit précédemment (aux habitants de Philippes): Jésus-Christ est ma vie et la mort m'est un gain. Que si je demeure plus longtemps dans ce corps mortel, je tirerai du fruit de mon travail; et ainsi je ne sais que choisir. Je me trouve pressé des deux côtés; car (d'une part) je désire d'être dégagé des liens du corps et d'être avec Jésus-Christ, ce qui est sans comparaison le meilleur; et (de l'autre) il est plus utile pour votre bien que je demeure encore en cette vie... Toujours la charité du Christ le presse et c'est dans un de ces irrésistibles transports qu'il s'était écrié, en écrivant aux Romains: (Et) qui donc nous séparera de l'amour de Jésus-Christ?

Sera-ce l'affliction, ou les déplaisirs, ou la faim, ou la nudité, ou les périls, ou la persécution, ou le fer? selon qu'il est écrit: On nous fait mourir tous les jours pour l'amour de vous, Seigneur, on nous regarde comme des brebis destinées à être égorgées. Mais parmi tous ces maux, nous demeurons victorieux par celui qui nous a aimés. Car je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les futures, ni la violence, ni tout ce qu'il y a de plus haut, ou de plus profond, ni aucune autre créature ne pourra jamais nous séparer de l'amour de Dieu, qui est en Jésus-Christ Notre-Seigneur."

Tel était l'Apôtre des Nations. Toujours il avait combattu les bons combats; il avait gardé la foi; le temps de sa mort approchait; il avait achevé sa source, et il ne lui restait plus qu'à attendre la couronne de justice qui lui était réservée, et que le Seigneur, comme un juste juge, lui rendrait au jour des récompenses éternelles.

Saint Paul se trouvant avec Saint Pierre à Rome, s'appliqua de concert avec lui, à instruire les Juifs dans les synagogues et à convertir les païens sur les places et dans les assemblées publiques. Surtout ils consolèrent les chrétiens qui avaient échappé à l'horrible persécution de Néron. Le monstrueux empereur, déjà couvert du sang des chrétiens, ne put voir sans colère, ni les succès de cette prédication, ni la vie sainte des néophytes, condamnation vivante de ses vices abjects et de son inhumaine cruauté; il ordonna à ses satellites de jeter en prison les deux Apôtres, Saint Pierre et Saint Paul.

Le martyre de ces deux Apôtres mit le comble à la persécution de Néron. Les captifs sortirent ensemble de la prison Mamertine; ils s'acheminèrent vers l'autel de leur immolation; ils quittèrent la Ville par la porte d'Ostie, aujourd'hui de Saint-Paul. Dans un lieu, consacré par la tradition, ils se séparèrent en s'embrassant et en s'adressant des paroles de mutuelle félicitation. Rome, la ville aux souvenirs impérissables, ne pouvait pas oublier ce dernier embrassement des deux plus grandes victimes que Néron ait sacrifiées. Tant de pèlerins sont venus depuis ce jour visiter cet endroit mémorable, que la trace de leurs pas est restée ineffaçable. Une inscription, encadrée entre deux petites colonnes ornées d'un bas-relief, indique aujourd'hui ce lieu aux voyageurs qui parcourent la voie d'Ostie. Saint Paul suivit cette voie jusqu'à un lieu nommé les Eaux Salviennes. Là il fut frappé du glaive; en qualité de citoyen romain il devait périr ainsi et non par la croix, supplice réservé par Rome aux personnes de condition vile à ses yeux. Le martyre de Saint Paul ariva le trois des calendes de Juillet, le 29 juin de l'an 67. Plautilla, patricienne, femme très-noble, qui avait été baptisée par Saint Pierre dans les eaux du Tibre, s'était rencontrée face à face avec Saint Paul, au moment où le grand Apôtre marchait au martyre, suivi d'une foule innombrable de peuple; celui-ci la voyant pleurer, lui demanda son voile afin de se bander les yeux selon la coutume au moment d'avoir la tête tranchée. Plautilla s'empressa de le lui donner libérale-

ment. Plus tard l'Apôtre lui apparut et le lui rendit. Quand le glaive de l'exécuteur eut séparé la tête de l'Apôtre de son corps, au lieu de sang, les veines laissèrent jaillir du lait. Saint Ambroise et Saint Jean Chrysostôme parlent de ce fait traditionnel avec leur éloquence ordinaire. A peine tranchée, la tête de Saint Paul rebondit trois fois, et à chaque fois elle fit jaillir de terre une source d'eau vive. Ces sources ont donné leur nom au théâtre où le Docteur des Gentils reçut la plus belle des couronnes; on l'appelle les Trois-Fontaines.

Martyre de l'Apôtre Saint André.

L'Apôtre Saint André était à Patras, ville capitale de l'Achaïe, prêchant l'Evangile, avec grand fruit. Egée, proconsul de la province, plein de colère, fit d'inutiles efforts pour arrêter le progrès de ses prédications et pour maintenir le culte des faux dieux. Après avoir fait subir au saint Apôtre de cruels tourments, il le condamna enfin au supplice de la croix: mais pour rendre son supplice plus long, il ordonna aux bourreaux de ne point l'attacher avec des clous, mais seulement avec des cordes, comme si on l'étendait sur le chevalet. Il se fit alors un concours de peuple qui criait: "Qu'a fait ce juste et cet ami de Dieu pour être mis à mort? Il ne faut point souffrir qu'on exécute sur lui un arrêt si injuste." Mais André qui ne se sentait pas de joie en se voyant si près de souffrir pour son divin Maître, éleva la voix de toutes ses forces, et

conjura cette assemblée de chrétiens de ne point empêcher ni retarder son martyre. Dès qu'il aperçut de loin la croix sur laquelle il devait être attaché, il s'écria avec un merveilleux transport d'allégresse: " Je vous salue, Croix vénérable, qui avez été consacrée par l'attouchement du corps adorable de Jésus-Christ et ornée de ses membres précieux, comme d'autant de perles d'une valeur inestimable: avant que cet aimable Sauveur fût mort entre vos bras, on n'avait pour vous que de l'horreur; mais maintenant vous avez tant de charmes, qu'on n'a plus que des empressements tout célestes à être étendu sur votre bois. Ceux qui ont la foi savent quelles douceurs vous renfermez dans votre sein et quelles récompenses sont préparées à ceux qui meurent en vous embrassant. C'est donc avec confiance et avec plaisir que je viens à vous; aussi je vous prie de me recevoir agréablement comme le disciple de Celui qui a racheté le monde par vous. Je vous ai toujours aimée, et les plus ardents désirs de mon coeur ont été de vous embrasser. O charmante voix, qui avez acquis une beauté incomparable par les divins membres de mon Seigneur! O Croix longtemps désirée! ô Croix aimée avec ardeur! ô Croix que j'ai cherchée sans relâche, et qui êtes préparée pour satisfaire les plus tendres inclinations de mon âme, recevez-moi des mains des hommes et rendez-moi à mon Maître, afin que je passe de vos bras entre ceux de Celui qui m'a racheté étant lui-même attaché sur vous!"

Le nombre des assistants était d'environ vingt mille personnes, parmi lesquelles était Stratocle, frère d'Egée, qui disait hautement avec les autres que c'était une injustice de traiter de la sorte un si saint homme. Il fut deux jours en cet état, pendant lesquels il ne cessa point d'exhorter les fidèles qui l'environnaient à demeurer fermes dans la foi et à mépriser un tourment passager, lorsque l'occasion s'en présenterait, pour mériter un bonheur éternel. Tout le peuple, extrêmement affligé de le voir souffrir si longtemps, alla trouver le proconsul dans son palais, et lui remontra que c'était une impiété de tourmenter de la sorte un homme saint, chaste, pieux et modeste et qui leur avait enseigné une doctrine très-salutaire et qu'il fallait absolument qu'il le fit détacher de la croix. Egée, craignant une sédition, promit qu'il le ferait, et vint effectivement pour cela au lieu du supplice. Dès qu'André l'aperçut, il s'écria : " Que venez-vous faire ici, Egée? Si c'est pour croire en Jésus-Christ, à la bonne heure, je vous assure qu'il vous fera miséricorde ; mais si c'est pour me faire descendre de la croix, sachez que vous n'en viendrez pas à bout et que j'aurai la consolation d'y mourir pour mon adorable Maitre. Je le vois déjà, je l'adore, et sa présence me comble de joie. Je n'ai point d'autre regret que celui de votre damnation qui est inévitable, si vous ne vous convertissez, maintenant que vous le pouvez ; car peut-être ne le pourrez-vous pas lorsque vous le voudrez (1)." Egée, nonobstant cela, ne

(1) Il ne le put pas en effet. Presque aussitôt après le martyre du saint Apôtre, le malheureux Egée fut saisi par un furieux démon, qui l'entraîna au milieu de la place publique et l'y étrangla.

laissa pas de commander aux bourreaux de le détacher; mais il leur fut impossible de le faire; car, lorsqu'ils s'approchèrent de la croix, les forces leur manquaient et leurs bras devenaient comme paralysés totalement.

Alors le Saint fit cette prière à haute voix: "Ne permettez pas, mon Seigneur, que votre serviteur qui est attaché à cette croix pour la confession de votre nom en soit délié; ne souffrez pas que je reçoive cette humiliation de la part d'Egée qui n'est qu'un homme corruptible; mais recevez-moi, s'il vous plait, entre vos mains, tout plein de connaissance de vos grandeurs que ce supplice m'a donnée. Vous êtes mon cher Maître, que j'ai connu, que j'ai aimé et que je désire uniquement contempler. C'est en vous que je suis ce que je suis, et il est temps que je me réunisse à vous, comme au centre de tous mes désirs et à l'objet de toutes mes affections."

Comme il achevait ces paroles, il fut, à la vue de tout le monde, environné d'une lumière dont on ne pouvait soutenir l'éclat, et, une demi-heure après, cette lumière se dissipant peu à peu, l'âme du saint Apôtre s'envola dans le ciel pour y jouir de son divin Maître durant toute l'éternité!

Martyre de Saint Ignace, patriarche d'Antioche.

La huitième année de son règne, Trajan, vainqueur des Daces et de quelques autres peuples du Nord, passa en Orientè portant la guerre chez les Parthes. Il fit une pompeuse entrée dans Antioche, accompagné des dignitaires et des grands corps de l'Etat.

Antioche, autrefois magnifique séjour des rois Séleucides, qui l'avaient fondée, fut, sous la domination des Romains, souvent visitée par les empereurs. Elle était, après Rome et Alexandrie, la ville la plus populaire de l'Empire, et, à raison de sa situation et de ses relations commerciales, regardée comme la capitale de l'Orient. Dans un autre ordre d'idées, elle n'avait pas une moindre importance. Dès les premières prédications de l'Evangile, elle avait donné un éclatant exemple à toute la gentilité, en embrassant la foi avec empressement ; et, depuis, elle s'y était de plus en plus attachée. C'était dans Antioche que le Prince des Apôtres avait d'abord fixé son siège. D'Antioche, le nom chrétien s'était répandu dans tout l'univers. Son Eglise, la plus nombreuse de toutes, était, à l'arrivée de Trajan, gouvernée depuis quarante ans par Ignace, surnommé Théophore (*Porte-Christ*), l'évêque le plus vénéré de l'Asie.

Trajan, pendant son séjour à Antioche, voulut remettre en honneur le culte des faux dieux. Il leur offrit des sacrifices solennels pour les remercier de ses succès passés, et les rendre favorables à sa nouvelle expédition. Saint Ignace avait prévu le danger dont le menaçait la présence de l'empereur, mais il n'avait voulu ni fuir ni se cacher, espérant que par son sacrifice, il sauverait son troupeau. Il ne s'était pas trompé. Signalé à l'empereur, celui-ci le fit comparaître dans une audience solennelle, en présence du Sénat : et, d'un ton qui

s'accordait mal avec sa réputation de douceur et de bienveillance. il lui fit subir un interrogatoire, long, ironique, insensé, inutile et qui se termina par cette sentence: " Nous ordonnons qu'Ignace, qui se glorifie de porter en lui le Crucifié, soit mis aux fers et conduit sous bonne garde à la grande Rome pour y être exposé aux bêtes et servir de spectacle au peuple."

Après cela, l'empereur courut aux conquêtes; Ignace, au martyre! Au départ du bienheureux Prélat, il n'y eut point de fidèle qui ne versât des larmes; lui seul avait le coeur plein d'allégresse; ses ouailles pleuraient la perte d'un si aimable pasteur; et lui, avec un maintien grave et constant, les exhortait à mettre toute leur espérance en la protection du souverain Pasteur, qui n'abandonne jamais son troupeau. Il se mit lui-même les fers aux pieds et se livra, plein de joie, aux soldats qui le devaient emmener. C'étaient des hommes cruels et si avares que pour tirer de l'argent des chrétiens, ils le maltraitaient exprès, abusant ainsi de la libéralité des fidèles qui épuisaient tous leurs moyens afin de racheter le saint prélat de leur odieuse vexation. Il alla par terre jusqu'à Séleucie, et de là, par mer à Smyrne; cette ville avait pour évêque Polycarpe, qui avait été autrefois son ami et son condisciple à l'école de Saint Jean, leur maître; aussi reçut-il de sa charité toutes les assistances et la consolation qu'il pouvait espérer d'un parfait ami en Jésus-Christ. Il y fut aussi visité par tout le peuple de Smyrne, qui eut une extrême satisfaction d'entendre les discours qu'il fit pour porter les chrétiens à persévérer dans leur fidélité.

Les habitants de la ville de Smyrne ne furent pas les seuls qui rendirent ce devoir au saint Martyr : toutes les Églises d'Asie envoyèrent leurs évêques et leur clergé pour le voir, comme leur père spirituel et le directeur général de leurs consciences. On ne pouvait voir un si saint homme persécuté sans verser des larmes ; mais lui, bien loin d'en être touché, lorsqu'il prit congé des fidèles qui fondaient en pleurs, les pria d'obtenir de Dieu la grâce de n'être point épargné des lions, mais d'en être déchiré avec toute la cruauté possible.

Mais ce que ce grand homme, tout transformé en Jésus-Christ, appréhendait surtout, c'étaient les prières et le trop grand amour des Romains pour lui. Ayant donc trouvé à Smyrne des chrétiens qui allaient directement à Rome, il leur donna pour ceux de la capitale une lettre qui n'a pour ainsi dire d'autre but que de les conjurer de ne pas retarder par leurs prières l'exécution de son martyre. Voici cette admirable lettre :

" Dieu s'est rendu à mes prières ; j'ai enfin obtenu de sa bonté de pouvoir jouir de votre présence. Chargé de chaînes pour l'amour de Jésus-Christ, j'espère, dans peu, être auprès de vous si, après avoir si heureusement commencé, je suis jugé digne de persévérer jusqu'à la fin, je ne doute pas que je n'entre bientôt en possession de l'héritage qui m'est échu par la mort de Jésus-Christ. Mais je crains votre charité ; je crains que vous n'ayez pour moi une affection trop humaine. Vous pourriez

peut-être m'empêcher de mourir; mais, en vous opposant à ma mort, vous vous opposeriez à mon bonheur. Si vous avez pour moi une charité sincère, vous me laisserez aller jouir de mon Dieu. Je ne puis, pour vous être agréable, consentir à éviter le supplice qui m'est préparé. C'est à Dieu seul que je veux plaire. Vous-mêmes vous m'en donnez l'exemple. Je n'aurai jamais une occasion plus heureuse de me réunir à lui, et vous ne sauriez en avoir une plus belle d'exercer une bonne oeuvre. Vous n'avez qu'à demeurer en repos. Si vous ne m'arrachez pas des mains des bourreaux, j'irai rejoindre mon Dieu. Mais si vous écoutez une fausse compassion, vous me renvoyez au travail et vous me faites rentrer dans la carrière. Souffrez que je sois immolé tandis que l'autel est dressé. Rendez grâces à Dieu de ce qu'il a permis qu'un évêque de Syrie fût transporté des lieux où le soleil se lève pour perdre la vie en une terre où cet astre perd sa lumière. Que dis-je? je vais renaitre à mon Dieu. Obtenez-moi par vos prières le courage qui m'est nécessaire pour résister aux attaques du dedans, et pour repousser celles du dehors. C'est peu de paraître chrétien si on ne l'est en effet. Ce qui fait le chrétien, ce ne sont pas de belles paroles ni de spécieuses apparences; c'est la grandeur d'âme, c'est la solidité de la vertu.

"J'écris aux Eglises que je vais à la mort avec joie.

" Laissez-moi servir de pâture aux lions. Je suis le froment de Dieu. Il faut que je sois moulu sous leurs dents pour devenir un pain digne de Jésus-Christ. Depuis

que j'ai quitté la Syrie, n'ai-je pas à combattre contre les bêtes farouches. La terre et la mer sont témoins de leur fureur et de ma patience. Ce sont dix léopards sous la figure de dix soldats, auprès desquels je suis enchaîné et qui sont d'autant plus cruels que ma douceur fait plus pour les apprivoiser. Leurs mauvais traitements m'instruisent, mais ne suffisent pas pour me justifier.

"En arrivant à Rome, j'espère trouver les bêtes prêtes à me dévorer. Puissent-elles ne point me faire languir! J'emploierai d'abord les caresses pour les engager à ne me point épargner; si ce moyen ne réussit pas, je les irriterai contre moi et je les forcerai à m'ôter la vie. Pardonnez-moi ces sentiments; je sais ce qui m'est avantageux. Je commence à être un vrai disciple de Jésus-Christ. Rien ne me touche, tout m'est indifférent, hors l'espérance de posséder mon Dieu. Que le feu me réduise en cendres, que j'expire sur une croix d'une mort lente; que, sous la dent des tigres furieux et des lions affamés, mes os soient brisés, mes membres meurtris, tout mon corps broyé; tous les démons se réuniraient-ils pour épuiser sur moi leur rage, je souffrirai tout avec joie, pourvu que je jouisse de Jésus-Christ. La possession de tous les royaumes saurait-elle me rendre heureux? Ne m'est-il pas infiniment plus glorieux de mourir pour mon Dieu que de régner sur toute la terre? Mon coeur soupire après Celui qui est mort pour moi; mon coeur soupire après Celui qui est ressuscité pour moi. Laissez-moi imiter les souffrances de mon Dieu. Ne serait-ce pas m'empêcher de vivre que de m'empêcher de mourir?

"Si, arrivé près de vous, j'avais la faiblesse de vous faire paraître d'autres sentiments, ne me croyez pas. N'ajoutez foi qu'à ce que je vous écris maintenant; car c'est dans une entière liberté d'esprit que parle aujourd'hui mon coeur. Et quel langage pourrais-je tenir à la vue de mon amour crucifié? J'entends au fond de mon coeur une voix qui me crie sans cesse: Ignace, que fais-tu ici-bas? Va, cours, vole dans le sein de ton Dieu. Les viandes les plus exquises, ni les vins les plus délicieux n'ont plus de saveur pour moi. Le pain que je veux est le Corps sacré de Jésus-Christ et le vin que je désire est son Sang précieux, ce vin céleste qui excite dans l'âme le feu vif et immortel d'une charité incorruptible. Je ne tiens plus à la terre et je ne me regarde plus comme vivant parmi les hommes. Priez, demandez, obtenez pour moi la paix, qui ne se donne qu'au bout de la carrière. Si je souffre pour Jésus-Christ, ma mémoire vous sera chère; mais si je me rends indigne de souffrir, quoi de plus odieux pour vous que mon nom?

"Souvenez-vous dans vos prières de l'Eglise de Syrie qui, dépourvue de pasteur, tourne ses yeux et ses espérances vers Celui qui est le souverain Pasteur de toutes les Eglises. Que Jésus-Christ daigne en prendre la conduite pendant mon absence; je la confie à sa Providence et à votre charité.

" Je vous salue en esprit ; toutes les Eglises qui m'ont reçu au nom de Jésus-Christ vous saluent aussi. Je n'ai pas été pour elles un étranger. J'en ai pour prfeuve la charité toute chrétienne avec laquelle elles m'ont fait accompagner dans les villes qui se sont trouvées sur ma route.

" Des Ephésiens de considération et de mérite vous remettront cette lettre. A l'égard de ceux qui sont partis de Syrie pour Rome, vous m'obligerez de leur faire savoir que je suis proche. Ce sont des personnes dignes de la protection de Dieu et de vos soins. Vous leur rendrez tous les bons offices que mérite leur vertu."

Le Saint avait compté débarquer à Pouzzoles, et arriver ainsi au terme de son voyage sur les traces mêmes du Docteur des Nations : mais un vent contraire poussa le vaisseau jusqu'au port d'Ostie. Les fidèles de Rome accoururent en foule à sa rencontre. Ils l'accueillirent avec des transports de joie, auxquels succéda bientôt la triste pensée qu'ils ne le possédaient que pour le perdre. Déjà ils formaient le projet de gagner le peuple, afin qu'il demandât, comme c'était déjà arrivé quelquefois, grâce pour la vieillesse de la victime. Mais le Saint, connaissant leurs pensées, les conjura avec tant d'instances de ne pas différer l'heure de sa délivrance, qu'ils s'associèrent à ses sentiments ; et, tous étant tombés à genoux, il pria au milieu d'eux pour la fin de la persécution, la paix de l'Eglise et l'union entre tous ses enfants.

Les soldats qui le conduisaient le livrèrent au préfet de la ville, avec la copie de son arrêt. Celui-ci attendit un jour de fête solennelle pour le produire en public, suivant la volonté de l'empereur. Le Martyrologe romain dit, qu'avant d'être exposé dans l'amphithéâtre, il fut tourmenté très-inhumainement et de diverses manières, en présence du Sénat tout entier. Il fut donc mené au lieu du supplice, ayant le visage rayonnant de joie et le coeur plein de consolations de ce qu'il allait endurer pour Jésus-Christ, et voyant que tous les assistants avaient les yeux sur lui, il leur tint ce discours : " Ne pensez pas, ô Romains qui assistez à ce spectacle, que je sois condamné pour avoir commis quelque crime; non, c'est parce que je veux aller à Dieu dont l'amour m'embrase." Disant cela, il entendit rugir les lions qui venaient déjà vers lui; et alors, avec un transport causé par le zèle de sa foi, il dit hautement : " Je suis le froment de Jésus-Christ, je serai moulu par les dents des bêtes et réduit en farine pour être un pain agréable à mon Seigneur Jésus-Christ." A peine achevait-il ces dernières paroles, qu'il fut jeté à terre par les lions qui le broyèrent sous leurs dents, comme il en avait prié son souverain Maître !

Martyre de Saint Côme et Saint Damien.

Nous donnons tout au long le récit qui va suivre et qui est emprunté aux *Actes des Saints*, dans les Grands Bollandistes, parce que c'est un de ceux qui caractérisent

le mieux toutes les persécutions sanglantes des trois premiers siècles de l'Eglise. C'est toujours, d'un côté, l'aveuglement obstiné des tyrans contre les chrétiens; et, de l'autre, la douceur et la constance invincible de leurs victimes.

"Saint Côme et Saint Damien naquirent dans l'Arabie vers la fin du troisième siècle, de parents nobles et vertueux. Leur mère, demeurée veuve, se vit chargée de cinq enfants, savoir: Anthime, Léonce, Euprèpe et nos deux Saints; elle prit un grand soin à les élever dans la crainte de Dieu et dans l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et, comme ils suivirent les bons exemples et les pieuses instructions d'une si sainte mère, ils firent de merveilleux progrès dans la vertu. Ils s'appliquèrent en même temps à l'étude des lettres. Saint Côme et Saint Damien, en particulier, se rendirent très-habiles dans la connaissance de la nature et de la médecine, qu'ils étudièrent en Syrie; de sorte que, leur science étant accompagnée du don des miracles, ils faisaient des cures admirables. Ils rendaient la vue aux aveugles le marcher aux boiteux, l'ouïe aux sourds, l'usage des membres aux paralytiques, la liberté de l'âme et du corps aux possédés en chassant les démons, et généralement la joie, la force et la santé aux affligés, aux languissants et aux malades; et comme ils exerçaient leur art purement par charité et pour l'amour de Dieu, sans recevoir aucun salaire, les Grecs leur donnèrent le surnom d'*anargyres,* c'est-à-dire *sans argent.*

Sous l'empire de Dioclétien et de Maximilien, Lysias étant assis sur son tribunal dans la ville d'Eges (Cilicie), quelques-uns de ses officiers lui dirent: "Il y a ici certains chrétiens fort habiles dans l'art médical. Ils parcourent les villes et les bourgades, guérissant divers malades et délivrant ceux qui sont possédés des esprits immondes, au nom de celui qu'on appelle Christ; ils font ainsi beaucoup de choses merveilleuses; mais ils ne permettent pas que les hommes aillent au temple honorer les dieux par des sacrifices." Le président, à cette nouvelle, envoya des satellites pour se saisir de leurs personnes et les mener à son tribunal. Lorsqu'ils furent devant lui, il leur dit: "Vous parcourez les villes et les bourgs, pour persuader aux habitants de ne point sacrifier aux dieux? Dites-moi donc d'où vous êtes, et quelle est votre fortune et votre nom." Le bienheureux Côme répondit: "Si tu veux savoir cela, président, nous te le dirons hardiment: Nous sommes Arabes; nous n'avons point de fortune, car les chrétiens ne la connaissent pas; ils ne la nomment même pas. Voici maintenant nos noms: moi je me nomme Côme; mon frère s'appelle Damien. Il y en a encore trois autres: si tu le désires, nous te dirons aussi leurs noms." Le président: "Eh bien! dis-moi leurs noms." Le bienheureux Côme: "Anthime, Léonce Euprèpe." Le président dit à ses officiers: "Qu'on les amène devant le tribunal." Les soldats allèrent aussitôt les chercher et les amenèrent au président. Celui-ci les regardant, leur dit: "Ecoutez mes ordres: vous avez

choisir ce qui vous est avantageux, n'allez pas désobéir. Si vous vous rendez à mes conseils, vous recevrez de la part des empereurs de grands et magnifiques honneurs; si, au contraire, vous n'acquiescez pas à mon invitation, je vous tourmenterai par diverses sortes de supplices; et après que vous aurez beaucoup souffert, vous renierez votre Christ." Les saints martyrs lui dirent tout d'une voix: " Fais ce que tu voudras; car nous avons le Christ qui nous aidera. Nous ne sacrifions plus aux idoles; elles sont sans yeux et sans aucun sentiment." Le président ordonna de les étendre par terre et de les frapper avec des nerfs de boeuf. Les saints martyrs, au milieu de ce supplice, disaient: " Seigneur, vous êtes notre refuge de génération en génération. Avant la formation des montagnes, avant la création de la terre et de l'univers, vous existiez de siècle en siècle. Ne vous détournez pas de nous, dans notre bassesse; car vous avez dit: Convertissez-vous, enfants des hommes. Tournez-vous vers nous, Seigneur, et écoutez la prière de vos serviteurs." Priant de la sorte, les coups ne leur firent aucun mal; et ils dirent au président: " Fais-nous subir des tourments encore plus cruels, afin que tu connaisses la force de la vertu de Dieu qui est en nous: car les supplices que tu nous a infligés ne nous ont pas atteints: tu vois que nos corps sans aussi sains qu'au paravant." Le président leur dit: " J'espérais que vous vous rendriez: c'est pourquoi je n'ai pas voulu vous faire endurer des tourments trop rigoureux. Maintenant je vois que vous

persistez dans votre impiété, et que vous ne voulez pas sacrifier aux dieux; je vais donc vous faire lier avec des chaînes et jeter dans la mer." Les saints martyrs répondirent: "Fais ce que tu voudras, Président; en cela même tu connaîtras la puissance de notre Dieu." Les soldats les enchaînèrent tous et les conduisirent vers le rivage. Les martyrs s'y rendirent en chantant joyeusement des psaumes, et ils disaient: "Nous nous délectons, Seigneur, dans la voie de vos commandements, comme au milieu d'immenses richesses; et lors même que nous marcherions dans les ombres de la mort, nous ne craindrions point les maux, parce que vous êtes avec nous, Seigneur. Vous avez préparé devant nous une table contre ceux qui nous affligent. Vous avez répandu l'huile sur notre tête, et votre calice enivrant, qu'il est délicieux! Votre miséricorde nous accompagna tous les jours de notre vie. O Dieu, vous nous avez conduits au port de notre volonté." En priant ainsi, les martyrs arrivèrent au rivage, et les soldats les jetèrent aussitôt à la mer. Mais, au même moment, l'ange du Seigneur s'approcha d'eux, rompit leurs liens et les tira des ondes sains et saufs.

Les tortionnaires, témoins du fait, allèrent en toute hâte annoncer au président ce qui était arrivé. Lysias ordonna d'amener les martyrs devant lui et leur dit: "Vos maléfices surpassent tous ceux des magiciens: enseignez-moi donc aussi cet art." Le bienheureux Côme lui dit: "Nous ne sommes point magiciens, mais chrétiens,

et c'est au nom de notre Dieu que nous détruisons la puissance de vos divinités. Et toi-même, si tu deviens chrétien, tu verras que toutes ces choses s'opèrent par lui, et tu connaitras la vertu du Christ." Le président ajouta: "Au nom de mon Dieu Adrien, je vous suis où vous serez." Il parlait encore, que deux malins esprits se précipitèrent sur lui, et pendant une heure ne cessèrent de le frapper à la mâchoire. Alors il s'écria: "Je vous en conjure, serviteurs de Dieu, priez pour moi, afin que je sois délivré de ce châtiment." Les Saints s'étant mis en prière, les démons se retirèrent incontinent. Le président dit alors aux martyrs: "Vous voyez comment les dieux m'ont puni pour avoir voulu les abandonner, et à quel supplice ils m'ont livré." Les Saints repartirent: "Insensé! comment ne reconnais-tu pas que c'est une miséricorde que Dieu t'a faite? mais tu aimes mieux croire que tu dois ta guérison à d'aveugles et sourdes idoles, que tu appelles des dieux. Reconnais donc plutôt le Seigneur Jésus-Christ, lui qui t'a rendu la santé, et ne mets point ta confiance en ces dieux que tu adores." Le président, irrité de la fermeté des confesseurs, leur dit: "Je jure par les dieux que je ne me rendrais point à vos persuasions; mais, au contraire, je vous ferai souffrir divers supplices, et je vous livrerai aux bêtes, afin de vous apprendre à obéir aux ordres des empereurs." Et il ordonna de les garder en prison, jusqu'à ce qu'il eût décidé de leur sort. Comme on les y conduisait, ils chantaient ainsi: "Chantons au Seigneur un cantique

nouveau, car il a fait des choses merveilleuses. Vous nous avez délivrés, Seigneur, de ceux qui nous affligent, et vous avez confondu ceux qui vous haïssent. Vous vous souvenez de votre miséricorde envers Jacob et de la vérité de vos promesses à la maison d'Israël. Tous les confins de la terre ont vu le salut de notre Dieu." Et ils passèrent ainsi toute la nuit dans les hymnes et la prière.

Le jour suivant, Lysias étant monté à son tribunal, se fit amener les saints martyrs. Comme on les conduisait, ils disaient : "Donnez-nous, Seigneur, votre secours dans la tribulation ; car vain est le salut qui vient de l'homme. Pour nous, c'est en Dieu que nous ferons preuve de valeur, et lui-même réduira au néant ceux qui nous tourmentent." Lorsqu'ils furent arrivés devant le président, il leur dit : "Etes-vous décidés à sacrifier, ou persistez-vous dans votre folie ?" Les martyrs répondirent : "Nous sommes chrétiens, et nous ne renions pas notre Dieu. Fais maintenant ce que tu voudras ; nous ne sacrifions pas aux idoles." Le président voyant leur admirable contenance donna l'ordre d'apporter du bois sec, d'en allumer un grand feu et de les y jeter. Les serviteurs s'empressèrent d'exécuter les ordres de leur maitre. Les saints martyrs se tenaient debout au milieu des flammes et disaient : "Nous levons les yeux vers vous, Seigneur, qui habitez dans les cieux. De même que les yeux des serviteurs sont attachés sur les mains de leurs maitres, ceux de la servante sur les mains de sa maitresse, ainsi nos yeux sont tournés vers le Seigneur

notre Dieu, jusqu'à ce qu'il ait pitié de nous. Ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pité de nous, parce que nous sommes accablés de mépris. Envoyez-nous du secours, Seigneur, et délivrez-nous de ceux qui s'insurgent contre nous, de peur que ceux qui ne vous connaissent pas ne disent: Où est leur Dieu?" Comme ils priaient ainsi, il survint un grand tremblement de terre, et la flamme, s'élançant du bûcher, brûla une foule de païens qui étaient présents. Les martyrs en sortirent, intacts, au point que pas un de leurs cheveux ne fut atteint par le feu; et ils se présentèrent ainsi devant les spectateurs.

Le président, stupéfait des merveilles qu'il voyait, se contint pendant une heure; puis, faisant appeler les martyrs, il leur dit: "J'en jure par les dieux, je suis fort inquiet pour vous; car évidemment c'est votre art magique qui a éteint des flammes si ardentes." Les saints martyrs lui dirent: 'Jusques à quand, impie, refuseras-tu de reconnaitre la miséricorde dont Dieu use à notre égard? Tu veux nous obliger de sacrifier à tes pierres privées de sentiment! Sache donc que nous n'abandonnons point notre Dieu et que nous ne sacrifions pas à d'immondes idoles." Le président courroucé donna ordre de les élever sur le chevalet et de les frapper sans relâche. Mais l'ange du Seigneur, qui se tenait près d'eux, faisait disparaitre la douleur. Le président, voyant que les tortionnaires allaient succomber de lassitude, commanda de détacher les martyrs et de les lui amener. Ils vinrent aussitôt et se présentèrent à lui pleins de la grâce de Dieu et le visage

rayonnant de joie. Le président leur dit: " J'en atteste les dieux, je ne me laisserai point vaincre par vos maléfices, mais je vous infligerai encore divers genres de supplices, et je finirai par livrer vos corps aux oiseaux de proie." Les martyrs répondirent: "Comme nous avons au ciel un roi éternel, Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous ne redoutons point tes tourments. Fais tout ce que tu voudras, ainsi que nous te l'avons déjà dit."

Alors le président Lysias rendit une sentence par laquelle il condamnait Côme et Damien à être crucifiés, puis lapidés par le peuple. Quant aux bienheureux Anthime, Léonce et Euprèpe, après les avoir fait flageller, il les fit reconduire en prison. Les tortionnaires ayant donc crucifié Côme et Damien, le peuple se mit à les lapider; mais les pierres retombaient sur ceux qui les jetaient. Le président, voyant ses satellites tout couverts de contusions, en fut outré de fureur, et ordonna à quatre soldats de percer de flèches les saints martyrs. Il fit en même temps tirer de prison les saints Anthime, Léonce et Euprèpe, et leur ordonna de se tenir debout près de la croix. Mais les flèches, comme les pierres, revenaient sur ceux qui les lançaient. Le président, s'apercevant enfin que tous ses efforts contre les martyrs n'obtenaient aucun résultat, commanda qu'on leur tranchât la tête. Les bourreaux se saisirent aussitôt des saints martyrs et les conduisirent au lieu du supplice. En s'y rendant, ces bienheureux louaient Dieu, en disant: "Il est bon de louer le Seigneur et de chanter votre nom, ô Très-Haut,

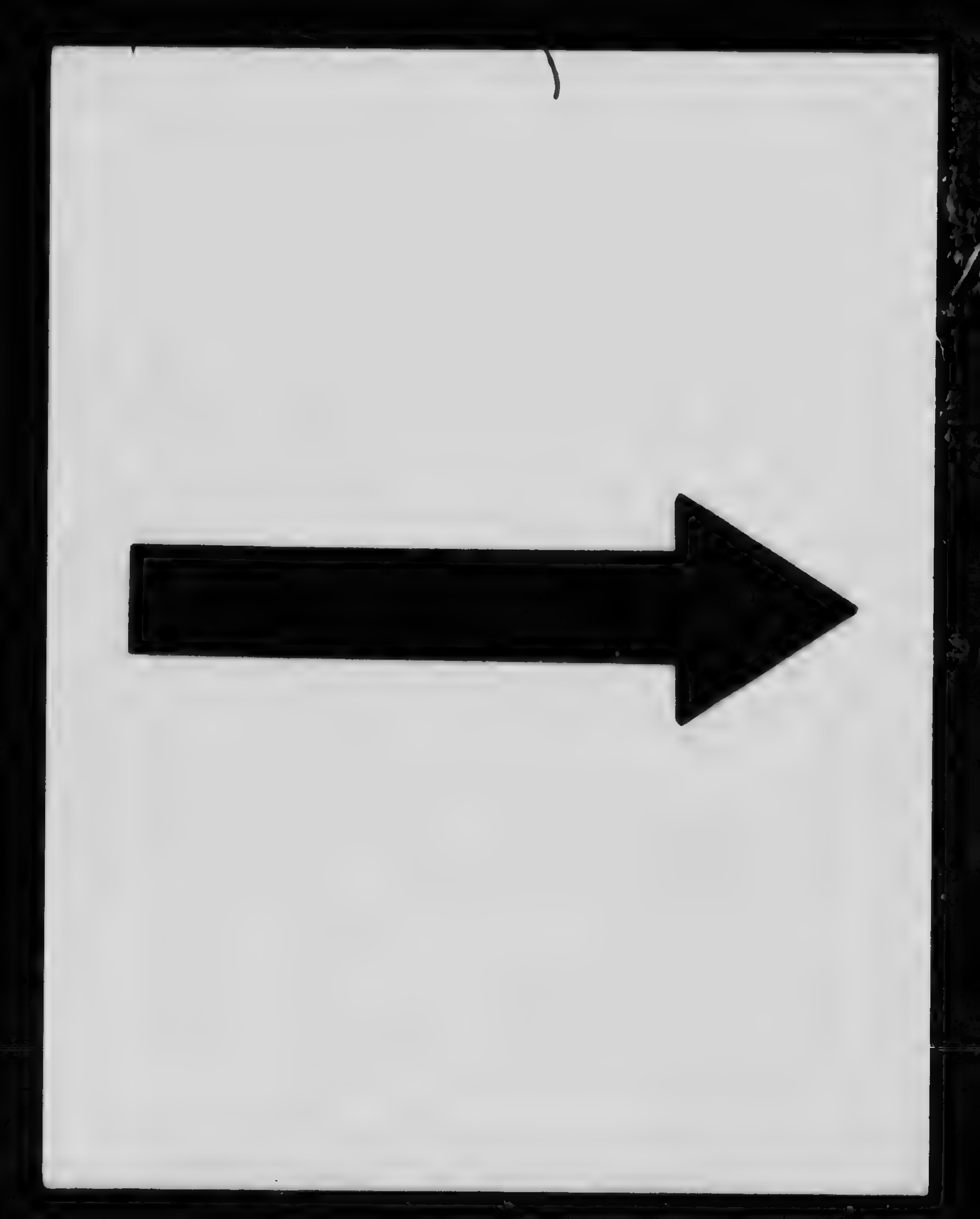
vérité pendant la nuit; car vous avez signalé magnifiquement votre miséricorde sur nous. L'homme insensé ne connait point ces choses, et le fou ne les comprend pas. Lorsque les pécheurs seront brûlés comme l'herbe, tous ceux qui opèrent l'iniquité seront aussi dispersés. Ils ont humilié votre peuple, ils ont affligé votre héritage: ils périront dans les siècles des siècles. Pour vous, Seigneur, vous êtes éternellement le Très-Haut." Après ce cantique, les bienheureux martyrs levèrent leurs mains vers le ciel, et ayant prié intérieurement, ils dirent: Amen. Les bourreaux s'approchèrent alors et leur tranchèrent la tête. Et c'est ainsi que, dans la tranquillité et la paix, ils rendirent leurs âmes à Dieu, pour recevoir du Sauveur la couronne de victoire pour toute la durée des siècles.—Amen !

Sainte Thècle, Vierge et Martyre. (1)

" Une gloire spéciale à la vierge Sainte Thècle est d'avoir, la première d'entre les personnes de son sexe, remporté la palme du martyre." — *Office de la Sainte.*

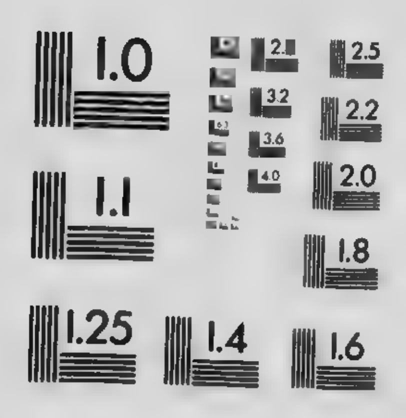
Lorsque l'apôtre Saint Paul prêchait l'Evangile dans la ville d'Iconium, il logeait chez un chrétien nommé Onésiphore, et y trouvait de saintes assemblées où se tenaient quantité de personnes désireuses de leur salut.

(1) Sur la vie de Sainte Thècle, l'antiquité et l'authenticité de ses Actes, cfr. Dom Leclercq, O. S. B. Les Martyrs. Paris—Oudin, 4 vol. (tome 1).



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 0300 - Phone
(716) 288 5989 - Fax

Thècle fut de ce nombre; c'était une jeune fille de dix-huit ans, des plus nobles et des plus riches de la ville. Sa mère Théoclie l'avait fiancée à un jeune seigneur appelé Thamyris, et elle n'attendait plus que le temps de célébrer ce mariage qu'elle estimait très-avantageux. Thècle, pendant ce délai, entendit raconter tant de merveilles du saint Apôtre, et on lui fit un récit si avantageux de ce qui se passait dans ces conférences de religion, qu'elle employa toutes sortes d'adresses pour y avoir entrée. La chose n'était pas facile, parce que sa mère ne là perdait pas de vue; mais la divine Providence lui en fit trouver les moyens: touchée des paroles de ce prédicateur céleste, non-seulement elle se fit chrétienne, mais elle renonça aussi au mariage et prit Jésus-Christ pour son Epoux éternel. Son avidité pour entendre le saint Apôtre, dit Saint Jean Chrysostome, était si grande que, lorsqu'il fut mis en prison, elle vendit ses bagues et ses autres joyaux pour avoir de quoi gagner le geôlier, afin qu'il lui en permit l'entrée; et il ajoutait: "Thècle a donné ses joyaux pour voir Saint Paul; et vous, qui vous glorifiez du nom de chrétien, vous n'avez pas le courage de donner une obole pour voir Jésus-Christ."

La mère de notre Sainte ne fut pas longtemps à s'apercevoir du changement qui s'était fait en elle; son aversion pour le mariage, son mépris pour toutes les vanités du monde; l'humilité, la modestie, l'esprit de retraite et de dévotion qui éclataient sur son visage,

faisaient assez paraître qu'elle n'était plus une fille du siècle, mais une âme gagnée à Jésus-Christ. Elle lui demanda d'où venait cette nouveauté; et, apprenant de sa bouche que Notre-Seigneur l'avait éclairée pour reconnaître l'impiété du paganisme, la nécessité de la religion chrétienne et le prix inestimable de la virginité, elle entra dans une telle fureur, qu'elle fut près de la tuer de ses propres mains. Après ce premier emportement, elle passa à un excès d'inhumanité bien plus horrible: elle accusa elle-même sa fille devant le juge comme chrétienne et comme réfractaire à la promesse de mariage qu'elle avait donnée, et le pria de la faire brûler toute vive, si elle ne changeait pas de résolution, afin de donner de la terreur aux autres jeunes filles qui seraient sollicitées d'imiter sa conduite. Le juge déféra à cette prière, fit comparaître Thècle devant son tribunal; et, la trouvant inébranlable dans sa résolution de demeurer chrétienne et de garder sa virginité, il commanda d'allumer un grand brasier et de l'y jeter toute vive. La généreuse vierge se munit alors du signe de la croix; et, sans attendre que les bourreaux missent la main sur elle, touchée d'un mouvement extraordinaire du Saint-Esprit, elle entra hardiment dans le milieu des flammes, pour y faire le sacrifice de son corps à la gloire de son Epoux. Cependant Dieu en suspendit l'activité, et il tomba à l'heure même une si grande abondance de pluie, que le feu fut entièrement éteint et que le peuple idolâtre fut contraint de s'enfuir pour gagner un abri. Thècle sortit

donc de ce brasier sans en avoir reçu aucune incommodité, sans même que ses vêtements en eussent été atteints, et s'éloigna de sa ville natale sans que nul songeât à s'opposer à sa fuite.

Ainsi échappée miraculeusement à une mort certaine, notre Sainte, à qui le Seigneur seul devait désormais tenir lieu de famille et d'héritage, courut à la recherche du grand Apôtre. Celui-ci de son côté, présageant le sort que ses ennemis réservaient à sa fille spirituelle, ne s'était pas éloigné de la ville d'Iconium. Q[illegible]es chrétiens fervents, aussi engendrés par lui à la foi, lui avaient ménagé une retraite sûre dans un lieu solitaire. La Sainte fut instruite par eux du lieu de sa retraite et put revoir celui dont les divines exhortations avaient su lui inspirer tant d'énergie et tant de grandeur d'âme. Leur entrevue fut on ne peut plus touchante: le maître retrouvait sa disciple ceinte de l'auréole du martyre; la disciple revoyait son maître portant les stigmates de la persécution. Après qu'ils eurent mutuellement épanché leur coeur devant le Seigneur, la Sainte demande avec instance qu'il lui fût permis d'accompagner l'Apôtre dans ses courses apostoliques, afin de se former à la perfection sous un modèle aussi accompli, afin de gagner des âmes à Jésus-Christ. Cette faveur lui fut accordée, et elle suivit ainsi, pendant quelque temps, le grand Apôtre, jusqu'à son arrivée à Antioche. C'est en cette ville qu'elle dut se fixer, et c'est dans cette ville que Dieu l'appelait à de nouveaux combats et à de nouveaux triomphes.

Un des premiers citoyens de la ville, Alexandre, se prit d'une vive passion pour notre Sainte. Profitant de l'influence que lui donne sa position, il ose l'insulter en pleine rue. Mais la vierge chrétienne, n'écoutant que son courage, déchire la tunique de son agresseur, lui arrache de la tête la couronne qu'il portait et le couvre ainsi de confusion devant tout le peuple. Loin de dévorer en silence l'affront que lui a mérité sa brutalité, Alexandre conduit l'héroïque jeune fille devant le gouverneur, qui la condamna à être dévorée par les bêtes. Mais la Sainte, uniquement inquiète du soin de sa vertu, ne demandait qu'une faveur, celle d'être conservée pure avant sa mort. On la remit entre les mains d'une dame de haut rang, nommé Triphène, qui venait de perdre sa fille unique. L'heure du supplice arrivée, les bourreaux déchaînèrent contre la jeune vierge une lionne furieuse qui, au lieu de lui faire aucun mal, se coucha devant elle en lui léchant les pieds. Le lendemain matin, les satellites d'Alexandre eurent peine à enlever la Sainte des bras de Tryphène qui déjà la chérissait comme sa fille. Traînée à l'amphithéâtre, la vierge se tenait, les mains levées vers le ciel, au milieu des bêtes féroces qu'on déchainait contre elle, mais aucune n'osa la toucher; en outre, le Seigneur l'avait enveloppée d'un nuage de feu pour la soustraire aux regards des spectateurs.

A la vue d'un prodige aussi extraordinaire, un morne silence s'était emparé des assistants: après un moment d'irritation, le gouverneur ordonna de reconduire l'innocente vierge dans sa prison.

Le lendemain, tout le monde étant de nouveau assemblé, la sainte martyre fut amenée dans l'amphithéâtre. Comme elle persévérait toujours dans la confession de la foi, le magistrat ordonna qu'elle fût attachée à des taureaux indomptés pour être mise en pièces. Au même instant les bourreaux enlacent son corps délicat de liens épais et solides. Les taureaux sont attelés à ces mêmes liens en sens inverse: puis on les excite, on les aiguillonne, on les anime. Vains efforts! les liens se rompent, les bourreaux sont blessés et la vierge innocente reste pleine de vie.

Ce nouveau prodige, ô mystère d'aveuglement! semble attiser encore plus violemment la haine des persécuteurs. On précipite alors la sainte dans une fosse profonde, remplie de serpents et d'autres reptiles venimeux dont la morsure était toujours mortelle pour les malheureux condamnés à ce supplice. La sainte, au milieu de ces reptiles dangereux, élève son coeur à Dieu et le conjure d'accepter le sacrifice de sa vie. Elle attend la mort avec joie, dans l'espérance d'être bientôt réunie et pour toujours au divin Epoux de son âme. Le Dieu qui l'avait protégée contre la violence des flammes, qui l'avait délivrée de la dent des lions, qui l'avait aussi soutenue contre l'impétuosité des taureaux, devait encore la défendre contre la morsure des serpents. Ces animaux venimeux s'éloignent à son aspect: un engourdissement profond s'empare de tous leurs membres et la sainte peut se mouvoir librement dans cette horrible prison, sans provoquer leurs attaques.

La délivrance miraculeuse de la vierge d'Iconium avait ému tout le peuple d'Antioche. Le gouverneur la fait venir et lui dit: "Qui es-tu, toi, que les bêtes n'osent toucher? — Je suis, lui répondit la sainte martyre, la servante du Dieu vivant. Si les animaux sauvages m'ont épargnée, c'est que j'ai mis toute ma confiance en Jésus-Christ, le Fils de Dieu, qui fait les délices du Père. Lui seul est la voie qui mène au salut, le refuge de ceux qui ont été battus par la tempête, la consolation des affligés, l'espérance de ceux qui n'en ont plus. Celui qui ne croit pas en lui ne vivra pas, mais il aura en partage la mort éternelle." Le gouverneur, entendant cela, rendit un arrêt avec cette teneur:. "Thècle, la servante de Dieu, est libre." Les cris de joie de la foule accompagnèrent la vierge jusqu'à la maison de Tryphène, où elle demeura plusieurs jours, instruisant les jeunes filles dans la vraie foi. Apprenant que Saint Paul était à Myre, en Lybie, elle alla l' yrejoindre pour lui raconter les grâces dont Dieu l'avait comblée. De là, elle retourna à Iconium, pour y prêcher l'Evangile. Arrivée dans sa ville natale, elle y retrouva sa mère, mais son fiancé était mort. En vain mit-elle en usage tout ce qu'une foi vive peut inspirer à l'amour filial: Théoclie resta sourde aux prières de sa fille et ne se convertit point. Alors, notre sainte, quittant la maison paternelle, s'en alla dans le tombeau où jadis elle avait trouvé Saint Paul avec Onésiphore; et, tombant à genoux, elle versa devant le Seigneur des larmes abondantes: sortant de là, elle se rendit à Séleucie, où elle convertit plusieurs personnes à l'Evangile.

Enfin parvenue à une heureuse vieillesse, âgée de quatre-vingt-dix ans, la sainte rendit paisiblement son âme à Dieu, et alla jouir dans le ciel du bonheur après lequel elle soupirait avec tant d'ardeur!

Peu de saints ont eu autant de panégyristes et autant d'admirateurs que cette illustre vierge. Après l'auguste Mère de Dieu, Thècle est le modèle et l'exemple que les docteurs proposent aux vierges et aux martyres. Ils l'honorent du titre d'apôtre et d'évangéliste de son sexe et la placent immédiatement après les Apôtres de Jésus-Christ. Ils l'appellent la première fille spirituelle de Saint Paul, sa fidèle disciple et sa compagne dans ses travaux évangéliques.

Sainte Agathe vierge et martyre.

Sainte Agathe dont nous rappelons chaque jour le souvenir au saint sacrifice de la messe, était issue d'une illustre famille de Palerme ou de Catane; car, ces deux villes célèbres de Sicile se disputent l'honneur de lui avoir donné naissance. Quintianus, personnage consulaire et dont le coeur dépravé était ouvert à tous les crimes ordonna qu'on se saisit de cette vierge innocente: dans ses dessins insensés et criminels, il espérait gagner l'affection de ce coeur si pur, et la livrant, pour la pervertir à une femme, nommée Aphrodise, qui avait en sa maison neuf filles aussi corrompues qu'elle et dignes de leur exécrable mère. La vierge du Christ leur fut livrée durant

trente longs jours. Mais le Christ-Jésus veillait sur elle : à toutes leurs ignobles séductions, la vierge répondait avec un coeur intrépide : "Mon âme a été affermie dans le Christ : vos paroles ne sont que du vent, vos promesses qu'une pluie orageuse, vos menaces ressemblent à un fleuve ; mais ce vent, cette pluie, ce fleuve auront beau se déchainer contre les fondements de ma maison : elle ne pourra tomber parce qu'elle est assise sur la pierre ferme."

Voyant donc que la vierge Agathe demeurait inébranlable dans sa résolution, Aphrodise alla trouver Quintianus, et lui dit : "Il serait plus aisé d'amollir les roches et donner au fer la souplesse du plomb que d'enlever de l'âme de cette jeune fille le sentiment chrétien. Mes filles et moi nous nous sommes succédées auprès d'elle à tour de rôle, jour et nuit, sans relâche, et nous n'avons rien pu faire, si ce n'est de contribuer à affermir encore d'avantage son esprit dans le propos qu'elle a formé. Je lui ai offert des pierres précieuses et les plus brillantes parures, des vêtements tissus d'or ; je lui ai promis des maisons et des terres voisines de la ville ; j'ai étalé à ses yeux tout le luxe de l'ameublement le plus varié ; j'ai mis à sa disposition de nombreux serviteurs de l'un et de l'autre sexe et de tout âge ; mais elle n'a pas fait plus de cas de tout ce pompeux étalage que de la poussière qu'elle foule aux pieds."

Quintianus, transporté de colère, soumit la vierge délicate à des tortures si diaboliques que leur souvenir nous fait encore frémir d'indignation et d'horreur. Mais au milieu de tous ces tourments, l'Esprit-Saint qui a promis d'être avec les saints dans toutes leurs tribulation, était aussi avec notre héroïque vierge, et elle répondit au tyran: "J'éprouve au milieu de ces tourments, autant de délices qu'en pourrait ressentir un homme à qui on annonce une heureuse nouvelle, ou qui revoit une personne depuis longtemps désirée, ou enfin qui découvre un riche trésor; moi aussi je me delecte au milieu de ces tortures d'un instant. Le froment ne peut-être mis au grenier si son épi n'a été fortement battu auparavant; ainsi mon âme; elle ne peut entrer dans le paradis de mon Dieu, avec le palme du martyre, que tu n'aies aussi auparavant livré mon corps à l'ingénieuse fureur de tes bourreaux".

Quintianus, dans son aveugle impiété, inventa une dernière torture. Il ordonna de parsemer le lieu où se trouvait la vierge du Christ de fragments de pots casses et d'y joindre des charbons ardents, puis de rouler la sainte martyre sur ce lit de douleurs. Mais à peine avait-on commencé cette exécution barbare, que soudain le lieu fut ébranlé; un pan de muraille se détacha et écrasa sous ses ruines le conseiller du juge, nommé Sylvain et un autre de ses amis, nommé Falconius, à la persuasion desquels Quintianus commettait tant de crimes. La ville entière

de Catane fut elle-même agitée violemment d'un tremblement de terre. Des habitants effrayés coururent au prétoire du juge, criant avec un grand tumulte que les tourments dont ce magistrat inique affligeait la servante de Dieu, étaient la cause qui mettait tous les citoyens en danger de périr. Quintianus prit la fuite craignant tout à la fois le tremblement de terre et la sédition du peuple. Il fit donc aussitôt reconduire la vierge en prison, et alla se réfugier dans une salle écartée du prétoire, laissant le peuple aux portes de la ville.

Agathe, étant rentrée dans la prison, étendit la main vers le ciel et s'écria: "Seigneur, qui m'avez créée et qui m'avez gardée depuis mon enfance, qui m'avez donné dès la fleur de l'âge une vertu supérieure à mon sexe; qui avez éloigné de mon coeur l'amour du siècle et soustrait mon corps à la corruption: vous qui m'avez rendue victorieuse des tourments du bourreau et fait mépriser le fer, le feu et les chaines; qui enfin m'avez accordé au milieu de ces supplices, le courage et la patience, je vous supplie de recevoir présentement mon âme; car il est temps de me retirer de ce monde pour m'introduire au sein de votre miséricorde." Après cette prière la Sainte poussa un grand cri, en présence d'une nombreuse assistance, et son âme virginale s'envola dans les splendeurs de la bienheureuse éternité.

A cette nouvelle, de pieux fidèles accoururent à la hâte, puis ils enlevèrent son corps et le déposèrent dans un sarcophage tout neuf. Or, pendant qu'on l'ensevelissait avec des aromates et qu'on plaçait ce précieux dépôt dans le tombeau avec un grand soin, un jeune homme apparut tout à coup, vêtu de riches habits de soie, et ayant à sa suite un cortège de plus de cent enfants tous éclatants de beauté et parés de vêtements magnifiques. Jusqu'à cette heure nul n'avait vu ce jeune homme dans la ville de Catane; on ne l'y revit jamais depuis et personne n'a pu dire qu'il le connût auparavant. Il entra dans le lieu où l'on embaumait le corps de la vierge, et plaça près de la tête une tablette de marbre sur laquelle étaient inscrits ces mots: *Ame sainte, dévouée, honneur de Dieu, protection de la patrie*.

"Seigneur, c'est encore vous qui vous montrez admirable dans la vie et le martyre de cette illustre Sainte, et c'est toujours Vous qui, seul, accomplissez d'incompréhensibles merveilles!"

Sainte Agnès, vierge et martyre. "Agnès, aimable sainte, votre nom seul est une louange!" — Cette admirable sainte naquit à Rome de parents riches et craignant Dieu: ils prirent grand soin de l'élever selon sa qualité et sa naissance, mais principalement de la former aux lois du christianisme dont ils faisaient profession. Dès ess plus tendres années, elle concut un très grand amour pour Notre-Seigneur Jésus-Christ et elle s'y

avança tellement que la méditation de. souffrances et de la mort de son divin Epoux était son aliment ordinaire. Dès lors Dieu l'avait comblée d'une telle grâce qu'elle attirait par son exemple beaucoup de personnes à la vertu. En effet, elle en convertit plusieurs de son sexe à la vraie foi et à la religion chrétienne. Cependant les démons tâchèrent, par toutes sortes de moyens, d'arrêter le cours de ces heureux progrès ; car Agnès approchait de la treizième année de son âge et étant déjà, malgré cet âge si tendre, une jeune personne accomplie, cet ennemi de tout bien, voulut se servir de la beauté de son corps pour lui faire perdre celle de son âme. Dans ce dessein il excita un violent amour dans le coeur de Procope, fils du gouverneur de Rome. Ce jeune chevalier s'étant informé de toutes les qualités d'Agnès, et voyant qu'il ne se mésallierait point en l'épousant, se servit de tous les artifices possibles pour obtenir. Et comme il avait du crédit et dès lors de grandes relations dans la ville, il trouva bientôt le moyen de faire connaitre son impure et violente passion à la douce Agnès, cet ange de virginale pureté. Mais Dieu qui avait en sa divine protection cette âme d'élite, l'avait aussi remplie d'une vertu si relevée qu'elle pouvait aisément confondre toute la fausse sagesse du paganisme. Cette première démarche n'ayant donc pas réussi au gré du jeune païen Procope, il résolut d'être lui-même le médiateur dans cette affaire et fit en sorte de rencontrer Agnès pour lui découvrir sa pensée. Il la vit donc et

après lui avoir dit tout ce que sa passion lui mit à la bouche et l'avoir conjurée de ne pas refuser son alliance, si elle ne voulait être ennemie de son propre bien, il lui offrit les présents qu'il avait apportés pour cet effet, afin que leur grand prix achevât de la persuader. Que va lui répondre la jeune et timide enfant de treize ans? Ecoutons sa réponse admirable : elle est dictée tout entière par le Très-Haut qui sonde les coeurs et les reins, qui connait le coeur et les désirs impurs du jeune païen. Agnès donc, rejetant toutes ses propositions, lui dit d'une façon résolue, mais pleine de modestie chrétienne: "Retire-toi, tison d'enfer, aiguillon de péché, pierre de scandale et appât de mort! Ne pense pas que je sois jamais infidèle à mon Epoux à qui je me suis tellement unie que mon âme ne vit que de son amour. Ne flatte pas non plus ta pensée qu'il y ait quelque mérite en toi qui te puisse justement faire prétendre à être son rival; car il possède *six* qualités qui le rendent incomparable et uniquement digne d'amour : — ***il est noble***; — ***il est beau***; — ***il est sage***; — ***il est riche***; — ***il est bon***; — ***il est puissant***.

Si tu veux savoir sa noble origine, il reconnait un Dieu pour son Père qui l'a engendré sans mère; et la Mère qui l'a mis au monde est néanmoins restée vierge après lui avoir donné le jour. — Il est si beau que sa splendeur surpasse la clarté du soleil et de tous les astres, et que les cieux mêmes sont ravis dans l'admiration de sa beauté, et disent dans leur langage qu'ils ne sont que

ténèbres à son égard. — Il est si sage et m'a tellement captivée de son amour, que je ne puis penser à d'autres que lui ; et maintenant que je parle de son excellence, je sens un si grand désir que, quoique je t'aie en horreur, je suis bien aise de te voir pour te le dire. — Il est si riche, qu'il m'a donné un trésor qui vaut mieux que tout l'Empire Romain et que personne ne le sert qui ne soit comblé de richesses. — Que te dirai-je de sa bonté qui n'a point de mesure? Pour la faire paraître avec plus d'éclat, il m'a marquée de son sang, il m'a donné sa foi et sa parole qu'il ne m'abandonnera jamais; il m'a prise pour son épouse, il m'a donné de belles robes et de beaux joyaux d'un prix inestimable. Enfin, il est si puissant qu'il ne peut être vaincu par toutes les forces du ciel et de la terre. Les maladies sont guéries par le parfum céleste qui s'échappe de sa personne, et les morts reviennent à la vie par le seul son de sa voix. C'est pourquoi je suis toute à lui : je l'aime mieux que mon âme et que ma vie même et je serai très aise de pouvoir mourir pour lui. Quand je l'aime, je suis chaste ; quand je m'approche de lui, je suis pure ; et, quand je l'embrasse, je suis vierge. Cela étant ainsi, vois toi-même si je dois l'abandonner dans l'espoir de quelque récompense, ou par la crainte de quelque peine."

Le fils du Préfet, entendant ce discours d'Agnès, crut qu'elle était éprise d'amour pour quelque autre grand seigneur ; et qu'étant enivrée de cette passion, elle parlait en frénétique, appelant celui qu'elle aimait son Dieu,

son idole, sa vie et son âme; mais il en ressentit une telle jalousie qu'il en demeura au lit, malade. Son père, Symphronius, en ayant su la cause, fit venir la jeune Agnès, et chercha par tous les moyens à la persuader: il la trouva inébranlable. Il apprit alors qu'elle était chrétienne: il la cita comme telle à son tribunal. Notre jeune héroïne fut soumise aux plus horribles tortures; mais elle en sortit toujours victorieuse, par la toute puissance divine. Enfin le préfet fit une dernière tentative, vomie tout entière par l'enfer. Il la menaça de la faire conduire dans un lieu infâme pour la déshonorer en lui faisant perdre sa virginale pureté. Mais la sainte lui répondit: "Ne vous excitez pas davantage, ô Préfet, car il n'y a rien au monde capable de me faire quitter l'Époux que j'ai choisi; si je refuse le mariage de votre fils, je ne me laisserai pas abuser jusqu'au point d'adorer des statues insensibles, qui n'ont ni oreilles, ni langue, ni vie. Vous me menacez de me faire traîner dans un lieu d'infamie, pour y exposer ma pureté: c'est ce que je ne crains pas; parce que j'ai avec moi un Ange qui est l'un des serviteurs innombrables de mon Epoux, par lequel je serai sauvegardée et qui prendra ma défense d'une manière merveilleuse, et mon Seigneur Jésus, que vous ne connaissez pas, m'environne de toutes parts, comme un mur que l'on ne saurait forcer."

Lorsqu'elle fut contrainte d'entrer en ce lieu d'infamie, elle y trouva un Ange pour la défendre et une belle robe, plus blanche que la neige, pour la couvrir, et le lieu lui-même fut éclairé d'une très-brillante lumière. Les jeunes Romains, au coeur corrompu, en entrant dans cette chambre furent éblouis de ce qu'ils voyaient; et, ils en sortaient chastes et convertis, par la vertu de la grâce divine qui agissait sur leur âme.

Procope, qui était le principal motif de la cruauté que l'on avait exercée contre l'innocente Agnès, voulant accomplir son mauvais dessein, entra dans la chambre comme les autres et sans regarder ce qui y paraissait d'admirable, il voulut lui faire violence; mais il fut prévenu par l'ange qui la gardait, lequel, le frappant au coeur, le renversa raide mort à ses pieds. Les autres jeunes Romains, ses compagnons, et aussi débauchés que lui, l'attendaient à la porte; et, voyant qu'il tardait trop, ils entrèrent au bout de quelque temps, et le trouvant étendu sur la place, ils sortirent en poussant des cris: "Venez, ô Romains, venez; car Agnès la sorcière a tué par ses charmes le fils du Préfet." Ce bruit se répandant aussitôt par toute la ville, vint aux oreilles de Symphronius qui accourut plein de désespoir, au lieu où était le corps de son fils. Le voyant étendu, sans vie, il s'adressa à Agnès et lui dit tout ce que la rage et la fureur font dire quand elles emportent la raison; il l'appela furie sortie des enfers, sorcière enchanteresse, monstre né pour la désolation de sa vie, lui demandant avec

d'horribles exécrations pourquoi elle lui avait ravi son fils, quelle injure elle pouvait en avoir reçue pour commettre ce crime, et si elle se tenait offensée de l'amour d'un homme de la qualité et du mérite de Procope: La douce et innocente Agnès reçut ces invectives sans s'émouvoir et répondit avec modestie: "Je n'ai point ôté la vie à votre fils: son effronterie et sa témérité ont seules causé sa mort. Ceux qui sont entrés ici avant lui en sont sortis librement, parce que voyant cette chambre pleine de clarté, ils ont rendu au grand Roi du Ciel l'honneur qui lui est dû; ils ont su que quand j'étais dépouillée, il m'a revêtue d'une robe éclatante; que quand j'étais seule et abandonnée, il m'a préservé des insultes de mes persécuteurs, et qu'il a conservé ma virginité que je lui ai consacrée dès le berceau. Mais votre fils, transporté de fureur, sans avoir de respect pour mon Dieu, a voulu me faire violence: c'est pourquoi l'Ange qui me garde l'a fait mourir misérablement."

Alors le Préfet lui dit d'une voix plus modérée: "Je te prie donc de rendre la vie à mon fils, afin que chacun connaisse que tu ne la lui as pas ôtée par des charmes et par l'art magique." La sainte lui répondit: "Votre aveuglement vous rend indigne de cette faveur; mais, afin que la gloire de mon Epoux en soit mieux reconnue et que toute la ville de Rome sache le bonheur de ceux qui le servent avec fidélité, sortez de cette chambre, vous et ceux qui sont venus avec vous, tandis que je ferai ma prière pour obtenir de Lui ce que vous désirez." Sym-

phronius étant sorti, Agnès se prosterna à terre, et le visage baigné de larmes, elle pria son Epoux bien-aimé de rendre la vie à Procope, qui n'était plus un homme, mais un infâme cadavre. Pendant l'ardeur de son oraison, un Ange du Ciel se présenta à elle, et l'exhortant à prendre courage, il ressucita celui pour qui elle priait. Il ne fallut plus d'autre héraut de la vérité que ce même fils de Symphronius, car, sortant de cette chambre, il commença à crier: "Il n'est point d'autre Dieu au ciel ni sur la terre, en la mer ni dans les abîmes, que celui qui est le Tout-Puissant, adoré par les chrétiens; c'est à lui seul qu'est dû tout honneur; lui seul doit être adoré; les idoles ne sont que des esprits trompeurs qui nous abusent, afin de nous traîner avec eux en enfer."

Aussitôt que ces discours de Procope ressuscité vinrent aux oreilles des pontifes idolâtres, ils commencèrent, avec tout le peupe séduit par eux, à faire retentir leurs cris jusqu'aux nues: "Que la magicienne meure! Que l'on fasse mourir la sorcière, l'effrontée, l'infâme qui par ses charmes fait perdre l'esprit aux hommes, les fait devenir des bêtes, et comme un autre Circé, les transforme en des animaux privés de raison!" Le Préfet fut fort étonné de ces cris, parce qu'ayant vu, dans la sainte, de si grandes merveilles, il eût bien voulu lui asuver la vie.. Mais, ô triste mystère du coeur humain, se voyant accablé de la fureur populaire et emporté par la violence des prêtres idolâtres, il se laissa vaincre par la peur, et

chargeant de juger cette cause son lieutenant Aspase, il se retira, selon la coutume des juges timides et craintifs qui, connaissant la vérité, n'ont pas le courage de la défendre!

Aspase commanda qu'Agnès fût amenée en sa présence, et ayant fait allumer un grand feu, il la fit jeter dedans. Mais la justice du ciel ne voulant pas souffrir que celle qui n'avait jamais été touchée du feu de la concupiscence fût consumée par le feu matériel, les flammes se divisèrent, la laissèrent saine et intacte, sans lui faire la moindre lésion, et tournèrent leur ardeur contre les idolâtres dont quelques-uns furent réduits en cendres, tandis que les autres jetaient mille sortes d'imprécations contre l'innocente enfant. Pour elle, toute pénétrée de joie et d'allégresse, elle se tourna vers son divin Epoux et lui dit: "O Dieu tout-puissant, digne de toute louange et de tout honneur, je vous loue et glorifie votre saint nom de ce que, par la vertu de votre Fils unique Jésus-Christ, j'ai vaincu la violence des tyrans et passé par le chemin de l'impureté sans être souillée. Pour comble de merveilles, je vois que votre esprit céleste adoucit l'ardeur du feu, me rendant sa flamme douce et sa chaleur suave et que les bourreaux qui me tourmentent éprouvent eux-mêmes la violence de cet élément. Béni soit votre saint nom, ô Seigneur, puisque je vois déjà ce que je désirais, je jouis de ce que j'espérais, je tiens entre mes bras ce que j'aimais: mon coeur, ma langue, mon âme, tout mon être vous louent et vous glorifient. Je vais à

Vous, Dieu véritable, qui régnez avec votre Fils unique en union de l'Esprit saint, dans les siècles des siècles!"

Cette prière ne fut pas plus tôt achevée que le feu s'éteignit de telle sorte qu'il n'en demeura ni marque, ni vestige. Cependant Aspase, par un dernier acte de noire ingratitude et de lâche cruauté, et pour apaiser le tumulte populaire qui croissait de plus en plus, lui fit donner un coup d'épée dans la gorge et aussitôt il sortit de cette plaie une telle abondance de sang que le corps de l'innocente vierge en fut tout couvert; et c'est ainsi qu'elle accomplit son martyre: c'était le 21 janvier de l'an 304. Son âme blanche et candide s'envola vers son céleste Epoux, pour en jouir, dans la jubilation des Saints, durant toute l'éternité!

"O vierge heureuse, ton âme brillante s'élance libre à travers les espaces; un groupe d'anges t'accompagne sur le sentier lumineux!

"O noble habitante des Cieux, incline vers nous ta tête ornée du double diadème des vierges et des martyres. Le Dieu suprême te donna de rendre pur le lieu même de l'impureté." (*Prudence*).

Martyre de Ste-Christine, une jeune fille de dix ans. Comme la victoire du martyre est un des plus surprenants miracles de la toute-puissance de Dieu, elle est aussi une des plus rares merveilles de l'héroïsme de l'âme fidèle; et cette gloire est d'autant plus éclatante que la

personne est d'une complexion plus délicate, d'un âge plus tendre et que les tourments qu'elle endure sont plus rigoureux. Ce sont les trois circonstances qui paraissent avec éclat dans le triomphe de Sainte Christine. C'était une enfant qui n'avait que *dix ans;* et, néanmoins, elle souffrit de la cruauté de son propre père tout ce que la rage des tyrans a jamais pu inventer de plus inhumain. Nous rapporterons ce que Saint Adon en a laissé par écrit en ce peu de paroles.

"Cette illustre vierge était de Tur, ancienne ville de Toscane, située sur les bords du lac Bolséna, mais qui, depuis, a été submergée par ses inondations. Son père qui en était le Préfet et le gouverneur au nom des empereurs, s'appelait Urbain; il devint lui-même le bourreau de sa fille. Voici le sujet de sa colère: Christine, éclairée des célestes lumières et poussée d'un mouvement du Saint-Esprit, avait embrassé la foi de Jésus-Christ; ne se contentant pas de cela, elle avait enlevé toutes les idoles d'or et d'argent que son père adorait dans sa maison, et les avait mises en pièces pour en faire des aumônes aux pauvres chrétiens. Cette action de Christine fit monter ce père barbare à un tel excès de fureur, qu'il la mit sur le champ entre les mains des bourreaux qui, par son ordre, la souffletèrent cruellement, la fouettèrent avec outrage; et, enfin, par une cruauté inouïe, achevèrent de déchirer son corps si délicat, et déjà tout sanglant, avec des griffes de fer; en sorte que les os étaient découverts dans plu-

sieurs de ses membres; mais une douleur si cuisante fut loin d'abattre le courage de cette héroïque enfant ou de troubler la paix de son âme: elle ramassait, sans étonnement, les lambeaux de sa chair et les présentait à son père qui rassasiait ses yeux de son supplice.

"Une action si surprenante, au lieu de toucher ce coeur de tigre, ne servit qu'à l'irriter davantage. Il la fit jeter dans une affreuse prison, chargée de fers et de chaînes; puis il la fit attacher à une roue, un peu élevée de terre, qu'il fit arroser d'huile de tous côtés et sous laquelle il fit allumer un grand feu, afin que la roue, venant à tourner, le corps de cette petite et innocente enfant souffrit en même temps un double supplice. Mais un miracle du ciel en suspendit l'effet: le feu respecta ce corps si pur, et tournant ses flammes sur une troupe d'infidèles que la curiosité et l'instinct barbare avaient fait accourir à ce spectacle, il en consuma un grand nombre.

"Le père à la vue de ce prodige qui le couvrit de confusion, lui et tous les idolâtres, fut en proie au plus violent dépit. Il fit ramener sa fille en prison; mais elle n'y demeura pas sans secours: un Ange descendit dans son cachot, la consola, la guérit de ses plaies, et donna de nouvelles forces à son esprit et à son coeur. Ce père dénaturé, ayant encore appris cette merveille, sa fureur tenta un dernier effort. Il commanda aux bourreaux d'attacher à Christine une pierre au cou et de la précipiter dans le lac; mais Dieu qui avait su la préserver des flam-

nes, sut bien aussi la préserver des eaux. Le même Ange qui l'avait suivie dans le cachot l'accompagna dans le lac; et, l'ayant affranchie de toute crainte et de toute peine, il l'en fit sortir et l'amena sur les bords du rivage, où on la trouva aussi saine qu'auparavant. Ce fut ce dernier coup du ciel qui acheva de foudroyer ce père inhumain: la rage qu'il eut de voir que les miracles ne cessaient point en faveur de sa fille, le mit tellement hors de lui-même, que le lendemain on le trouva mort dans son lit.

"Dion, qui fut son successeur dans le gouvernement de la ville, fut aussi l'héritier de sa cruauté. Il se déchaina comme lui contre Christine: il inventa mille sortes de supplices pour tourmenter cette jeune enfant de dix ans! Le plus rigoureux fut quand il la fit coucher dans un berceau de fer rempli d'huile bouillante mêlée de poix; mais, Christine, que Dieu prenait plaisir à protéger à la face et à la confusion des tyrans, avec un simple signe de croix sur elle-même, apaisa des ardeurs si cuisantes, et, par un saint défi aux bourreaux, elle leur dit qu' "ils l'avaient mise dans ce berceau comm un enfant qui venait d'être régénérée à la grâce par le baptême." Ces détestables ministres de Satan furent au désespoir de voir une enfant de dix ans triompher de tous leurs efforts et demeurer invulnérable au milieu d'un si dévorant supplice. Aussi ces êtres inhumains oubliant tout respect et toute pudeur, traînèrent cette innocente enfant, avec des révoltants outrages, dans le temple d'Apollon pour l'obliger à

présenter de l'encens à cette fausse divinité. Mais elle n'y fut pas plus tôt entrée, que, par un nouveau miracle du Tout-Puissant, l'idole se brisa en pièces, le tyran tomba raide mort, et la vue de ce double évèneemnt toucha tellement le coeur de ceux qui étaient présents, que trois mille de ces païens se convertirent à la foi.

"Après la mort de ce nouveau préfet, Sainte Christine passa encore entre les mains d'un troisième nommé Julien; car ce tyran, croyant qu'il y allait de son honneur de venger la honte et même la mort de ceux qui l'avaient précédé dans sa charge, éprouva encore sur elle tout ce qu'il put de tourments. D'abord, il la fit jeter dans une fournaise ardente pour y être consumée; mais Dieu, voulant renouveler en sa personne l'ancien miracle des trois enfants de la fournaise de Babylone, rendit ces flammes impuissantes et permit que la jeune sainte y demeurât cinq jours sans en rien souffrir. Alors les hommes se trouvant au bout de leur malice, résolurent d'avoir recours au démon. Ils s'adressèrent à un magicien qui jeta dans la prison de notre admirable martyre une quantité d'horribles serpents, d'aspics et de vipères, afin de la faire mourir par le venin; mais cette invention diabolique ne servit qu'à relever davantage sa gloire et à la faire triompher de ces affreux reptiles, après avoir vaincu les éléments. Après cela, on lui coupa la langue, mais elle ne perdit pas par cette nouvelle cruauté l'usage de la parole; par un nouveau miracle, elle faisait entendre avec plus de

force que jamais les louanges du vrai Dieu qu'elle adorait. Enfin, Julien perdant toute patience, la fit attacher à un [illegible]u où son corps fut percé de flèches, jusqu'à ce qu'elle eut rendu son âme à Dieu dans ce dernier supplice : et c'est ainsi que cette candide enfant de dix ans, après une série d'étonnants miracles opérés par la main du Très-Haut cueillit la palme d'une des plus illustres martyres de Jésus-Christ.

En conclusion c'est ainsi qu'après trois siècles de persécutions sanglantes, des millions de martyres, de tous âge, de tout sexe, de toute condition, passèrent rapidement par les grandes eaux de la tribulation, pour aller s'asseoir au Banquet de l'Agneau, dans le Paradis des Elus, au milieu des enivrantes jouissances d'un bonheur et d'une gloire qui ne finiront jamais!

O Paradis, Paradis! aurons-nous aussi un jour place au Banquet de l'Agneau, au sein de vos ineffables délices! Notre peu de mérites ne nous en rend pas dignes : mais nous espérons en la miséricorde infinie de notre Dieu. Oui, Seigneur, nous aussi nous avons l'espérance du Paradis, et vous ne permettrez pas que nous soyons à jamais confondus!

IV.

LE CIEL

LES CONFESSEURS
ET LES VIERGES

LES SAINTES FEMMES

TOUS LES SAINTS

CHAPITRE QUATRIEME

LES CONFESSEURS ET LES VIERGES: LES SAINTES FEMMES: TOUS LES SAINTS.

SOMMAIRE.—La Pénitence: les Pénitences Canoniques: les Pères du désert: Saint Macaire d'Alexandrie: Saint Siméon Stylite: Sainte Scholastique: Sainte Françoise Romaine: Sainte Marie l'Egyptienne.

"C'est par beaucoup de tribulations qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu." (Act. XIV-21).

LA PENITENCE.

"Adorons le Fils de Dieu qui, pour nous montrer la nécessité de la pénitence et l'obligation où est tout homme de la faire, commence par la prédication de cette vertu, à annoncer l'Evangile et déclare expressement que sans elle, il n'y a point de salut. Rendons-lui mille actions de grâces pour la connaissance qu'il donne de cette grande vérité." (1)

Nous lisons, en effet, au premier chapitre de l'Evangile de Saint Marc, que Notre-Seigneur, ayant été baptisé par Saint Jean, dans les eaux du Jourdain, l'Esprit aussitôt après le poussa dans le désert. Il y demeura quarante jours et quarante nuits. Il y était tenté par Satan; il y était parmi les bêtes sauvages et les anges le servaient.

(1) M. Hamon — Méd. t. III.

Mais après que Jean eut été mis en prison, Jésus vint dans la Galilée, prêchant l'Evangile du royaume de Dieu, et disant: "Puisque le temps est accompli et que le royaume de Dieu est proche, FAITES PENITENCE, et croyez à l'Evangile."

Une autre fois, comme nous l'enseigne l'Évangéliste Saint Luc, le divin Maître était à instruire le peuple, lorsque quelques personnes qui se trouvaient là racontèrent ce qui s'était passé touchant les Galiléens, dont Pilate avait mêlé le sang avec celui de leurs sacrifices. Sur quoi prenant la parole, Jésus leur dit: "Pensez-vous que ces Galiléens fussent les plus grands pécheurs de ceux de Galilée, parce qu'ils ont été ainsi traités? Non, je vous le dis: MAIS SI VOUS NE FAITES PENITENCE, VOUS PERIREZ TOUS, AUSSI BIEN QU'EUX.

"Croyez-vous aussi que ces dix-huit hommes, sur lesquels est tombée la tour de Siloé et qu'elle a tués fussent plus redevables que tous les autres habitants de Jérusalem? Non, je vous le dis: MAIS SI VOUS NE FAITES PENITENCE, VOUS PERIREZ TOUS, AUSSI BIEN QU'EUX."

Plus tard les Apôtres prêcheront aux nouveaux convertis la même doctrine que celle de leur divin Maître. Saint Paul et Saint Barnabé prêchaient l'Evangile à Lystre et à Derbé, villes de Lycaonie et au pays d'alentour. Or, disent les Actes des Apôtres, il y avait à Lystre un homme perclus de ses jambes; il était né boiteux: il n'avait jamais

marché. Cet homme entendit la prédication de Paul : et Paul arrêtant les yeux sur lui et voyant qu'il avait la foi qu'il serait guéri, il lui dit à haute voix : Levez-vous, tenez-vous droit sur vos pieds. Aussitôt il se leva en sautant (d'allégresse) et se mit à marcher. Le peuple ayant vu ce que Paul avait fait, ils élevèrent la voix et dirent en langue lycaonienne : Ce sont des dieux qui sont descendus vers nous sous la forme d'hommes...

Et ils voulaient leur offrir des victimes comme à des dieux... En ce même temps quelques Juifs d'Antioche et d'Icone étant survenus, gagnèrent le peuple ; et ces mêmes hommes qui, quelques instants auparavant, voulaient leur offrir des victimes comme à des divinités, lapidèrent Paul, et le traînèrent hors de la ville, croyant qu'il était mort.

"Mais les disciples s'étant réunis autour de lui, il se leva et rentra dans la ville ; et le lendemain il s'en alla à Derbé avec Barnabé. Et après avoir annoncé l'Evangile dans cette ville-là, et y avoir instruit un grand nombre des personnes, les deux Apôtres retournèrent à Lystre, à Icone et à Antioche, affermissant les âmes des disciples, les exhortant à persévérer dans la foi, et disant *que c'est par beaucoup de tribulations qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu.*"

Le chemin du martyre est un chemin qui conduit au Ciel, directement. Personne ne peut faire un plus grand acte d'amour que de verser son sang pour la cause de

Notre Seigneur Jésus-Christ. Mais cette divine faveur n'est pas offerte à tous indistinctement. Toutefois, si nous voulons acquérir le ciel, sûrement, il nous reste le **grand**, le sûr, l'infaillible moyen de la PENITENCE.

O excellence de la vertu de pénitence! "Notre Seigneur estime tant cette vertu que dans l'Evangile, il en parle avec éloge en toute occasion. Il la prêche partout à toutes sortes de personnes. Lui, l'innocence même, il ne veut mener qu'une vie extraordinairement pénitente, pour nous faire sentir l'excellence de la vertu de pénitence et son grand mérite devant Dieu. Tous les Saints, entrant dans les vues de Notre-Seigneur, ont eu la pénitence en singu-lière estime. Pas un d'eux qui ne l'ait honorée et prati-quée ; pas un qui n'ait accepté avec amour, en esprit de pénitence, toutes les épreuves de la vie, toutes les occa-sions de se mortifier et de se vaincre. Ils savaient que c'est la pénitence qui détruit l'empire du démon dans les âmes, pour y substituer le royaume de Jésus-Christ. D'esclaves de Satan, elle nous fait enfants de Dieu ; de coupables, elle nous fait justes ; de victimes de l'enfer, elle nous fait héritier du ciel, cohéritiers de Jésus-Christ, et remplit de joie le ciel et la terre ; elle brise nos chaines et nous donne la couronne de justice ; elle nous vaut, avec le pardon de nos fautes, la gloire éternelle !" (1).

La Sainte Eglise, notre Mère, dans les premiers siècles du Christianisme, imposait à ses enfants, dans

(1) M. Hamon : Méditation, II. ut supra.

certaines circonstances, de grandes pénitences. Comme la plupart des chrétiens ne sont plus guère capables de comprendre ces choses, avant de citer les grands exemples des Saints, nous croyons utile de dire ici quelques mots des *anciennes pénitences canoniques*, par lesquelles les pécheurs devaient expier les peines temporelles dont ils étaient redevables envers la justice divine.

"Ces pénitences, comme les nôtres qui sont beaucoup plus légères, servaient sans doute à corriger les coupables, à réparer le scandale quand les péchés étaient publics, et à inspirer aux autres une salutaire crainte pour ces mêmes péchés; mais leur but principal était toujours de satisfaire à la justice de Dieu pour l'outrage fait à la Majesté divine. Tous les livres pénitentiaux de l'Eglise grecque et de l'Eglise latine, les nombreux statuts des synodes ecclésiastiques, depuis les premiers siècles du christianisme, et toute la tradition catholique, attestent d'une manière irrécusable que, de tout temps, on joignait à l'absolution sacramentelle l'imposition d'une pénitence qui précédait ou suivait l'absolution... Combien maintenant ne nous paraîtront pas légères les peines actuelles imposées par la Sainte Eglise, si nous les mettons en regard des anciennes pénitences canoniques. Voici quelques exemples de celles-ci, d'après les livres pénitentiaux.

"Celui qui avait consulté les devins devait faire cinq années de pénitence. Celui qui avait blasphémé publiquement contre Dieu ou contre la sainte Vierge ou les Saints,

devait pendant sept dimanches se tenir à la porte de l'église; et, le dernier dimanche, les pieds nus et une corde au cou; pendant sept vendredis, il jeûnait au pain et à l'eau; chacun des susdits dimanches, il devait, selon ses moyens, nourrir deux ou trois pauvres ou au moins un; si non, faire une autre oeuvre satisfactoire. En cas de refus, l'entrée de l'église lui était interdite, et après la mort, il était privé de la sépulture religieuse. Quiconque avait fait une oeuvre servile un dimanche ou un jour de fête, devait jeûner au pain et à l'eau trois jours; et celui qui avait transgressé le jeûne ecclésiastique, vingt jours; celui qui, dans le carême, avait mangé de la viande, sans un besoin urgent, était privé de la communion à Pâques, et devait ce jour-là s'abtenir de tout aliment gras. Une malédiction prononcé par un fils contre ses parents était punie d'un jeûne de quarante jours au pain et à l'eau. L'assassinat prémédité entrainait une pénitence pour toute la vie; l'assassin était obligé de se tenir en dehors de l'église, et ne recevait la communion qu'à l'article de la mort. La fornication était expiée par trois années de pénitence, et l'adultère, par sept ou dix années. Il y avait aussi des pénitences pour des péchés moins graves: celui, par exemple, qui causait à l'église pendant l'office divin, devait jeûner deux jours au pain et à l'eau; une calomnie faite inconsidérément méritait aussi dix jours de jeûne au pain et à l'eau; une légère médisance, trois jours.

"Quant aux *pénitences publiques* imposées pour des crimes publics, nous les trouvons déjà introduites au milieu

du troisième siècle. Lorsqu'en Afrique, sous la persécution de Dèce (249-251), un grand nombre de chrétiens apostasiaient, on jugea nécessaire d'établir pour eux une discipline pénitentiaire, qui avait pour but de faire expier les péchés commis, et de convaincre les fideles de la bonne volonté du pénitent et de son sincère attachement à la foi. C'est donc en Afrique que parut d'abord la pénitence publique, avec ses *quatre stations* ou degrés de pénitence, tels que Saint Grégoire de Néocésarée les a décrits le premier, vers l'an 250. Elle s'étendit ensuite avec différentes variations, sur toutes les autres parties de l'Église, et fut appliquée, non seulement au péché d'apostasie, mais encore à d'autres péchés très graves commis publiquement. Les pénitents, comme nous l'avons indiqué devaient parcourir quatre degrés ou stations.

"Le premier degré était celui des "pleurants" (*flentes*) : revêtus d'un cilice, la tête couverte de cendres, ils se tenaient dans un vestibule au devant de l'église, implorant les prières des fidèles qui entraient ; il leur était défendu d'assister à l'office divin. — La seconde classe renfermait les "écoutants" (*audientes*), appelés ainsi, parce que, séparés, comme les catéchumènes, des autres fidèles, ils assistaient au bas de l'église, au commencement de la Messe et se retiraient après la lecture de l'Ecriture Sainte et l'instruction. — La troisième classe était celle des "prosternés" (*substrati*) dont la pénitence durait plusieurs années ; ils pouvaient s'avancer dans l'église jusqu'à l'ambon (jubé), et, après l'Evangile, l'évêque ou le

prêtre leur imposait les mains en récitant sur eux une prière; après quoi ils se retiraient. — La dernière classe était celle des "consistants" (*consistentes*): ceux-ci se tenaient debout et pouvaient assister à la Messe tout entière avec les autres fidèles: ils étaient seulement exclus de l'offrande et de la communion, jusqu'à ce que le temps de leur pénitence fût accompli. Les pénitents de ce degré déposaient les habits de pénitence, ainsi que toutes les autres marques qui pouvaient les faire connaître.

"Toutefois l'Eglise ne se contentait pas de ces stations de pénitence publique; elle imposait encore à chaque pénitent, principalement à ceux de la troisième classe, une pénitence particulière: jeûnes rigoureux, prières ferventes, veillées prolongées, et avec cela on les mettait à des travaux pénibles; quelquefois on leur imposait l'obligation de servir les malades, d'ensevelir les morts et de faire d'autres oeuvres de charité semblables.

"La durée des peines canoniques variait selon la gravité de la faute. Le concile de Nicée fixe en général *douze* ans; Saint Basile et Saint Grégroire exigent quinze ans pour le péché d'adultère. Cependant l'évêque avait le droit de diminuer la durée aussi bien que la rigueur de ces épreuves, selon la ferveur, l'âge ou la faiblesse du pénitent.

"Si l'on trouve ces pénitences trop rigoureuses, qu'on se rappelle qu'elles ont été introduites ou par des conciles,

ou par des saints évêques, tels que Saint Cyprien, Saint Basile... et que l'Église universelle les avait acceptées dans leurs dispositions principales pendant un temps considérable. Nous voyons d'ailleurs que dans l'Ancien Testament Dieu lui-même, pour les crimes ainsi punis par l'Église, imposait des peines beaucoup plus rigoureuses. Les cinq Livres de Moïse mentionnent une série de coupables contre lesquels la peine de mort était prononcée. Tels sont ceux qui commettaient un acte d'idolâtrie, les blasphémateurs, les magiciens, les devins, les assassins et les adultères, les enfants qui maudissaient leurs parents, les frappaient ou seulement leur désobéissaient. En décrétant cette peine Dieu voulait évidemment qu'avant leur exécution ces malheureux se convertissent sincèrement et échappassent ainsi à la damnation éternelle; et pour ceux qui correspondaient à la grâce, la peine de mort n'était plus que la peine temporelle due à leurs péchés. Or, ce serait un blasphème de dire que par ces pénitences, si graves qu'elles puissent paraître, les péchés étaient punis plus sévèrement que ne le méritait leur malice intrinsèque. A plus forte raison nous est-il défendu de taxer d'exagération les peines canoniques.

"Aussi bien les fidèles, dans les temps de foi, répondaient au désir de l'Eglise par un grand esprit de mortification, et l'histoire atteste que même des empereurs et des rois se soumettaient aux pénitences mentionnées plus haut. Ce ne fut après le douzième siècle que ces anciens canons pénitentiaux, à peu d'exceptions près, cessèrent

d'être appliqués. Mais alors la ferveur des fidèles y suppléait de différentes manières par des austérités volontaires, par exemple, par des pèlerinages longs et pénibles à la Terre Sainte, au tombeau des Saints Apôtres.

"De nos jours, il est vrai, la Sainte Église n'exige plus des peines aussi rigoureuses, afin de ne pas éloigner complètement de la confession beaucoup de chrétiens faibles: car, il y aurait lieu de craindre que les grands pécheurs surtout ne s'exposent au châtiment éternel, pour éviter une peine temporelle sévère. Mais on ne peut nier que le Dieu juste et saint, éternel et immuable, ne soit, aux temps actuels, offensé aussi gravement par le péché, qu'il l'était dans les temps où les plus sévères pénitences de l'Eglise étaient en vigueur. L'adoucissement de la discipline pénitentiaire ne prouve donc pas que nous soyons moins coupables que les pécheurs d'autrefois; il faut simplement en conclure que nous aurons plus à souffrir en purgatoire, à moins que nous n'ayons soin de faire spontanément des oeuvres satisfactoires ou de suppléer à l'insuffisance de notre satisfaction par le grand moyen que la divine miséricorde nous offre: les *Indulgences,* car l'Indulgence (on ne doit point l'oublier) est une rémission véritable des peines temporelles par lesquelles, dans dans cette vie ou dans l'autre, nous devons satisfaire à la Majesté divine offensée par nos péchés: rémission pour laquelle la Sainte Église exigeait autrefois de ses enfants des pénitences si rigoureuses."

(1) Les Indulgences: leur nature et leur usage: par le R. P. F. Beringer, S. J. Tom. I.

Quelques exemples de grande pénitence.

On admire encore, après tant de siècles la vie que menaient les solitaires, dans les déserts de la Syrie et de la Palestine ; et ceux de l'Egypte dans les déserts restés célèbres de Nitrie, de Scété, des Cellules ; et plus au sud dans la Basse et la Haute Thébaïde. Nous citons ici, comme simple souvenir, quelques traits de cette vie vraiment admirable qui consumait là par pur amour de Dieu et du prochain, ces âmes si austères, si mortifiées, si pénitentes.

Le *monastère de Tabenne (Haute-Thébaïde)*. — A Tabenne, dit l'historien Rufin, nous vîmes le vénérable Ammon, père de près de *trois mille* religieux, qui vivaient là paisibles, sous sa direction spirituelle. Nous fûmes admis avec la communauté au réfectoire, et pour que chaque religieux pût se livrer plus à l'aise à ses mortifications personnelles, ils se couvraient tous d'un capuce qui servait spécialement à table ; afin de ne pas remarquer ceux qui mangeaient moins que les autres ; et nous, nous remarquâmes que tous touchaient plutôt aux mets qu'ils n'en goûtaient véritablement...

Saint Augustin dit des Religieux de son temps : *J'ai* appris que plusieurs font des jeûnes incroyables. Ils ne se contentent pas de ne manger qu'une fois le jour, au soir, ce qui est leur ordinaire, mais ils passent jusqu'à trois jours entiers et très souvent encore plus, sans rien prendre.

Théophile, patriarche d'Alexandrie, sous l'empereur Théodose-le-Grand, invita un jour les Pères des déserts voisins (1) à une grande cérémonie publique. Il les convia ensuite à venir s'asseoir à sa table. Au repas, on servit de la viande, et les bons Religieux en mangèrent sans réflexion aucune. Le Patriarche tout réjoui de les voir prendre chez lui cette légère satisfaction, d'ailleurs bien légitime, fit servir un plat plus copieux à un des anciens, assis à son côté, en le priant, avec les paroles bienveillantes, de l'accepter sans scrupule. Ces paroles éveillèrent leur attention, et ils dirent tout d'une voix: Monseigneur, nous n'avions cru, jusqu'à présent, ne pas manger autre chose que des herbages. Si c'est de la viande, nous n'en mangeons pas!

Les *solitaires d'Egypte*: *leur grande charité pour les pauvres.* — "Je vis, dit encore Rufin, dans la Province d'Arsinoë (*en Egypte*), un prêtre, nommé Sérapion; cet homme vénérable était supérieur de plusieurs monastères et avait sous sa conduite, environ *dix-mille* religieux, vivant tous de leur travail et principalement de ce qu'ils gagnaient au temps de la moisson: ce qu'ils remettaient aux mains de leur Supérieur, pour le soulagement des pauvres; car, c'était une coutume parmi ces Religieux et presque parmi tous ceux d'Egypte, de se louer, pendant la moisson, pour couper les blés. Ils recevaient pour salaire, du blé en nature qu'ils distribuaient ensuite aux

(1) Voir ci-dessus: Nitrie, Scété.

pauvres. Ainsi non-seulement les pauvres des alentours étaient nourris, mais on changeait de blé, de grads bateaux pour le transporter à Alexandrie et l'y distribuer aux prisonniers, aux étrangers et autres qui étaient dans le besoin. Et tout ce travail se faisait dans le plus profond recueillement, ou au chant des hymnes et des cantiques!"

Telle était la conduite de ces saints et charitables Religieux, dont parfois on parle si mal, sans les connaitre!

Il y avait aussi des monastères de religieuses en Egypte. Celui où entra Sainte Euphrasie, parente de l'empereur Théodose-le-Jeune avait cent cellules. On y menait également une vie très austère. Il était d'usage que pas une Religieuse ne prît de vin, pour aucun motif, et, par mortification, ne touchât jamais à aucun fruit. Quant au jeûne, les unes le pratiquaient du soir au soir du lendemain; d'autres passaient deux ou trois jours, sans prendre aucune nourriture. Elles couchaient toutes par terre, sur un petit cilice, large d'une coudée et long de trois. Leur habit était de même un cilice. Elles ne recouraient jamais au médecin, en cas de maladie. Elles s'en remettaient entièrement à Dieu et à la divine Eucharistie! Et s'il arrivait qu'une Religieuse éprouvât quelque tentation, elle allait trouver sa Supérieure qui lui commandait de rouler de grosses pierres, afin de châtier son corps, à l'exemple du grand Apôtre, et de le réduire

en servitude. Ensuite, elle dormait sept nuits, sur son cilice, couverte de cendres!

Une grande merveille: Le monastère de l'Abbé Isidore. — Le monastère de l'Abbé Isidore était un des plus considérables de la Basse-Thébaïde, tant par le nombre de Religieux qui allait jusqu'à *mille*, qu'à ceux de leur admirable sainteté. L'enceinte était très spacieuse et fermée de murailles. Il y avait de vastes jardins, de l'eau en abondance, quantité d'arbres et de fruits, et généralement tout ce qui était nécessaire pour la nourriture des Frères. On y gardait une discipline sévère, avec la clôture perpétuelle. On n'était point reçu, si l'on n'avait point la ferme résolution de rester jusqu'à la mort, dans le monastère. Il n'était permis d'en sortir qu'à deux anciens, d'une vertu éprouvée, que l'Abbé choisissait pour distribuer au dehors les ouvrages des Religieux et rapporter les matériaux nécessaires pour en faire d'autres. Ces hommes tout célestes y pratiquaient si parfaitement les vertus religieuses, que Dieu les favorisait de ses dons les plus excellents, en sorte qu'il n'y en avait aucun qui n'eût reçu celui de faire des miracles. Mais ce qui est encore plus admirable, c'est qu'ils en mourraient point de maladie. Quand la fin de quelqu'un d'eux était proche il prenait congé de ses Frères, et se reposait en paix, avec un contentement de coeur merveilleux et une sérénité inaltérable!

Une autre merveille: La ville d'Oxyrhynque. (1)

Dans la ville d'Oxyrhynque, du temps de Rufin et de Pallade, on ne comptait pas moins de *dix-mille* Religieux, et *vingt-mille* Religieuses. On eût dit un vaste et unique Monastère. Jour et nuit, on y entendait chanter les louanges de Dieu, jusque sur le haut des murailles. Sur la place publique, l'Évêque aurait pu prêcher comme dans sa cathédrale. Il n'y avait plus ni païen, ni âme malveillante, dans cette ville céleste. Les habitants étaient si portés par leur piété à exercer l'hospitalité envers les passants pauvres et les étrangers, qu'ils mettaient des sentinelles aux portes de la ville pour observer s'il s'en présentait quelqu'un: et, alors ils s'empressaient à l'envi à qui aurait la joie de lui offrir une hospitalité gratuite et toute fraternelle!

Saint Macaire d'Alexandrie, anachorète.

Notre Saint était originaire d'Alexandrie où sa profession fut d'abord de vendre des dragées et des fruits; mais le grand amour qu'il avait pour la solitude, le porta à se rendre dans la Thébaïde, près de Saint Antoine, qu'il choisit pour son guide dans les premières années de sa retraite. Ce grand saint lui donna l'habit monastique et lui prédit ce qui arriverait dans le cours de sa vie. Après avoir reçu et mis à profit les instructions de son illustre maître, il quitta la Thébaïde et vint au désert de Scété. Il fut le premier qui y bâtit un monastère, et il y avait sa cellule. Il en eut une aussi en Libye et une

(1) Dans la moyenne—Egypte, sur la rive gauche du Nil: aujourd'hui Béhnésé.

autre à Nitrie; mais son principal séjour fut au désert des Cellules, où il exerça comme prêtre, les fonctions du sacerdoce.

Ces diférentes celules étaient plus propres à satisfaire son amour pour la pénitence, qu'à le garantir des injures de l'air; car, l'une était sans fenêtres, et il y passait tout le carême assis dans l'obscurité. Une autre était si étroite qu'il ne pouvait s'y étendre de tout son long. Celle de Nitrie était la plus spacieuse, parce qu'il n'y allait que pour recevoir et instruire les étrangers. Cependant, son grand amour pour la pénitence le portait à rechercher toutes les occasions pour se perfectionner dans cette grande vertu. Or, un jour, on lui dit qu'à Tabennes, les disciples de Saint Pacôme ne mangeaient rien de cuit pendant le Carême; il voulut faire la même chose durant sept ans, ne se nourrissant que d'herbes crues ou de légumes trempés seulement dans l'eau froide. Mais sa ferveur le porta à aller reconnaître par lui-même la discipline de Tabennes, soit pour mieux s'instruire et s'édifier, soit pour y vivre confondu parmi tant d'austères religieux et se dérober par là à la vénération qu'on avait pour lui à Nitrie et aux Cellules.

Le trajet de là à Tabennes était très long. Il fallait traverser des déserts fort vastes, non sans souffrir extrêmement. Mais cette difficulté ne l'arrêta pas. Il quitta son habit pour n'être pas connu et prit un costume d'artisan. Il marcha pendant quinze jours dans ces affreuses

solitudes jusque dans la Haute-Thébaïde, où il se présenta à la porte du monastère de Saint Pacôme qu'il pria humblement de le recevoir au nombre de ses religieux. Le saint abbé à qui Dieu ne le fit pas connaître alors, quoiqu'il l'éclairât dans beaucoup d'autres rencontres d'une lumière prophétique, bien loin d'acquiescer à sa demande, lui dit qu'il était trop âgé pour soutenir le poids des austérités de sa règle; qu'il fallait y être exercé de bonne heures; et, que s'il l'entreprenait, il serait tenté d'impatience dans les travaux dont on le surchargerait, ce qui le porterait au murmure, et qu'enfin, au lieu de persévérer, il quitterait tout, mécontent du monastère qu'il irait décrier ailleurs.

Ce refus ne le rebuta pas. Il persévéra durant sept jours dans la même demande, quoiqu'il ne reçut du saint abbé que la même réponse et fut tout ce temps là sans prendre aucune nouriture. Enfin, il lui dit: "Je vous conjure, mon Père, de me recevoir, et si je ne jeûne pas pas et ne fais pas la même chose que les autres, je consens que vous me renvoyiez." Saint Pacôme, touché de sa persévérance, en parla aux autres frères qui, selon Pallade, étaient au nombre de mille quatre cents, et qui conclurent à l'admettre.

Ceci arriva peu de temps avant le carême et Saint Macaire, attentif à tout ce qui se pratiquait pour le faire servir à son avancement spirituel, remarqua que les religieux, suivant chacun l'ardeur qu'ils avaient pour la pénitence, s'étaient proposé, les uns de ne manger que le

soir durant la sainte quarantaine, les autres une fois en deux jours, et les autres après cinq jours. Il observa encore que quelques-uns, après être demeurés assis tout le jour occupés à leur travail, passaient toute la nuit debout Ces exemples de mortification animèrent tellement sa ferveur, qu'il fit tremper une grande quantité de feuilles de palmier pour son travail et se retira dans un coin où il se tint debout tout le carême, sans jamais s'asseoir ni même s'appuyer, sans prendre un morceau de pain, mais seulement le dimanche quelques feuilles de choux toutes crues, et en si petite quantité, qu'il les mangeait plutôt pour éviter la tentation de vanité que pour se nourrir. Il garda pendant tout ce temps un rigoureux silence, et lorsqu'il était contraint de sortir, il retournait aussitôt à son travail, conservant toujours son esprit et son coeur élevés vers Dieu.

Saint Pacôme, occupé au gouvernement général de l'Ordre ne s'etait pas aperçu de la façon dont il avait vécu. Mais les autres religieux, et surtout ceux qui étaient les plus austères, y avaient pris garde, et ils en furent si frappés, qu'ils en portèrent leurs plaintes à leur abbé, disant qu'il avait amené un homme qui vivait comme s'il n'était qu'un pur esprit, sans chair et sans os, et qui semblait n'être venu chez eux que pour les condamner. Ils le prièrent en conséquence de le congédier, et avouèrent que s'il demeurait davantage, ils ne pouvaient plus eux-mêmes y tenir. Le saint abbé s'informa sur ces plaintes du détail de sa conduite. Il en fut tout étonné; il comprit

qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire dans cet inconnu et qu'il n'en était pas à commencer les travaux de la vie religieuse. Il ne leur en dit pourtant rien ; mais il eut recours à la prière, pour obtenir de Dieu qu'il le lui fit connaitre. Il lui fut révélé que c'était Macaire, dont la réputation était répandue dans tous les déserts. Après qu'il eut fini son oraison, il alla droit à lui, le prit par la main, le conduisit à la chapelle où était l'autel, et l'embrassa tendrement, il lui parla ainsi: "C'est donc vous, ô vénérable vieillard? Vous êtes Macaire, et vous me l'avez caché. Il y a longtemps que j'ai entendu parler de vous et que je désirais vous voir. Je vous dois des actions de grâces d'avoir humilié mes enfants. Vous leur avez ôté par votre exemple tout sujet de s'enfler de vanité et d'avoir des sentiments trop avantageux d'eux-mêmes à cause de leurs austérités. Retournez, je vous en supplie, à votre solitude, et priez pour nous."

Cet homme insatiable de pénitences se proposa un jour de combattre le sommeil pour éprouver s'il pourrait le surmonter. Il le racontait depuis à Pallade, et lui disait: "Je passai pour cela vingt jours et autant de nuits à decouvert: étant brûlé durant le jour par la chaleur, et transi par le froid durant la nuit. Mais au bout de ce temps je fus obligé de me jeter promptement dans une cellule, où je m'endormis, sans quoi je serais tombé en défaillance."

L'ennemi du salut lui donna, dans une autre rencontre, par des tentations contre la pureté dont il l'assiéga,

l'occasion de pratiquer une mortification terrible. Il alla au marais de Scété s'exposer aussi à découvert aux moucherons dont les aiguillons dans cet endroit sont si pénétrants, que la peau même des sangliers n'est pas à l'épreuve de leurs piqûres. Il pratiqua cette pénitence durant six mois, et ces insectes couvrirent son corps de tant de pustules que quand il revint à sa cellule, on ne put le reconnaitre qu'au son de sa voix et que plusieurs crurent qu'il avait la lèpre.

Un autre acte de mortification, bien moindre que celui-là, et que Pallade rapporte, nous fait connaitre en même temps combien les religieux qu'il avait sous sa discipline étaient fidèles à sacrifier à Dieu les satisfactions des sens. Saint Macaire eut l'envie, une fois de manger des raisins. Il le fit connaitre, et on lui en apporta aussitôt une grappe toute fraiche ; mais, quand il la vit, il voulut s'en priver, et joignant la charité à l'abtinence, il la fit porter à un frère qu'il croyait en avoir plus besoin que lui, parce qu'il ne jouissait pas d'une grande santé. Celui-ci témoigna d'abord de la joie de ce présent qui lui était envoyé par un si saint homme, mais quoiqu'il eût bien désiré d'en manger, il en fit le sacrifice à Dieu, à qui il rendit des actions de grâces et la porta à un autre, qui également mortifié et charitable n'y toucha point et la porta à un troisième qui en fit de même. Enfin cette grappe de raisin fut ainsi portée de main en main dans toutes les cellules du désert qui étaient en grand nombre et assez éloignees les unes des autres, jusqu'à ce que le

dernier à qui elle fut offerte, l'envoya à Saint Macaire comme un présent qui lui serait agréable, ignorant qu'il l'avait reçu avant tous les autres.

Le Saint reconnut d'abord la grappe, mais il voulut mieux s'en assurer ; et quand il apprit qu'elle avait passé par toutes les cellules sans qu'aucun frère y eût touché il en conçut une grande joie et remercia Dieu de voir tant de mortification et de charité dans ces saints solitaires !

EGYPTE. *Les moines d'aujourd'hui.* -- Quelques-uns des anciens couvents sont encore habités aujourd'hui par des moines ; mais, hélas ! l'hérésie et le schisme ont passé par là ; et, ces moines dégénérés, ne sont plus même une ombre de leurs glorieux ancêtres !

Saint Siméon Stylite.

Nous passons sous silence les premières années de cet homme extraordinaire. Il était déjà très-élevé en perfection, lorsque son besoin irrésistible de pénitence le poussa à s'élever encore plus haut dans la vertu. Par inspiration divine, il s'avisa d'embrasser un genre de vie inouï jusqu'alors et qui a fait depuis ce temps l'étonnement de tous les siècles. Ce fut de s'élever sur une colonne (1) haute premièrement de six coudées, ensuite de douze, puis de vingt-deux ; enfin de trente-six. L'extrémité de ces colonnes était surmontée d'une balustre de trois pieds de diamètre, ce qui faisait que le Saint ne

(1) *Stylos*, en grec veut dire *colonne* ; de là son surnom de *Stylite*.

pouvait ni se coucher, ni même s'asseoir. Que n'ai-je la langue des anges pour pouvoir dignement représenter la manière dont cet homme céleste vécut sur ces colonnes, le grand fruit qu'il fit dans le monde et les prodiges incroyables que Dieu opéra par son moyen! Il n'avait ni chambre ni abri; il était exposé aux ardeurs du soleil, aux rigueurs du froid, à la pluie, à la neige, à la grêle, aux tempêtes et à toutes les injures de l'air. On ne peut pas dire qu'il mangeait, puisque Théodoret, évêque de Cyr et son ami particulier assure qu'il ne prenait de nourriture que de quarante jours l'un, excepté la Sainte Eucharistie qu'il recevait tous les huit jours. Jamais on ne le voyait ni couché, ni assis; mais il était toujours debout ou le visage prosterné pour prier. Son oraison durait depuis le soir jusqu'au lendemain midi, et lorsqu'il parlait debout, il faisait un nombre infini d'inclinations pour adorer la majesté de Dieu, jusque-là que quelqu'un de la compagnie de Théodoret en compta en un jour jusqu'à *douze cent quarante quatre*, et s'arrêta là, le saint continuant à en faire encore davantage. Aux principales fêtes de l'Eglise, il passait toute la nuit, les yeux et les mains élevés au ciel, sans qu'on s'aperçut jamais qu'une posture si gênante le lassât, et sans qu'il fût obligé de l'interrompre.

Le fidèle disciple qui a composé sa vie, rapporte qu'il fut un an entier sans se soutenir que sur un pied, à quoi il s'était condamné pour avoir inconsidérément levé le pied. Voici dans quelle circonstance: Malgré l'habitude

où il était d'éluder tous les artifices du démon, Dieu permit, pour le rendre toujours plus humble et plus vigilant sur lui-même, qu'il fût une fois surpris dans un piège dangereux. Il crut voir, non l'esprit tentateur, mais un ange de lumière, venir à lui avec un chariot tout rayonnant de feu céleste. L'esprit s'étant approché, lui dit qu'il était envoyé de Dieu pour le faire monter et l'enlever dans la gloire qui lui était préparée. Ce Saint, dénué en ce moment, (Dieu le permettant ainsi) de son discernement ordinaire, *leva le pied* pour se mettre dans le chariot; mais au signe de croix qu'il fit pour bénir son départ, tout le fantôme disparut. Il reconnut alors son erreur, et s'en punit de la manière effrayante que nous venons de voir. Il endurait, en outre, de cuivantes douleurs d'un affreux ulcère, au haut d'une de ses jambes. Cet ulcère fut découvert dans la circonstance suivante: un diacre d'une grande considération l'étant venu visiter, et apprenant qu'il ne mangeait, ni ne buvait, ni ne dormait, prit la hardiesse de lui demander s'il était un homme, ou une nature spirituelle qui eût pris seulement l'apparence d'un homme. Les assistants s'offensèrent de cette demande; mais le Saint, sans se troubler, le pria de monter avec une échelle sur sa colonne pour reconnaître, par sa propre expérience, ce qu'il était. Le diacre y monta, et Saint Siméon, levant le bord de son cilice, lui fit voir cette horrible plaie qui le dévorait tout vivant, et montrait clairement qu'il était de chair et d'os, tout comme les autres hommes.

La profonde humilité que tous admiraient dans notre Saint était accompagné d'une modestie, d'une grâce et

d'une affabilité merveilleuse: il recevait agréablement tout le monde, riches ou pauvres, grands seigneurs ou artisans, fidèles ou infidèles, et les gagnait tous par la douceur de ses paroles et par ses regards pleins de bienveillance. Il satisfaisait à leurs doutes, il accommodait leurs différends, il remédiait à leurs maux, et personne ne se retirait d'auprès de lui sans être très-content de sa charité. Le zèle qu'il avait pour l'Église et pour le salut des âmes était admirable. Il prêchait tous les jours deux fois, du haut de sa colonne, à une infinité de personnes qui s'assemblaient pour l'entendre, et ses discours ne tendaient qu'à inspirer le mépris de toutes les choses de la terre et le désir des biens éternels. Il combattait vivement les païens, les juifs et les hérétiques, moins pour les confondre que pour les gagner à Dieu, et ses historiens assurent qu'il convertit des milliers de Sarrasins, de Géorgiens, de Perses et d'Arméniens qui demandaient en foule le saint Baptême. Les pécheurs les plus endurcis étaient attendris en sa présence: témoin cet insigne voleur et meurtrier, nommé Antiochus, qui conçut auprès de la colonne du Saint, où il s'était réfugié, une si véhémente contrition de ses crimes, qu'une voix céleste l'ayant assuré qu'ils lui étaient pardonnés, il mourut de douleur en prononçant ces paroles: "Mon Seigneur Jésus-Christ, Fils unique du Père éternel, qui n'êtes pas venu pour les justes, mais pour les pécheurs, recevez mon esprit entre vos mains."

Lorsqu'enfin l'heure de sa mort fut arrivée, il s'inclina, selon sa coutume, pour prier; et, dans cette posture, il rendit à Dieu son âme bienheureuse qui fut transportée par les anges dans le lieu du repos éternel!

Il est fait mention de notre Saint dans le Martyrologe Romain, le cinquième jour de Janvier, en ces termes: A Antioche, Saint Siméon, moine, qui demeura, plusieurs années debout sur une colonne, ce qui lui a fait donner le surnom de Stylite; toute sa vie ne fut qu'une longue suite de prodiges.

Nous devrions ajouter ici tous les saints Pères, tous les Docteurs, tous les fondateurs d'ordres... enfin toutes ces grandes âmes que la sainte Eglise a inscrites au Catalogue des Saints. De tous, il est dit qu'ils se sont sanctifiés par les veilles, les prières, les jeûnes, les disciplines, en un mot par la Pénitence et qu'ainsi ils sont parvenus sûrement à l'éternelle béatitude du Ciel!

Sainte Scholastique.

La vie de Sainte Scholastique, soeur du vénérable Père Benoît, Patriarche des Moines d'Occident, s'est écoulée ici-bas, sans laisser d'autre trace que le gracieux souvenir de cette colombe qui, se dirigeant vers le ciel d'un vol innocent et rapide, avertit le frère que la soeur le devançait de quelques jours dans l'asile de l'éternelle félicité. C'est à peu près tout ce qui nous reste sur cette admirable épouse du Sauveur, avec la touchante narration que saint

Grégoire a consacrée à la dernière entrevue du frère et de la soeur et qui forme la Légende du deuxième nocturne de l'office de la Sainte.

"Scholastique était soeur du vénérable Père Saint Benoit. Consacrée au Seigneur tout-puissant dès son enfance, elle avait coutume de venir visiter son frère une fois chaque année. L'homme de Dieu descendait pour la recevoir, dans une maison dépendante du monastère, non loin de la porte. Scholastique étant donc venue une fois selon sa coutume, son vénérable frère descendit vers elle avec ses disciples. Ils passèrent tout le jour dans les louanges de Dieu et les pieux entretiens; et, quand la nuit fut venue, ils prirent ensemble leur repas. Comme ils étaient encore à table, et que le temps s'écoulait vite dans leur entretien sur les choses divines, la vierge sacrée adressa cette prière à Benoit. "Je te prie, mon frère, de ne pas m'abandonner cette nuit, afin que nous puissions jusqu'au matin parler encore des joies de la vie céleste." Le saint lui répondit: "Que dis-tu là, ma soeur? Je ne puis, en aucune façon passer la nuit hors du monastère." Dans ce moment le ciel était si pur qu'il n'y paraissait aucun nuage. La servante de Dieu, ayant entendu le refus de son frère, appuya sur la table ses doigts entrelacés; et, cachant son visage dans ses mains, elle s'adressa au Seigneur tout-puissant. Au moment où elle releva la tête, des éclairs, un violent coup de tonnerre, une pluie à torrents, se déclarèrent tout à coup: au point que ni le vénérable Benoît, ni les frère

qui étaient avec lui ne purent mettre le pied hors du lieu où ils étaient.

"La pieuse servante de Dieu, pendant qu'elle avait tenu sa tête appuyée sur ses mains, avait versé sur la table un ruisseau de larmes; il n'en avait pas fallu davantage pour charger de nuages le ciel serein jusqu'à cette heure. Après la prière de la sainte, l'orage ne s'était pas fait longtemps attendre; mais cette prière et les torrents de pluie qu'elle amenait s'étaient si parfaitement rencontrés ensemble, que, au même instant où Scholastique levait la tête de dessus la table, le tonnerre grondait déjà; en sorte qu'un même instant vit la sainte faire ce mouvement, et la pluie tomber du ciel. L'homme de Dieu, voyant que ces éclairs, ces tonnerres, cette inondation ne lui permettaient plus de rentrer au monastère, en fut contristé, et exhala ainsi ses plaintes: "Que le Dieu tout puissant te pardonne, ma soeur, que viens-tu de faire?" Elle répondit: "Je t'ai adressé une demande, et tu n'as pas voulu m'écouter; j'ai eu recours à mon Dieu, et il m'a exaucée. Maintenant, sors, si tu peux; laisse-moi et retourne à ton monastère." Mais le saint était dans l'impossibilité de sortir de la maison; et lui qui n'avait pas voulu y rester volontairement, demeura contre son gré. Ainsi les deux saints passèrent la nuit entière dans les veilles; et, reprenant leurs pieux entretiens sur la vie spirituelle, ils se rassasièrent à loisir par l'échange des sentiments qu'ils éprouvaient.

"Le lendemain, la vénérable Mère retourna à son monastère et l'homme de Dieu reprit le chemin de son cloître. Trois jours après, étant dans sa cellule, et ayant élevé ses yeux en haut, il vit l'âme de sa soeur, qui venait de briser les liens du corps et qui, sous la forme d'une colombe, se dirigeait vers les hauteurs mystérieuses du ciel. Ravi de joie pour la gloire dont elle était entrée en possession, il rendit grâces au Dieu tout-puissant par des hymnes et des cantiques et annonça aux frères le trépas de Scholastique. Il les envoya aussitôt au lieu qu'elle avait habité, afin qu'ils apportassent le corps au monastère, et qu'il fut déposé dans le tombeau qu'il s'était préparé pour lui-même. Il arriva ainsi que ceux dont l'âme avait toujours été unie en Dieu ne furent point séparés par la mort, leurs corps n'ayant eu qu'un même tombeau."

Sainte Françoise Romaine.

Après avoir donné durant quarante ans l'exemple de toutes les vertus dans l'union conjugale qu'elle avait contracté dès l'âge de douze ans, Françoise alla chercher dans la retraite le repos de son coeur éprouvé par de longues tribulations ; mais elle n'avait pas attendu ce moment pour vivre au Seigneur. Durant toute sa vie, des oeuvres de la plus haute perfection l'avaient rendue l'objet des complaisances du ciel, en même temps que les douces qualités de son coeur lui assuraient la tendresse et l'admiration de son époux et de ses enfants, des grands dont elle fut le modèle, et des pauvres qu'elle servait avec amour. Pour récom-

penser cette vie toute angélique. Dieu permit que l'Ange gardien (1) de Françoise se rendit presque constamment visible à elle, en même temps qu'il daigna l'éclairer lui-même par les plus sublimes révélations. Mais ce qui doit particulièrement nous frapper dans cette vie admirable qui rappelle à tant d'égards les traits de celle des deux grandes saintes Élisabeth de Hongrie et Jeanne-Françoise de Chantal, c'est l'*austère pénitence* que pratiqua constamment l'illustre servante de Dieu. L'innocence de sa vie ne la dispensa pas de ces saintes rigueurs, et le Seigneur voulut qu'un tel exemple fût donné aux fidèles, afin qu'ils apprissent à ne pas murmurer contre l'obligation de la pénitence qui peut n'être pas si sévère en nous, qu'elle le fut en Sainte Françoise, mais néanmoins doit être réelle, si nous voulons aborder avec confiance le Dieu de justice qui pardonne facilement à l'âme repentante, mais qui exige la satisfaction (1).

Ce que nous avons dit, un peu plus haut, des Docteurs, des saints Confesseurs... nous devons le répéter ici pour les Vierges, les saintes Femmes; pour toutes ce- illustres Saintes, dont, chaque année, le Cycle Liturgie nous ramèen la Fête et qui toutes, elles aussi, comme Sainte Scholastique et Sainte Françoise se sont sanctifiées en passant par la voie héroïque de l'innocence, des humiliations, des austérités, de la Péintenee!

(1) Voir plus haut : Chap. II.
(1) L'Année Liturgique — 9 mars.

Nous voulons terminer ce chapitre par l'histoire d'une illustre pénitente qui, comme celle de Sainte Madeleine, avant elle, et plus tard, celle de Sainte Marguerite de Cortone, nous rappelle que Dieu n'exclut personne du céleste Paradis; que le Père de Famille est toujours disposé à recevoir dans ses bras, l'Enfant Prodigue qui, touché de la grâce, a le courage de dire: "Je me lèverai et je retournerai vers mon Père."

Sainte Marie l'Egyptienne

Zozime, religieux d'une éminente vertu, après avoir vécu longtemps dans un monastère de Palestine, passa, par une inspiration de Dieu, dans un autre, bâti sur le bord du Jourdain. C'était la coutume que, tous les ans, le premier dimanche de Carême, les religieux, après voir participé aux divins mystères, et pris un peu de réfection sortissent et se retirassent seul à seul dans la vaste étendue des déserts, pour s'y appliquer plus parfaitement à la pénitence et à la méditation des souffrances de Notre-Seigneur; ils ne revenaient au monastère que pour le dimanche des Rameaux. Ce saint homme faisait ainsi, d'année en année, ces religieuses retraites, et pénétrait dans la solitude la plus avancée que le temps le lui pouvait permettra. Une fois, qu'il s'était éloigné de vingt journées de toute habitation des hommes, comme il faisait son oraison à l'heure de sexte, c'est-à-dire à midi, il aperçut de loin l'apparence d'un corps humain qui marchait devant lui. D'abord, il appréhenda que ce ne fût un spectr

et se munit du signe de la croix; mais, considérant plus attentivement ce qu'il voyait, il reconnut que c'était véritablement une personne, dont le corps néanmoins, était tout noir et tout brûlé des ardeurs du soleil.

Cette personne, c'était Marie l'Egyptienne qui se fit connaitre au Saint, en ces termes:

"Je suis native d'Egypte, et, dès l'âge de douze ans, fuyant les corrections de mes parents, je quittai leur maison, et me rendis à Alexandrie, où je m'abandonnais à toute sorte de libertinage, sans crainte de Dieu, ni honte des hommes. Je perdis la pudeur que les personnes de mon sexe portent sur le front, et que la nature leur a donnée pour servir de bride à leur légèreté, et je passai plus de dix-sept ans dans les désordres de l'impureté, sans prétendre à d'autre récompense de mes crimes que les plaisirs que j'y trouvais. Enfin, je tombai dans un si grand dérèglement, que, voyant un jour à Alexandrie plusieurs personnes qui s'embarquaient pour aller à Jérusalem solenniser la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, il me prit fantaisie de m'embarquer avec elles, dans le dessein d'engager dans le crime ceux que je pourrais gagner, et de les obliger, par ce moyen, à payer les frais de mon voyage; si bien que plusieurs se perdirent par mes artifices; et maintenant même que je le raconte, et que j'y pense souvent, je tremble de frayeur, et je m'étonne que la mer ne m'ait point abîmé dans ses flots, ou que la terre ne se soit pas entr'ouverte sous mes pieds, pour me précipiter toute vive

dans les enfers. Arrivée à Jérusalem, je multipliai encore mes crimes et fus plus débauchée dans cette ville que je ne l'avais été à Alexandrie. Enfin, le jour de l'Exaltation de la Sainte Croix étant arrivé, et chacun allant à l'église pour voir et révérer ce bois adorable, instrument de notre salut, je voulus aussi me glisser parmi la foule, et entrer dans l'église avec le reste des fidèles; mais lorsque j'approchais de la porte, il m'était impossible de passer plus avant, parce qu'une force secrète m'empêchait d'y entrer. Après avoir fait en vain tous mes efforts à plusieurs reprises, je commençai à penser d'où pouvait venir que, tout le monde entrant si aisément dans l'église, j'étais la seule à qui l'entrée en fut interdite; et, sur cette pensée, mon âme fut éclairée d'une divine lumière qui, dessillant mes yeux, me fit voir qu'en cet abominable état où j'étais réduite, je ne méritais pas d'entrer en ce saint temple de Dieu. Ce sentiment me donna un grand regret de mes péchés, je commençai à me battre la poitrine, et à pleurer à chaudes larmes; et, ayant aperçu une image de la très glorieuse Vierge Marie, je me tournai vers elle, et lui dis en soupirant: "Glorieuse Vierge, qui êtes la Mère d'un Dieu fait homme et qui l'avez donné au monde, je ne suis pas digne de vous regarder et moins encore d'être regardée de vous; car vous avez été toujours très-pure et très-chaste, et moi je ne suis qu'un égoût d'impureté. Mais puisque Dieu s'est fait homme pour sauver les pécheurs, n'abandonnez pas, ô Vierge sainte, celle qui est seule, sans aide et sans autre recours ni asile que le vôtre; permettez

que j'entre dans l'église pour voir l'Arbre salutaire de notre rédemption; et je vous promets de ne jamais plus souiller mon corps des plaisirs sensuels, et qu'en voyant la Sainte Croix, je renoncerai à toutes les choses du monde, et suivrai à l'avenir le chemin du salut que vous me montrerez." Après cette prière, j'entrai sans difficulté dans l'église, où je vis la Sainte Croix qui était publiquement exposée; mais je la regardai avec beaucoup d'appréhension, en considérant l'énormité de mes offenses. Ayant achevé mes dévotions, je retournai à l'image de la sainte Vierge, devant laquelle j'avais auparavant fait ma prière, et je lui dis: Il est temps, ô très-sainte Vierge, que j'accomplisse la promesse que je vous ai faite, enseignez-moi l'endroit où il vous plait que je demeure, et ce je dois faire. J'entendis une voix qui me dit: Si tu passes le Jourdain, tu y trouveras le repos. Croyant bien que cette parole s'adressait à moi, je suppliai de nouveau la Mère de Dieu de me prendre sous sa protection, et je m'en allai vers le Jourdain avec trois petits pains. J'arrivai ce même jour au bord du fleuve, ayant arrosé le chemin de mes larmes; je me lavai le visage et les pieds dan scette eau sanctifiée par le baptême de mon Sauveur; et, après m'être confessé, je reçus les divins Mystères qui donnent la vie, dans un monastère de Saint-Jean-Baptiste qui n'était pas loin de là; j'entrai ensuite bien loin dans le désert, espérant fermement en la miséricorde de ce Seigneur qui appelle les pécheurs et qui sauve ceux qui se convertissent parfaitement à lui, et j'y suis demeurée jus-

qu'à présent pour satisfaire, par la pénitence, aux désordres de ma première vie."

Après que la sainte Pénitente eut fait ce récit à Zozime, il lui demanda combien d'années il y avait qu'elle était dans ce désert et quelles tentations elle y avait éprouvées. Elle lui répondit qu'il y avait *quarante sept ans* qu'elle y était, et que les combats que les démons lui avaient livrés étaient si terribles, que le seul souvenir qu'elle en avait la faisait encore frémir. Et si Zozime, poussant un cri d'admiration lui eût demandé comment elle avait pu résister, là, seule, sans appui, sans consolation, à ces affreuses tentations, le démon faisant passer et repasser, jour et nuit, sans relâche, les images de toutes ses turpitudes, la Sainte eût répondu indubitablemnet par ce cri sublime: J'AVAIS L'ESPERANCE DU PARADIS! Et dans cette invincible espérance, elle leur opposait la prière, les larmes, les gémissements et les veilles continuelles. Elle se prosternait sans cesse la face contre terre pour implorer le secours du ciel. Elle avoua que ce n'était que par une assistance particulière de la Sainte Vierge, qui était sa caution auprès de son Fils, et vers l'image de laquelle elle s'était souvent tournée en esprit qu'elle avait persévéré dans l'exercice de sa pénitence Après une lutte surhumaine de *dix-sept ans,* victorieuse de l'enfer, elle avait joui jusqu'alors, c'est-à-dire l'espace de trente ans, d'une paix profonde, et reçu de Dieu de très grandes grâces, toujours par l'intercession de la sainte Vierge Marie, sa divine Protectrice.

Zozime, ravi de ces merveilles, ne pouvait assez remercier Dieu, de cet excès de miséricorde. Mais, éclaircissant toutes choses, il lui demanda encore comment elle avait vécu et de quoi elle s'était vêtue durant tant d'années. Elle lui dit qu'après avoir mangé ses trois pains, elle avait été dix-sept ans à ne manger que des herbes et des racines sauvages et que, pour des habits, elle n'en avait point eu d'autres que ceux qu'elle avait apportés au désert et qui s'étaient usés et consumés avec le temps: ce qui l'avait fait infiniment souffrir du froid, du chaud et de la faim. Mais après cette longue épreuve, Dieu l'avait si puissamment sustentée de sa parole, et restituée dans l'innocence, qu'elle n'avait plus eu besoin de nourriture: "parce que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais aussi de toute parole qui procède de la bouche de Dieu." Le saint vieillard s'étonnait de ce qu'elle citait la sainte Écriture: elle lui avoua qu'elle ne l'avait jamais lue, ni entendue, mais que Notre-Seigneur lui en avait donné par lui-même quelque connaissance.

Ensuite elle pria instamment Zozime de ne rien découvrir, pendant qu'elle vivrait, de ce qu'il avait vu et entendu, et lui dit que l'année suivante il ne sortit point de son monastère, selon sa coutume, au commencement du Carême; mais que le soir du jeudi saint il lui fit la grâce de lui apporter la sainte Eucharistie au bord du Jourdain, où elle se trouverait et de la venir communier. Enfin, après s'être recommandée à ses prières, elle se sépara de

lui, acceptant de garder pour un temps, le manteau que le saint religieux portait et qu'il eut la dévotion de lui laisser. Après cela, Zozime reprit le chemin de son monastère.

L'année d'après, il ne manqua pas d'exécuter ce que la sainte Pénitente lui avait prescrit: il ne sortit point avec les autres religieux au commencement du Carême; mais le jeudi de la semaine sainte, ayant mis secrètement la sainte Hostie dans un calice, il s'en alla le soir vers le Jourdain. N'y trouvant pas d'abord celle qu'il cherchait, il fut agité de diverses craintes; et surtout il était en peine comment lui ou elle pourrait passer le fleuve: mais un moment après il l'aperçut de l'autre côté et vit qu'ayant fait le signe de la croix sur l'eau, elle le passait à pied sec. Ce prodige le surprit si fort que, tout hors de lui-même, il voulut se prosterner à ses pieds; mais elle lui cria qu'il ne le fit pas, parce qu'il était prêtre et qu'il portait un Dieu entre ses mains. A son arrivée, ils firent ensemble la prière, et la sainte communia des mains de Zozime, avec une dévotion et une abondance de larmes qui ne se peut exprimer. Ensuite, élevant les yeux et la voix vers le ciel elle dit ces paroles du vieillard Siméon: "Laissez maintenant, Seigneur, aller votre servante en paix, suivant la promesse que vous lui en avez faite; parce que mes yeux ont eu le bonheur de voir votre salut."

Zozime avait aussi apporté un petit panier de figues de dattes et de lentilles il la pria de le recevoir de sa main

Elle prit trois lentilles et les porta à bouche; mais elle le remercia du reste, lui disant que la grâce du Saint-Esprit était suffisante pour empêcher la mort de l'âme. Cependant elle lui demanda une nouvelle grâce, c'était de revenir l'année d'après au lieu où il l'avait vue la première fois, l'assurant qu'il aurait encore la consolation de l'y voir; ce qu'elle n'eut pas de peine à obtenir. Ils se séparerent ensuite, s'étant mutuellement promis de prier l'un pour l'autre, comme aussi pour l'Eglise, pour l'empire et pour tous les pécheurs. La Sainte repassa le Jourdain comme elle l'avait passé, marchant légèrement sur les eaux comme sur la terre ferme; et l'homme de Dieu rentra dans son monastère.

Le Carême de l'autre année étant venu, le Saint sortit du monastère, selon la coutume, et se rendit en vingt jours au lieu de la première entrevue. N'apercevant de nul côté, aucun mouvement, il en conçut beaucoup d'inquiétudes; et, adressant la parole à Dieu, il lui dit, les yeux baignés de larmes: "Découvrez-moi, je vous prie, Seigneur, ce trésor incomparable que vous avez caché dans ce désert: faites-moi voir ce prodige de pénitence que le monde n'a pas été digne de posséder." Disant cela, il s'avança un peu plus, et vit, à la faveur d'un rayon de lumière, son saint corps, privé de la vie, et couché sur la terre dans une posture fort modeste; il lui baisa les pieds, chanta pour elle les psaumes et les suffrages que l'on dit ordinairement pour les morts, et arrosa la terre de ses larmes. Il était en peine s'il la devait enterrer. Mais, sa

peine fut aussitôt levée par ces paroles qu'il trouva tracées sur le sable: "Abbé Zozime, enterrez le corps de la pauvre Marie; rendez à la terre ce qui lui appartient, et priez pour moi. Je suis décédée la nuit même du vendredi saint. après avoir reçu le divin aliment de la sainte Eucharistie."

Par là, ce saint vieillard fut instruit de trois choses: premièrement du nom de cette sainte Pénitente dont il était extrêmement en peine, et qu'il avait oublié de lui demander; secondement, du temps de son décès, qui était arrivé six ou sept heures après qu'elle eut reçu la sainte Communion. Ici, nous voyons deux grands miracles: le premier qu'en si peu de temps, elle eût fait un chemin de vingt jours; le second, que son corps fût demeuré un an entier sans corruption, et sans que les bêtes sauvages eussent osé y toucher. Enfin, il apprit que Dieu voulait qu'il lui donnait la sépulture en cette solitude.

Un lion lui servit de ministre en cet office de charité: il creusa la terre avec ses griffes et fit un fosse capable de contenir un corps humain; et, après que Zozime y eut mis ces saintes dépouilles. le même lion vint la recouvrir et combler la fosse.

Toute la succession de cette femme incomparable consistait dans le pauvre manteau que le saint abbé lui avait prêté: il en hérita comme d'un grand trésor et le remporta à son monastère comme une relique très précieuse. Il raconta alors aux religieux les merveilles qu'il avait vues, et il en bénit le Seigneur.

Le Martyrologe Romain, au deuxième jour d'avril, fait mention de notre Sainte en ce peu de mots: "En Palestine, le décès de Sainte Marie, Egpptienne, surnommée la Pécheresse: cinquième siècle."



V.

LE CIEL

On peut l'acquérir

ACQUIRI POTEST (*S. Aug.*)

facilement

par la bonne volonté.

LES AMES DE BONNE VOLONTE

CHAPITRE CINQUIEME

Les âmes de bonne volonté

SOMMAIRE. — Le salut facile, pour toutes les âmes de bonne volonté. — Beauté de la vertu. — Mérite des bonnes actions.

Pour toutes les âmes de bonne volonté le salut est facile.

La douce et mystérieuse nuit de Noël, quand Jésus vint au monde, dans Bethléem de Juda, il y avait là, dit le saint Evangile, aux environs, des bergers qui passaient la nuit dans les champs, veillant tout à tour à la garde de leur troupeau. Et voici que soudain un Ange du Seigneur se présenta à eux, et une lumière divine les environna ; ce qui les remplit d'une grande frayeur. Alors l'Ange leur dit : Ne craignez point, car je vous apporte une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie : c'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur. Et voici le signe auquel *vous le reconnaîtrez.* Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. Au même instant il se joignit à l'ange une grande troupe de l'armée céleste, louant Dieu et disant : "Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !"

Il y a dans le Ciel une foule de saints et de saintes qui n'ont point eu la gloire du martyre et qui n'ont point fait de pénitences extraordinaires, ni, mené en apparence, une vie toute de sacrifices, comme ceux dont nous avons parlé dans les chapitres précédents. Qu'ont donc été sur la terre toute ces âmes aujourd'hui glorifiées dans le Ciel?

— *Des âmes de bonne volonté!*

Pour aller au Ciel, il faut le vouloir: ceux qui ne vont point au Ciel, c'est qu'ils ne le veulent pas, et c'est ce qui les rend à jamais inexcusables. L'Esprit-Saint, dès les premières pages du saint Evangile, nous montre cette double volonté: l'une droite, qui cherche le bien: et l'autre perverse, qui s'obstine dans le mal.

"Anne et Caïphe étant grands prêtres, le Seigneur fit entendre sa parole à Jean, fils de Zacharie, dans le désert. Et il vint dans tout le pays qui est aux environs du Jourdain, prêchant le baptême de pénitence pour la rémission des péchés. Alors Jérusalem, toute la Judée et tout le pays des environs du Jourdain venaient à lui: et en confessant leurs péchés, ils étaient baptisés par lui dans le Jourdain.

"Mais voyant plusieurs des Pharisiens et des Sadducéens qui venaient à son baptême, il leur dit: Race de vipères, qui vous a appris à fuir la colère qui doit tomber sur vous?

Ce sont ces mêmes Juifs qui diront plus tard à Notre-Seigneur qui leur reprochait de faire les oeuvres de leur père: Nous ne sommes pas nés de la fornication: nous

n'avons qu'un père, c'est Dieu. A cela, Jésus leur répondit: "Si Dieu était votre père, vous m'aimeriez sans doute, parce que je suis sorti de Dieu, et que je suis venu; car je ne suis pas venu de moi-même, mais c'est lui qui m'a envoyé. Pourquoi ne connaissez-vous point mon langage? parce que vous ne pouvez entendre ma parole. Vous êtes les fils du diable; et vous voulez accomplir les désirs de votre père. Il a été homicide dès le commencement, et il n'est point demeuré dans la vérité, parce que la vérité n'est point en lui. Lorsqu'il dit des mensonges, il dit ce qu'il trouve en lui-même car il est menteur et père du mensonge. Mais pour moi, si je dis la vérité, vous ne me croyez pas.

Jean, après les avoir donc appelés si justement: Races de vipères, continue à leur parler: "Faites donc de dignes fruits de pénitence... car la cognée est déjà mise à la racine des arbres. Tout arbre qui ne produit point de bon fruit sera coupé et jeté au feu."

C'est ainsi que le pécheur impénitent, par manque de bonne volonté, après une vie malheureuse, sera jete au feu, au feu inextinguible, qui le brûlera durant toute l'éternité!

Mais la foule, qui recevait le baptême de Jean, l'interrogea, en disant: "Que devrons-nous donc faire? Il leur répondit: Que celui qui a deux vêtements en donne un à celui qui n'en a point; et que celui qui a de quoi manger en fasse de même. Il y eut aussi des publicains qui vinrent

à lui pour être baptisés et qui lui dirent : Maître, que faut-il que nous fassions ? Il leur répondit : N'exigez rien au delà de ce qui vous a été ordonné. Les soldats aussi lui demandaient : Et nous, que devons-nous faire ? Il leur répondit : N'usez point de violence, ni de fraude envers personne, et contentez-vous de votre paye."

Ainsi, tout le peuple et les publicains, reconnurent la justice de Dieu, dit l'Evangile, s'étant fait baptiser du baptême de Jean. Mais les pharisiens et les docteurs de la loi méprisèrent les desseins de Dieu sur eux, ne s'étant point fait baptiser par Jean.

Que devons-nous donc faire pour aller au Ciel ? Simplement ce que le saint Précurseur vient de nous enseigner. Que chacun accomplisse les devoirs de son état ; mais avec une volonté bonne de les accomplir fidèlement ; d'éviter la conduite des pharisiens hypocrites qui méprisèrent le dessein de Dieu sur eux et d'imiter la conduite de la foule et des publicains qui reconnurent la justice de Dieu sur eux. Tout le secret de gagner le Ciel se trouve en résumé dans cette courte parole de l'Esprit-Saint : Eloignez-vous du mal (*diverte a malo*) ; et pratiquez le bien (*et fac bonum*).

Eloignez-vous du mal. — Le seul mal véritable, celui qui s'oppose directement à notre salut, c'est le péché ; le péché grave, celui qui nous rend ennemis de Dieu, esclaves de satan et ses sujets à l'enfer. Or, un homme de bonne volonté, c'est-à-dire un chrétien vraiment désireux de son

salut, qui réfléchit que Dieu lui a donné une intelligence pour comprendre et un coeur pour aimer, comprend, éclairci d'enhaut, tout ce qu'il y ya de malice et de laideur dans une transgression grave de la Loi du Seigneur. Le péché mortel déshonore Dieu en lui faisant une grande et souveraine injure; car, la grandeur d'une injure se mesure sur la grandeur, non pas de celui qui la fait, mais bien de celui qui la reçoit; par conséquent l'injure que l'on fait à Dieu est aussi grande que la dignité et l'excellence de Dieu même; et comme la dignité et l'excellence de Dieu est infinie, il s'ensuit que l'injure qu'on lui fait, en commettant un péché mortel est en quelque sorte infinie. L'Apôtre Saint Paul, reprochant à quelques Juifs de son temps, leur mauvaise conduite, leur disait: "Vous vous glorifiez dans la Loi et vous *déshonorez* Dieu par la transgression que vous faites de cette même Loi; et par là, vous êtes cause que le nom de Dieu est blasphémé parmi les nations." Son coeur généreux lui fait sentir aussi le besoin de la reconnaissance et toute l'horreur que doit inspirer la noirceur du vice d'ingratitude. Saint Léonard de Port-Maurice dans son sermon sur la malice du péché mortel, essaie de peindre toute la noirceur de ce vice qui révoltait même les païens: voici comment s'exprime le zélé missionnaire: "Si vous faites une injure à un étranger, qui ne vous a fait ni bien ni mal, c'est déjà une faute considérable contre la loi naturelle, laquelle défend d'offenser un innocent: que si vous attaquez un ami tandis qu'il vous comble de bienfaits, c'est une cruauté détestable; mais si vous

vous servez de ses propres bienfaits pour l'outrager, c'est une ingratitude si diabolique que l'on peut à peine la concevoir. Eh bien! pécheurs insensibles, vous qui marchez toujours les yeux courbés vers la matière, à la façon des brutes, sans jamais élever un regard d'amour vers votre Bienfaiteurs, redressez-vous, et tout incrédules que vous êtes, considérez-vous de la tête aux pieds: qui vous a fait la vie dont vous jouissez? L'âme, le corps, l'entendement la mémoire, la volonté, le rang que vous occupez, la santé les richesses, les vêtements qui vous couvrent, la nourriture qui vous soutient, la terre qui vous porte et jusqu'à l'air que vous respirez, tous ces biens, qui vous les a donnés? Ne sont-ce pas là autant d'aumônes que vous avez reçues de la main bienfaisante de Dieu, alors qu'ils vous a tirés du néant où vous étiez ensevelis? Or, qu'avez-vous fait de tant de bienfaits signalés? Que diriez-vous d'un pauvre qui emploierait votre aumône à acheter du poison pour vous tuer? Que faut-il donc dire de vous qui abusez de tout contre Dieu? A quoi employez vous votre vie Cette vie indigne, à quoi l'employez-vous, sinon à la débauche, au jeu, aux fréquentations dangereuses, au péché A quoi employez-vous votre entendement, si ce n'est à tramer des complots contre le prochain? A quoi employez-vous votre mémoire, si ce n'est à repasser jour et nuit ces pensées lubriques qui souillent votre imagination A quoi employez-vous votre volonté, si ce n'est à l'exécution des plus mauvais desseins? Ne faites-vous pas serv votre langue au parjure, vos yeux à la luxure, vos main

a la rapine et aux actions déshonnêtes, en un mot tous les avantages dont Dieu vous a doués, à allumer le feu des passions? Y a-t-il un lieu dans les environs que vous n'ayez profané par vos blasphèmes, ou par d'autres crimes non moins exécrables, que je n'oserais nommer en public sans rougir? Ah! créatures perfides, comment ne vous sentez-vous pas mourir de honte en réfléchissant à une si noire ingratitude? Dieu vous a fait tant de bien, et vous pouvez lui en vouloir jusqu'à convertir ses bienfaits en autant de flèches pour lui percer le coeur, jusqu'à vous servir de ces mains, de cette langue, de ces yeux qu'il vous a donnés pour lui porter le coup de mort? Quelle horrible perversité! Comment ne vous sentez-vous pas mourir en pensant à une ingratitude si diabolique?"

Et fac bonum: *Pratiquez le bien.* — Lorsqu'on apporte un nouveau-né pour lui faire recevoir le sacrement de Baptême, le prêtre de Jésus-Christ lui demande, en la personne de son parrain et de sa marraine: *Quid petis ab Ecclesia Dei?* Que demandez-vous de l'Eglise de Dieu?— Ils répondent: *Fidem*: la Foi. C'est la première chose nécessaire; car, dit le grand Apôtre, sans la Foi il est impossible de plaire à Dieu. — Le prêtre continue: *Fides, quid tibi praestat?* La Foi, qu'est-ce qu'elle vous procure? — *Vitam aeternam!* La vie éternelle! — Si vous voulez acquérir la vie eternelle, gardez les commandements: Aimez le Seigneur votre Dieu de tout votre coeur, de tout votre esprit, de toute votre âme et de toutes vos forces, et votre prochain, comme vous-même... Lorsque cet enfant arri-

vera à l'âge où il pourra faire usage de sa raison, il comprendra progressivement qu'il est soumis à un code de lois, dont l'observance a pour but de lui assurer le salut. Et ces lois ne prescrivent que l'amour: l'amour de Dieu et l'amour du prochain: c'est là, dit Notre-Seigneur toute la loi et les prophètes. Or, l'amour de Dieu consiste précisément à garder ses commandements, et ses commandement, dit l'apôtre Saint Jean, ne sont point pénibles. Une âme de bonne volonté le comprend aisément et elle met tout son bonheur à les observer fidèlement.

Cependant l'homme est faible et l'Esprit-Saint nous avertit que son coeur est enclin au mal dès sa plus tendre jeunesse. Dieu qui veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la vie éternelle; Dieu qui nous a aimés d'un amour éternel, qui nous a tellement aimés qu'il nous a donné son Fils unique, et qu'ainsi il nous a tout donné, Dieu nous aide, dans notre faiblesse, par le secours de sa grâce que nous obtenons surtout par les sacrements et par la prière. Oh! que Dieu nous aime! S'il arrive donc que par fragilité nous venions, en transgressant sa loi sainte, à perdre l'amitié de notre Dieu, quelle facilité quelle extrême facilité, pour rentrer en grâce, de recourir et de recourir sans cesse au sacrement de Pénitence Qu'il existe un pareil sacrement, après les grâces du Baptême, c'est bien là un nouveau miracle de l'amour de Dieu. Le Baptême en effaçant le péché originel, nous a fait enfants de Dieu et de l'Eglise et héritiers du royaume des

Cieux ; si, pour notre malheur, nous perdons l'amitié de Dieu, en transgressant sa loi, le sacrement de Pénitence nous rend tous nos droits à l'héritage céleste.

Avons-nous bien la Foi ? Et si nous l'avons, levons donc les yeux et contemplons la Croix de Jésus ! Que nous dit-elle, cette Croix ? N'est-ce pas le Sang du divin Sauveur qui s'échappe de ses plaies et coule sur nos âmes. Oui, au moment où le prêtre donne l'absolution, c'est le sang de notre Dieu qui lave nos âmes. Pour notre salut, Jésus-Christ a donné sa vie. Quel amour ! Dira-t-on que le salut est difficile ? Eh quoi ! si une personne pour nous sauver la vie, exposait la sienne, bien plus, poussant son amour pour nous jusqu'à ses extrêmes limites, se laissait donner la mort pour nous sauver la vie, trouverions-nous difficile d'aimer cette personne, et, nous transportant au delà de la tombe, par les sentiments de notre coeur, de lui vouer une reconnaissance éternelle ?

Notre divin Sauveur assure que personne ne peut pousser l'amour plus loin que de donner sa vie pour ses amis. Et vous, vous êtes mes amis, a-t-il ajouté. Oui, si vous accomplissez les choses que mon amitié demande de vous.

La Sainte Communion. — Que dire de plus ? Et s'il y a quelque chose de plus à dire, est-il nécessaire qu'on le dise ? Oui, dit l'âme aimante : l'amour, encore l'amour, toujours l'amour ! Ce qu'un homme ne peut faire, Dieu l'a fait. Il était mort pour nous : voilà l'héroïsme au plus

haut degré ; là s'arrête le dévouement humain. Notre adorable Rédempteur, le Christ Jésus, épuise toutes les ressources de sa puissance et de sa sagesse, il crée le sacrement de son Amour ; il se donne lui-même ! C'est l'abrégé de toutes les merveilles. O chrétiens, mes Frères, nous avons la Foi, et avec elle, avons-nous bien une intelligence pour comprendre et un coeur pour sentir ? Que dit notre intelligence, que dit notre coeur en présence de l'adorable Eucharistie ? En vérité, n'avons-nous pas le droit d'affirmer maintenant que ceux qui oseraient encore dire que le salut est difficile, n'ont pas d'intelligence et n'ont pas de coeur ?

Marie! Il semble que tout soit dit maintenant ? Non... Jésus, notre véritable ami, sait bien que les hommes, généralement, ont bon coeur, mais que par nature, ils sont portés à l'inconstance, à l'oubli ; au moins à la négligence. Et qu'a-t-il fait, cet ami divin ? Il nous a donné une Mère. Le père de famille, lui, vaque à ses affaires... La mère, elle, garde les enfants, veille sur eux. Marie est là, veillant sur nous, sur toutes les âmes de bonne volonté : avec un doux sourire, elle nous montre Jésus, son Fils béni ! Lorsque nous sommes tentés de commettre le péché, elle nous montre Jésus sur la Croix ! Et lorsque nous nous plaignons d'être si faibles dans la tentation, elle nous montre le Tabernacle !

La Prière. — La prière du Chrétien ! La prière, cette puissance irrésistible, quel moyen de salut ! Non jamais une âme qui sut s'en servir ne tomba dans la réprobation (1).

(1) Le P. Faber : Le Créateur et la créature.

La beauté de la vertu aide également à rendre le salut facile.

L'Humilité. — L'homme qui est véritablement humble connait, par la lumière dont il est éclairé, que de lui-même il n'est rien, et qu'il ne peut rien; qu'il a reçu de la main libérale de son Dieu, sans aucun mérite de sa part, son corps, son âme, ses facultés et absolument tout ce qu'il possède dans l'ordre naturel et surnaturel; qu'il ne possèdera tout cela qu'autant qu'il plaira à Dieu qui peut à chaque instant l'en dépouiller, le remettre dans sa première pauvreté et son premier néant; il connait encore que par la suite de ce néant, il a une grande inclination au péché, qu'effectivement il est pécheur, qu'il offense tous les jours la divine majesté; et que, pour ne pas pécher, il a absolument besoin du secours du bras de Dieu et de l'assistance de sa grâce.

L'homme humble, par le sentiment qu'il a de ses fautes, endure, avec un grand sentiment de foi, toutes les afflictions extérieures et intérieures que Dieu lui envoie, de quelque côté qu'elles viennnt, il les supporte avec une grande patience, une parfaite soumission et même avec action de grâces, bien persuadé qu'il en mérite bien davantage, que Dieu ne le punit pas selon ses offeenses, et qu'il lui fait grâce: car il sait que toutes les peines et toutes les ignominies de cette vie seraient trop légères, même pour le moindre péché véniel, puisqu'il mérite des peines bien autrement grandes, celles du Purgatoire.

L'homme humble ne méprise personne: il a bonne opinion de tous; il ne médit point, il excuse autant qu'il peut les fautes du prochain, il parle en bien de tout le monde; ses paroles sont pleines d'affabilité, de douceur, de respect, selon la qualité des personnes; il ne conteste jamais, mais il cède modestement après avoir exposé doucement ses raisons; car celui qui contredit et qui soutient son sentiment avec opiniâtreté montre évidemment qu'il le préfère à celui des autres, et qu'il veut l'emporter sur eux. Ce ne sont pas là les pensées de l'humilité.

L'homme humble n'offense personne: il cherche à faire plaisir à tous, il ne s'estime pas plus grand que les plus grands pécheurs, parce qu'il sait qu'il est un néant comme eux pour les choses de la nature; que si dans l'ordre de la grâce, il est plus qu'eux doué de vertu, que s'il n'est pas souillé de péché, il ne le doit pas à ses propres forces, mais à la seule bonté de Dieu.

La Douceur. — L'Humilité qui est la base de toute la vie spirituelle doit toujours être accompagnée de l'aimable vertu de douceur. Notre-Seigneur a dit et il l'a dit à tous: "Apprenez de moi que je suis doux et humble de coeur." Les attraits de cette vertu sont si grands, ses charmes si puissants qu'il suffit de la connaitre tant soit peu pour l'aimer et l'avoir en singulière estime.

La vertu rend les hommes en quelque sorte divins, et comme des images vivantes de cette nature infiniment douce et suave qui ne se trouble jamais quoi qu'elle fasse

et quoi qu'on lui fasse et en qui les passions ne pourraient trouver accès, parce qu'elle est toute raison. Il faut remarquer, dit Saint Grégoire le Grand, que toutes les foi[s] que nous modérons les mouvements de la colère nous con-servons ou nous reprenons l'image et la ressemblance [illegible] Divinité que la colère défigure : d'où l'on doit néc[illegible]ment conclure combien est grand le péché qui no[illegible]it perdre la douceur et souille en nous ce qu'il y a de [illegible] grand, l'image de la Divinité. Cette vertu rend les hommes enfants de Dieu : "Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu." Quel titre et quelle gloire ! La douceur rend les hommes capables de recevoir les lumières, les communications et les faveurs les plus particulières de Dieu, tandis que la colère les en rend absolument indignes. La douceur nous rend prudents et sages. Le plus haut point de la sagesse consiste à se conserver dans une tranquillité continuelle et dans un inaltérable repos d'esprit, dit Saint Ambroise : et comme c'est la douceur qui nous fait jouir de cette paix et de ce repos, c'est elle qui nous met en possession de la sagesse ; oui, c'est cette aimable vertu qui, en bannissant de notre coeur la plus turbulente de toutes les passions, nous fait goûter toutes les délices de la paix et d'une solide joie. Les hommes doux hériteront de la terre (de bénédiction), dit le Roi-Prophète, ils se réjouiront dans l'abondance et la paix.

Il n'est rien de plus fort que la douceur : c'est elle qui met notre âme dans une sérénité continuelle, elle la place

au port, à l'abri des vents et des orages, et elle lui fait goûter d'ineffables délices : c'est pour cela que Notre-Seigneur disait : "Apprenez de moi à être doux et humbles de coeur, et vous trouverez le repos de vos âmes" ; car il n'est rien qui puisse nous obtenir ce bonheur d'une manière plus efficace que cette belle vertu.

La patience. — La patience est une vertu qui porte l'homme à souffrir avec paix d'esprit toutes les afflictions qui lui arrivent, avec un courage ferme et plein de résolution qui modère la tristesse qui s'élève naturellement dans l'âme en la présence et au sentiment des maux, et qui donne la force nécessaire pour que cette tristesse ne cause à l'âme aucun dommage, qu'elle ne trouble point la raison et qu'elle ne porte point l'homme à dire ou à faire quelque chose de contraire à la vertu. Et pour ce qui regarde les maux futurs, la patience affermit l'âme à tel point que, pour les éviter, l'homme ne voudrait pas consentir à commettre le péché, même le plus léger, ni rien faire contre la bienséance et contre le devoir.

Il y a trois degrés dans la vertu de patience : le premier consiste à supporter les maux avec tranquillité d'esprit, sans murmurer contre la Providence, sans vous plaindre des afflictions qu'elle vous envoie, comme si vous vouliez blâmer en quelque sorte as conduite envers vous ; sans vous laisser aller à la colère, à des paroles indiscrètes contre Dieu, contre ceux qui vous voient et vous assistent, ou contre vous-même. Cela n'empêche pas les gémissements

les soupirs, les larmes, ni qu'on se plaigne doucement de la douleur que l'on ressent et que l'on cherche tous les remèdes permis pour l'alléger et la guérir. Notre-Seigneur avait prédit à ses Apôtres beaucoup de souffrances et beaucoup de maux, et il ajouta: "Que votre coeur ne soit pas troublé", comme s'il leur eût dit: Je ne défends pas à vos yeux de pleurer, à la partie inférieure de votre âme et à votre corps d'être émus; mais seulement que la partie supérieure demeure calme, qu'elle soit toujours soumise à la raison, qu'elle rende à Dieu l'obéissance qu'elle lui doit, en acceptant les afflictions que je vous annonce.

Le second degré s'élève plus haut, il consiste à souffrir les maux avec résignation en se soumettant absolument à la volonté de Dieu pour les supporter autant qu'il voudra, à être indifférent entre les biens et les maux, la santé et la maladie, la vie et la mort, ne voulant pas choisir l'un plutôt que l'autre. Le troisième degré élève l'homme encore bien plus haut, il fait qu'il souffre non seulement avec résignation, mais avec joie, qu'il trouve sa consolation dans les désolations, qu'il prend ses plaisirs dans ses peines, qu'il aime ses afflictions, qu'il les embrasse et les chérit. C'est à cela que l'Apôtre Saint Jacques exhorte les premiers fidèles, par ces paroles: "Mes frères, faites toute votre joie des diverses afflictions qui vous arrivent."

Le premier degré est de précepte pour tous; il est nécessaire pour ne pas pécher; le second et le troisième ne sont que de conseil et regardent la perfection. Notre-Sei-

gneur a voulu les pratiquer en sa personne, pour nous servir de modèle: car, lorsqu'il fut saisi d'amères angoisses au Jardin des Olives, en prévoyant les horribles douleurs qui lui étaient préparées et le déluge de maux qui allaient fondre sur lui, il dit: "Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi": voilà le premier degré de patience qui désire, demande et cherche la délivrance de l'affliction; mais il s'éleva aussitôt au second degré, à celui de la resignation, en disant: "cependant que votre volonté soit faite et non pas la mienne"; si vous voulez que je souffre, je veux souffrir; si vous avez voulu que je meure, je veux mourir: et comme il savait que telle était la volonté de son Père, il s'y porta avec un merveilleux contentement, avec des épanouissements d'esprit et des jubilations de coeur; il appelait le jour de sa mort, le jour de ses noces et de la joie de son coeur; il en parlait avec des désirs embrasés; voilà le troisième degré.

La Charité. — La charité, l'amour du prochain, est une vertu toute divine. Dieu est charité, et celui qui demeure dans la charité demeure en Dieu, et Dieu en lui! Notre-Seigneur a tellement en estime, le précepte de la charité fraternelle qu'il l'appelle un précepte nouveau. Dans son admirable discours à la dernière Cène, il dit à ses disciples: Je vous donne un commandement nouveau, c'est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés moi-même. Il l'appelle son propre commandement: Ceci est mon commandement, leur dit-il, à savoir

que vous vous aimiez les uns les autres. Le Divin Maître insiste encore davantage, en ajoutant : Vous êtes *mes amis* si vous vous aimez les uns les autres ; c'est-à-dire, si vous faites ce que je viens de vous commander. Enfin, il termine ainsi brièvement : Je vous le commande : aimez-vous les uns les autres. C'est le sublime du coeur aimant !

Les Apôtres avaient compris le précepte de leur divin Maître. Ils l'enseignaient aux autres, si bien que l'on a pu dire des premiers chrétiens, cette parole inappréciable : "Ils n'avaient qu'un coeur et qu'une âme !"

Qu'il est donc beau, qu'il est noble, qu'il est grand le coeur où règne en souveraine et maîtresse, la dilection fraternelle ! Une âme vraiment charitable possède le don si précieux de rendre la vertu aimable par l'aménité de son caractère ; par la douceur de ses paroles, elle sait répandre la bonne odeur de Jésus-Christ, autour d'elle. Car, dit l'Esprit-Saint, une parole douce multiplie les amis ; et l'animosité d'un ennemi se modère devant une parole avenante. Une âme charitable évite, dans la conversation, les paroles piquantes, sans supprimer pour cela le ton d'une aimable gaité : du reste, le sage se rend lui-même aimable dans ses propres paroles. Elle sait éviter les contestations qui proviennent généralement ou de notre esprit de contradiction ou de l'opiniâtreté de nos jugements. Si, par fragilité humaine, le prochain lui a dit une parole peu obligeante, elle demeure calme et répond par une parole aimable : car une réponse douce brise la colère, et ramène la bonne har-

monie. C'est ainsi qu'elle a toujours la paix avec elle-même et avec les autres. S'agit-il de personnes absentes, elle est pleine de délicatesse en tout ce qui concerne leur honneur et leur réputation. Jamais elle ne se permet de censurer une action bonne, sous prétexte qu'elle part d'une intention mauvaise. Dieu seul sait lire au fond des coeurs! Elle interprète toujours en bonne part les actions indifférentes, considérant qu'il vaut mieux se tromper en jugeant favorablement, que de ne point se tromper, en portant un jugement défavorable. Elle sait mettre en pratique cette belle et délicate parole de Saint François de Sales, que si une action avait *cent visages*, il faudrait toujours la regarder par le plus beau. Enfin, elle sait même excuser une action vraiment mauvaise, soit en en rejetant la cause sur la violence de la tentation, ou sur quelque surprise, ou enfin, sur l'ignorance, imitant en cela Jésus-Christ, notre Maître souverain, qui, sur la Croix, en face de ses bourreaux, apposa son sceau divin à la perfection de la charité fraternelle, en disant à son Père: *"Père, pardonnez-leur: car ils ne savent pas ce qu'ils font!"*

BONNES OEUVRES
STIMULANT DERNIER ET SOUVERAIN, POUR NOUS RENDRE LE SALUT FACILE.

Mérite de nos actions ordinaires, faites par amour pour Dieu. — Notre vertu et notre perfection consistent à bien faire nos actions ordinaires. Dien ne demande pas

que nous en fassions de grandes et d'éclatantes, mais celles qui se présentent chaque jour, et auxquelles chacun est obligé par son condition. Il faut mettre sa sainteté et sa perfection à bien faire cela, et être assuré que celui qui le fera le mieux sera le plus agréable à Dieu et réellement le plus parfait. Et c'est ici que brillent avec le plus grand éclat la sagesse infinie et la bonté incompréhensible de Dieu. Est-il rien de plus propre à ranimer notre espérance et à fortifier notre courage que de considérer la manière admirable avec laquelle il a daigné tout disposer? S'il eût attaché notre perfection à des choses sublimes et très difficiles, à de hautes contemplations, à des ravissements et à des extases; à jeûner tous les jours au pain et à l'eau, à se livrer à d'aussi grandes austérités que celles des anciens anachorètes, il eût ôté à un grand nombre les moyens d'y parvenir; ils pourraient dire qu'ils n'ont point d'ailes pour voler si haut, qu'ils n'ont point assez de force pour supporter tous ces travaux; mais puisque l'on peut parvenir à la perfection par des choses faciles et communes, en s'acquittant dignement des devoirs de son état, en faisant bien les actions que l'on fait tous les jours, il n'est plus d'excuses pour ceux qui ne tendent pas à la perfection, puisque Dieu ne demande pas d'eux qu'ils fassent autre chose que ce qu'ils font, mais qu'il demande seulement qu'ils le fassent bien.

Une action bonne, faite en état de grâce, et en vue de plaire à Dieu est si grande, si admirable, qu'aucun esprit humain ne peut le concevoir, et aucune langue ne pourrait

fournir des termes pour l'expliquer. Le mérite des choses surnaturelles est tel qu'elles surpassent incomparablement en dignité et en perfection toutes les choses naturelles du ciel et de la terre. Ainsi chaque action de vertu, comme nous l'entendons ici, quelque petite qu'elle soit, à raison du principe de la grâce qui l'ennoblit et l'élève à l'état surnaturel est plus excellente, plaît davantage à Dieu, lui prouve plus de gloire que toutes les actions naturelles de toutes les créatures, qui ont été et qui seront jamais. Outre cette excellence, chaque acte de vertu, fait en état de grâce et pour l'amour de Dieu est d'un prix inestimable, d'une si grande valeur, que si l'on mettait dans un des plateaux d'une balance tous les empires, tous les honneurs et toutes les richesses de la terre, et dans l'autre, la plus petite action que puisse faire uen âme juste, par exemple la récitation d'un simple *Ave Maria*, le seul nom de Jésus prononcé comme il faut, le signe de la croix fait avec attention ; encore moins, seulement un pas, un regard animé d'un bon motif, cette action en apparence si légère l'emporterait bientôt de tout son poids. Quand on donnerait pour l'acheter tous les biens de la nature, il serait impossible d'en donner le prix ; on achèterait plutôt tout un royaume avec un grain de sable ; parce que la nature, avec tout ce qu'elle a et tout ce qu'elle peut, quelqu'effort qu'elle fasse, ne saurait mériter le plus petit bien surnaturel de la grâce et de la gloire, tandis que cette petite action de vertu nous acquiert pour cette vie un nouveau degré de grâce, l'accroissement de la charité, des vertus surna-

turelles et des dons du Saint-Esprit, et pour l'autre la gloire des bienheureux et la possession éternelle de Dieu. Quelle inestimable valeur! L'Apôtre Saint Paul nous assure qu'un acte de vertu "produit en nous le poids éternel d'une souveraine et incomparable gloire." Pour conserver une idée de ce prix inestimable, il ne faut jamais perdre de vue quels biens nous sont préparés dans le ciel, les richesses immenses, les sublimes honneurs, la gloire souveraine, les contentements ineffables, la douce compagnie des anges et des bienheureux, de la Très Sainte Vierge, et pardessus tout la jouissance de Dieu même, et enfin la béatitude parfaite de tout l'homme pendant toute la durée de l'éternité!

Jean Diacre, raconte que Saint Grégoire-le-Grand, étant encore abbé, donna un jour l'aumône à un pauvre qui la lui demanda sous la forme d'un passant qui avait fait naufrage. Quelque temps après il fut élu Pape; et, comme, selon sa coutume, il donnait à dîner à douze pèlerins, il en aperçut treize. Il reprit son chapelain d'avoir augmenté le nombre sans son ordre. Le chapelain, après les avoir comptés et recomptés, soutint qu'il n'y en avait que douze, comme en effet et lui et les autres assistants n'en voyaient pas davantage. Le Saint pensa qu'il y avait là quelque chose d'extraordinaire, d'autant plus que ce treizième pèlerin changeait de temps en temps de visage, tantôt il semblait un jeune homme, tantôt un vénérable vieillard. Le dîner achevé, après avoir congédié les autres,

il retint celui-ci, le prit par la main, le mena dans son cabinet et le conjura de lui dire franchement qui il était. Le pèlerin lui répondit qu'il était ce passant à qui il avait autrefois donné l'aumône pendant qu'il était encore abbé, qu'il était un ange, et que pour récompense de cette aumône, Dieu avait résolu de l'établir le Pasteur universel de son Eglise et son Vicaire en terre, qu'il avait reçu l'ordre de se tenir auprès de lui pour prendre un soin particulier de ses affaires, et pour lui faire obtenir de sa divine majesté tout ce qu'il demanderait. Saint Grégoire, bien étonné de ce qu'il voyait et entendait, se jette à terre en s'abaissant devant Dieu dans les sentiments du plus profond respect, et dit en versant des larmes de tendresse: Si Dieu, pour me récompenser d'une si petite action m'a élevé au comble de toutes les dignités et de tous les honneurs de ce monde, si de plus, il m'a accordé l'assistance extraordinaire d'un de ses anges, que ne me donnera-t-il pas si je fais de plus grandes aumônes, et si je garde ses saintes lois? Nous pouvons bien dire après ce grand saint: Si une action si petite a mérité de Notre-Seigneur un tel salaire, que mériteront donc celles qui sont plus grandes? Rappelons-nous que Notre-Seigneur dira aux justes, au jour du Jugement: "Venez les bien-aimés de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé depuis le commencement du monde; car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire..." et ainsi des autres oeuvres corporelles de miséricorde qui suivent, nous montrant clairement par là com-

bien il estime les bonnes oeuvres, même les plus petites, et quel est leur mérite prodigieux. Si une action aussi petite et qui exige aussi peu de peine que de donner un morceau de pain, un verre d'eau froide, est si considérable et si précieuse aux yeux de Notre-Seigneur, qu'au grand jour du Jugement Universel, il doive la montrer aux anges et aux hommes en présence de tout l'univers, la louer de sa propre bouche, la regarder comme un service qui lui a été très agréable, la reconnaitre comme faite à lui-même, digne de la récompense éternelle, des biens de sa gloire et de la jouissance de lui-même, quel mérite auront devant lui des actions plus grandes et plus difficiles? Quelle louange méritera celui qui aura donné tout son bien aux pauvres? de quel prix seront les aumônes spirituelles qui sont au-dessus des aumônes corporelles, comme l'âme est au-dessus du corps? Quel degré d'honneur sera réservé aux grands actes de la vertu de religion, aux adorations, aux actes de louange, à la sainte Messe bien dite ou bien entendue, aux confessions et aux communions bien faites aux voeux de religion exactement observés?...

Après cela, dira-t-on encore que même pour les âmes de bonne volonté, le salut est difficile? D'ailleurs, remarquons bien ceci: Ne faut-il pas toujours faire ses actions ordinaires de quelque manière que ce soit? Il faut que vous priiez, que vous disiez ou entendiez la messe, que vous obéissiez à vos supérieurs, que vous vous acquittiez des devoirs de votre état; il est nécessaire que vous parliez, que vous marchiez, que vous preniez vos repas, que vous

vous livriez au sommeil, et que vous fassiez beaucoup d'autres choses nécessaires à la vie. Or, puisqu'il en est ainsi, que vous ne pouvez vous en dispenser, ne vaut-il pas incomparablement mieux le bien faire, d'une manière parfaite, que de le faire mal et imparfaitement. N'est-il pas plus avantageux de rendre vos actions agréables et glorieuses à Dieu, et utiles à votre salut, que de les lui rendre, à Lui, odieuses ; et, à vous, nuisibles? Oui, sans doute, d'autant plus qu'il ne faut pas plus de temps pour les bien faire que pour les mal faire ; il ne faut seulement qu'un peu plus de soin et d'application d'esprit ; si cela vous parait difficile dans le commencement, l'habitude vous le rendra bientôt plus facile. Et lors même que cette difficulté devrait durer toujours, rappelez-vous combien la *récompense* est au-dessus du travail.

Les Saints qui sont au Ciel, comprennent cette consolante doctrine, eux qui voient quelle récompense Dieu accorde là-haut à une action surnaturelle accomplie ici-bas sur la terre.

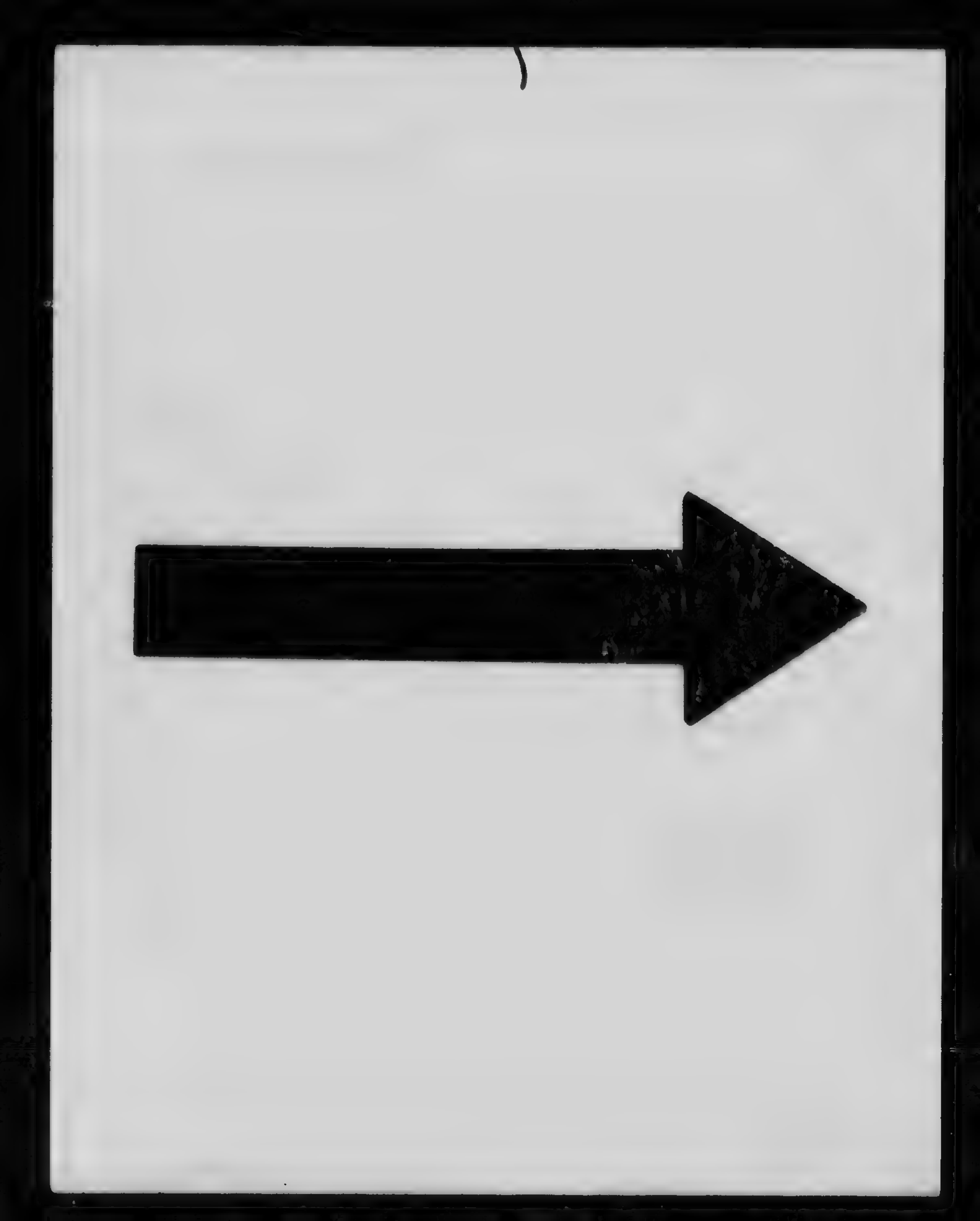
"Dans le ciel, il n'y a point de plainte ni de douleur, dit Saint Alphonse de Liguori, mais si quelque regret pouvait pénétrer dans le coeur des Saints, ce serait d'avoir perdu dans cette vie quelques moments qu'ils pouvaient employer à accroître leurs mérites et leur gloire dans le paradis. Une religieuse Bénédictine qui était morte, apparut environnée de gloire à une de ses amies, et lui dit qu'elle était entièrement contente, mais que si elle pouvait

désirer quelque chose, ce serait de revenir sur la terre pour y souffrir et y mériter une plus grande félicité. Elle ajouta qu'elle consentirait à souffrir la maladie dont elle était morte, jusqu'au jour du jugement, pour acquérir la gloire qui correspond au mérite d'un seul *Ave Maria!*" (1)

Cependant déjà, dès cette vie, des âmes héroïques ont eu ce désir qu'auraient les Saints dans le Ciel, s'il leur était possible d'avoir un désir. Au chapitre trente-septième de sa Vie, Sainte Thérèse, voulant préciser la valeur d'un acte surnaturel, nous fait cette étonnante déclaration : "...Certaines visions l'emportent tellement sur d'autres par la gloire, les délices, la consolation que je m'étonne que la jouissance de Dieu se fasse sentir, même en cette vie, d'une manière si différente. Parfois la douceur et le plaisir dont l'âme se trouve inondée dans une vision ou dans un ravissement, s'élèvent si fort au-dessus de tout ce qu'elle a éprouvé, qu'il lui semble impossible de pouvoir désirer quelque chose de plus ici-bas ; et de fait, elle ne le désire point, elle ne demande pas plus de bonheur.

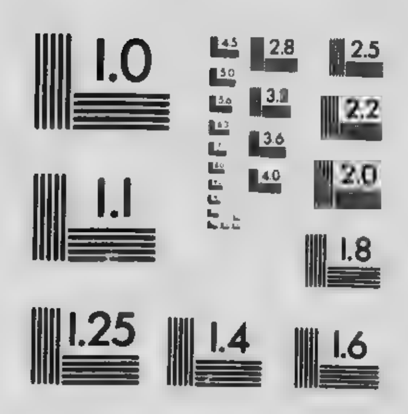
Cependant, depuis que Notre-Seigneur m'a fait connaître la prodigieuse inégalité qui existe dans le Ciel entre la félicité des uns et celle des autres, je vois bien que sur la terre, il n'y a pas non plus, quand il le veut, de mesure à ses dons. Aussi ne voudrais-je jamais en voir mettre dans le dévouement à une si haute Majesté ; mon désir serait de consumer ma vie, mes forces, ma santé, à son ser-

(1) *La Préparation à la mort :* XIe considération.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





APPLIED IMAGE Inc

vice, et de ne point perdre, par ma faute, le moindre degré de jouissance dans l'éternelle patrie. Je ne crains pas de le dire, si l'on me demandait lequel j'aime mieux ou d'endurer toutes les peines de cet exil jusqu'au dernier jour du monde, à la condition de recevoir un degré de plus, si petit qu'il fût, de gloire dans le Ciel, ou d'y entrer dès maintenant sans rien souffrir, mais avec un peu moins de gloire, de *très grand coeur j'achèterais, au prix de toutes les peines d'ici-bas, le bonheur de contempler d'un peu plus près les grandeurs de mon Dieu!* car je vois que plus on le connaît, plus on l'aime et on le loue..."

Nous alons maintenant quitter la terre: le Chapitre suivant doit nous introduire dans le vestibule du Paradis!



VI.

LE CIEL

L'Avant-Goût du Ciel.

LES RAVISSEMENTS
ET LES EXTASES

CHAPITRE SIXIEME

SOMMAIRE

Avant-Gout du Ciel.

SOMMAIRE. — Extase: ravissement: doctrine. — Sainte Thérèse: Vision: Extase: Ravissement. — Marine d'Escobar. — Bse Jeanne-Marie. — Sainte Françoise Romaine. — Bse Angèle de Foligno. — Sainte Catherine de Sienne. — Vols aériens: Sainte Colette: Saint Pierre d'Alcantara: Saint Joseph de Copertino.

L'oeil de l'homme n'a point vu, ni son oreille entendu, ni son coeur imaginé le bonheur inconcevable et ineffable que Dieu réserve à ses élus dans la gloire de la récompense. Cependant il a plu à sa libérale bonté, tant il est riche en miséricordes envers ceux qui l'invoquent et le servent, de donner à quelques âmes privilégiées un avant-goût des splendeurs du Paradis. Il a permis aussi que revenues à la terre, elles nous révèlent dans leurs écrits, une partie des enivrements qu'elles avaient éprouvés. Ce qu'elles nous ont dit n'est pas tout le ciel, pas plus qu'une peinture du feu n'est le feu; mais du moins leurs révélations mettent à notre portée un peu des inimaginables joies et beautés de notre patrie céleste, et nous font désirer plus vivement de les posséder: nous encourageant ainsi à porter plus généreusement notre croix de chaque jour et à mériter par l'exercice de la prière, de la pénitence et de la vertu ce poids éternel de gloire qui doit couronner avec une divine surabondance nos combats et notre persévérance.

C'est pourquoi nous rapporterons ici plusieurs récits merveilleux que nous emprunterons aux écrits des saints que l'Eglise infaillible notre Mère a reconnus purs de toute erreur, et conformes aux enseignements de la Foi révélée par son divin Maître.

Nous n'oublions point cependant que les faits extraordinaires de la vie des saints, extases, visions, ravissements, ne sont point ce qui a rendu les âmes chères à Dieu; mais l'humble prière, la rigoureuse pénitence, la discrète charité, l'obéissance aveugle, à l'imitation de son Fils Jésus, voilà ce que nous devons désirer parce que c'est par là que nous lui plaisons chaque jour davantage.

Nous ferons précéder nos récits de quelques explications touchant les états où la bonté de Dieu place les âmes qu'il veut favoriser de ses communications intimes: L'extase et le ravissement; explications que nous empruntons à un auteur approuvé et bien connu pour son onction et sa science."

Extase (1) — "... Le corps, quoique purifié par la pénitence, est encore bien pesant pour l'âme. La personne attirée par Dieu en vient à présenter, non plus seulement le spectacle d'une personne endormie, mais d'une personne dont l'âme aurait quitté le corps: les extrémités sont froides, l'insensibilité des membres est constatée par les expé

(1)) M. Ch. Sauvé, Sulpicien. Etats Mystiques. Paris Vic et amat.

riences les plus douloureuses qui ne les affectent pas dans cet état. Tout cela vient de la forte application de l'âme : le corps n'a pas pu suivre, il est resté sans action ni sentiment. Tant que dure cet état, il semble que l'âme ne l'anime plus, et, au bout d'une heure, d'une demi-heure, de cinq minutes, quand cet état vient à cesser, ces âmes traînent leur corps dans une situation extrêmement douloureuse, car il faut que le rapport normal avec le corps se rétablisse, que la chaleur revienne, ainsi que toutes les fonctions qui n'étaient que suspendues, puisque la personne n'était pas morte. De là vient que cet état s'appelle *extace*, sortie hors d'elle-même.

Ravissement.—Bien que souvent on emploie les mots d'*extase* et de *ravissement* l'un pour l'autre, et que même souvent l'on appelle le ravissement du nom d'extase, il y a une différence entre ces deux états, il ne faut pas les confondre. La différence est profonde, quoique l'un et l'autre état procède d'un même principe. L'extase, c'est l'immobilité, l'abandon de l'action de l'âme sur le corps, une insensibilité très grande, tandis que dans le ravissement, c'est l'attrait de la beauté céleste qui dégage l'âme du corps, non plus par cette séparation, cette similitude de mort, mais d'une façon bien plus en rapport avec ce que nous sentirons au ciel quand nos corps y seront rendus, et auront part à la félicité de l'âme, c'est-à-dire que nous éprouverons une joie qui, bien loin de nous inspirer quelque sentiment douloureux, sera, au contraire, un bien-être, une perfection de plus pour nous. Dans le cas du ravisse-

ment, les traits de la personne se changent et acquièrent une beauté particulière. Le sang circule sous la peau, les yeux sont d'une beauté spéciale; c'est une différence avec l'extase, où, au contraire, le corps est jeté de côté, comme un vêtement qu'on abandonne. Sans doute, dans le ravissement, le corps gêne aussi, puisque parfois on est même élevé plus ou moins haut.

Sainte-Thérèse. — Sainte-Thérèse, dans sa Vie ecrite par elle-même, sur l'ordre de son confesseur, parlant des différents degrés d'oraison, compare l'âme à un jardin, et elle indique la manière de l'arroser: il lui semble qu'il y a quatre manières d'arroser un jardin, et ce sont les quatre degrés d'oraison que cette grande Sainte expose d'une manière admirable, dans quelques chapitres de sa vie, elle-même toute admirable!

Au Chapitre XIXe, continuant à traiter du quatrième degré d'oraison sainte Thérèse s'exprime ainsi: "Cette oraison et cette union laissent l'âme remplie d'une ineffable tendresse d'amour pour Dieu. Elle voudrait mourir, non de peine, mais de la douceur même des larmes qu'elle répand. Elle se trouve baignée de ces larmes, mais elle ne les a pas senties couler, elle ne sait ni quand ni comment elles se sont ouvert un passage. Elle éprouve un indicible plaisir de voir cette eau, tout en calmant l'impétuosité du feu qui la dévore, l'augmenter au lieu de l'éteindre...

"Dans ce degré d'oraison, il m'est quelquefois arrivé de me trouver tellement hors de moi que je ne savais plus

si la gloire dont je m'étais vue investie était une réalité ou un songe. Je me voyais tout inondée de larmes, elles coulaient sans douleur, mais avec une étonnante impétuosité: on eût dit que cette nue du ciel les laissait échapper par torrents de son sein. Je reconnaissais alors que ce n'avait pas été un songe. Ceci avait lieu dans les commencements et n'était que de courte durée.

"L'âme après cette faveur se sent un tel courage que, si en ce moment on mettait son corps en lambeaux pour la cause de Dieu, elle en éprouverait la plus vive consolation. C'est alors que germent en elle comme à l'envi les promesses et les résolutions héroïques, la vivacité des désirs, l'horreur du monde et la claire vue de son néant. Une faveur d'un tel ordre fait entrer l'âme dans un état beaucoup plus élevé que les oraisons précédentes. Elle en demeure plus profondément humble. Elle voit à la clarté même de l'évidence qu'elle n'a donné aucun concours à une faveur si excessive et si grandiose, et qu'elle n'a rien pu faire ni pour l'attirer ni pour la retenir: aussi s'en reconnait-elle souverainement indigne. Elle mesure de l'oeil sa misère, qui ne peut pas plus échapper à son regard que des toiles d'araignée ne peuvent se dérober à la vue, dans un appartement où le soleil donne en plein. Elle est si éloignée de la vaine gloire qu'il lui semble impossible de jamais en concevoir. Elle a vu de ses propres yeux la faiblesse ou plutôt l'inutilité de ses efforts; à peine a-t-elle consenti à une si haute faveur, malgré elle, pour ainsi dire,

on a fermé la porte aux sens, afin qu'elle pût jouir plus parfaitement de son Dieu. Là, restée seule avec Dieu, qu'a-t-elle à faire, sinon de l'aimer? Elle ne voit plus, elle n'entend plus rien, à moins de se faire une extrême violence: ainsi absorbée en Dieu, elle n'a pas, il faut l'avouer, grand mérite à être indépendante de ses sens. Elle découvre ensuite, dans le jour pur de la vérité, toute sa vie passée et la miséricorde de Dieu: ce tableau se déroule devant elle, elle l'embrasse d'un regard et sans la moindre fatigue. Elle voit qu'elle mérite l'enfer (1) et qu'on la châtie avec de la gloire. A cette vue, comme la cire devant le brasier, elle se fond en louanges de Dieu, ainsi que je voudrais moi-même le faire en ce moment. Soyez béni, Seigneur, vous qui, d'un regard, avez fait de cette eau si impure de mon âme une eau assez claire et assez limpide pour être servie

---

(1) Pour apprécier au juste ce que sainte Térèse dit de ses péchés, le catholique doit connaître le jugement que l'Eglise a porté sur cette question. Il faut de plus qu'il comprenne comment cette grande sainte qui conserva toujours son innocence baptismale, a pu parler d'elle-même comme une grande pécheresse. — Dans la Bulle de Canonisation, Grégoire XV parle ainsi à toute l'Eglise catholique: "Entre toutes les vertus dont le Seigneur avait orné son épouse, sa pureté sans tache brille du plus vif éclat. Elle la cultivait avec tant de soin que non seulement elle observa jusqu'à la mort le voeu de virginité qu'elle avait fait dès sa plus tendre jeunesse, mais encore qu'elle conserva *exempte de toute tache une angélique pureté de corps et de coeur.*"

... Sa vie qu'elle va nous décrire, elle la voit dans le miroir de la sainteté infinie de Dieu: c'est-à-dire cette divine lumière qu'elle écrit. Dès lors les atomes des moindres imperfections sont à ses yeux des montagnes; les fautes vénielles sont mortelles pour ce coeur aimant... au jugement de son amour, c'est avoir mérité l'enfer... Voilà tout le secret de ce langage: on l'a compris quand avec Térèse on s'élève à cette hauteur des pures lumières du ciel et de cet amour qui consume les séraphins... (Extrait de la Note du Traducteur.)

à votre table! Soyez loué à jamais, ô vous, Délices des anges, qui daignez élever de la sorte un ver de terre aussi abject que moi!

"Ces heureux avantages se font sentir pendant quelque temps à l'âme. Pleinement convaincue que les fruits du jardin ne viennent pas d'elle, elle peut désormais commencer à les distribuer sans crainte de s'appauvrir. Elle fait connaître par divers signes les trésors du ciel dont elle est enrichie; elle souhaite ardemment d'en faire part aux autres, et demande instamment à Dieu de n'être pas seule à les posséder. Déjà elle travaille au bien spirituel du prochain, sans presque s'en apercevoir, et sans rien faire d'elle-même dans ce but, mais les autres le comprennent parfaitement, car les fleurs de ce jardin aimé du ciel exhalent un parfum si doux qu'ils désirent de le respirer de près. Ils voient à découvert les vertus dont cette âme est embellie, et, charmés par la beauté des fruits de ces vertus, ils brûlent du désir de s'en nourrir comme elle. Si la terre qui porte ces fruits de vie est profondément sillonnée par les souffrances, les persécutions, les calomnies, les infirmités (ce qui bien rarement doit manquer à ceux qui s'élèvent à cet état); si elle est travaillée et amollie par un parfait détachement de tout intérêt propre, l'eau du ciel la pénètre à une telle profondeur, que presque jamais on ne la voit souffrir de sécheresse...

"Je voudrais pouvoir expliquer, avec le secours de Dieu, la différence qui existe entre l'union et le ravisse-

ment. On donne au ravissement divers noms exprimant tous la même chose : on l'appelle élévation ou vol de l'esprit, transport, extase. Il l'emporte de beaucoup sur l'union ; outre qu'il produit des effets beaucoup plus grands, il a plusieurs opérations qui lui sont propres. L'union, dans son commencement, son milieu et sa fin, agit presque toujours de la même manière, et seulement à l'intérieur. Le ravissement a diverses formes et divers degés, et comme il est d'un ordre plus élevé, il opère non seulement dans l'intérieur, mais aussi à l'extérieur. Daigne le Seigneur me donner sa lumière pour un tel sujet, comme il me l'a donnée pour ce qui précède ; car très certainement s'il ne m'eût lui-même enseigné de quelle manière j'en pouvais donner quelque intelligence, jamais je ne l'aurais pu faire.

Ravissement. — "Considérons maintenant les propriétés de cette dernière eau dont nous avons parlé. Elle tombe avec tant d'abondance que, si la terre ne se refusait à un tel bonheur, nous pourrions croire à juste titre avoir au dedans de nous, dans cet exil, la nuée mystérieuse du sein de laquelle ce grand Dieu la verse par torrents dans notre ame. Nous voit-il répondre à un si magnifique bienfait par toute la reconnaissance et tout le dévouement dont nous sommes capables, soudain il se plait à nous en donne le salaire. De même que les nuées attirent les vapeurs de la terre, il attire à lui notre âme : il la ravit tout entière hors d'elle-même, et sur la nuée de sa gloire il l'enlève jusqu'à

ciel où il commence à lui dévoiler les merveilles du royaume qui lui est préparé. Je ne sais si la comparaison est juste, mais je sais très bien que cela se passe de la sorte.

"L'âme, dans ces ravissements, semble quitter les organes qu'elle anime. On sent d'une manière très sensible que la chaleur naturelle va s'affaiblissant, et que le cor s se refroidit peu à peu, mais avec une suavité et un pla - inexprimables. Dans l'oraison d'union, nous trouvant encore comme dans notre pays, nous pouvons presque toujours résister à l'attrait divin, quoique avec peine et un violent effort; mais il n'en est pas de même dans le ravissement; on ne peut presque jamais y résister. Prévenant toute pensée et toute préparation intérieure, il fond souvent sur vous avec une impétuosité si soudaine et si forte que vous voyez, vous sentez cette nuée du ciel, ou cet aigle divin, vous saisir et vous enlever. Mais comme vous ne savez où vous allez, la faible nature éprouve à ce mouvement, si délicieux d'ailleurs, je ne sais quel effroi dans les commencements. L'âme doit montrer ici beaucoup plus de résolution et de courage que dans les états précédents; il faut, en effet, qu'elle accepte à l'avance tout ce qui peut arriver, qu'elle s'abandonne sans réserve entre les mains de Dieu, et se laisse conduire par lui où il lui plait; car on est enlevé, quelque peine qu'on en ressente. J'en éprouvais une si vive, par crainte d'être trompée, que très souvent en particulier, mais surtout quand j'étais en public, j'ai essayé de toutes mes forces de résister. Parfois, je pouvais

opposer quelque résistance; mais comme c'était en quelque sorte lutter contre un fort géant, je demeurais brisée et accablée de lassitude. D'autres fois tous mes efforts étaient vains; mon âme était enlevée, ma tête suivait presque toujours ce mouvement sans que je pusse la retenir, et quelquefois même tout mon corps était enlevé de telle sorte qu'il ne touchait plus terre. J'ai été rarement ravie de cette manière. Cela m'est arrivé un jour où j'étais au choeur avec toutes les religieuses, et prête à communier. Ma peine en fut extrême dans la pensée qu'une chose si extraordinaire ne pouvait manquer de causer bientôt une grande sensation. Comme ce fait est tout récent et s'est passé depuis que j'exerce la charge de prieure, j'usai de mon pouvoir pour défendre aux religieuses d'en parler. En plus d'une circonstance j'ai fait ce que je fis le jour de la fête du saint Patron de notre monastère. Pendant le sermon auquel assistaient plusieurs dames de qualité, je vis que la même chose allait m'arriver; je me jetai soudain à terre. mes soeurs accoururent pour me retenir, tous les efforts furent inutiles, et le ravissement ne put échapper aux regards. Je suppliai instamment Notre-Seigneur de vouloir bien ne plus me favoriser de ces grâces qui se trahissent par des signes extérieurs; j'étais déjà fatiguée de la circonspection à laquelle elles me condamnaient, et, malgré mes efforts, je regardais comme impossible de les tenir cachées. J'ai, ce me semble, sujet de croire que ce bon Maître a daigné entendre ma prière; car, depuis, rien de tel ne m'est arrivé; à la vérité, il y a très peu de temps que je lui ai demandé cette faveur.

"Lorsque je voulais résister, je sentais sous mes pieds les forces étonnantes qui m'enlevaient, je ne saurais à quoi les comparer. Nul autre de tous les mouvements qui se passent dans l'esprit n'a rien qui approche d'une telle impétuosité. C'était un combat terrible, j'en demeurais brisée. Quand Dieu veut, toute résistance est vaine, il n'y a pas de pouvoir contre son pouvoir. De temps en temps il daigne se contenter de nous faire voir qu'il veut nous accorder cette faveur et qu'il ne tient qu'à nous de la recevoir. Alors si nous y résistons par humilité, elle produit les mêmes effets que si elle eût obtenu un plein consentement.

"Ces effets sont grands. Le premier est de montrer le souverain pouvoir de Dieu. Quand il veut, nous ne pouvons pas plus retenir notre corps que notre âme. Malgré nous, nous voyons que nous avons un maître et que de telles faveurs sont un pur don de sa main, et nullement le fruit de nos efforts, ce qui imprime dans l'âme une humilité profonde. Au commencement, je l'avoue, j'étais saisie d'une excessive frayeur. Et qui ne le serait, en voyant ainsi son corps enlevé de terre? Car, quoique l'âme l'entraine après elle, avec un indicible plaisir quand il ne résiste point, le sentiment ne se perd pas; pour moi, du moins, je le conservais de telle sorte, que je pouvais voir que j'étais élevée de terre. A la vue de cette Majesté qui déploie ainsi sa puissance, on demeure glacé d'effroi, les cheveux se dressent sur la tête, et l'on se sent pénétré

d'une très vive crainte d'offenser un Dieu si grand. Mais cette crainte est mêlée d'un très ardent amour et cet amour redouble, en voyant jusqu'à quel excès Dieu porte le sien à l'égard d'un ver de terre qui n'est que pourriture, car, non content d'élever l'âme jusqu'à lui, il veut élever aussi ce corps mortel, ce vil limon, souillé par tant d'offenses.

"Un autre effet du ravissement est un détachement étrange, si merveilleux qui je n'ai point de termes pour l'expliquer. Tout ce que j'en puis dire, c'est qu'il diffère des autres, et qu'il l'emporte de beaucoup sur celui qu'opèrent des grâces qui n'affectent que l'âme. Dans ce dernier cas, le détachement, quelque parfait qu'il soit, n'est qu'un détachement d'esprit et de coeur; mais, dans le ravissement, Dieu veut que le corps lui-même en vienne de fait à ce détachement absolu. On devient ainsi plus étranger que jamais à toutes les choses de la terre, et on trouve le calice de la vie incomparablment plus amer.

"Vient ensuite une peine ineffablement douloureuse qu'il n'est en notre pouvoir ni d'appeler, ni d'enlever de l'âme quand elle s'en est emparée. En vain j'en voudrai faire connaître la nature; c'est, je le sens, trop au-dessus de mes forces. J'essayerai néanmoins d'en dire quelque chose. Mais auparavant je dois faire observer ceci: cet état d'une indicible souffrance est celui où je me trouve maintenant: il est donc postérieur de beaucoup à toutes les visions et révélations dont je ferai le récit, et à cette époque où fidèle à l'oraison je recevais de Notre-Seigneur de-

faveurs et des délices si grandes. Il est vrai, il daigne encore de temps en temps me les prodiguer ; mais l'état le plus ordinaire de mon âme, c'est de se sentir étreinte par cette peine dont je vais traiter. Elle est tantôt plus intime, et tantôt moins ; je parlerai ici de sa plus grande intensité.

"Quelque pénibles que fussent ces transports impétueux que je ressentais lorsqu'il plut à Dieu de m'envoyer les ravissements dont je parlerai plus loin, il n'y a néanmoins aucune comparaison à établir entre cette peine et celle dont je traite maintenant, je ne pense pas même exagérer beaucoup en disant qu'il y a autant de différence entre la première et la seconde qu'entre une chose très corporelle et une très spirituelle. En effet, si l'âme souffre dans le ravissement, c'est en compagnie du corps, qui, en partageant sa souffrance, la tempère ; d'ailleurs elle est bien loin de se voir dans cette extrémité d'abandon où la réduit la peine dont je parle. Ainsi que je l'ai dit, ce n'est pas notre concours qui attire cette peine ; souvent même elle fond sur nous d'une manière aussi imprévue que soudaine. Tout à coup l'âme sent en elle je ne sais quel désir de Dieu. En un instant, pénétrée tout entière par ce désir, elle entre dans un tel transport de douleur qu'elle s'élève au-dessus d'elle-même et de tout le créé. Dieu la met dans un si profond désert qu'elle ne pourrait, en faisant les plus grands efforts, trouver sur la terre une seule créature qui lui tînt compagnie ; d'ailleurs, quand elle le pourrait, elle ne le voudrait pas ; elle n'aspire qu'à mourir dans cette

solitude. C'est en vain qu'on lui parlerait, ou qu'elle se ferait la dernière violence pour répondre : rien ne peut enlever son esprit à cette solitude. Quoique Dieu me semble alors très éloigné de l'âme, souvent néanmoins il lui découvre ses souveraines grandeurs d'une manière si extraordinaire qu'elle dépasse toutes nos conceptions. Aussi les termes manquent pour l'exprimer. Et il faut, selon moi, l'avoir éprouvé pour être capable de le concevoir et de le croire. Une si haute communication n'a pas pour but de consoler l'âme, mais de lui montrer à combien juste titre elle s'afflige de se voir absente d'un bien qui renferme en soi tous les biens. Par cette vue, l'âme sent croître et sa soif de Dieu et la rigueur de sa solitude. Elle est en proie à une peine si délicate et si pénétrante, elle se sent dans un si inexorable désert qu'elle peut à la lettre dire avec David : *"Vigilavi et factus sum sicut passer solitarius in tecto."* — Je suis demeuré seul dans mes veilles, comme le passereau solitaire sur le toit. (Ps. 101-8).

Le Royal Prophète dut sans doute prononcer ces paroles quand il était lui-même dans cette solitude intérieure, avec cette différence qu'un si grand saint en devait ressentir la rigueur d'une manière plus excessive. Ce verset se présente à ma pensée, et j'éprouve, ce me semble, ce qu'il exprime. Ce m'est une consolation de voir que d'autres âmes, et surtout des âmes si élevées devant Dieu, ont senti comme moi le martyre d'une si effrayante solitude. Dans cet état, l'âme ne paraît plus être en elle-même ; mais, comme le passereau sur le toit, elle habite solitaire dans la

partie la plus élevée d'elle-même, dominant de cette hauteur toutes les créatures : je dirai plus encore, c'est au-dessus de la partie la plus élevée d'elle-même qu'elle a sa demeure.

"D'autres fois mon âme gémissait dans un tel excès de détresse et de délaissement qu'elle se disait et se demandait à elle-même : "Où est ton Dieu?" Je ferai remarquer ici que je ne savais pas bien auparavant quel était le sens de ces versets. Aussi, après en avoir reçu l'intelligence dans cette communication divine, j'éprouvais une grande consolation de voir que Notre-Seigneur, sans aucun effort de ma part, les avait présentés à ma mémoire.

"De temps en temps je me souvenais de ce que disait saint Paul, "qu'il était crucifié au monde". Je n'ai garde de dire que cet état soit le mien : j'ai, certes, une trop claire vue du contraire : mais je dis qu'il se passe alors dans l'âme quelque chose de semblable. Il ne lui vient de consolation, ni du ciel où elle n'habite pas encore, ni de la terre à laquelle elle ne tient plus et d'où elle ne veut pas en recevoir; elle est vraiment comme crucifiée entre le ciel et la terre, en proie à la souffrance, sans recevoir le soulagement ni d'un côté ni de l'autre. Du côté du ciel, il est vrai, lui vient cette admirable connaissance de Dieu, dont j'ai parlé, et qui dépasse de bien loin tous nos désirs ; mais une telle vue de Dieu accroît son tourment au lieu de le diminuer, parce qu'elle enflamme encore davantage son désir de le posséder. Telle est quelquefois l'intensité de la

souffrance qu'elle lui fait perdre le sentiment ; à la vérité, ce dernier effet dure peu. Ce sont comme les suprêmes angoisses du trépas ; mais il y a dans cette agonie de la souffrance un si grand bonheur que je en sais à quoi le comparer. C'est un martyre ineffable à la fois de douleur et de délices. Bien loin de vouloir chercher le moindre adoucissement dans tout ce que la terre lui offrait auparavant d'agréable, l'âme n'en peut soutenir la vue, et le repousse loin de soi avec un souverain dégoût. Elle connaît bien qu'elle ne veut que son Dieu, mais elle n'aime rien de particulier en lui ; elle aime en lui tout ce qui est lui, et elle ne sait point ce qu'elle aime. Je dis qu'elle ne le sait pas, parce que l'imagination ne lui présente rien ; d'ailleurs, durant la plus grande partie du temps qu'elle passe de la sorte, ses puissances, à mon avis, demeurent sans action. Elles sont ici suspendues par la peine, comme elles le sont par le plaisir dans l'union et dans le ravissement.

"O Jésus ! qui pourrait faire de ceci une fidèle peinture ? J'en aurais, mon père, le plus ardent désir, quand ce ne serait que pour savoir de vous ce qu'est cet état dans lequel mon âme se trouve toujours maintenant. Le plus souvent, l'instant où elle se voit libre d'occupations est celui où elle est saisie par ces brûlants désirs de la mort ; elle les redoute pourtant quand elle les voit fondre sur elle, parce qu'elle n'en doit pas mourir. Mais une fois qu'elle est dans ce martyre, elle y voudrait passer tout ce qui lui reste de vie : il faut le dire néanmoins, il est d'une rigueur si excessive, que la nature a bien de la peine à le

supporter. J'ai été quelquefois réduite à une telle extrémité que j'avais presque entièrement perdu le pouls. C'est ce qu'affirment celles de mes soeurs qui m'entouraient alors, et qui ont maintenant plus de connaissance de mon état. De plus mes os se séparent et demeurent déboités: mes mains sont si raides que souvent je ne puis les joindre. Il m'en reste jusqu'au jour suivant, dans les artères et dans tous les membres une douleur aussi violente que si tout mon corps eût été disloqué. Il me vient quelquefois en pensée que, si cela continue de la sorte, Dieu me fera la grâce de trouver dans ce tourment la fin de ma vie, car il est assez violent pour donner la mort; mais, hélas! je ne suis pas digne d'une si grande faveur. Un seul désir me consume alors, celui de mourir. Je ne me souviens ni du purgatoire, ni de ces grands péchés par lesquels j'ai mérité l'enfer. Tout s'efface de ma mémoire et s'absorbe dans ce brûlant désir de voir Dieu. Ce désert et cette solitude où se trouve mon âme ont plus de charme pour elle que toutes les compagnies du monde. Si quelque chose pouvait la consoler, ce serait de s'entretenir avec des âmes qui eussent éprouvé le même tourment; mais elle voit qu'elle s'en plaindrait en vain, parce que personne, à ce qu'il lui semble, ne donnerait créance à ses paroles.

"Voici un autre tourment. Cette peine arrive quelquefois à un tel excès de rigueur que l'âme ne voudrait plus comme auparavant se trouver dans sa solitude; elle ne voudrait pas non plus de compagnie, mais seulement rencontrer une âme dans le sein de laquelle elle pût exhaler

ses plaintes. Elle est comme le supplicié, qui, ayant déjà la corde au cou et se sentant mourir, cherche à reprendre haleine. Ce désir de compagnie ne part, selon moi, que de la faiblesse de notre nature, qu'un tel martyre met en danger de mort. Je puis affirmer avec certitude qu'il en est ainsi. M'étant vue plus d'une fois, dans la vie, réduit à cette extrémité, soit par ces grandes maladies, soit par ces crises terribles dont j'ai fait mention, je crois pouvoir dire que ce dernier danger de mort ne le cède à aucun des autres. Ainsi, dans cette agonie, c'est l'horreur naturelle qu'ont l'âme et le corps de se séparer qui leur fait demander secours afin de respirer. S'ils cherchent à parler de leur souffrance, à s'en plaindre, à faire diversion, c'est pour conserver la vie tandis que, par un désir contraire, l'esprit ou la partie supérieure de l'âme voudrait bien ne point sortir de cette peine.

"Ce que j'ai dit est-il juste? Me suis-je bien expliquée? Je l'ignore. Mais il me semble que cela se passe de la sorte. Jugez par là, mon père, du repos que je dois avoir en cette vie, puisque celui que je goûtais dans l'oraison et dans la solitude où Dieu me consolait se trouve maintenant presque toujours changé en ce tourment que je vient de dépeindre. Mais l'âme le trouve si agréable, elle en voit tellement le prix qu'elle le préfère à toutes les joies spirituelles dont Dieu la favorisait auparavant. Ce chemin lui parait plus sûr, parce que c'est celui de la croix. Le bonheur qu'elle y goûte est, selon moi, d'un très grand prix, parce que le corps n'y a point de part; il en a seule-

ment la peine, et l'âme savoure seule les délices de ce martyre. Je ne comprends pas comment cela se peut faire, je sais seulement qu'il en est ainsi et je n'échangerais pas, je l'avoue, cette faveur visiblement surnaturelle, que je tiens de la pure bonté de Dieu et nullement de mes efforts, contre aucune de celles dont il me reste à parler.

"Il ne faut pas oublier que les transports de cette peine ineffablement douloureuse me sont venus après toutes les grâces rapportées avant celle-ci, et après toutes celles dont ce livre contiendra le récit : j'ajoute que c'est l'état où je me trouve maintenant.

"Comme presque chaque nouvelle faveur que je reçois me cause des craintes jusqu'à ce que Notre-Seigneur me rassure, celle dont je parle me donnait aussi dans les commencements certaines alarmes. Mais le divin Maître me dit "de ne pas craindre, et de plus estimer cette grâce que toutes celles qu'il m'avait faites ; l'âme se purifiait dans cette peine, elle y était travaillée et purifiée comme l'or dans le creuset afin que la main divine pût mieux étendre sur elle l'émail de ses dons ; enfin, elle endurait là les peines qu'elle aurait endurées dans le purgatoire."

"J'avais bien compris que c'était là une insigne faveur ; mais ces paroles me laissèrent dans une sécurité beaucoup plus grande : mon confesseur me dit aussi que c'était véritablement l'oeuvre de Dieu. A la vérité, quelque crainte que m'eût inspirée cette peine à cause du peu de vertu que je voyais en moi, jamais je n'avais pu croire

qu'elle ne vint point de Dieu; mon appréhension procédait uniquement de ce que je me trouvais indigne d'une grâce si excessive. Béni soit le Seigneur, dont la bonté est si grande! Amen.

"Je m'aperçois que je suis sortie de mon sujet, car j'avais commencé à traiter des ravissements; mais cette peine dont je viens de parler est plus qu'un ravissement, et voilà pourquoi elle produit les admirables effets que j'ai décrits.

"Je reviens donc aux ravissements et à leurs effets ordinaires. Souvent mon corps en devenait si léger qu'il n'avait plus de pesanteur; quelquefois c'était à un tel point que je ne sentais plus mes pieds toucher terre. Tant que le corps est dans le ravissement, il reste comme mort, et souvent dans une impuissance ab ue d'agir. Il conserve l'attitude où il a été surpris: ainsi, il reste sur pied ou assis, les mains ouvertes ou fermées, en un mot, dans l'état où le ravissement l'a trouvé. Quoique d'ordinaire on ne perde pas le sentiment, il m'est cependant arrivé d'en être entièrement privée; ceci a été rare et a duré fort peu de temps. Le plus souvent, le sentiment se conserve, mais on éprouve je ne sais quel trouble: et bien qu'on ne puisse agir à l'extérieur, on ne laisse pas d'entendre; c'est comme un son confus qui viendrait de loin. Toutefois, même cette manière d'entendre cesse lorsque le ravissement est à son plus haut degré, je veux dire lorsque les puissances entièrement unies à Dieu demeurent perdues en lui. Alors, à

mon avis, on ne voit, on n'entend, on ne sent rien. Comme je l'ai dit précédemment dans l'oraison d'union, cette transformation totale de l'âme en Dieu est de fort courte durée ; mais, tant qu'elle dure, aucune puissance n'a le sentiment d'elle-même, ni ne sait ce que Dieu opère. Un tel état dépasse sans doute la faible portée de notre entendement dans cet exil ; nous devons apparemment être incapables de recevoir une si haute lumière. Du moins Dieu ne veut pas nous la donner. C'est ce que j'ai vu par ma propre expérience.

"Ici, peut-être, vous me demanderez, mon père, comment le ravissement se prolonge quelquefois plusieurs heures. Je répondrai d'après ce que j'ai souvent éprouvé. Le ravissement ,comme je l'ai dit dans l'union, n'est pas continu ; l'âme en jouit seulement par intervalles. A diverses reprises elle s'abime, ou plutôt Dieu l'abime en lui et, après qu'il l'a ainsi tenue tout entière quelques instants, la volonté demeure seule unie par le ravissement. Dans les deux autres puissances il se manifeste un mouvement semblable à celui de l'ombre de l'aiguille des cadrans solaires, laquelle ne s'arrête jamais. Mais quand le soleil de justice le veut, il sait bien les faire arrêter ; et c'est ce ravissement simultané de toutes les puissances qui, à mon sens, est de courte durée. Cependant, comme le transport qui a enlevé l'âme a été si puissant, la volonté; malgré les nouveaux mouvements des deux autres facultés reste profondément abimée en Dieu. En vain, par l'agitation de leur activité

naturelle, veulent-elles troubler sa paix, elle les domine en souveraine, et agit seule sur le corps. Pour n'être pas troublée par les sens, les moindres de ses ennemis, elle les suspend aussi à son gré, parce que telle est la volonté du Seigneur. Les yeux demeurent presque tout le temps fermés, quoiqu'on ne voulût pas les fermer et, si quelquefois ils s'ouvrent, ils ne distinguent ni ne remarquent rien, ainsi que je l'ai déjà dit. En cet état le corps a perdu tout pouvoir d'agir; d'où il résulte que, lorsque la mémoire et l'entendement s'unissent de nouveau à la volonté, ces deux puissances rencontrent moins de difficulté. Que celui à qui Dieu fait une si grande faveur n'ait donc pas de peine de se trouver pendant plusieurs heures, le corps comme lié et la mémoire et l'entendement distraits. Le plus souvent, à la vérité, la distraction de ces deux puissances ne consiste qu'à se répandre en louanges de Dieu, dont elles sont comme enivrées, ou à tâcher de comprendre ce qui s'est passé en elles. Encore ne peuvent-elles le faire à leur gré, vu que leur état ressemble à celui d'un homme qui, après un long sommeil rempli de rêves, n'est encore qu'à demi éveillé.

"Si je m'explique sur ce point avec tant d'étendue, c'est que je sais qu'il y a maintenant, et même en cet endroit des âmes à qui Notre-Seigneur accorde de telles grâces. Si ceux qui les dirigent ne sont pas passés par là, surtout si la science leur manque, il leur semblera peut-être que dans le ravissement ces personnes doivent être

comme mortes. Ce que de telles âmes ont à souffrir de la part des confesseurs qui ne les comprennent pas, est vraiment digne de compassion, comme je le dirai dans la suite. Peut-être ne sais-je moi-même ce que je dis. C'est à vous, mon père, de juger si je rencontre juste en quelque chose, puisque le Seigneur vous a donné une connaissance expérimentale de ces grâces ; mais comme elle est encore assez récente chez vous, il pourrait se faire que vous n'eussiez pa observé ces faits avec autant d'attention que moi.

"C'est en vain qu'après le ravissement je fais des efforts pour remuer les membres ; le corps demeure longtemps sans forces, l'âme les lui a toute enlevées. Souvent infirme et travaillé de grandes douleurs avant l'extase, il en sort plein de santé et admirablement disposé pour l'action. Dieu se plaît ainsi à faire éclater la grandeur du don qu'il fait ; il veut que le corps lui-même, qui déjà obéit aux désirs de l'âme, participe à son bonheur. Quand l'âme revient à elle, si le ravissement a été grand, ses puissances restent encore pendant un à deux jours, et même trois, si absorbées ou si enivrées qu'elles semblent être hors u elles-mêmes.

"C'est alors que se fait sentir le tourment de rentrer dans la vie. L'âme n'est plus ce jeune oiseau couvert d'un léger duvet, elle a de puissantes ailes pour prendre son essor vers le ciel. Le moment est venu pour elle de lever hautement l'étendard de Jésus-Christ. Elle monte, ou plutôt le Seigneur la transporte à la plus haute tour de la

forteresse dont elle a la défense e, elle arbore à son sommet la bannière de Dieu. De cette hauteur où elle se voit en sûreté, elle regarde ceux qui sont dans la plaine; loin de redouter les dangers des combats, elle les appelle, parce que Dieu lui donne comme la certitude de la victoire. Comme d'un point si élevé son regard s'étend très loin, elle découvre très clairement le néant de tout ce qui est ici-bas, et le peu d'estime qu'on en doit faire. Désormais elle ne veut plus avoir de volonté propre. Que dis-je? Elle ne voudrait même plus avoir de libre arbitre, elle demande cette grâce au Seigneur, elle le supplie de la lui accorder; enfin elle lui remet les clefs de sa volonté. La voilà maintenant, cette âme, chargée tout ensemble et de la défense de la forteresse, et de la culture du mystique jardin. Elle ne respire que pour accomplir en tout la volonté de son Maitre. Elle ne veut être maîtresse ni d'elle-même ni de quoi que ce soit, non pas même du moindre petit fruit du jardin confié à ses soins. S'il produit quelque chose de bon, que le Maitre le distribue comme il le juegra à propos. Quant à elle, son unique voeu désormais est de ne rien posséder en propre et que le Seigneur dispose de tout selon son bon plaisir et selon les intérêts de sa gloire.

"La vérité est que tout cela se passe de la sorte. Ce sont là les effets que produisent dans l'âme ces ravissements quand ils sont véritables...

"Quant à moi, je sais très-bien et j'ai vu par expérience qu'un ravissement d'une heure, d'une durée même plus courte, suffit quand il vient de Dieu, pour donner à l'âme un souverain domaine sur toutes les créatures, et une liberté telle qu'elle ne se connaît plus elle-même. Elle voit bien qu'un si grand trésor ne vient point d'elle, elle ne sait même pas comment il lui a été donné: mais elle voit, avec une souveraine évidence, les immenses avantages que lui apporte chacune de ces visites divines.

"Pour le croire, il faut l'avoir éprouvé. Aussi, l'on n'ajoute pas foi au changement d'une âme qui reçoit ces faveurs; on avait été témoin de sa faiblesse et tout à coup on la voit prétendre à ce qu'il y a de plus héroïque, ne plus se contenter de servir Dieu d'une manière vulgaire, mais aspirer à le glorifier de toute l'étendue de ses forces. Cet héroïsme de sentiments, on le traite de tentation et de folie Mais si l'on savait qu'il ne vient point de cette âme, mais du Seigneur à qui elle a remis les clefs de sa volonté, on cesserait de s'étonner. Pour moi, je suis convaincue, qu'une personne élevée à cet état ne parle ni ne fait plus rien par elle-même, mais que ce souverain Monarque prend un soin particulier de tout ce qu'elle doit faire. Oh! que l'on voit clairement alors à combien juste titre toutes les âmes devraient, comme David, demander les ailes de la colombe! Que l'on comprend bien ce cri du roi-prophète! On voit avec une souveraine évidence que par l'extase l'âme prend son vol vers

Dieu, pour s'élever au-dessus de tout le créé, et au-dessus d'elle-même ; mais c'est un vol suave, un vol délicieux, un vol sans bruit.

"Quel empire est comparable à celui d'une âme qui, de ce faîte sublime où Dieu l'élève, voit au-dessous d'elle toutes les choses du monde, sans être captivée par aucune! Qu'elle est confuse de ses attaches d'autrefois! Comme elle s'étonne de son aveuglement! Quelle vive compassion elle porte à ceux qu'elle voit dans les mêmes ténèbres, surtout si ce sont des personnes d'oraison, et envers qui Dieu se montre déjà prodigue de ses faveurs! Elle voudrait élever sa voix pour leur faire connaître combien ils s'égarent ; quelquefois même elle ne peut s'en défendre, et alors les persécutions tombent sur elle comme les gouttes d'une pluie d'orage. On l'accuse de peu d'humilité ; elle prétend, dit-on, instruire ceux de qui elle devrait apprendre. Si c'est une femme, on lui fait encore plus vite son procès. Et on a raison de la condamner, parce qu'on ignore le transport divin qui la presse. Souvent, incapable d'y résister, elle ne peut s'empêcher de détromper ceux qu'elle aime. Elle brûle du désir de briser leurs fers ; jadis prisonnière comme eux dans le cachot de cette vie, elle veut les en arracher pour leur faire part de sa liberté.

"Elle gémit d'avoir été jadis sensible au point d'honneur, et de l'illusion qui lui faisait regarder comme honneur ce que le monde appelle de ce nom. Elle n'y voit

plus qu'un immense mensonge dont le monde est victime. Elle découvre, à cette lumière d'en haut, que le véritable honneur n'a rien de mensonger, et que lui être vraiment fidèle, c'est estimer ce qui mérite de l'être, et considérer comme un néant, et moins encore qu'un néant, tout ce qui prend fin et n'est pas agréable à Dieu. Elle se rit d'elle-même, en songeant qu'il y a eu un temps dans sa vie où elle a fait quelque cas de l'argent, et où elle en a eu quelque désir. A la vérité, je n'ai jamais eu à me confesser d'un tel désir: c'était une assez grande faute pour moi d'avoir accordé quelque estime aux richesses. Si l'on pouvait avec elles acheter le bonheur dont je jouis, j'avoue que je les priserais extrêmement; mais il n'en est pas ainsi, et je vois que, pour obtenir ce bonheur, il faut renoncer à tout.

"Qu'achète-t-on avec cet argent dont on a soif? Est-ce un bien de quelque prix? Est-ce un bien durable? Et pourquoi le veut-on? Ah! quel lugubre repos on se procure, et qu'il coûte cher! Souvent, hélas! on descend en enfer avec cet argent, et l'on achète un feu qui ne s'éteint pas et un supplice sans fin. Oh! si les humains pouvaient tous de concert le regarder comme un peu de boue inutile, quelle harmonie régnerait dans le monde! Quel affranchissement des soucis cruels qui nous troublent! Avec quelle amitié tous se traiteraient mutuellement, si l'intérêt de l'honneur et de l'argent disparaissait de la terre! pour moi, je tiens que ce serait le remède à tout.

"L'âme, à cette vive lumière du ciel, voit de quel aveuglement profond sont frappés les esclaves des plaisirs, et comment ces infortunés n'y trouvent, dès cette vie même, qu'une source de peines cuisantes et de troubles amers. Quelle inquiétude! Quel peu de contentement! Comme ils travaillent en vain!

"Quand elle se replie sur elle-même, elle découvre, à la clarté dont Dieu l'illumine, non-seulement les toiles d'araignées ou les grandes fautes, mais encore les plus légers atomes ou les plus petites taches. Elle a beau tendre à la perfection par l'effort le plus magnanime, dès que ce Soleil de sainteté l'investit de ses rayons, elle se trouve extraordinairement trouble: semblable à l'eau dans un verre, qui, loin du soleil, semble pure et limpide, mais qui, exposée à ses rayons, paraît toute remplie d'atomes. Cette comparaison est parfaitement juste. Quand Dieu n'a pas encore accordé d'extase à l'âme, elle croit éviter avec soin toute offense, et faire pour son service tout ce qui dépend d'elle. Mais, lorsque dans l'extase, ce Soleil de justice la pénètre, elle se voit forcément telle qu'elle est; elle découvre alors en elle tant d'imperfections et de taches qu'elle voudrait soudain en détourner sa tremblante vue. Son oeil d'aigle n'est pas encore assez fort pour regarder fixement ce divin Soleil. Pour peu qu'elle le regarde, elle se voit comme une eau très trouble. Elle se rappelle ces paroles: "Seigneur, qui sera juste devant vous?" Quand elle considère cette sainteté in-

finie, elle est éblouie de sa clarté et, quand elle se considère elle-même, elle trouve sur ses yeux un épais bandeau formé par la fange de sa misère, en sorte que notre petite colombe reste aveugle. Oui, très souvent, elle demeure complètement aveugle, absorbée, effrayée, évanouie devant les inénarrables merveilles qu'elle contemple. C'est là qu'elle trouve ce trésor de la *vraie humilité*, qui fait qu'elle n'a plus de peine à dire ou à entendre dire du bien d'elle-même.

"Que le Maître du jardin en distribue les fruits à son gré; c'est à lui, et non à elle de le faire. Ainsi, ne gardant rien pour son intérêt propre, elle fait hommage au Seigneur de tout le bien qu'elle possède et, si elle parle de soi, c'est uniquement pour la gloire de son Dieu. Elle sait que dans ce jardin rien ne lui appartient en propre, et voulût-elle l'ignorer, cela n'est pas en son pouvoir; car elle le voit d'un oeil que Dieu, malgré elle, ferme aux choses du monde et tient ouvert à la vérité.

...Ah! que doit sentir une âme, quand de cette région céleste elle est forcée de revenir au commerce des humains, et d'assister comme spectatrice à cette pitoyable comédie de la vie présente! Quel supplice pour elle de consumer le temps à réparer les forces du corps par la nourriture et le sommeil! Tout lui pèse, elle ne sait comment fuir, elle est enchaînée, elle se voit prisonnière. Oh! comme elle sent sa captivité dans ce corps et la misère de la vie! Qu'elle comprend bien la raison qui portait

Saint Paul à supplier Dieu de l'en affranchir! Avec l'apôtre elle élève de grands cris vers Dieu et lui demande la liberté; mais c'est avec une si véhémente aspiration et des désirs si impétueux, que très-souvent elle paraît vouloir s'élancer de sa prison, pour saisir cette liberté qu'on ne lui accorde pas encore. Elle se regarde comme un esclave vendu sur une terre étrangère, et ce qui lui est le plus amer, c'est de voir de tous côtés cet amour passionné qu'on a pour cette vie, et si peu de bannis qui gémissent comme elle et demandant la fin de l'exil. Ah! si nous n'étions attachés à rien, si nous ne mettions notre bonheur dans aucun objet périssable, comme l'absence de Dieu se ferait sentir à nos âmes, et comme la soif de jouir en lui de la véritable vie tempérerait les craintes de notre dernière heure! Je m'arrête de temps en temps à cette considération: si, malgré mon peu d'amour, malgré mon incertitude du bonheur à venir que n'ont pas mérité mes oeuvres, il me suffit de cette lumière que le Seigneur m'a donnée pour éprouver souvent un si mortel ennui de me voir dans ce lieu de bannissement, que devaient donc éprouver les saints? Que devaient sentir un Saint Paul, une Sainte Madeleine et tant d'autres, en qui ce feu de l'amour divin, jetait de si vives flammes? Leur vie devait être un martyre continuel....

La Vénérable Marine d'Escobar (1? — *La ténèbre divine.*

Vision du fleuve divin. — "Les anges s'approchèrent de mon âme et la dégagèrent des sens. Je me trouvai de-

vant la céleste Jérusalem, qui était entourée par un fleuve d'une grandeur démesurée, très-beau, très-brillant. Ses rives étaient ombreuses, charmantes et remplies d'anges saints, qui chantaient admirablement, en s'accompagnant sur des instruments. Ils répétaient: Gloire à Dieu au plus haut des cieux! De ce fleuve partaient ça et là des canaux ou ruisseaux, par où l'eau céleste s'écoulait et *tombait sur la terre.* Elle y arrivait comme une rosée, et sa divine influence réconfortait les âmes des justes.

"Cette vision dura longtemps; puis subitement les anges me déposèrent sur le bord de ce fleuve grand et mystérieux. Soudain ils m'y plongèrent très-profondément, et alors me fut accordée une connaissance grande et extraordinaire de la grandeur de Dieu, de sa *toute-puissance*, de sa sagesse et de son *immensité.* Tout d'un coup, les anges me dirent à haute voix: "Y a-t-il quelque chose de plus?" Mon âme fut alors éclairée d'une connaissance, lui montrant que ce qu'elle voyait dans l'immensité divine était bien peu en comparaison de l'infinité des choses qui restaient à connaitre. Son admiration lui faisant oublier ce qu'elle venait de voir, elle s'écria: "Oui, il y a quelque chose de plus!" Et dans son enthousiasme, elle répétait d'une voix de plus en plus haute et rapide: "Il y a quelque chose de plus!"

"Ensuite les anges m'immergèrent plus profondément dans le fleuve, et j'eus une lumière plus grande, une connaissance plus parfaite de l'*essence de Dieu et de té-*

nèbre divine. Les anges répétèrent leur question sur un ton plus élevé: "Y a-t-il quelque chose de plus?" Après avoir été bien illuminé et avoir connu plus qu'auparavant, je répondis encore: "Oui, il y a quelque chose de plus!"

"Une troisième fois, les anges me plongèrent, jusqu'au fond et dans les abîmes du mystère, et redemandèrent, toujours en haussant la voix: "Y a-t-il quelque chose de plus?" Mon âme, de plus en plus éclairée, et connaissant davantage l'être divin, ne fit plus attention qu'à l'infinité de choses qui lui restaient à connaitre, et répondit: "Oui, il y a quelque chose de plus!" Alors les anges me tirèrent de cette mer profonde et mystique, puis m'élevant par trois fois à des hauteurs de plus en plus grandes, ils me répétaient la mystérieuse demande: "Y a-t-il quelque chose de plus?" Mon âme recevait une lumière et une connaissance toujours croissante; elle était perdue, submergée dans l'être divin, et s'écriait: "Ah! mille fois oui, il y a quelque chose de plus!" Enfin les anges m'élevèrent à je ne sais quelle lumière *infinie et incompréhensible*, à une immensité de biens, qu'aucune langue ne peut traduire. Là, ce fut *comme un éclair*, ou comme si un rideau se tirait pour laisser apercevoir d'admirables trésors et se refermait subitement. Dieu me montra ainsi *l'immensité infini* et *incompréhensible* de son être, mais ma petite capacité ne pouvait supporter tout ce qu'elle vit en un instant; mes forces défaillirent, et tout mon corps se mit à trembler. En un clin d'oeil les anges me saisirent, me ranimèrent et me ramenèrent dans ma cellule."

20. *L'océan divin.* "Les saints anges m'entourèrent, et, précédés par le Seigneur de toute majeste, ils me portèrent très, très-haut, traversant pour ainsi dire, tous les cieux. Ils me déposèrent sur le rivage d'une sorte d'océan immense, qui était la grandeur de Dieu même, sa bonte, sa sagesse et son essence. En presence de Jésus-Christ, ils me jetèrent soudain dans cette vaste mer de la divine obscurité et de l'essence du Dieu inconnu et incompréhensible. J'y fus submergée et perdue. Aucune parole ne peut rendre les merveilles secrètes qui se passent là entre Dieu et l'âme, ni la grandeur de Dieu qui se manifeste. Aucune intelligence créée ne peut en parler convenablement. Si quelqu'un voulait la tenter, je souhaite que Dieu lui donne l'expérience de cette faveur : il pensera alors comme moi. Il fallut un secours divin pour que mon âme ne se séparât pas du corps, tant l'opération de Dieu fut excessive.

"Je restai plongée dans cet océan un certain temps, que je crus plus court qu'il n'était en réalite. Ensuite les anges me ramenèrent au rivage : je veux dire par là qu'ils me tirèrent de cette immensité ; et non qu'il y avait vraiment une mer, un rivage, ni aucune image matérielle.

"Je me reposai un peu sur ce rivage, pour reprendre des forces. Puis les anges me lancèrent avec plus de force que la première fois, de sorte que j'allai me submerger et me perdre dans l'essence divine, bien plus profondément qu'auparavant. Ensuite ils me ramenèrent au rivage ; j'étais encore plus en danger, ce me semble, de perdre la

vie, si Dieu ne m'avait soutenue. Enfin, après que j'eus pris quelques instants de repos, ils me lancèrent une troisième fois. Par ce mot : *lancer*, j'indique une certaine manière admirable dont Dieu et les anges se servent pour introduire l'âme dans l'immensité des perfections divines Il ne s'agit de rien qui soit corporel.

"Je restai dans cette mer pendant un temps que je n'ai pu apprécier. Mais cette submersion fut plus faible que les deux premières ; aussi j'éprouvai moins de fatigue Ensuite Dieu me donna sa bénédiction ; les anges me rapportèrent dans ma cellule. Quand je fus revenue à moi, j'éprouvai une grande faiblesse. J'étais saisie d'admiration, et, tout en me conformant à la volonté de Dieu, je levais les yeux vers les anges, avec grande douleur de me voir dans cet exil.

30. *Même sujet.* "Lorsque, dans une extase profonde, Dieu unit l'âme subitement à son essence, et qu'il la remplit de sa lumière, il lui montre en un moment les mystères les plus élevés et l'ensemble de ses secrets. On voit une certaine immensité et une majesté infinie.... On connaît comment toutes les créatures dépendent de la Providence de Dieu et sont conservées par lui ; de *quelle manière il est la béatitude des anges et des élus* ; comment Il est le *seul principe* et la *seule fin* de toutes choses, n'ayant pas en dehors de lui-même de principe ni de fin ; qu'il est la *cause première* et qu'il possède le souverain domaine de toutes choess. L'âme est alors comme plongée dans un

vaste océan, qui est Dieu, et encore Dieu. Elle ne peut y prendre pied, ni en trouver le fond. Les *attributs divins lui apparaissent comme dans un résumé*, de sorte qu'aucun en particulier ne peut être discerné. Parfois, au début ou à la fin de ce ravissement, Dieu montre quelques figures imaginatives. Mais tant qu'on est plongé dans cette union, il n'y a ni paroles, ni figures qui puissent être saisies par les sens internes de l'imagination, et encore moins par les sens corporels. Tout est intellectuel et se passe dans la partie supérieure de l'âme.

40. La *tour divine*. — "Un jour que j'étais accablée par la maladie et les afflictions, je vis la Majesté divine qui me dit suavement: "Tu es fatiguée, veux-tu venir avec moi?" — "Assurément, m'écriais-je, si je suis digne d'accompagner Votre Majesté." Le Seigneur accepta mon consentement et m'éleva avec lui, dans une union très-étroite. Ensuite il me montra une tour immenes, solide et belle à ravir."

"La divine Majesté me fit entrer par une fenêtre, d'une manière inexplicable, et me fit monter dans la tour, si haut, si haut que je n'avais jamais été à pareille hauteur. Là il me donna une connaissance nouvelle de ses perfections, de son *éternité*, de son *infinité*, de sa sagesse et des autres attributs. Ce n'était point à l'aide de figures imaginatives, mais seulement une connaissance intellectuelle. Je ne croyais pas qu'on pût en avoir une plus exacte ni plus complète. Stupéfaite, je m'écriai: Oh! qui

est semblable à ce grand Dieu! Où y a-t-il une pareille immensité, sans mesure! Quelle infinitude, quelle sagesse!"

"J'étais ainsi absorbée par l'admiration de ces perfections, quand la divine Majesté m'éleva à une autre altitude, de beaucoup supérieure à la première. Il m'y donna une intelligence des mêmes attributs, mais si supérieure à l'autre, et si au-dessus de ma capacité, que je me sentais comme perdue. La grandeur des choses quejesaisissais m'arrachait avec violence la partie supérieure de l'âme. Je ne savais plus dire qu'une chose: Dieu est plus que tout cela; beaucoup, beaucoup plus! Oui, j'étais tout à fait perdue.

"Revenue dans ma cellule, je me sentis toute changée... Il me semblait que mon âme n'était plus en entier dans mon corps; que sa partie supérieure était restée dans ces hauteurs, enivrée, plongée dans la vision .. s perfections suprêmes de Dieu, et que j'avais là seulement la partie inférieure, celle qui donne la vie aux sens et aux facultés corporelles."

550. *Les trois montagnes et les trois éclairs.* — "Le Seigneur me dit un jour: Tu es bien affligée, viens avec moi, je te conduirai à ma sainte montagne et je te récréerai dans la maison de mon oraison." Soudain je fus conduire en esprit sur une haute montagne, d'où l'on découvrait le monde entier. Une lumière céleste brilla un

instant, comme un éclair, et grâce à elle, je vis l'immensité de l'essence divine, avec une majesté qui me jeta dans l'admiration. Le Seigneur me dit: "Courage, car il te faut monter plus haut. Ce que tu as vu est peu de chose en comparaison de ce qui te reste à voir." Et je fus conduite sur une autre montagne plus haute. A mon arrivée, une lumière bien plus forte que la première brilla encore comme un éclair, et me révéla plus nettement la même essence divine. Je vis plus de choses qu'auparavant. Le Seigneur reprit: "Courage, car il te faut monter plus haut." A l'instant je fus conduite sur une troisième montagne, plus élevée, qui semblait toucher aux derniers sommets du ciel. Une lumière, en *éclair*, brilla plus fort que les autres et me montra l'essence de Dieu, ses perfections et ses *jugements secrets*. J'étais atterrée à la vue de cette immensité! De plus Dieu, en s'unissant à moi, me manifesta le mystère de la Sainte Trinité: Je me disais intérieurement: "Seigneur, que vos jugements sont incompréhensibles! Qui arrivera à les connaître?" Et le Seigneur répondit: *"Ce seront les petits et les humbles de coeur, ceux qui ont tout quitté pour moi et qui ne cherchent qu'à me plaire."*

La vénérable a eu beaucoup d'autres visions analogues.

La Bienheureuse Jeanne-Marie, Franciscaine.

Extases.—L'âme aimante marche d'abord d'un visage gai et serein, heureuse de posséder Dieu, pleine d'une ai-

mable modestie et d'une tendre piété, édifiant tous les coeurs, et tellement transportée par l'amour, que souvent elle baise les pierres inanimées en pensant à son Créateur Les songes pieux de la nuit s'entrelacent en quelque sorte avec les saintes pensées du jour, dont ils sont comme le reflet, et ils laissent après eux une douce impression et de salutaires enseignements. Elle devient peu à peu malade d'amour, le moindre retard de son bien-aimé lui est insupportable, elle sent comme le poids d'une montagne sur son coeur, elle soupire après l'arrivée de son divin époux; et dans la soif qui la dévore, elle désire l'impossible. Elle voudrait à l'instant même contempler son Dieu face à face. Son corps lui est à charge, à cause de l'obstacle qu'il met à ses désirs; les tourments de l'amour épuisent en elle la sève de la vie, et elle languit incessamment après son Dieu. Elle veut l'aimer plus que toutes les créatures: mais cela ne lui suffit pas: se donner toute à Dieu est beaucoup trop peu pour elle. Aurait-elle tout ce que Dieu possède, elle le lui sacrifierait tout entier sans se rien réserver. Son coeur est comme pris d'assaut, la pensée est liée en elle, et sa sensibilité est comme morte pour tout ce qui n'est pas Dieu. Dévorée de soif, elle boit avec délices l'eau de la grâce divine et le vin du saint amour, et plus elle boit, plus elle a soif. Le désir qu'elle a de Dieu est intarissible et elle ne peut se lasser de parler de lui et des choses divines. Son mets favori, c'est l'amour, et encore l'amour et ce mot est toujours sur ses lèvres. Elle sort de la prière le visage serein et le regard rayonnant. Elle

est déjà mûre pour la contemplation des secrets divins, et les saintes voluptés de la présence de Dieu inondent son âme de délices. Pour lui, il se retire d'elle parfois, et elle souffre alors des déchirements incroyables, elle est comme un dur purgatoire, qui la purifie et l'embellit pour les célestes fiançailles. Dans cet abandon, la passion de Jésus-Christ est son unique consolation, et elle ne peut se lasser de la contempler, et de regarder la plénitude infinie de vertus héroïques qui sont suspendues comme des fruits succulents à l'arbre de la sainte humanité de Jésus. En voyant au contraire sa stérilité, elle rougit de se voir si pauvre de mérites, elle admire l'amour infini du Christ pour nous pécheurs; des torrents de larmes coulent de ses yeux, elle regrette amèrement le temps qu'elle a perdu, et s'anéantit dans le sentiment de son immense misère. Abîmée dans la contemplation du Sauveur souffrant, par ses supplications et ses larmes, la grâce et la bénédiction qui y sont attachées. Fécondée par la charité, elle pousse les fleurs des plus belles vertus, dont les fruits mûrissent dans le sang de Jésus-Christ. Son amour croissant toujours, elle s'élance plus haut vers Dieu, avec une vue plus claire des mystères du monde spirituel: elle voit Dieu dans une ineffable clarté; sans le voir, elle entend sa douce voix dans les vérités profondes et divines qui lui sont enseignées; sans l'entendre, elle est dans un commerce intime avec lui; elle tient à lui par les racines mêmes de son être, et cause avec lui dans une douce familiarité, sans lui parler. C'est Dieu qui opère dans le centre le

plus intime de sa vie l'acte de voir, d'entendre et de comprendre. Le temps disparait, il n'y a plus de succession, mais tout se fait en un instant avec la rapidité de l'éclair. L'âme en est tellement convaincue, qu'elle est prête à mourir pour ses impressions, comme elle le ferait pour un article de foi. Dans ce commerce familier avec Dieu, elle est toujours absorbée davantage par le soleil éternel de la grâce: elle devint toute lumineuse, et un seul esprit avec lui; rabattant les ailes de la contemplation, elle se repose doucement en Dieu, sachant à peine si elle vit au dedans ou hors de son corps. Les objets de ses contemplations se pressent innombrables devant son regard spirituel; ce qu'il y a de plus près s'enfuit pour ainsi dire à une distance infinie; toute contradiction disparait, et les objets font en quelque sorte irruption dans l'âme, avec une telle abondance et une telle force qu'elle craint de ne pouvoir les contenir. outes les particularités, sans cesser pour cela de garder les caractères qui les distinguent, paraissent comme confondus dans la splendeur et la lumière qui les enveloppe et qui est comme le véhicule de tous les phénomènes.

Lorsqu'elle revient du tumulte de ces images à la réalité, les joies de ce monde lui apparaissent comme ces fleurs que forment le givre et la neige; elle est transie de froid, mais elle garde l'écho délicieux des célestes chants qu'elle a entendus. Le feu dont son visage est embrasé trahit les ardeurs dont elle est consumée, et toutes les puissances de son corps reposent dans un calme profond. Mais

ce repos ne dure pas longtemps ; tout à coup, au moment où elle s'y attend le moins, elle se sent de nouveau enlevée et enflammée par la force du céleste amour ; elle est comme transpercée par une douleur douce et amère à la fois. Une lutte amoureuse commence entre elle et Dieu, elle renvoie à son divin époux les traits brûlants dont sa main habile l'a percée ; il se sent atteint à son tour, et s'unit avec la fiancée de son choix ; elle dort comme un petit enfant dans la main de Dieu, bercée par le doux murmure de sa voix.

Dieu caresse toutes ses puissances, elle ne sait où elle est, il lui semble qu'elle est enveloppée d'épaisses ténèbres ; elle ne voit ni n'entend ni ne parle ; elle est comme perdue, et ne sait plus ce qui se passe en elle. Tout ce qu'il y a d'extérieur en elle est mort, il n'y a plus de vivant que les sentiments les plus intimes ; elle se fond et se dissout en un seul vouloir avec Dieu, et de là résulte l'alliance la plus pure et la plus intime avec son bien-aimé. Tout est commun entre ceux qui s'aiment : aussi Dieu la porte en son coeur, et en cesse de se communiquer à elle ; il ne peut rien lui refuser, il n'est rien non plus qu'elle n'os lui demander, mais elle ne lui demande que lui-même. Dans cette union amoureuse, Dieu la purifie par le feu des célestes délices, qui la nettoie des moindres souillures et des plus petites imperfections. Il se verse avec son divin esprit dans son être attendri et dissous par l'amour, il l'échauffe et la pénètre entièrement : il devient l'âme de

son âme, il la forme de sa main puissante à son image, et efface en elle les taches du péché. Pour qu'elle ne s'épuise pas dans cette vie sublime d'amour, il la nourrit de sa chair et de son sang dans le sacrement de l'Eucharistie, il lui communique sa propre infinité; elle mange avec avidité cet aliment céleste, qui ajoute de nouvelles flammes au feu dont elle est déjà consumée, jusqu'à ce qu'il se forme en elle comme un immense incendie. Toutes les puissances de l'âme et du corps sont pénétrées de la vie divine et sainte de Jésus-Christ. Le pain des anges s'anime en elle, le Christ se forme en elle avec son amour infini, avec les douleurs de sa passion, avec les plaies de son corps sur la croix; elle est crucifiée par l'amour en Jésus-Christ crucifié.

Elle a une répugnance invincible pour toutes les joies de ce monde, et pour la société des hommes terrestres; elle fuit même les compagnies les plus innocentes, tant elle a peur de se souiller, et d'interrompre ce commerce familier avec Dieu, qui seul peut la satisfaire et la rendre heureuse. Elle se sent intérieurement blessée jusqu'au fond du coeur, jusqu'à la moelle des os; et de sa plaie saignante, montent des soupirs incessants, qui comme des messagers d'amour vont dire à son bien-aimé qu'elle languit après lui. Elle sait que Dieu connaît ces mesasgers, qu'il entend ses sanglots, et qu'il ne peut se défendre de venir visiter sa fiancée. Quelquefois, dans les visites qu'il lui fait, il se glisse comme une flamme en son coeur oppressé, d'autres fois il pénètre dans le fond le plus intime de la

vie, comme la pointe d'un trait enflammé, consumant tout sur son passage, et liant toutes les puissances de l'âme, de sorte qu'elle oublie tout, excepté Dieu. Son visage est pâle, la chaleur extérieure de la vie lui est ôtée, elle perd sa couleur et s'amaigrit dans les sentiments de la plus amère douleur, et dans l'excès de la joie la plus vive ; cette lutte entre le plaisir et la souffrance l'épuise. Elle comprend Dieu autant qu'elle le peut sur cette terre ; mais elle ne peut exprimer ce qu'elle voit, car toute parole lui paraît insuffisante quand il s'agit de parler de lui. A table, elle murmure quelques paroles d'amour, et oublie de manger ; si elle est avec d'autres, elle soupire après lui ; dans son sommil elle rêve de lui, toujours rassasiée d'amour et toujours embrasée d'un nouveau désir de se précipiter dans les flots du divin amour, et de s'y abîmer entièrement. Si, pendant qu'elle est dans cet état, quelque parole de la sainte Ecriture frappe son oreille, ou si elle entend parler de Dieu, elle se sent comme frappée d'un éclair, jusque dans ses fibres les plus délicates ; elle éprouve à la fois une ineffable volupté et une douleur poignante. Son âme est liée soudainement, elle perd le mouvement et la liberté ; elle est absorbée en Dieu ; elle jouit comme d'une vue anticipée de son essence ; et à mesure que cette vue augmente, elle sent plus douloureusment l'impuissance où sont les sens de s'élever jusqu'à cette union intime avec Dieu. Cette douleur, lorsqu'elle dure longtemps, est si violente, qu'elle suffirait pour briser un corps de fer et un coeur de diamant.

Le soufle se ralentit, la poitrine est oppressée, le sang reflue vers le centre de la vie, il s'y précipite avec une telle violence, que la mort semble proche. Dieu seul la conserve dans cette irruption de la grâce divine; il la console par le tendre intérêt qu'il lui témoigne, et relève le prix de sa visite par une bonté infinie. Si elle mourait dans cet accès d'amour, elle serait entièrement purifiée de toutes les souillures de la terre, et, sans passer par le purgatoire, elle jouirait aussitôt dans le ciel de délices si suaves, que les anges eux-mêmes ne sauraient en exprimer la douceur. Les larmes et les soupirs sont sa nourriture de chaque jour, souffrir est sa consolation, elle s'immole elle-même sur l'autel de la croix, elle souffre des douleurs indicibles pour expier l'ingratitude des pécheurs endurcis. Pour peu qu'elle s'éloigne de Dieu, entraînée par le poids du corps, il la réveille avec la rapidité du rayon de lumière qui pénètre dans une chambre obscure, et il l'excite à marcher de nouveau dans son esprit. L'âme aimante comprend aussitôt que c'est son Dieu; elle lui crie dans une sainte allegresse: "Je viens, ô mon amour! je viens, ô mon divin Époux!" Souvent, à l'approche du Sauveur, son corps est pesant, immobile comme une pierre; d'autres fois il semble qu'il a des ailes, et il plane au-dessus de la terre. Mais bientôt l'Epoux se cache de nouveau, et regarde à travers les fentes de la muraille l'âme éperdue, trahissant légèrement sa présence. Quoique son souverain bien soit peu loin d'elie et qu'elle ait peu sujet de se plaindre, elle tremble néanmoins; elle est blessée et ne voit point assez claire-

ment l'archer qui la blesse. Mais elle reçoit avec joie les blessures que lui fait l'amour; ces douleurs lui sont précieuses, elle ne voudrait pas être guérie; elle appelle son bien-aimé, tantôt dans le silence du coeur, tantôt avec de douces paroles qu'elle murmure tout bas. Oh! que cette peine est douce et amère à la fois! Il faut bien qu'elle la boive jusqu'à la dernière goutte. Le trait a pénétré jusqu'au fond le plus intime du coeur. Lui dire qu'il ne fait pas mal, ce serait comme si l'on disait à une âme dont le coeur est percé d'un trait: "Ma soeur, ne sentez pas la blessure." Mais sa blessure est plus précieuse pour elle que les biens des rois les plus riches; car elle lui vient de son Jésus, c'est la blessure du saint amour, qui apaise toutes les douleurs terrestres.

Sous le souffle de son Dieu, et dans la fournaise d'amour dont elle est embrasée et blessée, elle s'épure et se spiritualise, elle devient en quelque sorte impassible et [illegible]. A ce degré sublime de l'extase toute maladie corporelle disparait, Dieu détruit toutes les douleurs terrestres, l'âme n'a plus de sentiment pour ce monde. Tant que dure cette volupté intérieure, l'humiliation, l'adversité, la haine ne la touchent plus; toutes ces choses sont pour elle comme autant de louanges à la gloire de Dieu, et elle se dit: "Plus j'en aurai, mieux ce sera pour moi." Elle se met entre les mains de Dieu comme une cire molle, pour recevoir l'empreinte qu'il veut lui donner. Cet abandon parfait de sa volonté à Dieu chasse en elle toute

crainte mondaine, toute pusillanimité. Dans l'excès de la joie dont elle est inondée, elle éclate en transports, elle court, elle embrasse les arbres, elle chante, elle crie en pensant à la beauté de son Dieu. Elle se jette avec impétuosité sur le corps qui la renferme, remplie de Dieu, fumante comme un vin généreux, elle s'écoule jusque pardessus les bords du vaisseau terrestre qui la contient. Souvent dans cette jubilation, le corps devient tout froid, les membres sont rebelles, la langue incapable de prononcer un mot, les pieds ne peuvent marcher, et l'homme tout entier devient immobile: mais bientôt le Saint-Esprit verse de nouveau ses délices dans le coeur. Ce n'est plus un vin fumant, mais un vin limpide et paisible qui a jeté tout son feu et qui fortifie le corps et l'âme à la fois.

Elle entre dans un calme profond, où elle jouit avec délices des mystères les plus intimes de la divinité, sans donner au dehors aucun signe de ce qui se passe en elle, et ayant des eaux toujours prêtes pour éteindre les flammes dont elle est consumée. Dieu se repose en elle des merveilles du divin amour; les trois personnes divines descendent en elle, et dans la paix dont elle jouit, elle n'aperçoit plus que dans un vague lointain les péchés du monde. Ils peuvent bien lui arracher des larmes de douleur, mais sans pouvoir troubler le saint repos dont elle jouit. Toutes les peines de ce monde, toutes les souffrances du purgatoire, tous les tourments de l'enfer peuvent l'assaillir, les flots des afflictions terrestres peuvent mugir à ses pieds, mais ils n'éteindront jamais en elle le feu de la charité.

Sainte Françoise Romaine. — Cette sainte extraordinaire eut, durant sa vie, de grandes et nombreuses visions : nous n'en rapporterons ici que quelques unes.

Une fois Sainte Françoise passe la nuit en oraison dans sa chambre. Le démon cherche vainement à l'en détourner ; elle ne lui oppose que le mépris. Une blanche colombe pénètre dans l'appartement. La sainte craint d'abord que ce ne soit une illusion infernale ; mais rassurée par le sourire de l'archange qui veillait sur elle, et par la clarté qui remplit la chambre, elle contemple la colombe et entre dans un très grand ravissement. Elle suit le céleste oiseau de lumière en lumière, et arrive avec lui au pied d'un trône resplendissant, placé immédiatement au-dessous de celui de la Divinité, et sur lequel est assise Marie, la douce Reine des Anges. Son front est ceint d'une triple couronne et devant elle est un immense miroir, dont la matière est plus précieuse et plus transparente qu'on ne le peut imaginer, et qui porte l'inscription : *Unus Deus, una Fides, unum Baptisma.* Marie contemple le miroir avec une intensité telle qu'elle semble vouloir y pénétrer ; il réfléchit son image sans aucune tache, parce qu'il n'en trouve point en elle ; la contemplation de la Vierge est une action de grâces qu'elle rend à son Fils des faveurs surnaturelles dont il l'a comblée en la créant assez pure pour pouvoir correspondre pleinement à l'amour divin. Cette même vision se renouvelle trois fois en l'espace de douze jours. Au moment où elle finit, les Esprits bienheureux entonnent un cantique à la gloire de

Dieu et une voix sortant du miroir dit à Françoise: "Remets-t'en à Dieu pour toutes choses; ne veux que ce que Dieu veut; aie toujours présent à la pensée ton propre néant."

Autres Visions. — Un jour la sainte est transportée en esprit au milieu d'une vaste campagne. Elle y rencontre Saint Joseph et sa divine Epouse. Marie dit à notre sainte: "Je suis la Vierge, accompagne-moi." Elle obéit, entre avec Marie et Joseph dans le temple de Jérusalem. Joseph la place dans un lieu élevé, d'où elle voit ce qui se passe dans l'enceinte sacrée. Elle aperçoit Jésus, agé de douze ans, assis et ayant devant lui un grand livre ouvert sans cependant y lire. Une foule de docteurs l'entoure, et disputent avec lui sur l'avènement du Messie. La Vierge s'agenouille; son Fils a l'air de ne point la voir: les yeux levés vers le Ciel, il accuse les docteurs de ne pas observer les préceptes de la loi; il les confond par les Ecritures, et leur prouve que le Messie qu'ils attendent est déja venu; mais il ne se fait pas connaitre à eux. Quelques-uns des docteurs témoignent l'admiration que leur inspirent les discours et la sagesse de l'Enfant étranger; les autres se retirent pleins de honte et de confusion. Françoise assiste encore à l'entretien de Marie avec son divin Fils, tel que le rapporte l'Evangéliste.

Dans le courant de la meme semaine, notre sainte se trouve ravie dans une vaste enceinte, qu'un feu immense et très-clair remplit d'une lumière surnaturelle et au-des

sous de laquelle s'étendent d'épaisses ténèbres. Au milieu des flammes est un tabernacle servant de support au trône de Jésus. Françoise ne peut soutenir l'éclat du visage de Notre-Seigneur; elle voit sortir de chacune de ses plaies des rayons de gloire qui se répandent sur les âmes bienheureuses, les couronnent de brillantes auréoles et les pénètrent de lumière. Elle aperçoit aussi les âmes de plusieurs personnes encore vivantes sur la terre et qui participent à cette divine clarté. Elle apprend que ces âmes persévèrent fidèlement dans l'amour divin sans en être détournéaes par les tentations et les tribulations inséparables de l'existence présente.

Françoise reconnait Sainte Marie-Madeleine parmi les Bienheureux qui font le cortège du Verbe. Sainte Agnès et Sainte Catherine sont auprès d'elle et une foule de saintes, diversement couronnées d'après leurs combats et leurs mérites, les accompagnent. Madeleine et ses compagnes se jouent dans la fournaise de l'amour divin et engagent notre sainte à les y suivre. Il est révélé à Françoise que quiconque y veut participer doit se dépouiller de toute affection intérieure et extérieure pour suivre Jésus seul, et arriver ainsi à la vraie pauvreté d'esprit et au parfait détachement des créatures.

Madeleine et ses compagnes commencent alors à chanter alternativement les paroles suivantes :

"Il est trois choses que le pauvre d'esprit rend au Seigneur sans aucune réserve. Sa mémoire, pour oublier

tout ce qui n'est pas Dieu ; Son intelligence, pour ne s'occuper que de lui ; Sa volonté pour ne vouloir que ce qu'il veut."

"Le pauvre d'esprit hait les éloges, il sait que toute gloire appartient à Dieu seul. — Il se réjouit dans la souffrance et le malheur. — Il repousse toute joie mondaine. — Il imite la justice de Dieu, et se venge sur lui-même avec une sainte haine des fautes commises. — Il aime ceux qui le persécutent et le font souffrir. — Il remercie Dieu dans la douleur. — Il est avide de mépris et demeure humblement anéanti à ses propres yeux. — Il ne met pas son bonheur à posséder le plus, mais à être satisfait du moins. — Seigneur, Seigneur, le superflu n'est nécessaire qu'à celui auquel vous ne suffisez point. — Vierge très-sainte, dont la tête est ornée de trois couronnes, vous seule avez été parfaitement pauvre d'esprit. — Votre volonté a toujours été unie à la volonté divine. — C'est pourquoi vous êtes Reine du Ciel et placée au-dessus de tous les Choeur des Anges. — Tous doivent chanter vos louanges ; car, par votre humilité et votre piéte, vous nous avez délivrés de la ruine et de la mort."

Cette vision se répète : Françoise est conduite par Saint Jérôme au pied du trône de Jésus, où elle reste en contemplation pendant une heure. Le Seigneur ordonne alors à Saint Jérôme de licencier la sainte : il s'approche d'elle et lui dit : "Tu crois voir beaucoup et cependant tu ne vois rien encore : l'abime des grandeurs du Tout-Puis-

sant est insondable: nous-mêmes qui sommes toujours ici, ne pouvons mesurer ce qui est infini. Aie le coeur pur, les mains innocentes et une charité toujours ardente, alors tu arriveras en ces lieux pour y rester."

Une autre fois Françoise, ravie après la sainte communion, est menée dans une campagne vaste et fleurie, au milieu de laquelle se trouve Notre-Seigneur sous la figure d'un agneau blanc. A ses côtés est un beau jeune homme revêtu d'une dalmatique semblable à celle que portent les diacres, et ayant sur la tête une guirlande très-odorante. Une foule de personnes des deux sexes, toutes belles, toutes couronnées de fleurs, entourent l'Agneau et sont accompagnés chacune d'un Ange semblable à celui qui est toujours aux côtés de notre Sainte. Le jeune homme donne le signal d'une sorte de marche grave et modeste, à laquelle se mêle toute l'assemblée: elle passe et repasse devant le Seigneur, et chaque fois elle s'incline profondément et lui rend grâces pour le bienfait de la Rédemption.

Cependant notre Sainte voit s'écouler du monticule sur lequel est l'Agneau, cinq ruisseaux limpides et de couleurs diverses. Les assistants vont s'y désaltérer et invitent Françoise à en faire autant: elle obéit et se sent pénétrée d'une joie et d'un contentement ineffable. Alors le jeune homme en dalmatique s'approche d'elle et lui dit: "Ces cinq ruisseaux figurent les cinq plaies du Rédempteur de l'humanité et leurs couleurs diverses ont une mystérieuse signification.

"Le premier est rouge, pour nous rappeler l'ardente charité de Jésus, qui a répandu son sang pour sauver ce qui était perdu.

"La blancheur du second est l'image de la pureté et de l'innocence qui ont été donnés aux hommes par la vertu de la Passion de Notre-Seigneur.

"Le troisième est vert, parce que nous devons aux mérites du Sang du Verbe incarné l'espérance de la vie éternelle.

"Le quatrième, qui est bleu est le symbole de l'obéissance parfaite du Fils de Dieu, qui s'est soumis à la mort pour accomplir la volonté de son Père. Cette vertu est la véritable bannière des fidèles de Jésus-Christ; par elles ils s'emparent de tous les fruits de la Passion.

"Le dernier ruisseau est de la couleur du diamant, afin de nous rappeler que la foi virile et pure élève l'âme, la fait reposer en Dieu seul et ne lui permet jamais de se séparer du bien suprême."

Une fois, peu de jours après la Fête de la Résurrection, Françoise est admise à contempler la Patrie céleste des Bienheureux. Les neuf Choeurs des Esprits célestes se présentent à ses regards: ils sont subdivisés chacun en neuf stations supérieures les unes aux autres; elle voit tous les élus pleinement rassasiés par la vision béatifique: mais les uns en reçoivent une intelligence plus complète que les autres, et pénètrent plus profondément dans les

mystérieux abimes de la grandeur de Dieu, suivant leur degré de capacité et de subtilité. La sainte voit aussi certaines âmes qui viennent de quitter la terre ou le purgatoire et que leurs Anges gardiens conduisent en présence de Dieu avec une joie ineffable. Elles sont menées ensuite au Choeur dont elles feront partie pour l'éternité, et où elles ont mérité de trouver place par leur fidélité a correspondre à la grâce prévenante. Tous les Esprits célestes se réjouissent lorsqu'une âme vient augmenter leur nombre, et principalement ceux du Choeur et de la station auxquels appartiendra la nouvelle venue. Les âmes destinées au Choeur des Séraphins jouissent de prérogatives distinctes. Enlevées et attirées par la vertu divine, elles traversent rapidement les huit Choeurs inférieurs et ne s'arrêtent qu'au trône qui leur est destiné.

Tous les élus sont au comble du bonheur, aussi heureux qu'il leur est possible de l'être; bien que les uns le soient plus que les autres, tous le sont néanmoins, parce que la capacité de chacun est satisfaite. Ils comprennent les mystères augustes qui sont proposés ici-bas à la foi du Chrétien, et ils acquièrent la parfaite intelligence de ce qui fait l'objet de la science humaine... Les Elus connaissent les peines des damnés, et ne cessent de remercier Dieu de les en avoir preservés; l'existence de l'enfer, éternelle manifestation de l'éternelle justice ne trouble point leur joie et ne leur cause aucun regret...."

La Bienheureuse Angèle de Foligno.

La Bienheureuse Angèle de Foligno est encore une de ces âmes privilégiées que le Très-Haut favorisa de grandes apparitions et de visions célestes. Tout ce qui va suivre a été écrit sous la dictée même de la Sainte, par le père Armand, de l'Ordre de Saint-François.

Dans une de ses premières visions, le Tout-puissant lui montra sa puissance. Le fruit de cette vision, dit la Sainte fut une intelligence qui, depuis, comprenait mieux toutes choses. Puis elle continue ainsi: "Après avoir vu quelque chose de ma puissance, ajouta ce bon Maître, il faut que tu voies mon humilité." Je regardai, et je le vis descendre si bas par amour pour les hommes, qu'il me semblait tombé au fond d'un abime. Comparant ensuite à sa puissance que je venais de voir un si profond anéantissement, je demeurai toute interdite. Ensuite, voyant que je n'étais rien, et que j'étais cependant orgueilleuse, je commençai à me juger indigne de recevoir un Dieu si humble, et je ne voulais plus communier. Après m'avoir ainsi montré sa puissance et son humilité, il me dit: " Ma fille, il n'est aucune créature qui puisse voir ces choses au point où tu les as vues, à moins que Dieu n'élève son intelligence par une grâce divine très-spéciale." On disait alors une messe; lorsque le prêtre en fut à l'élévation, Jésus me dit: " Ma puissance est actuellement sur cet autel; mais elle est aussi dans ton âme. Quand tu me reçois à la sainte table, tu reçois celui que tu possèdes déjà.

Communie donc, ma fille, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit; moi qui suis digne, je te fais digne." Sa conversation finit là; mais elle me laissa une consolation que je conserverai, je crois, pendant ma vie entière...

Un jour, dans mon oraison, je me permis de faire à Dieu quelques questions, non pour éclaircir des doutes, car je n'en avais pas, mais pour m'instruire davantage. Je lui dis donc: "Seigneur, pourquoi après avoir crée les hommes, avez-vous permis qu'ils devinssent pécheurs? Pourquoi avez-vous livré votre Fils aux tourments et à la mort, puisque vous pouviez par tant d'autres moyens nous justifier et nous rendre aussi vertueux que nous le sommes? Je savais que je disais vrai en parlant ainsi, et j'étais comme forcée de m'occuper de ces choses, et de faire là-dessus des questions au Seigneur. Il me fut répondu que cet ordre de choses avait été choisi comme plus propre que tout autre à manifester la bonté divine et plus conforme à nos intérêts. Cette réponse ne me suffisait pas; car je comprenais très-bien et je savais certainement que Dieu aurait pu atteindre ce double but par une autre voie, si telle eût été sa sainte volonté. J'insistai donc pendant plusieurs jours pour obtenir des lumières plus satisfaisantes, et ce ne fut pas en vain. Mon âme fut un jour ravie hors d'elle-même, et voici ce qui lui arriva dans ce ravissement: Dieu lui fit voir d'abord que ce qu'elle désirait connaître n'a ni commencement ni fin. Puis elle se trouva plongée dans une nuit tellement obscure, qu'elle ne pouvait ni monter ni descendre. Ensuite Dieu l'éleva plus haut et la

fit jouir d'une lumière qui lui découvrit sa puissance, sa volonté, sa justice et sa bonté. Tant que les ténèbres durèrent, j'étais étendue sur le plancher de ma chambre. Lorsque cette brillante clarté vint dissiper les ombres, je levai et me dressai moi-même sur la pointe des pieds et j'éprouvai une agilité de corps qui m'était inconnue, et une sorte de renouvellement tout-à-fait extraordianire. Or, en contemplant, à la faveur de cette lumière, les attributs divins dont je viens de parler, j'y découvris non-seulement ce que je désirais savoir, mais encore tout ce qui concerne les élus, les démons et leurs tristes victimes; mais ces secrets étant entièrement au-desus de la nature, il m'est bien impossible de les expliquer.

Depuis cette vision j'éprouve un tel contentement et une telle sécurité, que si je savais ma réprobation certaine, je ne pourrais ni m'en affliger, ni moins prier, ni moins travailler que j'ai coutume de le faire, tant j'ai bien compris sa justisce et la rectitude de ses jugements. En conséquence, je jouis d'une paix délicieuse et continuelle, et je me sens plus affermie dans le bien que je ne l'ai jamais été; mais je n'ai pas achevé de raconter ce qui m'arriva dans cette extase. Après avoir vu la puissance de Dieu, sa bonté, sa volonté, sa justice, et dans ses divins attributs ce que je viens d'indiquer, je fus élevée à une region supérieure où il me fut donné de contempler un spectacle tout différent du premier. Au lieu de cette puissance, de cette bonté, de cette volonté, de cette justice que j'avais vues comme prises à part je ne voyais! plus

qu'une seule chose stable, mais si indicible, que je n'en puis rien dire, sinon que c'était *tout bien*; et mon coeur était inondé d'une joie inexprimable; cependant je ne voyais pas l'amour divin, je voyais seulement cette unique chose dont je viens de parler. Je ne sais si dans ce ravissement supérieur je fus élevée en corps ou seulement en esprit; mais je me trouvai dans un état qui m'était tout-à-fait inconnu et tout-à-fait inexplicable. Il m'est resté de tout cela une mortification des vices, et une assurance des vertus qui font que j'aime les biens et les maux, les bons et les mauvais services sans que tout cela me fasse éprouver aucun déplaisir.

Cette vision m'a donc laissée dans un grand repos d'esprit. J'éprouve aussi depuis pour les jugements divins une vénération si profonde, qu'en disant soir et matin dans ma prière: Par votre jugement délivrez-moi, Seigneur; j'éprouve autant de confiance et de consolation que si je disais: Par votre avènement, délivrez-moi, Seigneur. Je ne vois pas mieux la bonté divine dans un bienheureux que dans un réprouvé, dans la multitude des saints, que dans celle des damnés. Cette vérité si profonde ne m'a été manifestée qu'une seule fois, et je n'en perds pas plus le souvenir que celui de la joie qu'elle m'a causée. Je crois que si, par impossible, toutes les vérités de la foi venaient à défaillir, cette certitude que j'ai de la justice des jugements de Dieu me demeurerait encore. J'avoue que ces jugements sont un abîme incommensurable; mais je vois sortir de cet abîme la sanctification des élus; car

je ne saurais dire quel fruit retirent de la connaissance de ces jugements les âmes qui s'en souviennent et qui les méditent... Pour dire quelque chose de ce que Dieu fait maintenant dans mon âme, d'abord il se rend présent en elle; ensuite il y fait des opérations que je ne puis exprimer; enfin il se manifeste en se découvrant à ses regards avec une plus grande certitude et une clarté indescriptible, et en la comblant de dons supérieurs aux précédents. Quant à l'action de se rendre présent à mon âme, elle se fait en deux manières. La première est ce que j'appellerai une présence intime qui me fait comprendre comment il est présent en toute la nature, c'est-à-dire dans tout ce qui a l'être... Or, Dieu se présente fort habituellement à mon âme de cette façon; et cette présentation est une illumination accompagnée de la divine grâce et d'une grande vérité dont voici les effets. Lorsque je suis ainsi illuminée, je ne puis commettre aucune faute, et cette illumination apporte à mon âme de très-grands biens: car, sentant ainsi Dieu présent en elle, elle s'humilie profondément, elle rougit de ses péchés, prend un maintien grave par sagesse, reçoit enfin une grande consolation et une vive joie.

La seconde manière dont Dieu se rend présent à mon âme est plus spéciale et fort différente de la première. Elle communique une toute autre joie; elle recueille en Dieu l'âme tout entière, elle y fait plusieurs opérations divines, accompagnées de grâces supérieures, et lui ouvre un abîme inénarrable de lumières et de saintes délecta-

tions. Cette manière de se présenter à l'âme sans autre don est le bien que possèdent lese Saints dans la vie éternelle. Quant aux dons qu'elle leur apporte, quelques saints en reçoivent plus, d'autres moins. Que dirai-je de ces dons inénarrables? Quoiqu'il me semble que je blasphème plutôt que je ne parle, je dirai cependant que ce sont ceux qui opèrent les dilatations de l'âme par lesquelles elle devient plus ou moins capable de jouir de Dieu; je dirai encore qu'aussitôt que Dieu se présente à l'âme de cette manière, il se manifeste en se découvrant, il la dilate, il lui communique des dons et des douceurs qu'elle ne connaissait pas, avec une profondeur bien plus grande que dans la première présence. Elle sort alors de toutes ténèbres et acquiert une connaissance de Dieu qui dépasse ce que je croyais possible. Or, cela se fait avec une telle clarté, une telle douceur, une si grande certitude, un si profond abîme, qu'il n'est pas de coeur qui puisse y atteindre. Aussi lorsque Dieu me retire cette présence, si mon âme continue de regarder, elle ne voit plus rien, elle ne comprend plus rien à ce qui s'est passé, elle ne peut pas même s'en faire la moindre idée. C'est pourquoi il est impossible de parler de cette merveille: car que dire sans pensée, sans paroles, sans intelligence? Or, rien de ce qui se dit et se comprend ne peut donner idée de Dieu vu ainsi... Supposons, maintenant, que l'on m'offrit toutes les consolations, toutes les joies, toutes les délices spirituelles que Dieu a jamais accordées ici-bas à ses amis; supposons que tous les Saints qui ont jamais paru sur la

terre eussent employé leur vie à expliquer dans des livres ce qu'ils savaient de Dieu, et que l'on me proposât de mettre tous ces livres à ma disposition; supposons enfin que l'on pût changer toutes les délices du monde en délices spirituelles et m'en faire jouir jusqu'à la mort sans interruption, s'il fallait pour me procurer tout cela sacrifier un *clin d'oeil* de la manifestation de Dieu qu'il daigne me faire parfois selon la seconde manière, assurément je n'y consentirais pas. Pourquoi? Parce que le bien inénarrable que je possède en ces heureux moments, surpasse infiniment toutes ces jouissances. Or, cette seconde présence ne dure pas seulement un clin d'oeil. J'en jouis quelquefois pendant un temps assez long, et elle opère fort efficacement. Quant à la première présence, je la possède presque continuellement, mais elle n'opère pas d'une manière aussi efficace.

Sainte Catherine de Sienne. Dans la deuxième partie de la Vie de Sainte Catherine de Sienne par le bienheureux Raymond de Capoue, de l'ordre de Saint Dominique, son confesseur, l'auteur parle ainsi de notre Sainte: "…. Parmi ces faits (merveilleux de la vie de la Sainte) je ne veux pas surtout passer sous silence les admirables visions qu'elle recevait du ciel. Un jour, le Roi de rois et la Reine, Sa mère lui apparurent avec Sainte Marie-Madeleine, pour la consoler et la fortifier. Notre-Seigneur lui dit: "Que veux-tu, que choisis-tu, de toi ou de moi?" Catherine se mit à pleurer et lui répondit humblement, comme Saint Pierre:

Seigneur, vous savez ce que je veux, vous savez que je n'ai pas d'autre volonté que la vôtre et que votre coeur est mon coeur." Alors il lui vint à la pensée que Marie-Madeleine s'était tout entière donnée au Sauveur, quand elle arrosait ses pieds de ses larmes; et comme elle ressentait la douceur et l'amour que cette sainte éprouvait alors, ses yeux restaient fixés sur elle. Notre Seigneur, pour répondre à ses désirs, lui dit: "Ma fille bien aimée, voici que, pour te soutenir, je te donne Marie-Madeleine pour mère, tu pourras t'adresser à elle en toute assurance je la charge spécialement de toi." Catherine se confondit en actions de grâces et se recommanda avec ferveur à Marie-Madeleine; elle la suppliait humblement de bien veiller à son salut, puisque le Fils de Dieu l'avait confiée à ses soins. Depuis ce moment elle eut pour cette sainte, une tendre dévotion et l'appela toujours sa mère. Il y a, il me semble, dans ces rapports avec Sainte Marie-Madeleine, une signification que nous devons remarquer. Cette sainte passa trente-trois ans sur un rocher, sans prendre aucune nourriture et dans une contemplation continuelle: ces trente-trois ans représentaient la vie de Notre Seigneur sur la terre; Catherine, depuis cette apparition, jusqu'à sa trente-troisième année, où elle mourut, fut tellement absorbée dans la contemplation divine, qu'elle n'avait besoin d'aucun aliment et qu'elle vivait des grâces qui surabondaient dans son âme. Marie-Madeleine, sept fois par jour, était portée vers le Ciel par les anges, pour y voir les secrets de Dieu; Catherine était sans cesse ravie

dans une contemplation céleste, pour y louer Dieu avec les anges, et son corps était souvent soulevé de terre, en présence d'une foule de témoins. Ainsi que nous le dirons bientôt, elle voyait dans ses extases, des choses admirables, et elle exprimait alors quelquefois des vérités sublimes.

Je la voyais un jour ravie, hors de ses sens, et je l'entendis parler tout bas; je m'approchai d'elle et je l'entendis parfaitement dire en latin: J'ai vu les secrets de Dieu: *vidi arcana Dei;* elle n'ajoutait pas autre chose, mais elle répétait toujours: J'ai vu les secrets de Dieu. Longtemps après, lorsqu'elle revint à elle, elle ne disait encore que ces paroles: J'ai vu les secrets de Dieu. Je voulus savoir pourquoi: "Ma mère, lui dis-je, pourquoi, je vous en prie, répétez-vous toujours les mêmes paroles et nous les expliquez-vous pas, en nous parlant comme à l'ordinaire? — Il m'est impossible, répondit-elle, de dire autre chose et de le dire autrement. — Mais quelle en est la cause? Vous avez l'habitude de nous dire, sans que nous vous interrogions, ce que Dieu vous a révélé. Pourquoi ne me répondez-vous pas même, lorsque je vous le demande? — Je me reprocherais, me dit-elle, de vouloir rendre ce que j'ai vu, par de vaines paroles; il me semble que je blasphémerais Dieu et que je le déshonorerais par mon langage. Il y a tant de distance entre ce que mon esprit a contemplé, lorsqu'il était ravi en Dieu, et tout ce que je pourrais vous dire, que je croirais mentir, en vous parlant. Ainsi, je dois renoncer à vous l'ex-

pliquer ; tout ce que je puis dire, c'est que j'ai vu des choses ineffables."

Les douleurs de la Passion.

Sainte Catherine de Sienne, après les admirables visions qu'elle avait eues, ainsi que nous l'avons vu ailleurs, soupirait ardemment après le moment heureux où son âme, délivrée de la prison de son corps, irait jouir de son Dieu, dans les délices du Paradis. Notre-Seigneur modéra en elle cet ardent désir, en lui disant : "Ma fille bien-aimée, quand j'étais parmi les hommes, ce n'était pas ma volonté, mais celle de mon père que j'accomplissais : mes disciples en ont rendu témoignage ; j'avais grand désir de manger avec eux la dernière Pâque, et cependant j'ai attendu avec patience le moment fixé par mon Père. Ainsi donc, malgré l'ardent désir que tu as de t'unir entièrement à moi, il faut attendre mon heure avec résignation." La sainte répondit : "Puisque vous n'y consentez pas, ô mon adorable Maître, que votre volonté soit faite. Mais cependant, daignez exaucer, je vous en conjure, une simple prière : quelle que soit la durée que vous fixerez à mon existence, accordez-moi de participer à toutes les souffrances que vous avez endurées jusqu'à votre mort. Si je ne puis être à vous maintenant dans le Ciel, que je sois unie au moins à votre Passion sur la terre." Dieu agréa sa prière, et ce qu'elle avait demandé lui fut largement accordé, car elle commença, ainsi qu'elle me l'a avoué, à souffrir de plus en plus dans son âme

et dans son corps. La sainte donnait surtout des explications admirables et sublimes sur la Passion de Notre-Seigneur, et elle disait qu'elle avait ressenti dans son corps une partie de ses douleurs, mais qu'il était impossible de les supporter complètement. La douleur la plus grande que Jésus-Christ avait souffert sur la Croix avait été, pensait-elle, la dislocation des os de sa poitrine. Elle le croyait, parce que les autres tourments qu'elle souffrait, à l'imitation du Sauveur, étaient passagers, celui-là seul était permanent; les douleurs de côté et de tête qu'elle endurait tous les jours étaient considérables, mais celles de la poitrine les surpassaient beaucoup, et, je le crois facilement, pour elle comme pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, à cause du voisinage du coeur. Les os qui sont disposés dans cette partie du corps, pour protéger le coeur et les poumons, ne peuvent être déplacés sans blesser gravement les organes précieux qu'ils renferment, et sans un miracle, ce déplacement doit nécessairement entraîner la mort. Catherine endura ce supplice pendant plusieurs jours; les forces de son corps s'affaiblirent, mais l'ardeur de son amour ne fit que s'accroître. Elle éprouva d'une manière sensible combien le Sauveur l'avait aimée et avait aimé les hommes, en supportant une si douloureuse Passion, et cette connaissance fit naître en elle une charité si violente qu'il fut impossible à son coeur d'y résister: il se brisa comme un vase plein d'une liqueur qui fermente; la liqueur, par sa puissance, finit par tout rompre et par s'échapper, dès que sa force sur-

passe celle du vase qui la contenait. Oui, la violence de l'amour fut si grande, que le coeur de Catherine se fendit et que les liens qui l'attachaient à la vie furent surnaturellement brisés.

Celui qui lira ces pages doutera peut-être, mais qu'il sache que cette mort eut lieu, en présence de plusieurs témoins qui me l'ont affirmé. Je doutais aussi; je suis allé trouver Catherine pour l'examiner sur ce qu'elle avait éprouvé, et je l'ai suppliée de me faire connaître complètement la vérité. Elle éclata alors en sanglots, et après m'avoir fait attendre quelque temps sa réponse, elle finit par me dire: "Mon Père, ne plaindrez vous pas mon âme qui a été délivrée d'une obscure prison et qui est de nouveau plongée dans les ténèbres, après avoir joui d'une admirable lumière? Ce malheur m'est arrivé; la divine Providence l'a voulu, à cause de mes fautes." Ces paroles augmentèrent le désir que j'avais d'apprendre d'elle les détails d'un fait si surprenant, et j'ajoutai: "Ma mère, votre âme a donc été véritablement séparée de votre corps?" Oui, me dit-elle, l'ardeur du divin amour était si grande, le désir que j'avais de m'unir à mon Bien-Aimé était si violent, que nul coeur, eût-il été de pierre ou de fer, n'aurait pu résister, aucune chose créé n'étant assez forte pour le défendre contre une pareille puissance. Oui, soyez en certain, le coeur qui est dans ce faible corps a été brisé par la charité; il s'est partagé en deux, et il me semble ressentir encore en moi la place de sa séparation. Par conséquent, mon âme a bien quitté mon corps, et j'a-

vu les secrets de Dieu qu'il est impossible de dire sur terre, parce que la mémoire est trop faible et le langage trop pauvre pour rendre de si grandes choses. Ce serait toujours donner de la boue pour de l'or. Seulement, quand j'entends parler de cet état, je ressens aussitôt une peine profonde, en voyant, que j'ai pu descendre de ces hauteurs pour retomber dans les misères de ce monde, et je n'ai que des larmes et des sanglots pour exprimer ma douleur." Comme je désirais de plus en plus savoir par-

SAINTE FRANCOISE ROMAINE

faitement tout ce qui s'était passé, je dis encore: Ma mère, puisque vous voulez bien me confier vos autres secrets, je vous conjure de ne pas me cacher celui-ci et de me raconter complètement cet évènement extraordinaire. Je venais d'avoir, me dit-elle, beaucoup de visions spirituelles et corporelles; j'avais reçu de Notre-Seigneur d'ineffables consolations et la violence du pur amour m'avait tellement affaiblie que j'étais obligée de garder le lit. J'y priais sans cesse et je demandais à Dieu de me délivrer de ce corps de mort, pour pouvoir m'unir plus intimement à lui. Je n'obtins pas cette grâce, mais il me fut au moins accordé de m'unir, autant que je le pouvais aux douleurs de sa Passion." Et elle me dit alors sur les souffrances de Notre-Seigneur, ce que j'ai rapporté plus haut, puis elle ajouta: "Cette part qu'il voulut bien me donner à sa Passion, me fit connaître plus clairement et plus parfaitement l'amour de mon Créateur pour

moi; et le mien augmenta tellement, que je tombai en langueur et que mon âme n'eut plus d'autre désir que de quitte son corps? Que vous dirai-je? Mon Sauveur activait tous les jours davântage le feu qu'il avait allume; mon coeur de chair succomba et l'amour fut fort comme la mort. Oui, mon coeur se brisa, mon âme s'affranchit de ses liens; mais, hélas! ce fut pour bien peu de temps. —Ma mère, lui dis-je, combien de temps votre âme est-elle restée séparée de votre corps?" Elle me répondit: "Les personnes qui ont été témoins de ma mort, disent que je restai quatre heures avant de revenir à la vie. Un grand nombre de voisins vinrent apporter des consolations à ma mère et à ma famille, mais mon âme était entrée dans l'éternité et je ne pensais plus au temps." Je lui dis: "Qu'avez-vous vu, ma mère, pendant ce temps et pourquoi votre âme est-elle revenue dans son corps? Je vous prie de ne me rien cacher." Elle répondit: "Sachez, mon père, que mon âme s'est trouvée dans un monde qui nous est inconnu, et qu'elle a vu et compris la gloire des justes et le châtiment des pécheurs. Mais, encore une fois, la mémoire manque et les paroles sont insuffisantes pour l'exprimer. Je vous dirai cependant ce que je pourrai; soyez donc assuré que j'ai vu la divine Essence, et c'est pour cela que je souffre tant de rester enchainée à mon corps. Si je n'étais pas retenue par l'amour de Dieu et par l'amour du prochain pour lequel j'ai été rappelé à la vie, je mourrais de douleur. Ma grande consolation est de souffrir, parce que je vois, qu'en souffrant, j'ob-

tiendrai une vue de Dieu plus parfaite. Aussi, les tribulations, loin d'être une peine pour mon âme, lui sont au contraire une jouissance. J'ai vu les tourments de l'enfer et les souffrances du purgatoire; aucune parole n'est capable de les rendre. Si les pauvres humains en avaient la moindre idée, ils aimeraient mieux souffrir mille fois la mort que d'en supporter la peine la plus légère pendant un seul jour. J'ai vu surtout punir ceux qui pèchent dans l'état du mariage, en n'observant pas les lois qu'il impose et en n'y recherchant que la satisfaction de leurs sens." Et comme, je lui demandais pourquoi ce péché, qui n'est pas plus grave que les autres, reçoit cependant un plus rude châtiment, elle me répondit: "Parce qu'on y fait moins d'attention, on en a par conséquent moins de contrition, et on y retombe plus souvent." Elle ajoutait: "Rien n'est plus dangereux qu'une faute quelque petite qu'elle soit, lorsque celui qui la commet n'a pas soin de s'en purifier par la pénitence."

La sainte poursuivit ensuite ce qu'elle avait commencé: "Pendant que mon âme contemplait ces choses, son céleste Epoux, qu'elle croyait posséder pour jamais, lui dit: Tu vois quelle gloire perdent et quels supplices souffrent ceux qui m'offensent. Retourne donc à la vie et montre-leur l'égarement où ils sont et le danger qui les menace. Et comme mon âme avait horreur de revenir à la vie, le Seigneur ajouta: Le salut de beaucoup d'âmes le demande; tu ne vivras plus comme tu vivais autrefois; désormais il te faudra quitter ta cellule et parcourir con-

tinuellement la ville, pour y sauver des âmes. Je serai toujours avec toi, je te conduirai et je te ramènerai, je te confierai l'honneur de mon nom, et tu enseigneras ma doctrine aux petits comme aux grands, aux laïcs comme aux prêtres et aux religieux. Je te donnerai une parole et une sagesse auxquelles personne ne pourra résister, je te mettrai en présence des Pontifes et de ceux qui gouvernent l'Eglise et les peuples, afin de confondre, comme je le fais toujours, par ce moyen, l'orgueil des forts. Pendant que Dieu parlait ainsi à mon âme, je me trouvai tout-à-coup, sans pouvoir m'expliquer de quelle manière, réunie à mon corps. Alors j'en éprouvai une si vive douleur, que, pendant trois jours et trois nuits, je répandis des torrents de larmes; et quand j'y pense encore, je ne puis m'empêcher de pleurer; et ce n'est pas étonnant, mon père; ce qui l'est bien davantage, c'est que mon coeur ne se brise pas de nouveau, en me rappelant la beauté de cette gloire que je possédais alors et dont je suis, hélas! maintenant privée. C'est le salut du prochain qui en est cause: si j'aime avec tant d'ardeur les âmes que Dieu m'a confiées pour les convertir, c'est qu'elles m'ont coûté bien cher: elles m'ont séparée du Seigenur et privée de sa gloire, pour un temps dont j'ignore la durée. Mais aussi, comme le dit Saint Paul, elles seront ma gloire, ma couronne et ma joie. Je vous dis ces choses, mon père, pour vous consoler du chagrin que vous causent ceux qui murmurent de ma confiance envers vous." (1)

RAVISSEMENTS EN CORPS ET EN AME
Sainte Colette de Corbie

Lorsque notre Sainte s'appliquait à la prière intérieure, elle était bientôt tout absorbée dans l'amour de Dieu, et il lui arrivait de rester jusqu'à six, dix et douze heures, et même tout un jour et une nuit, dans un état de ravissement ; c'est pour cela qu'elle dormait très-peu, quelquefois à peine une heure en huit jours. Dieu fit voir par plusieurs prodiges combien ses prières étaient ardentes : son visage paraissait tout rayonnant de célestes clartés. Plus d'une fois son corps fut élevé avec son âme dans ces divins ravissements.

Dans le couvent de Besançon, elle resta quinze jours en extase, et comme les frères et les soeurs craignaient qu'ele ne fut morte, ils prièrent le Père Henri de lui ordonner, au nom de la sainte obéissance, de revenir à elle. Il y consentit, et à l'instant Colette, docile à la voix de son confesseur, sortit de son ravissement, avec l'usage de ses sens et de ses forces, aussi libre que si rien de surnaturel ne se fût passé en elle. Ces extases lui arrivaient souvent dans ses voyages. Un jour qu'elle allait avec plusieurs religieuses au monastère d'Auxonne, son visage s'illumina tout à coup ; le Père Henri qui l'accompagnait aussi, se trouva dans le même état. On accourut en foule sur leur passage pour être témoin de ce spectacle ; mais eux-mêmes ne se doutaient point du prodige qui s'opérait en leur présence. A Dôle, leur ravissement cessa ; les frères vinrent

en procession chercher la sainte abbesse et la conduisirent à l'église où elle fut ravie de nouveau... Un jour, assise à terre, au milieu de ses filles, elle les entretenait de l'extrême pauvreté que Notre-Seigneur avec sa sainte Mère et les Apôtres a bien voulu souffrir pour nous. Elle les exhortait à l'imiter. Pendant qu'elle parlait, les douze Apôtres, comme douze vieillards vénérables, vêtus de robes blanches, l'environnèrent et demeurèrent auprès d'elle jusqu'à ce qu'elle cessât de parler. Alors ils s'élevèrent dans les airs et la servante d Diu avec eux jusqu'à ce qu'ils disparussent aux yeux des soeurs ravies. Souvent dans sa prière elle tombait en extase et était soulevée de terre, et quelquefois si haut, qu'elle disparaissait aux regards de ceux qui en étaient temoins.

Saint Pierre d'Alcantara. — "Les oraisons de Saint Pierre d'Alcantara étaient accompagnées le plus souvent d'extases et de ravissements prodigieux. Son corps, miraculeusement affranchi des lois du monde terrestre, suivait l'âme dans son essor vers le ciel. On vit fréquemment le Serviteur de Dieu s'élever d'un vol rapide à la hauteur des voûtes de l'église, d'autres fois planer dans l'espace au-dessus de la cime des plus grands arbres. La nuit, lorsqu'il priait à la clarté des étoiles, les pâtres du voisinage l'apercevaient dans les airs, à genoux, à des hauteurs considérables. Dans ces transports aériens, son corps parut quelquefois transfiguré, lumineux, lucide comme un pur cristal, et participant en quelque sorte de la splendeur les corps glorifiés.

"Se trouvant une fois dans le jardin du couvent de Pédroso, notre Saint contemplait de loin une grande croix qu'il avait fait planter sur le sommet de l'une des montagnes voisines : au souvenir de la Passion du Sauveur, il est ravi en extase, s'élève de terre, traverse l'esepace, arrive au sommet de la montagne, et s'arrête devant la croix, soutenu en l'air et les bras étendus. De ses yeux jaillissent des rayons qui illuminent le signe de la rédemption : de la croix partent aussi des rayons qui vont frapper le visage du Saint. En même temps on voyait apparaître au-dessus de sa tête une nuée lumineuse qui se balançait dans l'espace et formait comme un pavillon. De cette nuée se détachaient des jets de lumière plus resplendissants que le soleil, qui illuminaient toute la montagne et une partie de la plaine. Jamais le beau ciel de l'Estramadure ne s'était illuminé de pareilles splendeurs. Les religieux accourus étaient présents à cette scène imposante, unique peut-être dans les fastes de l'Eglise ; saisis d'admiration, de crainte et de respect, ils s'étaient prosternés ; on eût dit les Apôtres sur le Thabor. Le Saint, une fois revenu à lui, parut éprouver une vive confusion ; aussi il eut hâte de se dérober aux regards et de regagner à l'instant sa pauvre cellule !"

Saint Joseph de Copertino. — "La vie de ce Saint ne fut qu'une succession d'extases et de ravissements. Le Père Joseph vécut moins sur la terre que dans le ciel ; il fut constamment uni à Dieu par la prière et la contempla-
Père, allant faire la visite de sa Province, avait pris le

tion. Le Père Jérôme Rodriguez, de la Compagnie de Jésus, qui avait conféré avec lui à Assise, en parle ainsi dans sa déposition faite dans le procès de canonisation: "Le Père Joseph, dit-il, vivait en étroite union avec Dieu. Son coeur était disposé à cette union comme la poudre est disposée à s'embraser au contact de l'étincelle."

"Le Père Antonio de San-Mauro, Provincial des Conventuels de la Province de Saint-Nicolas de Bari, à laquelle appartenait notre Saint, raconte le fait suivant: Ce Père Joseph, comme compagnon, et cela, moins pour sa commodité personnelle que pour l'édification du prochain "Sur la route, dit ce Père, le Serviteur de Dieu cheminait en état d'extase. Lorsque nous rencontrions une femme, voulant savoir s'il faisait oraison, je lui disais: Père Joseph quelle est cette femme? Il me réponait: C'est la Bienheureuse Vierge Marie, c'est Saint Catherine de Sienne, c'est Sainte Claire, me désignant telle ou telle autre sainte, selon sa disposition intérieure du moment. Si nous rencontrions un jeune homme ou un vieillard, je lui demandais quel était cet homme. Il me répondait: c'est Saint Jean. Si nous rencontrions un religieux, je lui posais la même question, et il me répondait: c'est saint Antoine c'est Saint Didace. Ainsi, tout dans la nature lui était une échelle pour s'élever aux choses surnaturelles. En réalité, durant ce voyage je ne prêchai que de parole: le Père Joseph prêcha d'action."

"Notre saint ne cessait de recommander à ses frères la pratique de la sainte oraison: "Faites oraison, leur répé-

tait-il sans cesse, faites oraison; si les aridités d'esprit, si les distractions vous font obstacle, récitez attentivement le *Pater*; vous ferez ainsi tout ensemble et la prière vocale et l'oraison mentale."

"L'oraison de Saint Joseph de Copertino fut continuelle et, dès sa plus tendre enfance elle fut accompagnée d'extases. Ces extases ne furent que le prélude de phénomènes d'un ordre supérieur, de ravissements prodigieux qui se manifestèrent après sa promotion au sacerdoce, et se reproduisirent très fréquemment jusqu'à sa mort.

"Le premier ravissement du Saint eut lieu le jour de la fête de Saint François, peu après qu'il eut été ordonné prêtre. On l'avait désigné pour porter la chape à la procession; au milieu de la cérémonie, il entre en extase, pousse un cri, s'élève en l'air, traverse l'espace et va se poser à genoux sur la chaire. Le peuple fut profondément troublé d'un tel spectacle, mais au trouble succédèrent des sentiments de respect et d'admiration.

"Le Serviteur de Dieu voulut faire planter trois croix, en l'honneur de la Passion du Sauveur, sur une petite colline située entre Copertino et son couvent de la Grottella. La principale croix était en bois de noyer et extrêmement pesante; lorsqu'on voulut la planter, les ouvriers ne purent y réussir. Notre Saint jette alors son manteau, s'élève dans l'air comme un oiseau, saisit la croix des deux mains, et la transportant comme une paille légère il la place dans l'excavation préparée. Dans trois

autres circonstances, comme il passait auprès de son calvaire, il entra en extase, poussa un cri, et d'un vol rapide il alla se poser sur la croix du milieu, où il resta immobile jusqu'à la fin de l'extase. Un jour qu'il se promenait dans le jardin du couvent avec un de ses amis, celui-ci lui dit: "Père Joseph, que Dieu a fait un beau ciel!" A ces mots, le Saint pousse un grand cri, s'élève en l'air, et d'un vol rapide va se poser à genoux sur la cime d'un olivier, dont la branche se balançait doucement comme sous le simple poids d'un oiseau; il y resta en extase pendant environ une demi-heure. Lors de son séjour chez les Capucins de Fossombrone, se promenant un soir dans le jardin, il y aperçut un petit agneau: c'était le dimanche du Bon-Pasteur: le Saint témoigna le désir de le posséder: un jeune frère le lui mit entre les mains. Le Serviteur de Dieu l'examina attentivement, puis se souvenant de l'Evangile du jour, il prit par les pattes l'innocent petit animal, le mit transversalement sur ses épaules et se mit à courir ainsi à travers le jardin. Les religieux qui se trouvaient également dans le jardin à cette heure regardaient avec étonnement cette étrange conduite, lorsque tout à coup, ils voient le Père Joseph, enlevant de ses épaules le petit agneau, le lancer en l'air de toutes ses forces. Ils poussent un cri; mais, ô prodige! le petit agneau, au lieu de tomber lourdement à terre, comme on devait s'y attendre, monta au contraire tranquillement dans les airs, et le Saint, ravi en extase, suivit le petit agneau, et bientôt on les vit tous deux planant dans les airs, à la hauteur de la cime des plus

grands arbres : ce phénomène extraordinaire dura plus de deux heures. Les actes du procès de canonisation nous parlent d'un Père Conventuel et d'un Père de l'Observance, qui furent comme associés à son extase, soulevés en l'air, et entraînés dans l'espace par le saint thaumaturge : ce qui est peut-être sans exemple dans la vie des autres saints.

"L'homme de Dieu éprouvait ces ravissements en quelque lieu qu'il se trouvât, plus fréquemment toutefois dans le lieu saint. Aux approches de la Nativité de Notre-Seigneur, le Père Joseph avait invité tous les bergers du voisinage à venir, la nuit de la fête, dans l'église du couvent de la Grottella, pour y chanter des noëls en l'honneur du divin Enfant. Les bergers vinrent en grand nombre avec leurs fifres et leurs musettes, se placèrent dans la nef et se mirent à faire entendre leur musique champêtre. A peine notre Saint les a-t-il entendus qu'il pousse un grand cri, s'élève dans l'espace, et, du milieu de l'église, vole vers le maître-autel, où il embrasse le tabernacle, et reste là, à genoux, un quart d'heure environ ; il faut remarquer que l'autel était alors environné de flambeaux allumés ; or, notre Saint se posa parmi ces flambeaux, sans se brûler et sans renverser un seul chandelier.

"Au seul nom de Jésus et de Marie, le serviteur de Dieu tombait en extase et son corps s'élevait vers les cieux : chaque fois qu'on récitait en sa présence les Litanies de la Très Sainte Vierge, il s'élevait en l'air, et allait

embrasser l'image de la Mère de Dieu. Pour notre Saint, les lois de la gravitation semblaient suspendues, ou plutôt le centre qui l'attirait ce n'était point la terre, mais le ciel!

"Ces transports aériens, ces vols dans l'espace furent si habituels au Saint que les actes du procès de canonisation en rapportent plus de soixante-dix, survenus dans le seul territoire de Copertino. Il faudrait un volume pour raconter tous ceux qui eurent lieu durant tout le cours de sa vie. Ces phénomènes surnaturels devinrent si fréquents, est-il dit dans ces mêmes actes, que pendant plus de trente-cinq ans, les supérieurs durent exclure le Père Joseph des offices et cérémonies du choeur, des processions, du réfectoire, parce que ses extases et ses ravissements troublaient les exercices de la communauté. L'on peut affirmer que durant la moitié peut-être de sa vie, ses pieds n'ont point touché la terre."



VII.

LE CIEL

Récompense des Elus.

BONHEUR DU CIEL.

CHAPITRE SEPTIEME

Le Ciel, récompense des élus.

Le bonheur au Ciel. — Le bonheur, ce rêve de notre vie, le bonheur, après lequel nous soupirons ici-bas et que nous demandons à tout ce qui nous entoure, n'est pas un bonheur quelconque, un bonheur passager, nous l'avons déjà dit, mais un bonheur complet, un bonheur sans mélange et sans fin. Quand Dieu créa le bassin des mers, ce ne fut pas pour y verser quelques gouttes d'eau ; de même quand il forma notre coeur, ce ne fut pas pour lui donner quelquese parcelles de bonheur, mais pour l'en combler, pour l'en remplir et l'en rassasier. Ce rassasiement, cette félicité complète de toutes nos puissances et de toutes nos facultés, Dieu nous la réserve au ciel. Qu'est-ce donc que le ciel et quelles sont les joies promises à nos désirs insatiables ?

La religion, nous l'avons vu dès la première page de ce livre, la religion se tait sur la description du ciel, incapable de nous en traduire les splendeurs et les merveilles.

Le Prophète Isaïe, il est vrai, et l'Apôtre Saint Jean, en ont fait en figurees un tableau magnifique: mais Saint Paul nous a avertis "que l'oeil de l'homme n'a point vu, que son oreille n'a point entendu et que son coeur ne saurait jamais comprendre ce que Dieu prépare à ses élus."

Que se passera-t-il donc au coeur de l'homme, alors que Dieu, par la mort, déchirant le voile qui le cache ici-bas, se montrera, face à face, à ses yeux éblouis? Quel bonheur! quels ravissements! quelle extase!

La gloire qui est réservée aux élus, dans l'autre vie, est si grande qu'on ne saurait l'expliquer ni même la concevoir. Cette splendeur, cette beauté, cette gloire est au-dessus de tous les discours et de toutes les pensées des hommes, dit Saint Augustin. Les paroles qu'emploie l'Apôtre saint Paul, après le Prophète Isaïe, nous font comprendre parfaitement combien cette gloire est au-dessus de toute conception humaine: "L'oeil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, et le coeur de l'homme n'a jamais conçu ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment." Nous devons nécessairement conclure que ces biens sont plus grands que toutes les richesses de la terre, que toute la gloire de Salomon, d'Alexandre-le-Grand, et des Césars que toute la pompe et la magnificence des triomphes, que tout l'éclat des rois et des monarques, que toutes les merveilles de leurs palais et de leurs trésors, que toute la beauté du ciel, de la lune, des étoilese, des fleurs, des plantes et des hommes, que tous les plaisirs des sens, parce

que l'oeil a vu tout cela, l'oreille l'a entendu raconter, ou au moins l'esprit peut le concevoir, et concevoir des choses bien plus grandes encore : mais les biens qui nous attendent dans le ciel surpassent incomparablement tout ce qui peut tomber sous nos sens et sont infiniment au-dessus de la portée de nos esprits, c'est pourquoi ils échappent à toutes nos paroles et à toutes nos pensées. Que l'âme embrase toute l'ardeur de ses désirs, qu'elle se dilate selon toute l'étendue de ses forces, dit Saint Augustin, qu'elle cherche ensuite à comprendre cette béatitude que l'oeil n'a point vue, que l'oreille n'a point entendue, que le coeur de l'homme n'a jamais conçue : on peut la désirer, on peut tendre vers elle avec toute la force de son coeur, on peut soupirer après elle, mais on ne saurait l'expliquer. Sainte Catherine de Sienne ayant vu un faible rayon de cette gloire immense, ne pouvait s'empêcher de dire sans cesse, lorsqu'elle fut revenue à elle-même : J'ai vu des merveilles, j'ai vu des merveilles ! Son confesseur la pria de raconter ce qu'elle avait vu : A Dieu ne plaise, répondit-elle, car je croirais me rendre coupable d'une grande offense si je l'entreprenais : comme nos paroles ne sont faites que pour désigner des objets terrestres qui peuvent tomber sous nos sens, elles ne pourraient, en aucune manière, nous représenter dignement le mérite des choses du ciel. (Voir plus haut : ch. I. et ch. VI.)

La béatitude céleste est si grande, qu'elle est en quelque sorte infinie, dit Saint Thomas ; et Saint Augustin assure que la félicité du ciel est telle que quand on ne pour-

rait la posséder que pendant le court espace d'un jour, cela suffirait pour nous faire mépriser des années innombrables passées dans toutes les joies et toutes les délices de la terre. Ce n'est donc pas faussement que le Prophète s'écrie dans toute l'ardeur de son coeur: Un jour passé dans votre demeure vaut mieux que mille jours dans tous les plaisirs de la terre.

On définit la béatitude: un état parfait, par l'assemblage et la réunion de tous les biens; d'où il faut conclure que la béatitude renferme tous les biens dont la nature de l'homme est capable. Or, il y a trois sortes de biens, selon le partage qu'on en fait communément, savoir: les biens extérieurs, les biens du corps et les biens de l'âme. Commençons par ces derniers qui sont les plus excellents.

La béatitude de notre âme, et par conséquent notre vraie et propre béatitude, consiste à voir Dieu clairement. Mais en voyant Dieu, que verrons-nous? et comment le verrons-nous?

"Nous verrons Dieu tel qu'il est," dit Saint Jean. Nous le verrons tel qu'il est, intérieurement et extérieurement; nous verrons sa divine essence avec toutes ses perfections, l'infinité de sa nature, l'immensité de sa grandeur, l'éternité de sa durée, l'éminence de sa majesté, la solidité de son trône, les lumières de sa sagesse, les abîmes de ses jugements, la douceur de sa bonté, la tendresse de sa miséricorde, la rigueur de sa justice, la force de sa puissance, les charmes de sa beauté et la splendeur de sa

gloire. Nous verrons comment, par amour et l'inclination de son infinie bonté, il a résolu de se communiquer et comme se répandre au dehors en produisant les créatures et en leur imprimant les caractères de son excellence; comment sa sagesse les a tracés avec un ordre et une symétrie merveilleuse; comment son bras puissant les a tirées du néant, les a mises au jour et les conserve par sa providence.

Nous verrons la Très-Sainte et Très Auguste Trinité, l'unité d'essence, la communication des attributs, la distinction des Personnes, l'indépendance du Père, l'entendement fécond du Père engendrant le Fils, comme sa pensée, la Procession du Saint-Esprit produite par un effet de la volonté du Père et du Fils, comme leur amour. Nous verrons comment étant véritablement trois, ils ne sont cependant qu'un avec une même nature, un même entendement et une même volonté. Le voile sera tombé; nous verrons tous ces mystères à découvert et dans les splendeurs d'une très-claire lumière, non à diverses reprises, et par une connaissance successive comme ici-bas, mais par une seule connaissance simple et invariable, pendant toute l'éternité, sans aucune obscurité, sans aucune erreur, sans aucun doute possible; mais avec toute l'assurance et toute l'évidence qu'on peut désirer dans la connaissance d'une chose.

Nous verrons de plus tous les mystères de la foi que les esprits même les plus subtils ne sauraient comprendre

maintenant. Le mystère de la Sainte Trinité, le mystère de l'Incarnation; comment Dieu, qui est infiniment élevé au-dessus de toutes ses créatures, s'est abaissé jusqu'à s'unir personnellement à la nature humaine, comment il est véritablement devenu homme; nous verrons tous les secrets de cet Homme Dieu dans la vie qu'il a menée sur la terre, dès sa plus tendre enfance, pendant son séjour en Egypte, pendant son adolescence et tout le temps qu'il demeura caché et inconnu à Nazareth, remplissant les fonctions les plus humbles pour jeter les fondements de notre gloire. Nous connaitrons comment il se manifesta aux hommes en conversant avec eux, en leur annonçant sa divine doctrine et opérant des miracles. Nous verrons le très-profond mystère de sa Passion et de sa mort; les joies de sa glorieuse Résurrection; ses entretiens pendant les quarante jours qui suivirent; la pompe de son Ascension triomphante. Nous verrons le mystère de l'adorable Eucharistie: comment un corps peut se dépouiller de sa quantité extérieure qui a rapport au lieu, en conservant la quantité intérieure qui est naturelle à l'arrangement et à la disposition de ses membres; comment il se réduit à être tout entier en un seul point; comment il est tout en tout et tout entier dans chaque partie, et les autres prodiges qui renversent toutes les lois de la nature. Nous verrons le mystère de la justification d'une âme pécheresse; celui de la glorification d'une âme juste; tous les secrets et tous les sens de la Sainte Ecriture qui donnent ici-bas tant de difficultés même aux esprits des plus pénétrants.

Nous verrons la Jérusalem céleste! L'architecture, les proportions, la beauté, les richesses, et toute la gloire de cette sainte et admirable Cité, le nombre des Anges et des hommes bienheureux, leurs ordres différents, leurs mérites, leurs perfections et leur béatitude. Nous saurons le nombre, la diversité, les pechés et les supplices des damnés, mais sans que le contentement de l'âme sainte soit troublé par cette vue: au contraire, le bonheur de l'âme sainte augmentera lorsqu'elle se verra preservée d'un si horrible malheur, où elle serait infailliblement tombee sans la miséricorde de Dieu, ce dont elle lui rendra des actions de grâces infinies.

Nous verrons la conduite de la Providence divine depuis le commencement du monde jusqu'à la fin, envers tous les hommes en général dans le gouvernement des empires, des royaumes, des républiques, des communautés et des villes; leur commencement, leurs progrès et leur ruine; envers chaque particulier, dans l'affaire du salut et surtout envers nous-mêmes. Le Bienheureux aura une connaissance très-parfaite de toutes les histoires, de tous les accidents, de toutes les rencontres, de toutes les actions et de tous les discours des hommes, parce qu'il doit voir et louer à jamais l'impartiale justice de Dieu dans la récompense des uns et dans la punition des autres. Or, pour cela la connaissance claire de tout ce qui s'est passe en eux est nécessaire; la conduite de Dieu envers eux, et leur conduite envers lui; ce que Dieu a fait pour les sauver, ce qu'ils ont fait pour y correspondre ou pour se

perdre. Enfin, nous verrons l'univers dans son tout et dans chacune de ses parties, l'essence des choses, leurs facultés, leurs effets, leurs liaisons, leur dépendance mutuelle, leurs sympathies et leurs antipathies et tout ce que chaque chose renferme.

Nous verrons tout cela en Dieu et hors de Dieu dans la chose même. Nous verrons les choses en Dieu par cette connaissance que Saint Augustin appelle la connaissance du matin, qui nous les montrera dans leur état primitif, originaire et increéé. Les Bienheureux voient toujours votre divine face, dit ce grand Docteur, ils y lisent comme dans un livre, sans succession de temps et de travail; ils lisent toujours la même chose, ce qu'ils lisent ne passe point, le livre ne se ferme pas et ne se fermera jamais pour eux, parce que c'est vous-même, Seigneur, qui êtes leur livre et vous serez éternellement. Nous verrons ensuite les choses en elles-mêmes jusqu'au dernier degré de leur être par la connaissance du soir, qui est éclairée de la lumière de la gloire, qui surpasse incomparablement en clarté toutes les lumières de la nature, même des Anges et des démons, pour les choses créées; lumière qui est au-dessus de toutes les lumières de la grâce, communiquées aux Saints dans leurs prophéties, leurs contemplations et leurs extases, qui donnent cependant une si prodigieuse élévation à leur esprit. De plus, cette lumière de la gloire montre les objets de la manière la plus évidente, la plus distincte et la plus agréable possible.

Qui pourrait donc peindre le contentement ineffable qu'éprouvera notre entendement, quand il verra toutes ces choses et surtout quand il verra Dieu. Je serai rassasié de joie devant votre visage, dit le Prophète Royal! Cette face divine a des attraits particuliers et des charmes infinis; ils versent dans l'entendement des torrents de douceurs, et comme autant de grands fleuves, ils forment un océan de plaisirs infinis où l'entendement est continuellement abîmé.

Ici-bas, au milieu de l'obscurité dans laquelle nous sommes plongés avec notre esprit rétréci, nous avons grand plaisir à voir une grande variété de pays, un parterre émaillé de fleurs, un palais magnifique, une personne sur le visage de laquelle brille un rayon de beauté. Notre entendement goûte de si grandes douceurs dans les sciences, dans la connaissance des choses naturelles, des éléments, c'est-à-dire dans la connaissance des propriétés d'un accident, que plusieurs perdent le boire et le manger et ne trouvent rien qui en approche dans la jouissance légitime des sens.

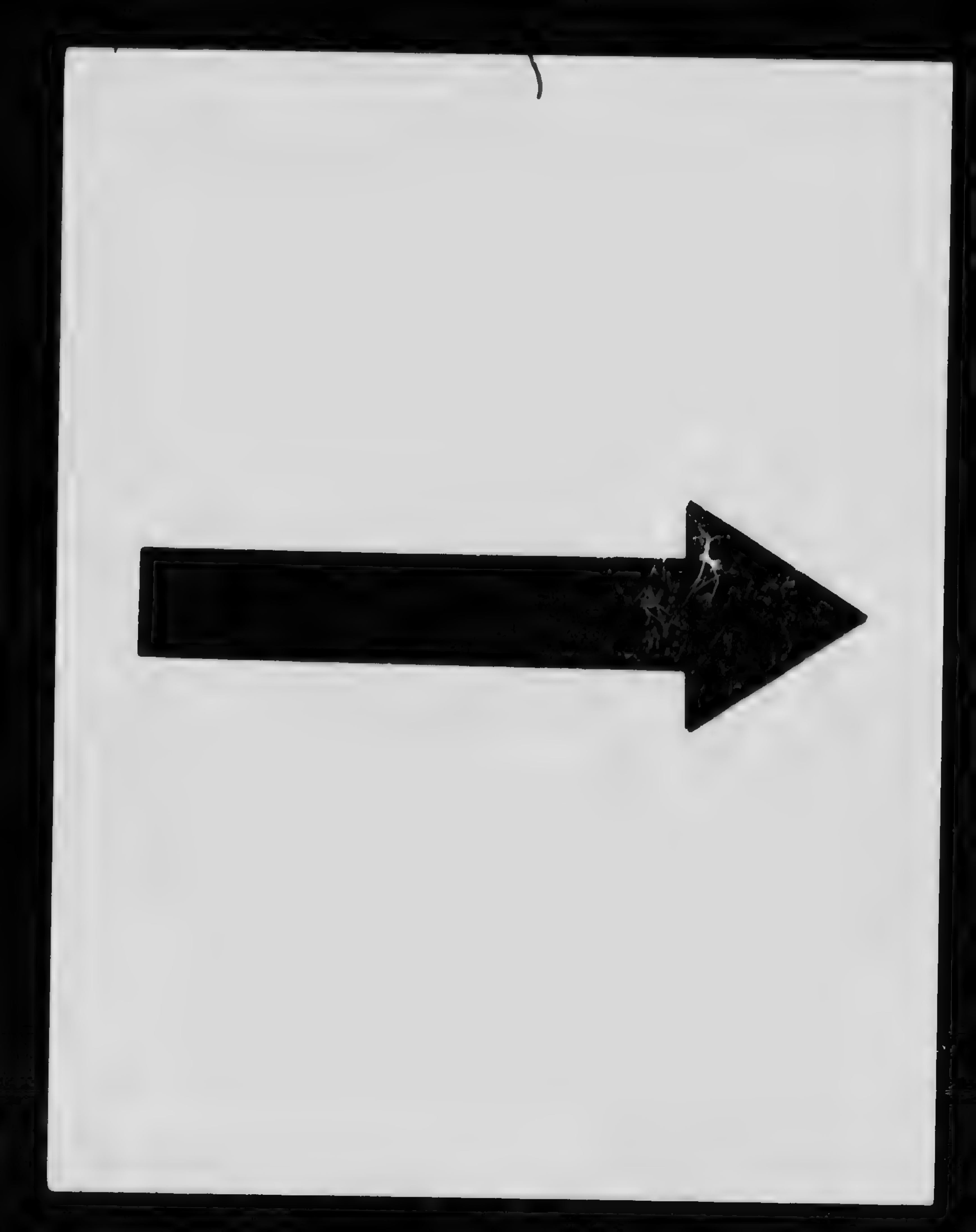
Quels seront donc les transports, les excès, les ravissements de notre entendement, quand il verra Dieu face à face et tel qu'il est? Dieu, cette première et essentielle vérité, cette première et infinie bonté, cette première et souveraine sagesse; cet être infiniment parfait, d'où découle tout ce qui est vrai, tout ce qui est beau, tout ce qui est sage, tout ce qui a quelque degré d'être, et auprès duquel toutes les vérités créées ne sont que mensonges, tou-

tes les beautés laideurs, toute sagesse ignorance, et tous les êtres des néants. C'est alors que le violent désir qui nous dévore, cette soif brûlante de savoir, qui nous porte à chercher sans cesse, à traverser les déserts, à franchir les mers, à quitter notre pays, nos parents, nos amis, pour aller aux extrémités de la terre, voir ce qu'on y fait, ce qu'on y dit, sera pleinement étanchée.

Mais outre le plaisir dont la vision de Dieu remplit notre entendement, il produit dans l'âme un effet encore bien plus admirable, il la rend semblable à Dieu. "Nous savons, dit le disciple bien-aimé, que lorsque Jésus-Christ se montrera dans sa gloire, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est." Et comment cela? C'est qu'il n'est pas possible de voir Dieu comme le voient les Bienheureux, sans devenir semblable à lui, parce que ce n'est point une vue ordinaire, mais une vue qui est tout ensemble l'acquisition et la possession de Dieu, et ensuite une union intime et parfaite avec lui. Or, comme la beauté unie à la créature la rend nécessairement belle : la sagesse, sage ; la force, forte, la Divinité unie immédiatement et par elle-même à l'âme, la rend divine et fait que le Bienheureux, demeurant homme dans sa substance, devient comme un dieu en perfection. J'ai dit : Vous êtes des dieux, s'écrie le Prophète, et c'est là proprement que s'accompliront ces paroles. Le fer, mis dans une fournaise, y prend tellement les qualités du feu, je veux dire la chaleur et la lumière, que, quoiqu'il ne perde pas son essence, on dirait pourtant, à le voir et à le sentir, que ce n'est

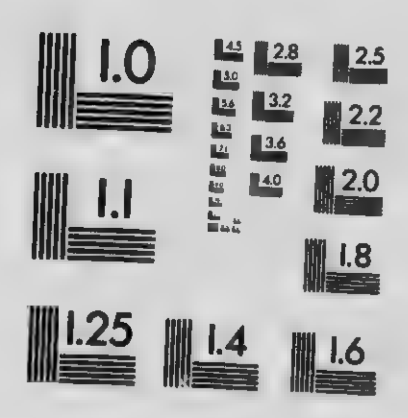
pas du fer, mais du feu, tant il lui ressemble. De même, quoique les Bienheureux conservent leur nature dans toute son intégrité, ils sont tellement imprégnés des excellences de la Divinité, tellement revêtus extérieurement et si remplis intérieurement de sa beauté, de sa sagesse, de sa force, et si parfaitement déifiés, qu'ils paraissent plutôt des dieux que des hommes. Ils boiront à longs traits, dit un Prophète, les délices inénarrables de la vision de Dieu, ils les absorberont et ils y seront absorbés, ils seront comme s'ils n'étaient pas, non par le changement de leur essence, mais par la participation des attributs de Dieu, à qui ils seront intimement et éternellement unis.

La béatitude de la volonté suit immédiatement celle de l'entendement : elle consiste dans l'*amour de Dieu*, la volonté est immédiatement embrasée : car la claire vision de ce Dieu infiniment beau et parfait, et par conséquent infiniment aimable, fera une si forte impression sur elle, qu'il lui sera impossible de ne le point aimer aussitôt de toutes ses forces et de toute l'ardeur de ses affections. Par cet amour, la volonté s'écoule en Dieu, s'unit à lui de la manière la plus étroite ; et par cette union et le pouvoir particulier qu'a l'amour de changer l'objet aimant en l'objet aimé, la volonté se transforme en Dieu ; et comme Dieu est la pureté, la sainteté et la perfection par essence, elle devient très-pure, très-sainte et très-parfaite. Dès lors le Bienheureux n'a plus d'autre volonté, d'autres désirs, d'autres desseins que ceux de Dieu ; il entre dans toutes ses affections, il aime incomparablement plus la



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





gloire de Dieu que la sienne; il ne s'aime qu'en Dieu et pour Dieu; c'est alors qu'il accomplit au plus haut degré de perfection le précepte de la charité qui ordonne d'aimer Dieu de tout son coeur, de toute son âme et de toutes ses forces. La joie de la volonté est égale à la grandeur de son amour et du bien qu'elle possède; et comme ce bien est infini, que la volonté l'aime avec la plus grande ardeur et le possède de la manière la plus excellente, avec l'assurance de ne le perdre jamais, elle ressent un plaisir si grand que nous ne saurions le comprendre.

Telles sont, dans le Ciel, les jouissances de l'âme, éternellement heureuse. Mais après la Résurrection Générale, le corps aura aussi ses jouissances: car, l'homme transfiguré, vivra au ciel, de la vie du corps, il en vivra pleinement et toujours.

Le corps de l'homme glorifié conservera toute son intégrité, ses sens et ses organes. Ressuscité dans l'âge de la force et de la beauté, dépouillé par le travail de la tombe de toutes les imperfections, résultats du péché, doué de qualités nouvelles, il jouira d'une éternelle jeunesse. Ces qualités nouvelles sont: l'*impassibilité*, la *subtilité*, l'*agilité*, la *clarté*.

L'impassibilité. — Le corps, dit l'Apôtre Saint Paul, est semé dans la corruption, mais à la résurrection générale de la chair, il ressuscitera dans l'incorruptibilité. Il sera incorruptible: donc *impassible*. L'impassibilité sera l'effet nécessaire de la glorification. Dans les choses

corruptibles, le principe vital ne domine pas assez parfaitement la matière, pour la préserver de toute atteinte contraire à sa volonté. Mais, après la résurrection, l'âme des saints sera complètement maîtresse du corps. Cet empire sera immuable, puisque l'âme elle-même sera immuablement soumise à Dieu. Il sera parfait, puisque l'âme elle-même sera parfaite, et, par conséquent, doué du pouvoir et de la volonté d'empêcher tout ce qui pourrait nuire au corps. De plus, dans le ciel, le bonheur de l'homme sera complet : il ne le serait pas, si le corps demeurait sujet à la souffrance.

Au reste, l'impassibilité ne détruira pas la sensibilité. Tout en conservant intacte la nature des corps, la puissance divine peut lui ôter les qualités qu'il lui plaît. Ainsi, au feu de la fournaise de Babylone elle ôta la vertu de brûler certaines choses, puisque les corps des jeunes Hébreux demeurèrent intacts ; mais elle lui laissa la vertu de brûler certaines autres choses, puisque le bois fut consumé. Il en sera de même pour les corps glorieux : Dieu ôtera la passibilité et conservera la nature. D'ailleurs si les corps glorieux n'étaient pas sensibles, la vie des saints, après la résurrection, ressemblerait plus au sommeil qu'à la veille. Or, le sommeil n'est pas la vie, surtout le vie dans sa plénitude : ce n'est qu'une demie-vie.

La subtilité. — Semé animal, le corps ressuscitera spirituellement *subtil*. La subtilité est une des principales qualités des esprits : et la subtilité des êtres spirituels surpasse infiniment la subtilité des êtres corporels. Les corps

glorieux seront donc très-subtils. La subtilité d'un corps consiste à pouvoir pénétrer au travers d'un autre corps, à peu près comme le rayon lumineux pénètre le verre sans le déranger et sans l'altérer. Deux causes naturelles la rendent possible: la première, la ténuité du corps pénetrant, l'existence des pores, ou espaces laissés vides entre les parties du corps penetre.

Mais le vrai principe de la subtilité des corps glorieux sera leur parfaite soumission à l'âme glorifiée. Le premier effet de cette soumission sera de fair dans les limites du possible, participer le corps à la natu e l'âme et par conséquent aux opérations de l'âme. Ainsi, nul obstacle aux communications les plus intimes des saints entre eux et avec toutes les parties de la glorieuse Jérusalem.

Néanmoins les corps resteront palpables. Reformés sur le modèle du corps du Verbe ressuscité, ils en auront les qualités. Or, le corps du Verbe ressuscité était palpable. "Palpez et voyez, disait Jésus à ses disciples étonnés, un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'en ai." C'est un article de foi, sanctionné par l'Eglise dans la condamnation d'Eutychius, patriarche de Constantinople, qui soutenait l'impalpabilité des corps glorieux.

L'agilité. — Semé faible, le corps ressuscitera fort: donc *agile* et plein de vie. Agile veut dire facile au mouvement. Donc lese corps glorieux seront agiles. De plus, la lenteur répugne essentiellement à la spiritualité. Mais

les, corps glorieux jouiront d'une extrême spiritualité. Donc ils seront agiles. D'ailleurs l'âme est unie au corps, non seulement comme forme ou principe vital, mais encore comme moteur. Sous l'un et l'autre aspect le corps glorieux lui sera parfaitement soumis. Par la subtilité, le corps parfaitement soumis à l'âme comme à sa forme, en reçoit un être spécifique; ainsi, parfaitement soumis à l'âme comme à son moteur, il en reçoit l'extrême facilité de mouvement qu'on appelle l'agilité, pour se transporter, sans fatigue, et dans un instant imperceptible, et quelle que soit la distance, d'un lieu à un autre, et avec la même promptitude revenir au point du départ: telle sera la délicieuse prérogative des corps glorieux. Nous disons délicieuse; car de toutes les qualités des corps, l'agilité est celle que le monde actuel semble rechercher avec le plus d'ardeur. Il ne veut plus de distance. Le poids de la matière le gène: à tout prix, il veut s'en affranchir. Loin donc de nous la pensée que l'immobilité règnera dans le ciel et que nous y serons comme des statues dans des niches. Le mouvement et l'agilité d'ici-bas, ne sont qu'une ombre du mouvement et de l'agilité qui règneront dans la Cité du Saint-Esprit.

La clarté. — Semé ignoble, le corps ressuscitera glorieux: donc *lumineux*. Tel est le sens que l'Apôtre lui-même donne au mot glorieux, puisqu'il compare la gloire des corps ressuscités à la clarté des etoiles. Ajoutons que cette lumière leur viendra de la surabondante lumière de l'âme glorifiée: elle en sera pénétrée et enveloppée. Mai.

tresse absolue du corps, auquel elle sera unie de l'union la plus intime, elle le pénétrera de part en part, et l'enveloppera complètement de lumière.

Telles seront les qualités des corps glorieux, dans l'éternel séjour des Elus.

Plaisirs du corps. — Qu'est-ce que l'homme désire pour son corps, avec ses sens? Il désire des sites enchanteurs; une terre féconde, parée de toutes les beautés de la nature, un ciel pur, serein, sans nuage, sans froid excessif, sans soleil brûlant. Voyez combien les voyages, les recherches, les dépenses coûtent peu aux riches pour se procurer cet avantage, et, quand ils en jouissent, ils sont au comble de leurs voeux. Ils célèbrent leur bonheur, ils en écrivent à leurs parents, à leurs amis, les invitant à se réjouir avec eux.

Eh bien! qu'est-ce que le Ciel? C'est le complément, c'est la satisfaction pleine, entière, éternelle de ce désir. Car, après le temps fini, il y aura de nouveaux cieux et une nouvelle terre. Purifiés par le feu, ils seront revêtus des qualités analogues à la nature de nos corps, devenus impassibles et immortels. Oh! que leur beauté sera ravissante! Et puis, sous ces nouveaux cieux et sur cette nouvelle terre, il n'y aura rien de ce qui trouble notre séjour actuel, quelque heureux qu'il nous paraisse.

Qu'est-ce que l'homme désire encore pour son corps et ses sens? Une habitation commode, des appartements

magnifiques, de riches ameublements. Voyez quelle étonnante activité il emploie pour se les procurer! Et quand il est parvenu à se loger et à dormir dans cette somptueuse demeure, il se croit heureux. Or, le Ciel n'est que le complément, la satisfaction pleine, entière, éternelle de ce désir. Ecoutez la description que vous fait de la demeure des élus le Disciple bien-aimé, dont l'oeil avait eu le bonheur de la comtempler: "Et l'ange me transporta en esprit sur une haute montagne: et il me montra la ville, la sainte Jérusalem, qui descendait du ciel, venant de Dieu; elle était illuminée de la clarté de Dieu même: et sa lumière était semblable à une pierre de jaspe, transparente comme ducristal, oû il y avait douze portes et douze anges, un à chaque porte. La muraille était bâtie de jaspe, et la ville était d'un or pur, semblable à du verre trés-clair, et les fondements de la muraille étaient des pierres précieuses. Les douze portes étaient douze perles; et chaque porte était faite de l'une de ces perles; et la place de la ville était d'un or pur comme du verre transparent."

Le lecteur comprendra que ce n'eşt que pour essayer de nous donner une idée de la réalité, que Saint Jean se sert de tout ce que nous connaissons de plus précieux. Ce n'est pas que nous croyons que la céleste Jérusalem soit en effet bâtie ou revêtue et enrichie de ces pierres et de ces métaux que nous prisons tant en ce monde; mais le Saint-Esprit, pour s'accommoder à nos idées basses et grossières, ne nous parle d'autre chose, parce que nous ne voyons rien ici de plus éclatant ni de plus beau.

Et pour chacun de ses sens, l'homme éprouve aussi des désirs que rien ici-bas ne peut satisfaire et qui sont son tourment. L'oeil désire voir, l'oreille entendre, le goût savourer, l'odorat recevoir et le tact toucher tout ce qu'il y a de beau, d'harmonieux, de délicieux, d'agréable et de doux. Il faudrait écrire, depuis le première page jusqu'à la dernière, l'histoire du genre humain, si l'on voulait raconter tout ce que l'homme fait pour contenter ses sens. Que de vies consumées, que de fleuves de sang répandus, que de montagnes d'or et d'argent sacrifiées pour acheter le plaisir des sens ! Le Ciel donne tout cela, ou plutôt le Ciel est tout cela perfectionné sans mélange d'imperfection ni de vicissitude.

D'abord, sens de la vue. — Les Saints verront les nouveaux cieux et la nouvelle terre, sans comparaison plus beaux que les anciens. Ils verront cette Sainte cité que Tobie et après lui l'apôtre Saint Jean, faute de termes qui en expriment la magnificence, nous dépeignont comme une ville toute bâtie d'or et ornée de toutes sortes de pierres précieuses. Ils se verront eux-mêmes et comme *leurs corps seront réformés sur le modèle de celui de Jésus-Christ*, ainsi que parle Saint Paul, ils seront si beaux et si lumineux qu'ils ne céderont pas au soleil en beauté et en éclat.

Il n'y a point ici d'exagération. Le corps du Sauveur, auquel tous les autrese seront semblables, parut un jour à Saint Paul plus brillant que le soleil en plein midi.

Le Sauveur lui-même ne dit-il pas que les "Justes luiront comme le soleil dans le royaume de leur Père?" Quel contentement auront-ils donc lorsqu'ils verront leurs pieds, leurs mains et tous les membres de leur corps si resplendissants que, dans quelque endroit qu'ils soient, ils n'auront besoin ni de flambeau ni d'aute pour s'éclairer?

Mais ils n'auront pas seulement la satisfaction de voir leurs corps ainsi rayonnants de gloire: ils verront encore avec un extrême plaisir ceux des autres Saints, et surtout celui de Norte-Seigneur et de sa Sainte Mère.

Beauté de Notre-Seigneur, Roi des Anges.

Sainte Thérèse, au chapitre 28e de sa Vie, parlant de la beauté de l'humanité sainte de Jésus-Christ, dit: "Il lui plut un jour (à ce divin Maître), tandis que j'étais en oraison, de me montrer seulement ses mains; la beauté en était si ravissante, que je n'ai point de termes pour le peindre. J'en fus saisie de crainte, comme je le suis toujours lorsque Notre-Seigneur commence à me faire quelque grâce surnaturelle. Peu de jours après, je vis sa divine figure et je demeurai entièrement ravie. Je ne pouvais d'abord comprendre pourquoi cet adorable Sauveur, qui plus tard devait m'apparaître tout entier, se montrait ainsi peu à peu. Je l'ai compris depuis: c'était à cause de ma faiblesse naturelle. Une créature aussi abjecte et aussi infidèle que moi (1) n'aurait pu supporter tant de gloire réunie. Il le savait, et, dans sa tendre

compassion, il m'y disposait peu à peu. Qu'il en soit éternellement béni!

Il vous semblera peut-être, mon père, qu'il ne me fallait pas un grand effort pour contempler des mains et un visage d'une telle beauté. Mais sachez-le, les corps glorifiés ont si beaux, l'éclat surnaturel dont ils brillent est si vif, que l'âme en demeure hors d'elle-même, ainsi cette vue me jetait dans un saint effroi, j'en étais troublée et profondément émue. Mais ensuite la certitude de la vérité de la vision et les heureux effets qu'elle produisait en moi faisaient succéder à la crainte le sentiment de la plus entière confiance.

"Le jour de la fête de saint Paul, pendant la messe, Jésus-Christ daigna m'apparaître dans toute sa très-sainte humanité, tel qu'on le peint ressuscité, avec une beauté et une majesté ineffables. Je vous en parlai dans une de mes lettres, pour obéir au commandement exprès que vous m'en aviez fait: mais ce ne fut pas sans peine, car on sent, quand on veut écrire de telles choses, une impuissance qui tue. Je le fis toutefois de mon mieux, et ainsi il serait inutile de le répéter en cet endroit. Je dirai seulement que quand il n'y auait dans le ciel, pour charmer la vue, que la grande beauté des corps glorieux, et celle surtout de l'humanité sainte de Jésus-Christ, le plaisir serait indicible. Si dans cet exil, où il ne nous montre de l'éclat de sa majesté que ce que notre misère en peut soutenir, cet adorable Sauveur nous jette par sa vue dans de

tels transports, que sera-ce dans le ciel, lorsque notre âme le contemplera dans toute sa beauté et toute sa gloire."

Je n'ai jamais vu des yeux du corps ni cette vision, quoique imaginaire, ni aucune autre, mais seulement des yeux de l'âme.

"Mais Notre-Seigneur, redoublant de bonté, daigna si souvent m'apparaître dans cet état de gloire, et me fit si bien voir la vérité d'une telle faveur, qu'en très-peu de temps je me vis affranchie de toute crainte d'illusion. Je reconnus alors combien peu j'avais eu d'esprit: en effet, quand bien même je me serais efforcée durant des années entières de me figurer une beauté si ravissante, jamais je n'aurais pu en venir à bout, tant sa seule blancheur et son éclat surpassent tout ce que l'on peut s'en imaginer ici-bas. C'est un éclat qui n'éblouit point; c'est une blancheur ineffablement pure et suave tout ensemble; c'est une splendeur infuse qui cause à la vue un indicible plaisir, sans ombre de fatigue; c'est une clarté qui rend l'âme capable de voir cette beauté si divine; c'est une lumière infiniment différente de celle d'ici-bas, et auprès de ses rayons qui inondent l'oeil ravi de l'âme, ceux du soleil perdent tellement leur lustre, qu'on voudrait ne les plus regarder.

"Il y a la même différence entre ces deux lumières, qu'entre une eau très-limpide qui coulerait sur le cristal et dans laquelle se réfléchissait le soleil, et une eau très-trouble qui coulerait sur la face de la terre et qui serait

couverte d'un épais nuage. Mais cette divine lumière ne ressemble en rien à celle du soleil, elle seule parait à l'âme une lumière naturelle, tandis que celle de cet astre ne lui semble en comparaison que quelque chose d'artificiel. Cette lumière est comme un jour sans nuit, toujours éclatant, toujours lumineux, sans que rien soit capable de l'obscurcir. Enfin elle est telle que l'esprit le plus pénétrant, même après les efforts d'une longue vie, ne pourrait jamais s'en former une idée. Dieu la montre si soudainement, que, si pour le voir il fallait seulement ouvrir les yeux, on n'en auait pas le loisir Mais il n'importe qu'ils soient ouverts ou fermés, quand Notre-Seigneur veut, malgré nous cette lumière se voit: et il n'y a ni distraction, ni résistance, ni industrie, ni soin, qui l'empêchent d'arriver jusqu'à nous. J'en ai fait bien souvent l'expérience, comme on le verra, par mon réécit...

"En certaines circonstances, ce que je voyais ne me semblait être qu'une image: mais en beaucoup d'autres, il m'était évident que c'était Jésus-Christ lui-même. Cela dépendait du degré de clarté dans lequel il daignait se montrer à moi. Quelquefois, quand cette clarté était moins vive, il me semblait que ce qu je voyais n'était qu'une image, mais une image très différente des portraits les plus achevés. Comme j'en ai vu plusieurs, je puis dire qu'il y a entre cette image divine et le travail du plus habile peintre, toute la différence qui existe entre une personne vivante et son portrait: l'artiste eût-il fait un chef-d'oeuvre sous le rapport de la ressemblance, on

ne peut s'empêcher de voir que c'est une chose morte Ceci explique parfaitement ma pensée, et est de la plus exacte vérité ; je ne m'étends donc pas davantage sur ce sujet. Je ne donne pas ce que j'ai dit comme une simple comparaison, car jamais les comparaisons ne sont justes en tout : c'est une vérité certaine, qu'il y a autant de différence entre cette image de l'Homme Dieu et les portraits faits de main d'homme qu'entre une personne vivante et ses traits peints sur la toile. En effet, si ce que je voyais était une image, cette image était vivante, et non pas morte ; c'était Jésus-Christ même vivant qui se faisait voir à moi, Dieu et homme tout-ensemble, non comme il était dans le sépulcre, mais tel qu'il était après sa résurrection.

"Quelquefois il se montre avec une si grande majesté, qu'il est impossible de douter que ce ne soit lui. Le plus souvent cela arrive de la sorte après la communion, moment, où d'ailleurs la foi nous assure qu'il est présent. Il se montre tellement maître de l'âme, qu'elle en est comme anéantie, et se sent consumer tout entière en son Dieu. O mon Jésus ! qui pourrait peindre cette splendeur de gloire avec laquelle vous vous faites voir en ce moment ? Comme l'âme reconnaît en vous l'arbitre absolu de la terre et du ciel ! Qu'elle comprend bien, à la vue de tant de majesté, que quand mille mondes nouveaux, quand des mondes et des cieux sans nombre sortiraient du néant à votre parole, tout ce domaine ne serait encore rien pour

un Souverain tel que vous! Là, se voit clairement, ô mon Jésus, le peu de pouvoir de tous les démons en comparaison du vôtre, et comment on peut, dès qu'on vous contente, fouler aux pieds tout l'enfer. On ne s'étonne plus de la terreur de ces esprits de ténèbres à votre descente dans les limbes, et de leur désir de trouver mille enfers nouveaux plus profonds les uns que les autrese, pour fuir loin d'une majesté si redoutable. Vous la faites éclater alors aux yeux de l'âme, et vous voulez qu'elle connaisse le souverain pouvoir de votre humanité très-sainte unie à la divinité. Là, elle se forme une idée de ce que produira, au jour du jugement, la vue de votre majesté suprême et de votre courroux contre les méchants. Là, Seigneur, elle devient véritablement humble par la vue intime et forcée de sa misère. Là, elle trouve la confusion et le vrai repentir de ses péchés. O mon divin Roi, vous ne lui donnez que des témoignages d'amour, et néanmoins devant tant de grandeur elle ne sait où se mettre, et elle se consume tout entière.

"Pour moi, j'en suis convaincue, quand il plaît à Notre-Seigneur de nous découvrir une grande partie de sa majesté et de sa gloire, cette vision agit avec une force telle, qu'aucune âme ne pourrait la soutenir, si Dieu ne la fortifiait par un secours très-surnaturel en la faisant entrer dans le ravissement et l'extase car alors la vision se perd dans la jouissance. Dans la suite, il est vrai, on oublie ce qu'avait d'accablant cet excès de gloire; mais

cette majesté et cette beauté de Notre-Seigneur demeurent tellement empreintes dans l'âme, qu'elle ne peut en perdre le souvenir...

"L'âme, après cette vision, se voit toute changée; elle est toujours dans une douce ivresse; elle sent un nouvel amour de Dieu, qui l'embrasse à un très-haut degré. Sans doute la vision précédente où, comme je l'ai dit, Dieu se monte à nous sans image, est plus élevée; mais celle-ci me semble plus en harmonie avec notre faiblesse; car en laissant peinte et gravée dans l'imagination cette divine présence, elle nous aide admirablement à conserver le souvenir et l'utile pensée d'une si haute faveur. Au reste, ces deux visions viennent presque toujours ensemble: ainsi, par la vision imaginaire, on voit des yeux de l'âme l'excellence, la beauté et la gloire de la très-sainte humanité de NotreSeigneur; et, par la vision intellectuelle, on voit en lui le Dieu qui peut tout, ordonne tout, gouverne tout, remplit tout de son amour.

Beauté de la très-sainte Vierge.

Sainte Thérèse, au Chapitre 33e de sa Vie, rapportant une apparition de la Sainte Vierge où elle a pu contempler un instant sa *ravissante beauté*, s'exprime ainsi:

"A quelques jours de là (1), le jour même de l'Assomption de Notre-Dame, étant dans l'église d'un monastère du glorieux saint Dominique (2), et pensant aux nombreux péchés de ma vie, que j'y avais confessés autre-

fois, je fus tout-à-coup saisie d'un grand ravissement. Me trouvant presque hors de moi-même, je m'assis ; et il me semble que je ne pus voir élever la sainte hostie, ni être attentive à la messe ; ce qui me laissa du scrupule. Durant cette extase je me vis revêtir d'une robe éblouissante de blancheur et de lumière ; je ne vis pas d'abord par qui, mais bientôt j'aperçus la très Sainte Vierge à mon côté droit, et mon père Saint Joseph à mon côté gauche ; ils me firent connaître "que j'étais purifiée de mes péchés". A peine étais-je entièrement revêtue de cette robe, que, pour comble de bonheur et de gloire, la très-Sainte Vierge, me prenant les mains, me dit : "que je lui causais un grand plaisir par ma dévotion au glorieux saint Joseph ; je devais croire que messein s'exécuterait ; que Notre-Seigneur ainsi qu'elle et saint Joseph seraient très-bien servis dans ce monastère ; je ne devais pas craindre de voir jamais se refroidir la première faveur, quoique je me misse sous une obéissance qui n'était pas de mon goût, parce qu'elle et son glorieux Epoux nous protègeraient. Son Fils nous avait déjà promis d'être toujours au milieu de nous ; or, pour gage de la vérité de sa divine promesse, elle me faisait don d'un joyau."

"En achevant ces paroles, elle mit à mon cou un collier d'or très-beau, d'où pendait une croix d'une valeur inestimable. Cet or et ces pierreries différaient infiniment de tout ce que l'on voit ici-bas, et l'imagination même ne saurait rien concevoir qui approche d'une telle beauté. Il était également impossible de comprendre de quel tissu était cette robe et de donner la moindre idée de son incom-

parable blancheur : à côté d'elle, tout ce que la nature a de plus éclatant est noir comme la suie. Je ne pus saisir rien de particulier dans les traits du visage de la sainte Vierge ; je vis seulement en général qu'il était d'une *ravissante beauté*. Elle était aussi vêtue de blanc, dont l'éclat, quelque extraordinaire qu'il fût, réjouissait la vue au lieu de l'éblouir. Je ne vis pas si clairement saint Joseph ; il m'était présent néanmoins, mais comme on l'est dans ces visions où nulle image ne frappe l'âme, et dont j'ai parlé plus haut. Il me sembla que la très sainte Mère de Dieu était dans toute la fleur de la jeunesse. Après qu'ils eurent passé quelques moments avec moi, versant dans mon âme un bonheur qu'elle n'avait pas encore senti, et dont elle eût voulu jouir sans fin, je les vis remonter au ciel, accompagnés d'une grande multitude d'anges. Je me trouvais par leur absence dans une extrême solitude ; mais je goûtais une consolation si pure, mon âme se sentait si élevée, si recueillie en Dieu, si attendrie, que je fus quelque temps comme hors de moi, sans pouvoir faire aucun mouvement, ni proférer une parole. J'en demeurai transportée du désir de me consumer tout entière pour la gloire de Dieu..."

Si donc, le soleil, à son lever, réjouit toute la nature, quelle joie ne causera pas à chacun des Bienheureux la vue de tous ces soleils vivants, je veux dire de tous ces corps qui attireront et qui charmeront les yeux, tant par l'admirable disposition et la juste proportion de leurs membres que par leur éclat extraordinaire."

En second lieu, le *sens de l'ouie.* — Il est certain que dans le Ciel les corps lumineux auront les organes nécessaires pour entendre et pour parler, car tous les Apôtres, avec un grand nombre de disciples et de saintes femmes, virent le Sauveur et lui parlèrent après sa résurrection ; et il répondit à plusieurs questions qu'ils lui firent. On apprend aussi par le livre de Tobie et par l'Apocalypse de saint Jean, que dans le Ciel, on chantera des cantiques à la louange du Seigneur. Ces cantiques si agréables et toujous nouveaux réjouiront merveilleusement les Saints, et ils leur plairont d'autant plus que les voix seront plus belles, que celui dont on chantera les louanges en sera plus digne, que le lieu où se feront les concerts résonnera mieux, que ceux enfin qui les entendront auront l'oreille plus délicate et seront en plus grand nombre.

Qui pourrait donc concevoir quel sera l'excès de leur bonheur, lorsque, jouissant d'une paix stable et brûlant d'amour pour Dieu, souverain bienfaiteur, ils s'exciteront les-uns les autres à le louer éternellement ? Au rapport de saint Bonaventure saint François, ayant entendu quelque peu de temps la douce harmonie d'un luth touché par un Ange, en fut tellement ravi qu'il croyait être dans un autre monde. Quel plaisir sera-ce donc d'entendre des millions de voix, jointes à autant d'instruments, qui, séparées en deux choeurs et se répondant continuellement les unes aux autres, chanteront dans tous les siècles les louanges de Dieu !

En troisième lieu, le *sens de l'odorat.* — Le Ciel sera une cité embaumée des plus délicieux parfums.. Nous savons avec certitude que lese corps de plusieurs Saints ont renduaprès leur mortune odeur si agréable que jamais personne n'en avait senti de pareille, c'est ce qui est arrivéà Saint Hilarion, suivant le rapport de Saint Jérome. Car, dix mois après qu'on l'eut mis en terre, son corps fut trouvé aussi entier que s'il eût été vivant, et il en sortait une odeur miraculeuse, qui fit croire à quelques-uns qu'il avait été embaumé. Il y a une infinité d'autres exemples de cette merveille. De là, on peut tirer cette conséquence que, si les corps dont les âmes jouissent de la gloire exhalent même dans le tombeau une odeur divine, ce sera bien autre chose dans le Ciel, lorsqu'ils y seront vivants et glorieux.

En quatrième et cinquième lieu : le *sens du goût et du toucher.* — Il est vrai, dans le Ciel on n'usera pas de viandes matérielles et corruptibles, néanmoins, le sens du goût, élevé, purifié comme tous les sens de l'homme, aura son [illegible]ion et ses plaisirs, convenables au lieu et à la condition des Bienheureu[illegible]. Le Ciel nous est annoncé comme un festin de nous ; il y aura desc torrents de célestes voluptés !

Et quelle jouissance pour le *sens du toucher* que la parfaite disposition où seront les corps des Justes ressuscités. Jugeons-en par comparaison. Quand ici bas le corps se trouve accablé de maladies ou couvert d'ulcères,

le sens qui souffre le plus, ou le seul qui souffre, c'est le toucher ; de même, quand le corps est sain et vigoureux, c'est encore le sens du toucher qui en a toute la commodité et tout le plaisir. Il aura donc sa béatitude, et il l'aura éternellement quand les Saints, après la résurrection, étant devenus immortels et impossibles, jouiront d'une santé immuable et très parfaite....

Après être entré dans le détail des jouissances de chaque sens en particulier, qu'il nous suffise de remarquer qu'elles seront *réelles* et en harmonie avec les sens perfectionnés, mais conservant leur nature ainsi ; rien n'oblige à prendre dans un sens figuré, tout ce que dit l'Ecriture, des plaisirs sensibles réservés aux Bienheureux. "J'espère, s'écriait David, à voir les biens du Seigneur dans la terre des vivants."

Le bonheur du Ciel, toujours ancien et toujours nouveau.

LA LEGENDE D'OLMUTZ.

La légende d'Olmutz. — Avant que Luther eût prêché sa triste et désastreuse Réforme, dit une vieille légende, on voyait des monastères au penchant de toutes les collines de l'Allemagne, c'étaient de grands édifices à l'aspect paisible, avec un clocher frêle qui s'élevait au milieu des bois, et autour duquel voltigeaient des colombes. Là vivaient des hommes qui n'occupaient leur esprit que des choses du ciel.

A Olmutz (-) il y en avait un qui s'était rendu célèbre dans la contrée par sa piété et son instruction. C'était un homme simple, comme tous ceux qui savent beaucoup, car la science est semblable à la mer : plus on n'y avance, plus l'horizon devient large, et plus on se sent petit. Frère Alfus, après avoir ridé son front et blanchi ses cheveux dans la recherche de démonstrations inutiles, avait appelé à son secours la *foi des petits enfants* : puis confiant sa vie à la prière, comme à une ancre de miséricorde, il l'avait laissé se balancer doucement au roulis des purs amours et des célestes espérances.

Cependant de mauvaises rafales agitaient encore par instants le saint navire. Par instants les tentations de l'intelligence revenaient, et la raison interrogeait la foi avec orgueil. Alors frère Alfus devenait triste ; de grands nuages voilaient pour lui le soleil intérieur ; son coeur avait froid. Errant dans les campagnes, il s'asseyait sur la mousse des rochers, s'arrêtait sous l'écume des torrents, marchait parmi les murmures de la forêt : mais il interrogeait vainement la nature. A toutes ses demandes, les montagnes, les flots et les fleuves ne répondaient qu'un seul mot : *DIEU !*

Frère Alfus, était sorti victorieux de beaucoup de ces crises. Chaque fois, il s'était affermi dans ses croyances, car la tentation est la gymnastique de la conscience ; quand elle ne la brise pas, elle la fortifie. Mais, depuis quelque temps, une inquiétude plus poignante s'était emparée du

frère. Il avait remarqué souvent que tout ce qui est beau perd son charme par le long usage; que l'oeil se fatigue du plus merveilleux paysage, l'oreille de la plus douce voix, il s'était demandé comment nous pourrions trouver même dans les cieux, un aliment de joie éternelle. Que deviendrait la mobilité de notre âme, au milieu de magnificences sans terme? L'éternité!... Quel mot pour une créature qui ne connait d'autre loi que celle de la diversité et du changement! O mon Dieu! plus de passé ni d'avenir, plus de souvenirs ni d'espérances! *L'éternité!.. L'éternité!..* O mot qui fais pleurer sur la terre, que peux-tu donc signifier dans le ciel?

Ainsi pensait frère Alfus, et ses incertitudes étaient grandes. Un matin, il sortit du monastère avant le lever des frères, et descendit dans la vallée. La campagne, encore moite de rosée, s'épanouissait aux premiers rayons de l'aube. Alfus suivait lentement les sentiers ombreux de la colline: les oiseaux, qui venaient de s'éveiller, couraient dans les aubépines, secouant sur sa tête les arômes de la nuit, et les papillons, engourdis encore par la fraicheur voltigeaient nonchalamment au soleil, pour sécher leurs ailes. Alfus s'arrêta pour admirer la campagne qui s'étendait sous ses yeux; il se rappela combien elle lui avait semblé belle, la première fois qu'il l'avait vue et avec quelle ivresse il avait pensé à y finir ses jours. C'est que, pour lui, pauvre enfant des villes, accoutumé aux ruelles sombres et aux tristes murailles des citadelles, ces

fleurs, ces arbres, cet air, étaient nouveautés enivrantes. Aussi, la douce année que celle de son noviciat! Que de longues courses dans la vallée! Que de découvertes charmantes! Ruisseaux chantant parmi les glaïeuls, clairières habitées par le rossignol, ég'antines roses, fraisiers des bois, oh! quel bonheur de vous trouver une première fois! Quelle joie de marcher par des sentiers inconnus que voilent les ramées, de rencontrer à chaque pas une source où l'on n'a point encore bu, une mousse que l'on n'a point encore foulée!

Mais, hélas! ces plaisirs [illegible] durent peu: bientôt vous avez parcouru toutes les routes de la forêt, vous avez entendu tous ses oiseaux, vous avez cueilli de toutes ses fleurs, et alors, [illegible] de la campagne, à ses harmonies, l'habitude, qui descend comme un voile entre vous et la création, vous rend aveugle et sourd. Frère Alfus en était là. Semblable à ces hommes qui, après avoir abusé des liqueurs les plus enivrantes, n'en sentent plus la puissance, il regardait avec indifférence le spectacle naguère si ravissant à ses yeux. Quoi! les beautés célestes pourraient donc occuper éternellement cette âme, que les oeuvres de Dieu sur la terre n'avaient pu charmer qu'un instant?

Tout en se posant à lui-même cette question, Alfus s'était enfoncé dans la vallée. La tête penchée sur la poitrine et les bras pendants, il allait toujours, sans rien voir, franchissant les ruisseaux, les bois, les cailloux. Déjà

le clocher du monastère avait disparu: Olmutz s'était évanoui dans les brumes, avec ses églises et ses fortifications; les montagnes elles-même ne se montraient plus à l'horizon que comme des nuages. Tout-à-coup le moine s'arrêta: il se trouvait à l'entrée d'une grande forêt qui se déroulait à perte de vue, comme un océan de verdure; mille rumeurs charmantes bourdonnaient à l'entour, et une brise odorante soupirait dans les feuilles. Après avoir plongé son regard étonné dans la molle obscurité des bois, Alfus y entra en hésitant et comme s'il eût craint de faire quelque chose de défendu. Mais à mesure qu'il marchait, la forêt devenait plus grande; il rencontrait des arbres chargés de fleurs, qui exhalaient un parfum inconnu. Ce parfum n'avait rien d'énervant comme ceux de la terre; on eût dit une sorte d'émanation morale, qui embaumait l'âme: c'était quelque chose de fortifiant et de délicieux à la fois, comme la vue d'une bonne action, ou comme la présence d'un homme dévoué que l'on aime.

Bientôt Alfus entendit une harmonie, qui remplissait la forêt, il avança encore, et il aperçut de loin, une clairière tout éblouissante d'une lumière merveilleuse. Ce qui le frappa surtout d'étonnement, c'est que le parfum, la mélodie et la lumière ne semblaient former qu'une même chose: tout se communiquait à lui par une seule perception, comme s'il eût cessé d'avoir des sens distincts, et comme s'il ne lui fût resté qu'une âme.

Cependant il était arrivé auprès de la clairière et s'était assis, pour mieux jour de ces nouvelles, quand tout à coup une voix se fit entendre ; mais une voix telle que ni le bruit des rames sur le lac, ni la brise riant dans les saules, ni le souffle d'un enfant qui dort, n'auraient pu donner une idée de sa douceur. Ce que l'eau, la terre et le ciel ont de murmures enchanteurs, ce que les langues et les musiques humaines ont de séductions semblait s'être fondu dans cette voix. Ce n'était point un chant, et cependant on eût dit des flots de mélodie ; ce n'était point un langage, et cependant la voix *parlait !* Science, poésie, sagesse, *tout était en elle.* Pareille à un souffle céleste, elle enlevait l'âme et la faisait onduler dans je ne sais quelle région ignorée. En l'écoutant, on *savait tout*, on *sentait tout ;* et, comme le monde de la pensée, qu'elle embrassait en entier, est infini dans ses secrets, la voix, toujours unique, était pourtant toujours variée, l'on eût pu l'entendre pendant des siècles, sans la trouver moins nouvelle. Plus Alfus l'écoutait, plus il sentait grandir sa joie intérieure. Il semblait qu'il y découvrit à chaque instant quelque mystère ineffable ; c'était comme un horizon des Alpes, à l'heure où les brouillards se lèvent et dévoilent tour à tour les lacs, les vals et les glaciers.

Mais enfin la lumière qui illuminait la forêt s'obscurcit, un long murmure retentit sous les arbres et la voix se tut. Alfus demeura quelque temps immobile, comme s'il fût sorti d'un sommeil enchanté. Il regarda d'abord au-

tour de lui avec stupeur, puis voulut se lever pour reprendre sa route ; mais ses pieds étaient engourdis, ses membres avaient perdu leur agilité. Il parcourut avec peine le sentier par lequel il était venu, et se trouva bientôt hors du bois. Alors il chercha le chemin du monastère. Ayant cru le reconnaître, il hâta le pas, car la nuit allait venir ; mais sa surprise augmentait à mesure qu'il avançait davantage : on eût dit que tout avait été changé, dans la campagne, depuis sa sortie du couvent. Là où il avait vu des arbres naissants, s'élevaient maintenant des chênes séculaires. Il chercha, sur la rivière, un petit pont de bois tapissé de ronces, qu'il avait coutume de traverser : il n'existait plus, et, à sa place, s'élançait une solide arche de pierre. En passait près d'un étang, des femmes, qui faisaient sécher leurs toilessur les sureaux fleuris, s'interrompirent pour le voir et se dirent entre elles : "Voici un vieillard qui porte la robe des moines d'Olmutz, nous connaissons tous les frères, et cependant nous n'avons jamais vu celui là."

Ces femmes sont folles," se dit Alfus, et il passa outre.

Cependant il commençait à s'inquiéter, lorsque le clocher du couvent se montra dans les feuilles. Il pressa le pas, gravit le petit sentier, tourn la prairie et s-élança vers le seuil, mais, ô surprise ! la porte n'était plus à sa place accoutumée ! Alfus leva les yeux et demeura immobile de stupeur. Le monastère d'Olmutz avait changé d'aspect : l'enceinte était plus grande, les édifices plus nom-

breux ; un platane qu'il avait planté lui-même, près de la chapelle, quelques jours auparavant, couvrait maintenant l'asile saint de son large feuillage. Le moine, hors de lui, se dirigea vers la nouvelle entrée et sonna doucement. Ce n'était plus la même cloche argentine, dont il connaissait le son. Un jeune frère vint ouvrir.

– "Que s'est-il donc passé? demanda Alfus. Antoine n'est-il plus le portier du couvent?

– Je ne connais point Antoine, répondit le frère.

Alfus porta les mains à son front avec effroi.

–"Est-ce un rêve? dit-il. Mais, n'est-ce point ici le monastère d'olmutz, d'où je suis parti ce matin?

Le jeune homme le regarda. — Voilà cinq ans que plusieurs moines parcouraient les cloitres : il les appela, mais nul ne répondit aux noms qu'il prononçait ; il courut à eux pour regarder leurs visages : il n'en connaissait aucun.

–Y a t il ici quelque grand miracle de Dieu? s'écria t-il ; au nom du ciel, mes frères regardez-moi. Aucun de vous ne m'a-t-il déjà vu? N'y a-t-il personne qui connaisse le frère Alfus?

Tous le regardèrent avec étonnement

"Alfus! dit enfin le plus vieux, oui, il y eut autrefois, à Olmutz, un moine de ce nom, je l'ai entendu dire à nos anciens. C'etait un homme savant et rêveur, qui aimait la solitude. Un jour, il descendit dans la vallée. on le vit se perdre au loin, derrière les bois, puis on l'attendit vainement : on ne sut jamais ce que frère Alfus

était devenu. Depuis ce temps, il s'est écoulé un siècle entier."

A ces mots, Alfusjeta un grand cri, car il avait tout compris. Il se laissa tomber à genoux, par terre, et, joignant les mains avec ferveur : "O mon Dieu, dit-il, vous avez voulu me prouver combien j'étais insensé, en comparant les joies de la terre à celles du ciel. Un siècle s'est écoulé pour moi, comme un seul jour, à entendre votre voix ; je comprends maintenant le paradis et ses joies éternelles. Soyez béni, ô mon Dieu ! et pardonnez à votre indigne serviteur !"

Ayant ainsi parlé, frère Alfus étendit les bras, embrassa la terre et mourut.



Appendice

SORT DES ENFANTS MORTS SANS BAPTEME

Les enfants morts sans baptême sont privés de la Vision béatifique: c'est là une vérité de foi. Mais ces enfants souffrent-ils de cette privation? Beaucoup de théologiens et des plus autorisés ne le croient pas. Parmi eux, plusieurs sont d'opinion que ces enfants ne connaissent pas le Ciel, et par conséquent, il n'en peut naitre en eux aucun sujet de tristesse d'une chose qu'elle ignore. D'autres, au contraire, pensent qu'ils connaissent le Ciel et l'impossibilité pour eux d'y entrer jamais; et pourquoi? Parce que, répondent ces mêmes théologiens, leur volonté est absolument dans l'ordre, c'est-à-dire, conforme en tout à la volonté de Dieu

Le Prince des théologiens, l'Ange de l'Ecole va nous donner sur cette importante question, une explication tout à fait satisfaisante.

"Quelques-uns ont prétendu, dit Saint Thomas, que si ces enfants ne sont pas affligés, cela vient de la disposition de leur volonté; car, dans l'âme, après la mort,

(1) Toutes les pieuses suppositions rapportées ici touchant le bonheur des enfants morts sans baptême sont des opinions de doctes théologiens, enseignant sous le contrôle de l'Eglise: mais elles n'ont point la certitude des enseignements de la foi.

la disposition de la volonté ne change ni en bien ou en mal, d'où il suit que, avant l'usage de la raison, ces enfants n'ayant eu dans la volonté aucun acte désordonné, après la mort ils n'en auront aucun. Or, ce n'est pas sans désodrdre de la volonté que quelqu'un éprouve de la peine pour la privation d'un bien qu'il n'a pu obtenir, comme ce serait un désordre qu'un paysan s'attristât de ne pas avoir un royaume. Donc, après leur mort, ces enfants, sachant qu'ils n'ont jamais pu parvenir à la gloire céleste, ne souffriront pas de cette privation.

"Quant à la pensée que d'autres enfants, ayant été baptisés avant leur mort, jouissent de la vie éternelle, cette pensée ne peut non plus les affliger; car être récompensé sans avoir fait aucun acte personnel, c'est une grâce tellement suréminente, que la privation de cette grâce ne peut pas plus attrister les enfants morts sans baptême, que les sages ne s'attristent de ne pas avoir telles ou telles faveurs accordées à leurs semblables."

Cependant l'opinion personnelle de saint Thomas, c'est que ces enfants n'ont pas l'idée du Ciel. "Leur âme, dit-il, n'est pas pressée de la connaissance naturelle, qui, selon sa nature, l'âme séparée doit avoir; mais elle est privée de la connaissance surnaturelle qui est mise en nous par la foi; parce qu'en effet, ces enfants n'ont pas eu la foi en acte et n'en ont pas reçu le sacrement. Or, c'est une connaissance naturelle que l'âme sache qu'elle a été créée pour le bonheur, et que le bonheur consiste dans

la possession du bien parfait; mais que ce bien parfait, pour lequel l'homme a été créé, ce soit la gloire que les Saints possèdent, voilà qui est au dessus de la connaissance naturelle. Aussi l'apôtre dit-il, que l'oeil n'a point vu, ni l'oreille entendu, ni le coeur de l'homme soupçonné, ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment. Puis il ajoute: mais Dieu nous l'a révélé par son Esprit. Cette révélation appartient à la foi. Les âmes des enfants dont nous parlons ne savent donc pas qu'elles sont privées de ce bien, par là même elles n'en souffrent pas, mais ce qu'elles ont par nature, elles le possèdent sans douleur."

Les enfants morts sans baptême, ne souffrant pas dans leur âme, ne souffriront pas non plus dans leur corps après la Résurrection.—C'est encore l'opinion de saint Thomas: "Le péché originel, dit-il, ne mérite pas de peines sensibles, mais seulement la peine du dam ou privation de la vision divine." Et voici comment il l'explique: "Le châtiment, dit-il, est proportionné à la faute, aussi le péché actuel, mortel, mérite-t-il la peine du dam, parce qu'il détourne l'âme de Dieu, et la peine des sens, parce qu'il porte l'âme vers les créatures. Mais dans le péché originel rien ne correspond à ce mouvement de l'âme vers les créatures; l'âme est seulement détournée de Dieu par la privation de la justice originelle. Donc ce péché ne mérite pas de douleurs sensibles, mais seulement la privation de la vue de Dieu.

"De plus, on n'inflige jamais de peine sensible pour une simple disposition habituelle. Par exemple, on ne punit pas un individu parce qu'il est porté au vol, mais parce qu'il a réellement volé, tandis que l'absence habituelle, même sans faute, d'une qualité requise, prise justement de tel ou tel avantage. C'est ainsi qu'un homme illettré ne saurait parvenir à la dignité épiscopale. Or, dans le péché originel, il n'y a qu'une disposition habituelle à la concupiscence, laquelle donne à l'enfant cette aptitude et met dans l'adulte la concupiscence actuelle. Donc aucune peine sensible ne saurait être infligée à l'enfant mort dans le péché originel; seule la peine du dam doit l'atteindre, parce que, sans la justice originelle, il ne saurait parvenir à la vision béatifique."

Les enfants morts sans baptême, sans tristesse dans leur âme, et après la Résurrection, et sans peine sensible dans leur corps, jouiront-ils, dans le monde régénéré, d'un bonheur naturel?

Voici à ce sujet, une doctrine très-consolante que nous trouvons dans un ouvrage remarquable et de publication toute récente (1).

Le désir de félicité naturelle des enfants morts sans baptême est complètement satisfait. —

"Ces enfants ne désirent pas ce qui ne leur revient pas de droit et ne regrettent pas ce qui est inaccessible

(1) *L'Au-delà*: d'après Mgr Wilhelm Schneider, évêque de Paderborn. Paris, Libr. Bloud & Cie, in-12 (compact) 1907.

pour eux. Ils n'éprouvent le besoin et le désir que d'une béatitude naturelle, c'est-à-dire d'un développement parfait de leurs facultés et de leurs forces purement naturelles et d'une satisfaction pleine et entière de leurs aspirations vers un bonheur purement naturel. Cette fin correspond et suffit à leur être; c'est à cette fin qu'ils ont droit, mais ils n'en ont aucun à l'héritage du Ciel. Ils sont capables et dignes de jouir pleinement du bonheur naturel. que ce dernier leur soit accordé, au moins en vertu des mérites du Christ-Jésus qui est mort pour eux aussi bien que pour les autres, c'est l'opinion, d'ailleurs bien fondée, de beaucoup de théologiens anciens ou modernes.

D'abord ces enfants ont une existence exempte de douleur (nous venons de le dire), et, par conséquent, leur condition est plus heureuse que les plus heureuses situations de la vie présente, prises en elles-mêmes et pour elles-mêmes. Ensuite ils jouissent de la perfection qui convient naturellement à leur nature humaine, de l'harmonie la plus heureuse entre leurs facultés corporelles et intellectuelles et de la réalisation complète de leurs aspirations vers le bonheur naturel. Ils connaissent Dieu comme leur créateur et leur souverain maître, comme l'auteur et la raison d'être de toutes choses, le soutien de l'univers et la modération de toutes les lois de la nature; comparée à la science pénétrante et universelle de ces petits êtres, l'érudition des plus savants de la terre est peu

de chose. Ils aiment Dieu d'un amour naturel, correspondant à leur connaissance, de toute leur âme, par-dessus tout et éternellement. Ils louent sa puissance qui les appela du néant à l'existence, ils vénèrent sa Providence qui ordonne et dirige tout avec sagesse et amour et qui, peut-être, ne les a fait mourir si prématurément que pour les préserver de la mort éternelle

Pour eux, Dieu reste la fin dernière et le bien suprême. A eux aussi il fait sentir sa présence, non sans doute comme aux Bienheureux du Ciel auxquels il dévoile les profondeurs insondables de son essence, mais non plus comme aux damnés de l'enfer, sur lesquels il fait peser le bras de sa justice vengeresse. Il les attire plutôt à lui d'une manière si intime que les aspirations innées de la créature vers le Créateur, ou sa volonté de bonheur naturel sont pleinement satisfaites. Il leur fait goûter assez de ses biens, de sa lumière, de son amour et de ses délices, pour qu'ils soient intimement convaincus qu'il est toujours un père plein de bienveillance et d'amour. Les enfants morts sans baptême ont donc entrée, d'une certaine façon dans le coeur paternel de Dieu, non sans doute comme Isaac en qualité d'enfants de la promesse, mais comme Ismaël en qualité d'héritiers de la bénédiction naturelle Ils marchent, eux aussi, en sa présence, contemplant ses attributs et ses perfections, autant du moins qu'elles se reflètent dans ses oeuvres, et ils sont confirmés dans la justice et la vertu naturelle

Relation des Enfants morts sans baptême avec les Bienheureux

Enfin on ne voit pas pourquoi les Bienheureux n'auraient pas un commerce avec ces heureux petits enfants Pour les Elus, en effet, le Ciel avec toutes ses joies se trouve partout où est Dieu qui est présent en tous lieux Avec leurs corps glorifiés, ils traversent les espaces immenses du monde, sont tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, mais partout près de Dieu et partout dans le Ciel, recevant toujours cette mesure de lumière et de délices qui correspond à leurs mérites. Un commerce entre eux et les enfants morts sans baptême n'est pas inconcevable ni impossible; il paraît plutôt convenable et fondé en raison. Ces petits, en effet, ne puisent pas tant leur bonheur naturel en Dieu lui-même que dans ses ouvrages, pourquoi leur serait-il dès lors, interdit de voir précisément les créatures parfaites de Dieu, d'admirer en elles sa puissance, sa sagesse, et son amour, d'être instruits par elles des mystères de son impénétrable essence? Ils ne voient pas Dieu lui-même, mais ils voient ses élus comblés de grâces; ils ne voient pas le Soleil éternel, mais ils voient les milliards d'astres inférieurs qui reçoivent de lui leur lumière; ils ne marchent pas à la clarté du grand jour, mais dans une nuit illuminée d'étoiles; la Beauté incréée se cache à leurs yeux, mais son reflet, mille fois reproduit, leur cause des délices ineffables. Leur oeil n'est pas glorifié, mais il est capable de voir les formes

glorifiées des Bienheureux, et d'en ressentir une joie inexprimable. Si des millions d'enfants, sans aucun mérite personnel, ont reçu la grâce du baptême et par elle la béatitude éternelle, ceux qui n'ont pas eu ce bonheur n'en éprouvent pas plus de peine qu'ils ne pourraient en éprouver de n'avoir pas été créés comme des anges ; ils ne sont pas jaloux du bonheur plus élevé des autres. Ils observent et admirent, louent et célèbrent l'ordre harmonieux qui règne entre les créatures, s'inclinant devant les décisions mystérieuses de sa libre prédestination et adorent sa grandeur, sa majesté et sa magnificence, qui ordonne et gouverne tout avec une perfection et une puissance infinies. Leur commerce avec les Bienheureux inondés de délices est pour eux une sorte de compensation des joies du Ciel.

Qualités corporelles dont sont gratifiés les enfants morts sans baptême, au Jugement dernier.

Même pour ces Enfants morts avec le péché originel, le Souverain ressuscité est encore le modèle et la cause de leur résurrection. Sans doute leurs corps ne participeront pas plus aux prérogatives de la glorification surnaturelle, que leurs âmes ne peuvent participer à la vision béatifique ; mais par rapport à leur perfection naturelle, ils seront aussi bien partagés que les corps des Justes. Il est permis de conjecturer qu'ils prendront, quant à la forme et quant à la taille, le degré de développement qu'ils auraient atteint à la fleur de l'âge mûr Toute diffor-

mité, toute disproportion et tout défaut seront à jamais écartés. Ces enfants restent préservés des maladies et des malaises, de la faim et de la soif ; ils n'ont plus à craindre aucun trouble, aucune lutte intérieure, ils jouissent continuellement d'un bien-être parfait. Ils sont doués du don d'incorruptibilité, et ne sont plus soumis aux nécessités de la nature, du boire ou du manger. L'aiguillon de la sensualité ne les tourmente pas, la concupiscence désordonnée leur est tout-à-fait étrangère. Ils possèdent une maturité spirituelle, morale et corporelle qui correspond à la nature humaine pure, c'est-à-dire, ni corrompue par le pééché, ni élevée par la grâce à la vie surnaturelle.

C'est dans cet état de perfection, conforme à leur nature, et de bonheur proportionné à leur situation, qu'ils attendent leurs parents, auxquels ils rendront d'éternelles actions de grâces de leur avoir donné l'existence. C'est pourquoi nous pouvons dire à ces parents péniblement affligés: Soyez donc consolés; ces enfants ne sont pas perdus pour vous, mais ils ont été placés dans un lieu de bonheur. Vous les retrouverez et ils vous reconnaîtront et vous vous réjouirez les uns et les autres, en louant Dieu, l'auteur et le dispensateur de toutes ces merveilles !

FIN

TABLE DES MATIERES

